BIBLIOTECA VITT. EMANUELE
FONDO FIORENSE
32
8
D
3

32.8.D.3

JUGEMENS
DES
SAVANS
SUR LES
PRINCIPAUX OUVRAGES
DES AUTEURS,

PAR ADRIEN BAILLET,
Revûs, corrigez, & augmentez par
Mr. DE LA MONNOYE.

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIEME.

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M DCC. XXV.

DISCOURS

POUR SERVIR

D'ECLAIRCISSEMENT

à quelques endroits qui ont pû arrêter quelques perſonnes dans les premiers Volumes de cet Ouvrage;

ET DE PREFACE

au Recueil ſuivant des Poëtes.

PREMIERE PARTIE.

I.

S'IL eſt vrai que je n'aye pas eu le plaiſir de me voir trompé dans la prédiction que j'avois faite, que mon Ouvrage pourroit rencontrer quelques mécontens: je ne puis nier auſſi que je n'aye eu la conſolation de m'être trouvé véritable en ce point, & d'avoir fait au moins un bon jugement dans un Recueil de Ju-

gemens, lorſque j'ai compté avec certitude ſur la diverſité des goûts des hommes.

Comme cette derniére ſatisfaction eſt préférable à l'autre, j'aurois tort de me plaindre de ces mécontens; mais j'aurois raiſon auſſi de ſouhaiter qu'ils ne ſe plaigniſſent pas de moi. Car s'ils avoient fait réflexion ſur la nature & la conſtitution de l'Ouvrage, ils auroient jugé facilement que je n'ai pas moins ſongé à leur avantage qu'à celui de ceux qui en ont été pleinement ſatisfaits; & que leurs interêts ne me ſont pas moins chers; puiſqu'à dire le vrai, c'eſt à leurs Cenſeurs que j'en ai voulu. C'eſt auſſi à ceux là qu'ils devroient s'en prendre, & je leur en ai facilité les moyens en mettant dans ſon jour ce dont ils croient avoir ſujet de ſe plaindre.

Je dis que c'eſt à leurs Cenſeurs que j'en ai voulu, parce qu'après m'être un peu examiné moi-même, j'ai reconnu que je ne me mêlois d'autre choſe que de blâmer ceux qui ont tort de juger les autres mal-à-propos, & d'inſpirer à mes Lecteurs des ſentimens de reconnoiſſance pour ceux dont ils approuveront les jugemens.

Il faut avoir l'humeur un peu ſceptique pour en douter, après l'idée que je me ſuis formée de la plûpart de ces Cenſeurs & de ces prétendus Savans, que l'on appelle Critiques, & que j'ai conſidérés en plus d'une rencontre *comme des hommes plus ou moins environnés de tenebres, de foibleſſes, & de paſſions.* J'ai tâché de faire remarquer en divers endroits, que les Sentences de ces ſortes de Juges, loin d'être

tre des Arrêts irrevocables, ne ſont ſouvent que les témoignages de leur propre ignorance, ou de leur malignité; & qu'elles contribuent plus que les Eloges à l'avantage & à la gloire de ceux dont ils ſe mêlent de juger. La maniére même dont je me ſuis aviſé quelquefois d'arranger ces divers jugemens, quand il s'agiſſoit de certaines perſonnes qui méritoient d'être menagées, n'eſt point trop énigmatique pour empêcher qu'on ne découvre tout d'un coup le deſſein que j'ai eu de commettre ces jugemens les uns avec les autres, & de les reduire innocemment à la néceſſité de ſe défaire mutuellement d'eux-mêmes, ſans avoir beſoin d'aucun ſecours étranger, ni d'aucunes des formalités ordinaires de la réfutation. Et quoique j'aye fait ſemblant de les concilier enſemble dans pluſieurs occaſions, & d'adoucir leurs contrarietés, je veux bien avertir le Lecteur que j'ai voulu lui laiſſer la liberté de ſe mocquer des uns & des autres, & l'exciter à redoubler ſes vœux pour demander au Ciel un guide capable de nous conduire ſurement & utilement dans la lecture des Livres, & dans l'étude des Sciences.

Cet éclairciſſement ne paroît néceſſaire qu'à ceux qui ne ſavent pas le train de la République des Lettres. Car il n'eſt pas poſſible d'avoir quelque habitude avec les Livres, & d'ignorer en même tems le peu de credit que les Critiques ont eu de tout tems dans l'eſprit du Public, quand il a été queſtion d'établir ou de ruiner la répu-

tation d'un Auteur, je dis les Critiques-mêmes les plus graves & les plus autorisés parmi les Savans. On ne s'est pas cru obligé de diminuer rien de l'estime qu'on a toujours faite de l'Histoire de Salluste, tant qu'on l'a pu conserver, sur la méchante idée que Quintilien en avoit donnée, & cet Auteur n'a pu venir à bout de décrediter plusieurs des Poëtes qu'il a censurés. Le jugement désobligeant qu'Horace a fait de Plaute, semble avoir fait plus d'affaires au Censeur Satirique qu'au Poëte Comique. Les écrits de Ciceron & de Seneque n'ont pas laissé de subsister avec honneur malgré le mauvais office que Dion l'Historien leur a rendu. Que pourrions-nous dire de l'autorité des Critiques Modernes, qui est moindre sans doute que celle de ces Anciens? Il n'est pas aisé de nous faire voir un seul Auteur dont la bonne fortune ou la disgrace ait été dépendante des jugemens qu'en auroient pu faire les Erasmes, les Scaligers, les Lipses, les Saumaises & les autres Censeurs de la République des Lettres.

II.

Mais quoique je sois assés persuadé que les Critiques, dont j'ai rapporté les jugemens, ont laissé les Auteurs dans le même état qu'ils étoient avant que j'eusse exposé mon Recueil au jour; je n'ai pu croire que les Réflexions qu'ils ont faites sur les Ouvrages de ces Auteurs, nous soient inutiles pour la connoissance que nous en de-

devons avoir. Et je cherche encore la raiſon que pourroient avoir ceux d'entre ces Auteurs que mon Ouvrage a pu mettre dans le trouble, pour murmurer contre des gens qui voudroient leur faire le même honneur qu'à tous ceux de l'Antiquité, en cherchant à les connoître par la même voie, & en les mettant au nombre des immortels, quoiqu'ils ne ſoient pas encore dépouillés de leur mortalité.

Ce ſont les marques de cette mortalité qui empêchent que leur mérite n'ait maintenant tout l'éclat qu'il pourra avoir dans l'éternité, & nous ſommes obligés de dire que ce ſont juſtement ces marques qu'ils veulent ſouſtraire à notre connoiſſance, comme s'ils avoient ſongé moins à nous inſtruire qu'à nous éblouïr, & à nous impoſer par le préjugé de leur réputation.

Ils ne conſidérent point que c'eſt un avantage particulier aux Auteurs vivans, que n'ont point les morts, de voir que les Critiques n'attendent pas à publier ce qu'ils penſent d'eux, lorſqu'ils n'auront plus d'oreilles pour les entendre, ni de Langue pour leur répondre, & quand nous ſuppoſerions leurs Ouvrages dans un point de perfection capable de rendre inutiles toutes les reflexions des Cenſeurs, ils devroient au moins concevoir que c'eſt une épreuve pour leur vertu à laquelle on ne peut point propoſer d'éxercice plus glorieux que le bel uſage qu'elle doit faire du bien & du mal qu'on pourroit dire d'eux. C'eſt une occaſion qu'on leur preſente de ſe diſtinguer parmi la foule des autres Au-

teurs, & de nous prouver qu'ils ſavent ſupporter également la louange & le blâme, & qu'ils ont une indifférence parfaite pour l'un & l'autre. Ils n'ont pas ſujet de craindre que nous prenions une conduite ſi ſage pour une nouveauté, puiſqu'ils peuvent nous en montrer des éxemples dans l'une & l'autre antiquité, qui ſert de modéle à tous ceux qui veulent vivre avec honneur, ſous la qualité d'Auteurs. Je ne ſerois pas fâché qu'ils en vouluſſent douter, non pas pour leur en donner des preuves, mais pour avoir le plaiſir de les provoquer à faire eux-mêmes l'éxemple pour la poſtérité, & à ſe mettre au nombre des hommes extraordinaires de notre tems, qui travaillent, les uns par leurs actions, les autres par leurs Ecrits, à rendre notre ſiécle aſſés heureux pour devenir le modéle des ſuivans.

Sacrée & Profane.

Mais ces Meſſieurs n'ont pas jugé à propos d'entrer dans ces conſidérations, & ils n'ont pas été honteux de me faire connoître par la bouche de quelques-uns de leurs amis, que ſi je m'étois borné à ne recueillir que des Éloges, j'aurois été l'homme *ſelon leur cœur*, & que j'aurois rempli parfaitement leurs deſirs.

S'il étoit vrai que le chagrin que mon Ouvrage leur a pu donner n'eut point d'autre ſource que celle-là, il ne ſeroit peut-être pas difficile d'en arrêter le cours, en leur repreſentant qu'il n'étoit nullement néceſſaire qu'ils perdiſſent la tranquilité de l'ame, lorsque parmi diverſes choſes qui les flatoient, ils y en ont apperçû d'autres qu'ils

qu'ils euſſent bien ſouhaité n'y point voir. Ils n'avoient qu'à conſiderer qu'en qualité de Lecteurs je les ai conſtitués les Juges de tous ceux qui ont entrepris de dire leur ſentiment ſur leurs propres Ouvrages (1), & que je m'étois propoſé dans mon Avertiſſement de les prendre pour les garans du tort qu'ont les Critiques dont ils deſapprouvent les jugemens: en quoi je puis aſſurer que je n'ai point prétendu exiger d'eux qu'ils priſſent d'autre part à mon Ouvrage, que celle des Lecteurs les plus indifférens.

D'ailleurs, quand ils auroient dû apprehender que la vérité & la juſtice ne ſe miſſent de la partie, & qu'elles ne les abandonnaſſent pour ſe ranger du côté de leurs Cenſeurs, n'auroient-ils pas eu ſujet de ſe conſoler dans l'eſperance de voir bientôt une revolution, s'il eſt vrai que Mr. le Fevre le Docteur n'ait pas eu deſſein de nous tromper par la date du tems qu'il nous preſcrit pour la durée des jugemens qu'on fait des Livres, & pour celle de la bonne ou mauvaiſe réputation d'un Auteur? C'eſt le motif que ce Docteur témoigne avoir eu de bien eſperer de ſes Ouvrages, lorſque faiſant reflexion ſur l'inconſtance & l'incertitude des jugemens des hommes, & voyant combien les goûts changent, je ne dis pas de ſiécle en ſiécle, mais de génération en génération, & ſouvent en moins de tems encore, il ſe promet de voir bientôt venir ſon tour, dès qu'il ſe ſera fait connoître au

1. Avertiſſ. du Tom. I. Part. II. nomb. 3.

au Public, & qu'il aura eu la patience de laiſſer paſſer la réputation de ſon Adverſaire. Il s'en eſt expliqué aſſés ouvertement, lorſqu'il a fait connoître à Mr. Arnaud, qu'il peut ſûrement ſe diſpoſer lui-même à ſouffrir cette revolution, s'il n'aime mieux ſe retirer au plûtôt du commerce des vivans, pour n'être pas témoin de la diſgrace qu'il lui prédit. „ Quoique je „ puſſe, lui dit-il (1), ſuppoſer le Public un „ peu trop prévenu en votre faveur, comme en étant infiniment plus connu que „ moi: toutefois je n'ai garde de le recuſer. Le gain de ma cauſe ne dépend pas „ ſeulement du ſentiment des hommes avec leſquels nous vivons; mais auſſi de „ celui du monde qui viendra dans la ſuite. Hé ! qui peut ſavoir ſi vous en ſerés „ plus connu que moi? Le ſort des Livres „ n'eſt pas toujours le même & tel remporte le prix aujourd'hui qui ne meritera „ rien dans dix ans: tel Auteur laiſſe les „ autres au-deſſous de lui dans un tems, „ qui ſe verra confondu dans un autre avec „ une foule de demi-Savans, dont le monde n'eſt toujours que trop rempli.

Qui empêche tous les Ecrivains d'avoir autant de confiance en la viciſſitude des choſes qu'en témoigne M. le Févre? Et qui eſt l'Auteur qui, pour peu qu'il eût de ſoin de ſa réputation, n'aimât mieux paſſer d'abord par le dégout du Public, & par les cenſures des Critiques, étant ſûr au premier

1. Lett. de Mr. le Févre dans la Juſtific. de la Morale

mier tour de la révolution de faire prendre le change à ces Critiques, & de vivre enfin dans l'approbation publique?

III.

Mais nos Auteurs mécontens ne veulent pas de compoſition avec le Public, & toute la déférence qu'ils peuvent avoir pour l'avenir, ne peut pas les porter à ſe ſoûmettre aux caprices du tems preſent. On ſe trompe de croire qu'ils ſoient du nombre de ces Auteurs deſintereſſés qui s'abandonnent au jugement de leurs Lecteurs, & qui ſavent préferer l'utilité publique à leur propre réputation. Comme ils ne ſe ſoucient point tant de ſe rendre infaillibles que de paroître tels, ils croient qu'on leur fait injure lorſqu'on les croit capables de faillir, & que les Connoiſſeurs ſe mettent en devoir de les réduire ſous leur critique. Mais quoique je leur aie fait aſſés connoitre que je ne prétens pas m'intereſſer pour ces derniers qu'ils mettent parmi leurs Cenſeurs, & qui ſont tout le chagrin auquel il ſemble que mon Recueil ait donné occaſion, ils me permettront de leur dire que, quelque raiſon qu'ils penſent avoir de préferer leur propre réputation à l'avantage qui pourroit nous revenir de leurs écrits, il leur ſeroit, ce me ſemble, infiniment plus glorieux de ſacrifier cette prétenduë réputation à l'utilité publique; parce que c'eſt

rale des Réformés, par M. Jur. Livre 6. pag. 279.

c'eſt un moyen immanquable de la retrouver auec uſure.

C'eſt ce qui me fait croire que tous les ſoins qu'ils ont pris pour me faire ſavoir, *qu'ils ont beſoin de leur réputation* afin de travailler avec ſuccès, étoient fort inutiles à mon égard; puiſqu'ils m'ont trouvé dans l'opinion de ceux qui eſtiment que la cenſure, *telle qu'elle puiſſe être*, ne peut nuire qu'à une réputation qui eſt fauſſe & injuſtement acquiſe, & qu'elle eſt d'un uſage merveilleux pour affermir celle qui eſt établie ſur des fondemens ſolides.

L'exemple de quelques-uns d'entre eux qui ont fait profeſſion publique juſqu'à preſent de n'écrire que pour acquerir de la gloire, ne me perſuade pas encore entiérement qu'un honnête homme puiſſe ſe propoſer cette réputation comme la fin principale de ſon travail, au préjudice de quelque utilité que ce puiſſe être. Je conçois ſeulement qu'elle peut être la récompenſe & la ſuite de cette utilité, qui doit être la regle de cette réputation: comme nous voyons que les Grands, qui veulent procurer une excellente éducation à leurs enfans, ne s'aviſent pas de ſe propoſer d'abord de faire la fortune des Gouverneurs & des Precepteurs qu'ils leur donnent, mais qu'ils ſongent uniquement à l'avantage de leurs enfans, & meſurent enſuite la récompenſe qu'ils préparent aux autres ſur l'utilité de leurs ſoins, & ſur les fruits qu'ils voyent de leurs travaux.

Un Auteur, qui ne veut pas qu'on le touche ſous pretexte qu'il a beſoin de ſa ré-

réputation, auroit grand tort de s'imaginer que ſon Lecteur n'auroit pas autant de beſoin de ſon tems & de ſon eſprit, & qu'il lui ſeroit permis d'abuſer de l'un & de l'autre pour acquerir cette plaiſante réputation. S'il prétend faire un preſent gratuit au Public lorſqu'il publie un Ouvrage, quelle raiſon peut-il avoir de rien exiger de lui? S'il n'eſt pas aſſés deſintereſſé pour ne pas demander d'encens, pour ne pas ſouhaiter d'approbation, & pour ne pas aſpirer à cette réputation qu'il recherche avec tant d'ardeur, doit-il trouver étrange que l'on ſe mette en devoir d'éxaminer s'il a merité ce qu'il demande?

Que veulent donc dire ces Meſſieurs, lorſqu'ils nous font entendre que ſi l'on prétend découvrir leurs fautes, ou, pour parler comme eux, manquer au reſpect & à la ſoumiſſion qu'ils éxigent de nous, ils nous priveront des fruits de leurs veilles? Quoi, ſi un Poëte a dit une ſaleté, un Hiſtorien une fauſſeté, un Théologien une nouveauté; ſi un Grammairien a fait des ſoleciſmes, un Chronologiſte des anachroniſmes, un Philoſophe des ſophiſmes, un Juriſconſulte des antinomies; il ſera defendu de dire que quelqu'un les a remarqués? S'ils ne ſont pas impeccables, pourquoi veulent-ils que nous ignorions cette verité? S'ils croient l'être ſans ſe croire obligés de nous en donner des preuves, que nous donneront-ils à penſer autre choſe d'eux, ſinon qu'il y auroit dans la qualité d'Auteur une malignité fatale qui les aveugleroit juſqu'au point de leur perſuader qu'ils ne

ſont plus hommes dès qu'ils ſont Auteurs?

„Ils n'écriront donc plus, ces Meſſieurs, „ s'ils voient qu'on ſe mette ſur le pied „ de raiſonner de leur conduite, & de par- „ ler de leurs Ouvrages autrement qu'eux? Ils feront de nous un exemple terrible de leur ſeverité pour toute la Poſterité; & ils ſe vangeront du Public d'une maniére ſi éclatante, que la brouillerie pourra bien être irreconciliable, ſi l'on ne trouve les moyens de faire revenir des Enfers un Menenius Agrippa pour les raccommoder? C'en eſt fait, *ils laiſſeront* ce pauvre *Public dans ſon ignorance*; *ils nous abandonneront à notre propre ſens*: & pour nous punir par la privation de leurs lumieres, ils ne s'oppoſeront plus deſormais aux efforts que font les tenébres de l'ancienne Barbarie pour enveloper & couvrir le reſte de notre ſiécle avec toute la poſterité.

La ménace eſt trop épouventable pour pouvoir paſſer juſqu'à l'effet, & je penſe qu'un défi qu'on leur auroit fait dans les formes pour l'éxecution, les auroit un peu embaraſſés. Mais quand ils auroient pû ſe reſoudre à ces extrémités, l'inconvenient de voir le monde ſans Livres ne ſera jamais à craindre; puiſqu'il eſt à préſumer qu'il y aura toujours plus d'Ecrivains que d'hommes ſages. Saint Auguſtin ſe moquoit autrefois de ceux qui prétendoient lui répreſenter que ſi chacun gardoit le celibat & la virginité, le monde periroit, parce qu'il n'apprehendoit pas d'être pris au mot en exhortant tout le monde à la continence: de même nous pouvons aſſurer auſſi

auſſi que quelque choſe que l'on diſe ou que l'on faſſe contre les Auteurs, rien ne ſera capable de les arrêter, s'il eſt vrai, comme l'a remarqué Juvenal (1) que *la paſſion d'écrire eſt une maladie incurable, & qu'elle vieillit dans un cœur qu'elle a une fois infecté.*

IV.

J'aurois lieu de finir ici, s'il avoit plû à nos Mécontens de terminer leur mauvaiſe humeur à la perſonne ou aux écrits des Critiques qui ne leur ont point paru favorables dans mon Recueil. Mais dans l'apprehenſion de ſe battre contre des ſpectres & des morts, ou de rencontrer parmi ceux qui vivent encore, des gens de tête & de cœur, ils ſont venus fondre ſans conſulter leur prudence ſur celui qui n'a recueilli les ſentimens de ces Critiques que pour rendre à ceux qui ſe plaignent maintenant de nouveaux ſervices, en tâchant de faire paroître leur mérite avec plus d'éxactitude qu'auparavant.

Mais loin de me faire croire que leur colere & leurs efforts me duſſent regarder, j'ai voulu leur faire connoître que je prétendois bien profiter de l'avantage que j'avois d'être au deſſous d'eux : & bien perſuadé que ce n'eſt point pour les roſeaux que Dieu a créé les vents & la tempête, j'ai laiſſé tout paſſer par deſſus ma tête, ſans m'imaginer que je duſſe prendre part à tout ce

(1) Juven. Satir. 7.

ce qui étoit trop éloigné de ma ſphere.

Je n'ai point trouvé de parti plus ſûr ni plus commode à prendre que celui de l'indifférence, qui m'a empêché de reſſentir les mouvemens dont ils ont été agités, & qui m'a retenu même dans une aſſiette d'eſprit ſi calme, que ſi j'avois été Muſicien, j'aurois pû chanter leur colere avec autant de plaiſir & de tranquilité qu'Homere & ſes *Rhapſodiſtes* en eurent autrefois à chanter celle d'Achille.

A dire le vrai, ſi l'on conſidere que cette colere n'a point eu d'autres effets, que d'échauffer le ſang de la veine de quelques Poëtes, qu'elle n'a produit que des *Songes* & des *Fables*, & qu'elle ne leur a ſuggeré qu'un peu de ces Vers dont les Poëtes Païens ſe ſervoient pour exprimer leur paſſion; il ſera aiſé de juger, que je n'en aurois pû faire d'autre uſage que celui que l'on fait des chanſons des carrefours.

Catulle, &c.

Quoique ces Vers ſoient du nombre des choſes que l'on doit abandonner à la riſée publique, & que ce ſoit peut-être s'oppoſer mal à propos à leur mauvaiſe fortune, que d'en renouveller la memoire: je puis dire qu'ils m'auroient fait moins d'honneur, s'ils n'avoient point deshonoré mes Adverſaires & mes Cenſeurs. Celui (1) qui s'eſt chargé de leur cauſe & de leurs intérêts, dans le Songe *Aſinus in Parnaſſo*, a crû devoir employer toute ſa vertu Poëtique pour les transformer en *inſectes volans*, & les faire fondre ſur l'animal que Morphée

Abeilles.

1. ¶ Le P. Commire Jéſuite.

phée a fait entrer dans ſon imagination. Mais il n'a point tenu à lui que ſon indiscrétion ne leur ait été mortelle, & s'il s'eſt bien ſouvenu des leçons de ſon Maître, il a dû ſuppoſer que tous ces petits animaux auſquels il compare mes Cenſeurs, n'ont pû me piquer ni me laiſſer leur aiguillon, qu'il ne leur en ait couté la vie. Virgile.

Animas in vulnere ponunt. Georg. 4

Grace à l'imprudence du Poëte, grace auſſi à la conſtitution de la nature de l'Ane, il ſe trouve enfin que le gros animal en a été quitte pour quelques legeres inſultes, & qu'il a ſurvêcu à tous ces petits inſectes, qui ſe ſont précipités à la mort de la maniére du monde la plus mal concertée. Mais nous avons toujours ouï dire qu'il en eſt ſouvent des Poëtes comme des Prophétes & des Devins; que tous ces Suppôts d'inſpiration ne ſont que les organes de la Divinité vraie ou fauſſe, qui ne s'accorde pas toujours avec les intentions des Poëtes ou des Prophetes qu'elle inſpire, & qui leur fait dire quelquefois des verités contre leur deſſein. Ceux qui ſe ſont appliqués à découvrir les rapports merveilleux qui ſe trouvent entre les Poëtes & les Prophetes, n'avoient peut-être pas encore remarqué de Balaams parmi les Poëtes, qu'une Puiſſance ſuperieure & inviſible oblige de parler autrement qu'ils ne veulent.

Je veux néanmoins avoir meilleure opinion de mes Cenſeurs que n'eſt celle que le

le Poëte nous en a voulu donner dans ſon Songe : je veux croire même avec quelques-uns d'entre eux que ſa viſion n'eſt pas un véritable ſonge, & qu'il a voulu impoſer à ſes Lecteurs, lorſqu'il leur a fait accroire qu'il lui avoit été rapporté par le valet d'un de ſes Dieux, lorſqu'il dormoit. Le caractere du ſonge nous fait aſſés voir, qu'il n'a rien de trop divin, & que le Poëte pourroit bien l'avoir forgé tout ſeul dans ſon cerveau, ſans autre ſecours que de ſon propre Genie qu'il a pris pour un Morphée.

Somnia quæ mentem ludunt volitantibus umbris
Non delubra Deûm, nec ab æthere Numina mittunt (1),
Sed ſibi quiſque facit.

Il n'eſt donc pas juſte de croire ſur la foi d'un ſonge purement humain, que ceux qui m'ont attaqué par leurs Vers, ayent voulu expoſer leur vie pour une ſatisfaction ſi frivole. Et quelque deſir qu'ils ayent pû avoir de me nuire, je ne laiſſerai pas de les honorer toujours avec la même ſincerité qu'auparavant. Je les prierois ſeulement de prendre garde, de ne pas confondre cet honneur que je veux bien leur porter avec le mouvement de la crainte. C'eſt une paſſion qui n'a non plus de part à mon Ouvrage, que celle de l'eſpérance,

1, V, & Att, ſec. in Orb. Muſc, pag. 143. ¶ Baillet.

rance, ſi je ne m'abuſe moi-même : du moins puis-je aſſurer que je n'ai jamais perdu beaucoup de tems à faire des reflexions ou des raiſonnemens ſur les effets merveilleux de ces deux paſſions. Ainſi rien ne les empêche de voir que le reſpect que j'ai pour eux, eſt très-deſintereſſé. J'aurois même accompagné ce reſpect de mon eſtime pour eux, s'ils avoient voulu ſe faire reconnoître dans leurs Vers. Mais la crainte d'y paroître ce qu'ils ſont en effet, c'eſt-à-dire, gens de regle & d'honneur, les a portés à s'écarter ſi loin du chemin ordinaire des honnêtes gens, ils s'y ſont déguiſés ſi parfaitement, & ils ont eu tant de ſoin d'y ſupprimer juſqu'aux moindres marques de leur modeſtie & de leur retenuë, qu'ils ne ſont point en danger d'y être reconnus, ni même d'y paſſer pour des Chrétiens. Il faut avouer pourtant que ſi leurs Vers ne peuvent nous ſervir pour nous faire juger s'ils ont du mérite d'ailleurs, ils ne laiſſent pas de nous faire conjecturer que ce pourroit être un excès de charité pour moi qui les auroit porté à ces extremités, ſans raiſonner ſur les inconveniens auſquels ils s'expoſent. Et la charité paroîtra ſans doute un peu exceſſive à celui qui voudra conſiderer qu'ils ne ſe ſont point ménagés eux mêmes en cette occaſion ; qu'ils ont oublié ou negligé leurs propres interêts ; & qu'ils n'ont point fait difficulté d'alterer, non pas leur ſanté, mais leur

let qui ne liſoit pas les Originaux, cite Saraſin dans ſon *Orbilius Muſca*, au lieu de Pétrone *in Satyrico*,

leur propre réputation pour travailler à ma correction.

V.

Cependant il eſt toujours fâcheux de voir, qu'une charité ſi ardente ait été ſans effet à mon égard, & de pouvoir dire que c'eſt la violence extraordinaire de leur zèle qui a rendu inutile le deſir que j'aurois eu de profiter de leurs avis. Quoique je n'aie jamais prétendu jouïr par force de leur colere, je pouvois pourtant eſperer d'en goûter les fruits, & preſumer que leur amertume & leur aigreur ne m'empêcheroit pas d'en retirer l'utilité que l'on trouve dans les fruits & les herbes ſauvages dont on uſe plûtôt pour rétablir ou conſerver ſa ſanté que pour flater ſon goût. Mais à dire le vrai, il faloit autre choſe que des Vers pour me corriger; & s'il étoit conſtant que mes Adverſaires ſe fuſſent chargés de me faire connoître mes fautes, nous ne voyons pas quelle excuſe ils pourroient avoir de s'être acquitté ſi mal de leur commiſſion. Je me trompe, ou je ne leur ai point tant d'obligation : j'aime mieux croire qu'ils n'ont ſongé qu'à charmer leur chagrin au ſon de la Lyre, ſans porter leurs vûës plus loin.

Cependant une Commiſſion ſi honorable n'auroit pas été trop au-deſſous de leur caractére. Je conviens qu'ils auroient uſurpé un droit qui appartient legitimement à mes amis. Mais ils auroient toujours ſuppléé à leur défaut, de quelque maniére que ce pût être & comme ils ne ſe ſeroient point

point rendus ſuſpects de cette fauſſe tendreſſe qui ſurmonte ſouvent les plus fermes & les plus incorruptibles d'entre nos amis, je n'aurois pas eu beſoin de précaution de ce côté-là. Ils m'auroient procuré du moins un avantage capable de me conſoler de les voir agir en Adverſaires. Car encore qu'ils ſe fuſſent portés volontairement à remarquer mes fautes, ils ne m'auroient pourtant pas voulu obliger, ſans doute, de reconnoître ces ſervices comme des faveurs, puiſqu'ils n'auroient ſongé qu'à ſe ſatisfaire eux-mêmes: ce que nous ne pourrions pas dire de ceux de nos amis qui prendroient le même ſoin, ſans tomber dans l'ingratitude.

Je n'aurois pas même deſeſperé de les voir changer de motifs & paſſer dans le parti de ces derniers; ſi j'étois parvenu à leur faire connoître la diſpoſition où j'ai toujours été de les écouter dans les bons intervalles de leur paſſion. Car après avoir mis mon Ouvrage au nombre des Compilations, où les fautes ſont inévitables; après avoir bien compris que je ne pouvois me diſpenſer d'adopter celles des autres & d'y en ajoûter des miennes, en me repoſant ſur la bonne foi d'autrui: il ne me reſtoit plus qu'à demander, ou à attendre qu'on corrigeât les unes & les autres, ſoit par des remontrances particuliéres, ſoit par la voie de la réfutation publique. Ce dernier moyen n'ayant rien de contraire au droit des gens, m'auroit pareillement laiſſé la liberté d'uſer du même droit pour tourner à mon avantage, tout ce qu'on auroit pu écrire contre le deſſein ou l'éxécution de

mon

mon Ouurage. C'eſt auſſi la maniére dont j'eſpere en uſer dans la ſuite, s'il ſe trouve quelques Cenſeurs qui veuillent prendre cette peine, ſans examiner ſi c'eſt pour me nuire ou pour m'obliger. Car quelque mauvaiſe que puiſſe être leur volonté, je prétens bien, dans le deſſein de la rendre inutile, me ſervir d'un ſtratagême nouveau pour le faire entrer dans mes interêts. Je ne le diſſimule pas, je n'oublierai rien pour les obliger de prendre parti parmi les garants & les Auteurs de mon Recueil, pour convertir à mon uſage tout ce qu'ils pourront faire contre moi, & pour leur faire perdre la qualité d'Adverſaires, en leur conſervant celle de Cenſeurs. Je tâcherai de les déſarmer ſans violence, & j'employerai leurs propres armes, non pas contre eux-mêmes, mais contre les Auteurs qu'ils jugeront à propos d'attaquer dans le Recueil, & dont je rapporterai les Jugemens pour les commettre les uns avec les autres, & pour donner au Lecteur le moyen de penſer tout ce qu'il voudra de la diverſité des *Jugemens* des prétendus *Savans*, de la varieté ſurprenante des eſprits dans le genre humain, & de la maniére dont le péché a défiguré la Vérité & l'a renduë preſque méconnoiſſable.

Quoique je ne trouve rien qui me paroiſſe déraiſonnable dans la conduite que je me propoſe de garder, d'autres plus éclairés que moi ne laiſſeront peut-être pas d'en juger autrement. Mais je me ſuis imaginé que ſi tout le monde l'avoit obſervée depuis qu'on s'eſt aviſé d'écrire les uns

contre

contre les autres, ſi au lieu de ſe refuter & de s'aigrir mutuellement, on s'étoit appliqué ſimplement à profiter les uns des autres & à prendre pour ſoi, ce qui auroit été écrit contre ſoi, on n'auroit peut-être jamais connu le nom d'Adverſaire & d'Ennemi dans la République des Lettres: on n'y auroit point vû d'hoſtilités. Les eſprits ſe ſeroient toujours réunis immanquablement. On auroit joint enſemble tout ce que l'on auroit trouvé de bon dans les Ecrits que les uns ont faits contre les autres, on en auroit rejetté le reſte, & par un expédient ſi ſalutaire, on auroit peut-être trouvé le véritable moyen de fortifier le parti de la Vérité, d'entretenir avantageuſement la Societé humaine &, ſi je l'oſe dire, la paix de l'Egliſe & de l'Etat.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

V I.

De tout ce que je viens de dire, il paroît aſſés, qu'encore que je ne connoiſſe perſonne plus ſujet à l'erreur ni plus capable de faire des fautes que moi, il ſeroit peut-être difficile de trouver quelqu'un qui eût plus d'envie de n'en point faire, ou de les reparer quand elles ſont faites. L'infaillibilité a quelque choſe de ſi divin & de ſi attirant, que ſi je la trouvois attachée au plus envenimé de mes Adverſaires, je courrois après lui ſans délibération, & je quitterois volontiers toutes choſes pour ſuivre un homme qui me communiqueroit cette eſpéce de béatitude, pourvû qu'elle s'étendît auſſi ſur mes mœurs.

Mais

Mais ſix mille ans d'expérience nous ont aſſés appris à mettre l'accompliſſement de ces ſouhaits au nombre des viſions. La Religion & la Raiſon nous perſuadent, qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit plus ou moins environné de foibleſſes & des autres dépendances de notre mortalité: & toute la foi que j'ai au merite de mes Adverſaires, ne va pas juſqu'au point de me faire croire qu'ils en ſoient exempts eux-mêmes.

Le grand ſujet de conſolation pour nous, de voir que nos Maîtres ne ſont point impeccables, lors même qu'ils nous apprennent à ne point manquer! Pourront-ils s'empêcher de ſonger à leurs propres infirmités, & ſe défendre en même tems de compatir aux nôtres? Quoi qu'ils nous veuillent aſſés de bien pour ſouhaiter de nous voir au point de la perfection où ils n'ont pu atteindre, je ne crois pas qu'ils nous en vouluſſent mal, de ce que nos efforts ne réuſſiſſent pas toujours à leur gré, & de ce que nous nous trouvons obligés de demeurer au-deſſous d'eux, comme ils ſont au-deſſous des autres.

S'ils font des fautes, ce n'eſt pas pour nous en donner l'éxemple, & je les crois aſſés raiſonnables pour reconnoître que ce n'eſt pas en ce point qu'ils ſont nos Maîtres: mais lorſqu'il ſont aſſés ſincéres pour nous découvrir leurs propres manquemens, c'eſt alors qu'ils nous font voir qu'ils ſont capables de nous donner toutes ſortes de leçons.

Quand leur éxemple n'auroit point aſſés de force pour me porter à ſuivre leurs pas, la

. ſeule vûe de la juſtice que l'on doit au ublic ne ſeroit que trop ſuffiſante pour ı'obliger à faire connoître au moindre de ıes Lecteurs en quoi je l'aurois pu trom- er après m'être trompé moi-même.

Duſſé-je donc immortaliſer mes fautes, ɔ ne puis m'empêcher de leur donner ici out le jour qu'elles pourront peut-être ımais avoir. Et ſans m'embaraſſer de ce ıu'on en pourra juger, j'ai deſſein de faire la fin de ce Diſcours une liſte de celles ıu'une ſeconde lecture de mon Ouvrage ɛ quelques avis de mes amis m'ont déja ait remarquer. (1) J'y joindrai même ıuelques opinions problematiques qui peu- ent à la vérité ſe défendre en cette quali- é, mais qui ne s'accommodent pas aſſés ıvec cette éxactitude que je ſouhaiterois ;arder juſques dans les moindres choſes: & e continuerai de faire de ſemblables cor- ections toutes les fois que l'on m'en don- nera occaſion.

Les Critiques qui ſembloient avoir vou- lu coopérer avec moi dans ce louable deſ- ſein, me donnent ſujet de croire qu'ils m'ont abandonné dès le commencement: & je n'ai pas même encore pû ſavoir l'u- ſage qu'ils ont voulu que je fiſſe de quel- ques difficultés qu'ils m'ont fait propoſer par Mr. l'Abbé de la Rocque. Ils ne pou- voient mieux s'addreſſer, ni prendre des voies plus legitimes pour me faire ſavoir leurs penſées. Car encore que Mr. de la Rocque ait pris depuis pluſieurs années

(1) la

1. Elles ont été corrigées dans la preſente édition.

(1) la resolution de ne point rapporter de jugemens, & qu'il l'ait executée autant qu'il lui a été possible dans la suite : néanmoins je le considére dans une des premiéres Charges de la République des Lettres, où il lui est très-difficile de ne se point rendre le Rapporteur général des Parties. Et si j'avois cru devoir faire quelque réponse aux Critiques dont il parle, j'aurois pris à leur éxemple la liberté de la lui addresser, ne doutant point, qu'ayant bien voulu faire une exception de sa regle en ma faveur, il n'eût eu aussi la bonté de leur faire connoître mes intentions, par le desir de rendre une justice égale à tout le monde.

Si Mr. de la Rocque avoit jugé à propos de donner son autorité & son suffrage aux objections qu'il nous a proposées de la part de ces Critiques, & si le Public avoit voulu se persuader de leur solidité ou de leur vrai-semblance, j'aurois tâché de donner des preuves de la considération que j'ai pour l'un & pour l'autre, & de satisfaire ceux qui les auroient jugées dignes de réponse. Mais comme il paroît que Mr. de la Rocque n'y a point pris de part, & que le Public a voulu qu'on les laissât tomber, pourquoi entreprendre maintenant de les relever? Et si elles ont été étouffées dans leur naissance, ne serois-je pas un indiscret de prétendre leur redonner la vie en leur rendant le jour?

Je ne puis pourtant me dispenser de faire remar-

1. Journal du 7. Juin 1677.

remarquer en paſſant ces prétendus Critiques ont fait voir qu'ils étoient fort malheureux en conjectures, lors qu'ils ſe ſont imaginés *que le fonds de l'Ouvrage* que j'ai publié, *venoit de plus loin.* S'ils avoient eu intention de faire honneur à quelqu'un de mon travail, encore y auroit-il lieu de diſſimuler cette fauſſeté, dans la vuë de quelque utilité qu'elle pourroit produire. Mais ſi l'idée qu'on m'a voulu donner de ces Critiques eſt véritable, il paroît aſſés qu'ils n'ont voulu forger cette opinion que pour tâcher de faire part à d'autres de la peine & de la mortification qu'ils avoient envie de me procurer. Si la Religion Chrétienne eſt ſûre & conſtante dans toutes ſes maximes, ces Critiques n'ont pas dû trouver leur compte à croire qu'ils auroient pû faire un menſonge de peu de conſéquence, & un petit mal pour pouvoir ſe procurer un plus grand bien. L'obligation générale, où nous ſommes tous de défendre la vérité juſques dans les moindres choſes, ne me permet pas de donner lieu à l'impoſture, en laiſſant attribuer à d'autres ce qui n'eſt pas d'eux, quelque interêt que j'euſſe de me ſouſtraire par un moyen ſi facile à la confuſion que je pourrois retirer de mon Ouvrage. Il ſuffit donc d'avertir ces Meſſieurs, que leur opinion eſt fauſſe de toutes les maniéres qu'on la puiſſe enviſager; que je n'ai reçu aucun mémoire ni aucun avis de perſonne, ni directement ni indirectement; que *le fonds de cet Ouvrage n'eſt pas venu de plus loin*; & qu'il n'a point d'autres ſour-

ces que les Auteurs anciens & modernes que j'ai cités par tout, & dont la lecture & l'uſage ſont d'un droit commun à tout le monde, ſi on en excepte quelques endroits qui regardent les Auteurs de notre tems, & qui ne ſont appuyés que ſur l'autorité de la voix publique, ce qui n'eſt pourtant arrivé que très-rarement. Une opinion auſſi peu raiſonnable que celle-là, n'aura pas manqué de tomber entre les mains de quelques-uns de ces Ouvriers de fiction qui mettent toute leur induſtrie à donner l'air de vrai-ſemblance aux conjectures les plus impertinentes. Mais il n'eſt pas à craindre que ces perſonnes puiſſent nous faire remarquer rien de démonſtratif ſur leur front ni dans leurs yeux, ni dans le ton de leur voix, ni dans la hardieſſe de leur port, pour établir dans l'eſprit des autres, ce qui ne peut avoir de fondement nulle part. Et ſans ſortir des bornes de la modeſtie, je veux bien défier l'effronterie même, quelque audacieuſe & quelque impudente qu'on puiſſe me la dépeindre, d'oſer ſoutenir une fauſſeté qui eſt ridicule dans toutes ſes circonſtances.

VII.

Nos Critiques m'ont fait propoſer une autre objection qui eſt un peu plus vague, mais qui m'auroit véritablement chagriné ſi elle avoit plus de fondement. Il s'agit de ſavoir, ſi j'ai quelquefois oublié l'honnêteté, que j'ai fait profeſſion de garder pour tous les gens de Lettres. Quelques-uns

uns m'en ont voulu faire douter, contre le témoignage même de ma propre conſcience. Mais quoiqu'ils ne m'ayent pas trouvé fort tendre à la perſuaſion ſur ce ſujet, je ne puis que je n'aye été ſurpris & touché ſenſiblement, lors qu'ils m'ont fait connoître, que quand il a été queſtion de marquer mes reſpects pour une Société conſidérable dans l'Egliſe & dans l'Etat (1), j'aurois dû prendre des meſures mieux proportionnées entre un ſi grand Corps & un petit Particulier, comme ſi je m'étois écarté des regles de la prudence.

Néanmoins, je ſuis rentré aiſément dans mon premier calme, dès que j'ai conſideré que cette accuſation eſt non ſeulement très-facile à ruiner, mais qu'elle me préſente même une occaſion favorable pour faire voir à tous ceux qui pourroient encore l'ignorer, que j'ai donné en pluſieurs endroits de mon Recueil des marques éclatantes du reſpect & de l'eſtime que j'ai pour la Société en général & pour ſes Membres en particulier. De ſorte qu'on aura lieu de s'étonner de voir tant de témoignages d'une diſtinction particuliére de la Société dans un Ouvrage, où il ne s'agit d'autre choſe, que de conſidérer également tout le monde, ſous la qualité d'Auteur, ſans diſtinguer le diadême d'avec la cale, ni la tiare d'avec le capuce.

En effet pourroit-on trouver quelque choſe, qui fût plus honorable à la Société que la maniére dont je l'ai oppoſée toute ſeule

1. ¶. Les Jéſuites.

ſeule à tous les Hérétiques de ces derniers ſiécles ? N'ai-je pas inſinué ſuffiſamment qu'elle peut ſeule, & par le moyen de ſes Livres ſeuls, tenir tête contre tous les ennemis de l'Egliſe Catholique (1)? Et n'ai-je point fourni la matiére d'une réfléxion à ceux qui ont remarqué divers rapports entre la naiſſance de l'Héréſie & celle de ſaint Ignace; entre la ſéparation des Sociétés ſchiſmatiques d'avec l'Egliſe Romaine & l'établiſſement de la Société des Jéſuites, pour juger des deſſeins de la Providence ſur elle (2).

Quand il a été queſtion de relever la modeſtie des Auteurs qui renoncent généreuſement à la gloire & à la vaine réputation qu'on peut acquerir par les Livres, n'en ai-je point cherché l'éxemple dans la Société? Et n'ai-je pas dit, que *le premier Livre qu'elle ait jamais produit* (je ne parle pas des Exercices de ſaint Ignace) *étoit de ces Anonymes*, qui publient la vertu des Auteurs qu'ils nous cachent: mais que *l'utilité du Livre avoit excité la curioſité du monde avec tant d'efficace, qu'on avoit découvert enfin, qu'il étoit dû à Caniſius* (3)? Je dis plus maintenant, & je crois avoir donné lieu par cette remarque à une raiſon très-plauſible pour conſerver à la Société un Ouvrage qui lui a fait tant d'honneur juſqu'ici, & pour défendre Caniſius contre

1. Tom. 1. Préjug. de la Multitude, pag. 436.
2. V. Imag. fæc. Soc. Jeſ. in Belg. Item Dom. Bouh. Vie de S. Ign. &c.
3. Tom. 1. Préjug. des Anonymes pag. 484.

tre certains Critiques, qui n'ont point fait difficulté de le compter parmi les Plagiaires.

J'ai vû divers Auteurs, qui dans leurs Ecrits donnent à la Société la qualité de *Savante*, mais je ne me ſouviens point d'en avoir vû aucun qui l'ait appellée, comme j'ai fait, *la plus Savante de toutes les Sociétés Regulières* (4). J'avouë que j'ai ſuivi en ce point mon propre mouvement, plûtôt que l'autorité d'aucun garant que je puiſſe alleguer, mais enfin je n'ai rien dit contre ma penſée, & s'il étoit beſoin d'induction pour prouver ce ſentiment, il ne ſeroit pas difficile d'en produire des éxemples dans toutes ſortes d'Arts & de Sciences, en remontant depuis la Grammaire juſqu'à la Théologie. Et lorſque j'ai dit, qu'elle eſt *la plus abondante en toutes ſortes d'Ecrivains*, je n'en aurois pas même excepté ce qui regarde la Médecine, ſi je n'avois lû dans les Conſtitutions de la Societé (5) que l'étude de cette Science n'étoit point de ſa bienſéance, & qu'il étoit défendu de l'enſeigner chés elle. Car enfin je ne penſe pas qu'il fût aiſé à aucune autre Société Réguliere, de produire autant de Livres, concernant la Botanique, la connoiſſance des Animaux, celle de l'Anatomie du Corps Humain, la Diætetique, la Therapeutique, la Pharmaceutique

4. Tom. II. part. 1. des Critiq. hiſtor. pag. 121.
5. Conſtitut. cum Declarat. Soc. Jeſ. part. 4. cap. 12. §. 4. pag. 192. tom. 2.

que, &c. que la Société des Jéſuites en a mis au jour ſur ces matieres, ſous le titre de la Phyſique. De ſorte, que cette exception n'en eſt pas même une pour l'univerſalité des Sciences que je lui ai attribuée; & d'ailleurs elle ne lui peut être que fort agréable, puis qu'elle eſt ſi conforme à ſes Conſtitutions.

Je demande à ceux qui ſe connoiſſent un peu en reſpect & en eſtime, à quoi ils pourront attribuer le zèle que j'ai témoigné pour les *Exercices Spirituels* de la Société, & ce qu'ils peuvent penſer de la ſévérité avec laquelle j'ai appellé *Envieux & Ennemis de la Compagnie des Jéſuites*, diverſes perſonnes de merite d'ailleurs & qualifiés dans l'Egliſe, pour avoir trouvé à redire à cet Ouvrage du Patriarche Saint Ignace, lorſque j'ai relegué tous ces Cenſeurs parmi les Chicaneurs (1)?

Je leur demande ce qui auroit pû m'obliger de dépeindre Gaſpar Scioppius, le plus déterminé de tous les ennemis de la Société, avec des couleurs ſi noires? Et ce qui m'a empêché de rapporter les Eloges qu'il a reçûs de pluſieurs Catholiques & de ceux même qui ont porté la pourpre dans l'Egliſe avec honneur & réputation? Cependant il eſt aiſé de voir que tout ce que Scioppius a fait contre quelques Hérétiques pour s'attirer tant d'Eloges, n'eſt pas comparable à la dixiéme partie de ce qu'il

1 Tom. 1. chap. 14. des défauts des Critiq. §. 3. de la chicane pag. 101.

2. Critiq. Gramm. tom. 2. part. 2.

3. Au

qu'il a écrit & dit contre la Societé (2).

Quand j'ai fait une liſte des Gens de bien que Joſeph Scaliger avoit coutume de déchirer par des médiſances & des calomnies, ce n'a point été ſans doute pour deshonorer la Societé, que je l'ai aſſociée aux Peres de l'Egliſe, & que j'ai mis dans une même page (3) d'un côté les Peres Delrio, Pererius, Coton, Bellarmin: & de l'autre ſaint Athanaſe, ſaint Baſile, ſaint Ambroiſe, ſaint Auguſtin, ſaint Chryſoſtome, & ſaint Jerôme, comme les objets de l'inſolence & de la fureur de ce Critique.

Certainement il faut avoir bien envie d'interpreter à ſa mode les penſées d'autrui, pour juger mal de celle que j'ai euë, lors que j'ai tiré de la Societé quelques éxemples pour le Préjugé de la multitude des Livres (4). Ces Critiques deſobligeans pouvoient bien après cela m'accuſer d'avoir mal parlé de Salomon, d'Eſdras, d'Origéne, & de ſaint Auguſtin, dont j'ai rapporté auſſi les exemples au même endroit & dans la même intention: ils pouvoient bien me ſoupçonner d'avoir voulu mettre au nombre des méchans Auteurs Callimaque, Ariſtarque, Epicure, Ariſtote, Servius Sulpicius, Varron, Galien & d'autres des plus illuſtres Ecrivains de l'Antiquité qui m'ont fait dire (5) *qu'il n'eſt pas impoſſible abſolument de beaucoup écrire & de bien écrire tout à la fois.*

Il

3. Au même vol. 2 Part. pag. 179. 180.
4. Tom. 1. Préjug. de la multitude des Livres, pag. 418. & ſuivantes.
5. Pag 428. du même Préjugé.

Il eſt donc fort inutile à nos Critiques d'alleguer cet endroit pour me ſoupçonner de n'avoir pas crû la Societé entierement infaillible dans toutes ſes parties, en matiére de literature, & de m'objecter pour confirmer leur ſoupçon, que j'ai pris la liberté de dire ſur la foi d'autrui, qu'on avoit remarqué quelques fautes dans les écrits de quelques Membres particuliers de la Societé, puiſque je n'ai rien fait en ces rencontres qui ne puiſſe retourner à la gloire & à l'avantage de la Societé. Elle eſt ſans doute de la nature de tous les autres Corps qui ſont compoſés de parties différentes, & qui, ſans en excepter même l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, étant ſujets à diverſes réplétions & à quelques humeurs peccantes n'ont jamais plus de joie, ni plus de ſatisfaction que lorſqu'ils en ſont purgés. Quelle merveille qu'une Societé ſi abondante en Ecrivains de toute eſpéce, puiſſe trouver quelque choſe à reformer dans ce que peuvent avoir écrit quelques particuliers d'entre eux hors de leur application ordinaire? Comme ſi cet inconvenient n'étoit pas une ſuite aſſés naturelle de la Multitude, dans les choſes de ce monde les plus divines même, dès qu'il y entre quelque choſe d'humain?

Si ces Meſſieurs ont paru ſi curieux pour remarquer ceux des Ecrivains de la Societé, qui ſont repreſentés dans mon Recueil, comme les autres Auteurs qui ſemblent avoir manqué en quelque choſe: pour-

1. C'eſt ce qu'on peut voir au ſujet de Fr. Turrien, Math. Rader, Gabriel Coſſart, René Rapin, & quelques autres.

pourquoi n'ont-ils point eu le même zèle pour obſerver auſſi ceux d'entre eux que j'ai crû pouvoir défendre contre leurs Cenſeurs (1), en tournant à leur avantage ce que ceux-ci prétendoient alleguer contre eux ? Pourquoi diſſimulent-ils les Eloges que j'ai faits en toute rencontre, d'un grand nombre d'illuſtres Jéſuites dont j'ai eu occaſion de parler dans ce que j'ai publié ? Qui les a empêché de produire Fronton du Duc, André Schott, François Bencius, Roſweyde, Bollandus, Henſchenius, Papebrochius, & d'autres Auteurs de la Societé qui ſont ſans doute en très-petit nombre, par rapport à ceux dont je ſerai obligé de publier le mérite dans toute la ſuite de mon Recueil ? Il eſt vrai qu'ils produiſent le Pere Sirmond, le Pere Petau, le Pere Bouhours ; mais ces trois perſonnes font aſſés de bruit dans le monde, pour exciter notre curioſité à ſavoir ce que ces prétendus Critiques en ont débité, & pour éxaminer la fidélité avec laquelle ils ont crû pouvoir repreſenter le portrait que j'en ai fait.

VIII.

Il n'y a point d'Auteurs dans tout mon Recueil, dont j'aye tâché de relever le merite avec plus d'inclination & de plaiſir que le Pere Sirmond, & quelque Tome que l'on en veuille ouvrir (2), on y découvre

2. Tom. 1. aux Préjugés de l'âge des Auteurs, page 384 385. Tom. 2. part. 1 aux Critiq. Hiſtoriq. Tom. 2. part. 2, aux Critiq. Gramm. & aux Trad. &c.

couvrira aiſément le ſoin particulier que j'ai eu de marquer en toutes rencontres les grands ſentimens d'eſtime & de vénération dont j'ai toujours été penetré à ſon égard, depuis que j'ai commencé à lire ſes Ouvrages.

Mes Adverſaires, qui prétendent que j'ai fait cela gratuitement & ſans leur ordre, ne m'en veulent pas tenir compte, & ils ont raiſon, puiſque je n'ai rien fait pour eux en ce point. Néanmoins je ne penſe pas qu'on puiſſe les excuſer d'être tombés dans un des vices les plus ordinaires aux mauvais Critiques, lorſqu'ils ont voulu me chicaner ſur un mot dont ils ont crû pouvoir employer l'ambiguité pour me faire un procès. Mais quoique je n'aye pas ſongé à prendre des précautions contre eux ni contre les autres Chicaneurs, quand j'ai dit que quelqu'un avoit jugé *la médiocrité du Pere Sirmond préférable à la profondeur & à la vaſte étenduë de l'érudition du Pere Petau* (1): le mot de *Médiocrité* ne laiſſe pas de ſe trouver à l'épreuve de leur Critique. Car ſi ces Meſſieurs n'ont point encore oublié ce point de leur Grammaire, il ne tiendra qu'à eux de nous dire que la *Médiocrité* n'eſt autre choſe qu'*un juſte milieu entre le trop & le trop peu.* C'eſt une vertu ſi rare parmi les Savans; qu'il eſt plus aiſé de les trouver à quelqu'une des extremités de la Science, que

1. Aux Critiq. Gramm. à l'Article du P. Petau.

2. A. Gellius, lib. 7. Noct. Attic. c. 14.

que de les voir toucher ce milieu qui ne consiſte que dans un point. C'eſt une vertu qui eſt le centre de toutes les autres, & qui ſemble même en être la meſure. Elle a toujours été en très-grande conſidération parmi les Anciens comme parmi nous, & ſon prix n'a point été moins connu des Païens que des Chrétiens. Ces Meſſieurs qui ſont Gens de Lettres pourroient nous apprendre que c'eſt cette Médiocrité dont Horace a fait de ſi grands éloges ; que c'eſt elle qu'Aulu-Gelle a louée dans Terence, quand il l'a oppoſée à l'abondance de Pacuvius & à la ſéchereſſe de Lucilius, & quand il a relevé l'avantage qu'il avoit d'être au milieu de ces extrémités (2) ; que c'eſt celle qui a tant ſervi à diſtinguer Virgile d'avec Homere, & qui a porté le Pere Rapin & Jules Scaliger avant lui (3) à donner la préſéance au Poëte Latin ſur le Grec ; que c'eſt celle que Mr. de Balzac appelle *toute d'or*, *toute pure & toute brillante*, & qu'il eſtime plus que le genre ſublime dans les Comédies de Terence, d'Arioſte &c. (4). Ils ne trouveront donc pas mauvais que ce ſoit auſſi celle qu'un Magiſtrat qui n'étoit pas, ce me ſemble, ſuſpect de mauvais goût, a jugé préférable dans le Pere Sirmond à toute l'immenſité du Pere Petau, pour les raiſons que j'ai marquées lorſqu'il en étoit queſtion.

Ainſi je n'ai pas ſujet de craindre que le plus

3. Reflex. ſur la Poët. & Comparaiſ. d'Homere & Virg. Jul. Scal. Poëtic. &c.

4. Balzac du caractére de la Comédie pag. 58.

plus capable de mes Cenſeurs avec toute ſa ſuffiſance, & toute ſa préſomption puiſſe venir à bout de perſuader au Public que ce que j'ai dit de la *médiocrité* du Pere Sirmond, ſoit un éloge *médiocre*, dès qu'elle l'éleve au deſſus du mérite du P. Petau qui paroît infini d'ailleurs, lors qu'on le conſidére à part, ou qu'on l'oppoſe à d'autres qu'au P. Sirmond.

Au reſte ſi l'on vouloit m'obliger de répondre de tout ce que j'ai écrit au ſujet du P. Sirmond, il me ſeroit aiſé pour ma propre ſatisfaction, de faire voir qu'il n'y a rien dans les Oraiſons funébres, ni dans les autres Eloges de ce Pere, qu'on a publiés en Proſe & en Vers, qui tende plus à ſa lõuange que tout ce que j'en ai dit concernant les excellentes qualités de ſon eſprit, la droiture & la ſincérité de ſon ame, ſa bonne foi, ſa franchiſe, ſa prudence, ſa modeſtie, ſon diſcernement, l'excellence de ſon goût, la ſolidité de ſon jugement, la longue expérience qu'il avoit des Livres & des Auteurs, & ſon érudition particuliére. Quoique j'euſſe fait aſſés pour la ſatisfaction de toutes les perſonnes raiſonnables en repreſentant ce Pere, comme un des plus excellens Critiques de ſon ſiécle, je ſuis pourtant allé encore au-delà en le propoſant comme le modéle de la véritable Critique. Je me ſuis expoſé même à la mauvaiſe humeur des Partiſans de Mr. de Saumaiſe, lorſque

Menage, & non pas le P. *Commire* comme l'a

que j'ai tâché d'intereſſer le Ciel dans le rang que j'ai cru pouvoir donner au P. Sirmond au-deſſus de ce Prince des Critiques, en diſant que la Providence divine ſembloit avoir voulu prolonger ſa vie juſqu'à la derniére année de celle de Saumaiſe, *afin de maintenir l'honneur & l'autorité de la Critique que celui-ci deshonoroit par ſa tyrannie*. Et ſi l'on veut bien excepter l'excellent Mr. le Févre, Précepteur de Louïs XIII. & l'ami particulier du P. Sirmond, je ne crois pas que dans tout le Recueil des Critiques que j'ai ramaſſés, il s'en puiſſe trouver un à qui j'aye attribué plus de ces excellentes qualités qui ſont propres à former un modéle pour tous ceux qui embraſſent la profeſſion des Lettres en général, & celle de la Critique en particulier. Après cela je ne vois pas avec quelle confiance un Poëte pluſque ſeptuagenaire (1) s'eſt imaginé pouvoir obtenir diſpenſe d'âge & de ſageſſe pour dire à mon ſujet:

Nec, Sirmonde, tibi, Ô SCELUS! *pepercit:*

IX.

Nos Critiques ne m'accuſent pas, ce me ſemble, d'avoir rien attribué de médiocre au P. Petau, mais l'envie de me faire naître de nouvelles difficultés, leur a fait dire qu'on m'auroit déchargé volontiers

(1) C'eſt ainſi qu'a cru l'Auteur anonyme des Réfléxions ſur les Jugemens des Savans p. 75.

tiers au ſujet de ce Pere, de la commiſſion que je me ſuis donnée de repreſenter l'humeur critique de ceux qui ſe ſont ſignalés au-deſſus des autres, & qui nous ſervent de regle. Ils conviennent pourtant que mon inſtitut m'obligeant à marquer les caractéres différens ſur tout dans les Auteurs de la premiére trempe, je n'ai pû me diſpenſer ſans raiſon, de dire quelque choſe de l'humeur critique dans un homme qui fait profeſſion de la Critique, non plus que de l'humeur Poëtique dans les Poëtes, ſachant que rien ne contribuë tant à nous les faire caractériſer. Mais ils craignoient peut-être que cela ne fût capable de donner quelque atteinte à la haute réputation du P. Petau dans l'eſprit de ceux qui pourroient confondre les mœurs des Auteurs auſquelles je n'ai point coutume de toucher, avec l'humeur ou la diſpoſition d'eſprit, dont l'expreſſion entre naturellement dans mon deſſein. Leur appréhenſion ſemble avoir augmenté lors qu'ils ont cru qu'en appellant le P. Sirmond & lui les deux *Héros de la Societé* j'avois ſongé à les comparer à l'Achille & à l'Ajax du Camp des Grecs; & à leur attribuer leurs défauts, en leur faiſant tenir le même rang dans la Société qu'étoit celui de ces deux Princes parmi leurs gens.

Il eſt vrai que j'ai remarqué que la vertu qui faiſoit l'union des cœurs dans ces deux Peres ne faiſoit pas toujours celle de leurs eſprits, & qu'encore qu'ils demeuraſſent toujours étroitement attachés l'un à l'autre par le lien de la charité, on ne laiſ-

ſoit

ſoit pas de les diſtinguer ſans confuſion, & d'appercevoir fort clairement la différence que Dieu avoit miſe dans leur naturel. Il eſt encore vrai qu'après avoir caractériſé l'humeur du P. Sirmond comme j'ai fait, on ne peut gueres attribuer l'alteration de leur concorde qu'à l'humeur auſtére & difficile du P. Petau. Mais ces Meſſieurs ceſſeront peut-être de craindre pour la réputation de ce Pere, dès qu'ils voudront ſouffrir qu'on les renvoie à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique pour apprendre par l'éxemple même des gens de Lettres qui ſe ſont ſanctifiés, que l'humeur auſtére & chagrine loin d'être incompatible avec la véritable vertu, lui ſert même aſſés ſouvent d'écorce pour la couvrir & la conſerver. Ils jugeront fort aiſément que tous les petits différens qui peuvent être ſurvenus entre nos deux Peres en matiére de literature, n'ont rien de fort extraordinaire lorſqu'on les conſidére auprès de ceux qui ſont arrivés quelquefois entre les plus ſavans & les plus ſaints Docteurs de l'Egliſe dans le tems qu'elle étoit la plus floriſſante, & qu'elle étoit le moins ſujette aux diviſions.

Je ne ferai peut-être point injure au P. Petau de le comparer avec S. Jerôme; puiſque Mr. Valois ſon Panégyriſte l'a fait impunément avant moi. Tout ce que nous liſons dans l'Hiſtoire de ce Saint, ne nous donne pas ſujet de croire qu'il ait été d'une humeur plus accommodante & plus facile que le P. Petau. Il s'eſt brouillé, je ne dis pas avec ceux qui con-

ver-

verſoient néceſſairement avec lui, & qui logeoient ſous le même toit, ce qui n'auroit pas été fort ſurprenant, mais avec des gens éloignés de lui, écartés dans les parties différentes du monde, de l'humeur deſquels il n'avoit rien à ſouffrir. Et ſans parler de Rufin, de quelques Moines, du Patriarche de Jeruſalem, &c. on ne peut pas oublier la maniére dont il a traité S. Auguſtin, & S. Chryſoſtome même, à qui il n'avoit jamais eu affaire: cependant on a toujours été très-perſuadé que tout cela n'a point mis d'obſtacle à ſa ſanctification.

Je veux bien croire encore avec Mr. Valois (1) que le P. Petau a mérité d'être comparé avec S. Baſile le Grand & S. Gregoire de Nazianze: & s'il s'agit d'amitié & de correſpondance, je doute que l'Hiſtoire nous faſſe jamais l'union de ces deux Peres de la Société plus grande que celles des deux Docteurs de l'Egliſe Grecque. Cependant on peut aſſurer dès aujourd'hui que le Public n'en ſaura jamais tant ſur les difficultés qu'ont euës les deux premiers, qu'il en ſait ſur les différens de ces deux Saints; & tout ce que le P. Petau & le P. Sirmond ont pu dire ou écrire l'un contre l'autre, n'eſt peut être pas comparable aux duretés que nous liſons de S. Baſile à S. Gregoire, & de S. Gregoire à S. Baſile

1. Henrici Valeſii Orat. in funere Dion. Petavii.
2. Baſil. M. Epiſt. 31. Greg. Naz. Or. 1. pag. 7. Baronius ad ann. 371. God. Herman, Vie de ſaint Ba-

ſile au ſujet de l'Evêché de Saſimes (2) ſans qu'on puiſſe dire qu'ils ayent rompu le lien de la charité chrétienne ni celui de l'amitié particuliére.

Voilà des éxemples de Saints & de gens de Lettres qui ne ſont ni inférieurs à nos deux Peres, ni déſagréables à ceux de leur Inſtitut & de leur profeſſion. Nous pourrions encore alleguer la brouillerie du même S. Baſile avec ſon propre frere S. Gregoire de Nyſſe (3), celle du Pape S. Leon avec S. Hilaire d'Arles, & celles de pluſieurs autres Saints Ecrivains de l'Egliſe, pour faire voir qu'il n'eſt nullement extraordinaire que les Savans les plus vertueux ſoient ſujets à des chagrins mutuels que l'étude & la retraite aigriſſent encore davantage.

Je ne voudrois pas dire que le P. Petau ſe fût emparé de l'eſprit de S. Epiphane en étudiant & en commentant ſes livres, car toute l'aigreur qu'on a pû remarquer dans ſa maniere d'écrire contre diverſes perſonnes, n'approche pas de celle que ce Saint fit paroître contre le ſeul ſaint Chryſoſtome en un voyage qu'il fit à Conſtantinople, où il commit tant d'irregularités.

Mais enfin quand les diſputes du Pere Petau avec le Pere Sirmond l'auroient porté juſqu'à la ſéparation, ce qui n'eſt jamais arrivé, qu'y trouveroit-on de ſi ex-

Baſile & de S. Greg. liv. 5. c. 23. pag. 516. 517 518.
3. Baſil. Epiſt. 45. pag. 72. & Herman. Vie de S. Baſil. liv. 4. chap. 15. p. 382.

extraordinaire dont on ne pût montrer un exemple en la perſonne des Apôtres ſaint Paul & ſaint Barnabé? Et qui nous empêche de croire que Dieu l'eût pû tourner à ſa gloire, & peut-être même à l'avantage de ſon Egliſe, comme il fit la diviſion de ces Apôtres?

L'humeur chagrine & ce qu'on appelle *la vertu farouche* ſemblent être le partage ordinaire des Savans du Cabinet qui ſe donnent à l'érudition profonde, & qui s'y conſument. Le commerce perpetuel qu'ils entretiennent avec les morts & les perſonnes de l'autre monde, les occupe ſi fort qu'ils ne ſauroient quelquefois ſouffrir les vivans, ni revenir avec les perſonnes de ce monde. Ils trouvent tant de charmes à la compagnie des gens de tous ſiécles, de toutes langues, & de tout Pays qui ne leur reſiſtent jamais, qui ne murmurent jamais contre eux, qui ne leur ſont jamais à charge; qui parlent & qui ſe taiſent quand ils veulent, qui les inſtruiſent, qui les conſolent, qui les divertiſſent, & qui leur tiennent lieu de tout; qu'ils ne daignent plus s'aſſujettir aux incommodités de la Société civile, qu'ils fuïent naturellement les compagnies, & qu'ils ne trouvent plus rien que de fade, de dégoûtant, d'inutile, & de bizarre dans les converſations des autres hommes. C'eſt ce qui les porte à s'enfoncer dans leur retraite, & à ne ſe point laiſſer approcher ſi facilement, ni de toutes ſortes de perſonnes.

D'ailleurs s'il étoit vrai que le Pere Petau, de ſavant qu'il étoit comme les autres,

tres, fût enfin devenu la Science même, ſe rencontrera-t-il quelqu'un qui doive trouver mauvais que j'aye dit qu'il étoit plus inacceſſible que le Pere Sirmond; puiſqu'on ſait aſſés que la veritable Science ne s'apprivoiſe pas avec tout le monde? Tout ce que j'ai dit de l'humeur de ce Pere n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'en pourroient dire ceux de ſa connoiſſance qui ſont encore vivans, ou qui ont connu ſes amis.

Il eſt aiſé de voir que je n'ai point été de l'avis de ceux qui prétendent (1) qu'il n'a jamais rien écrit que pour refuter quelqu'un, qu'il ne pouvoit vivre ſans ennemis, & qu'il a attaqué toutes ſortes de perſonnes parmi les Catholiques & les Hérétiques, à commencer depuis Baronius & Scaliger juſqu'à ceux qui lui ont ſurvécu: puiſque je n'en ai rien dit, & que j'ai laiſſé tomber une penſée qui a été relevée & ſoûtenuë par ceux qui ſe diſoient de ſes amis particuliers. Nous pourrions ajoûter même que ce qui a donné tant d'éclat à cette partie de la réputation du Pere Petau, vient de la qualité des Adverſaires que la Providence lui avoit deſtinés, & qui étoient ſans contredit les plus illuſtres de la République des Lettres, & les plus grands hommes de ſon ſiécle. De ſorte que comme leur reſiſtance a été grande, elle a dû auſſi faire du fracas, & obliger ce Pere à les traiter avec toute la hauteur & toute la force poſſible.

Je

1. Guy Patin Epitre du 16. Février de 1645. pag. 7.

Je n'ai vû dans tout ce grand nombre, perſonne qui fût plus à plaindre qu'un malheureux fabricateur de Chronologie, nommé d'Auzoles de la Peyre, qui avoit eu la témérité de le provoquer, & qui a eu conſtamment la tête plus molle que les autres. Auſſi le Pere Petau a-t-il eu plus d'égard pour lui dans la vuë de ſa foibleſſe, & de ſon peu d'experience. Il eſt aiſé de voir qu'il lui a fait grace, puiſque, le pouvant traiter comme Apollon avoit fait Marſyas, c'eſt-à-dire en notre Langue, l'écorcher tout vif, & le donner en proie *aux Corbeaux du Pinde*, il s'eſt contenté après l'avoir bien châtié de l'envoyer pleurer ſur les derniers bancs de ſa claſſe (1) avec l'épée au côté, les Titres de ſa nobleſſe, & une barbe tirant ſur le gris.

X.

Il n'étoit nullement neceſſaire de remuer ici la cauſe des vivans, ni de les joindre à ceux qui ne ſont plus de ce monde, & pluſieurs raiſons pourroient me détourner de parler du Pere Bouhours qui eſt encore plein de vie, immédiatement après avoir parlé de deux illuſtres Morts de la Societé. Mais puiſque nos Diſcoureurs m'y obligent, il faut me reſoudre à faire encore

1. Dion. Petavius lib. 1. ſecund. Part. Rationar. tempor. cap. 16. & 17. ad fin. ubi indoct. & inficet. voc. additque: *Diſcipulorum inter jubeo plorare cathedras*, idem in Præfat. ſecundæ Part. ubi notat ejus æta-

re une fois violence à ſa modeſtie, & mettre de nouveau ſon humilité à l'épreuve.

Il faut donc, pour pacifier ces eſprits inquiets, que le Pere Bouhours ſouffre que je leur faſſe connoître le rang que je lui ai donné parmi les premiers Ecrivains de ſa Profeſſion, & la diſtinction que j'ai prétendu qu'ils fiſſent de ſon mérite d'avec celui de pluſieurs autres.

Je ne me ſuis pas contenté de choiſir deux des principaux Auteurs & Reſtaurateurs de notre Langue, Malherbe, & Patru, pour faire le parallele de ce Pere avec eux, touchant la pureté du diſcours; de le préferer même à Malherbe (2) pour la Grammaire, & à Patru pour une eſpece de Critique (3) qui regarde particuliérement les penſées de l'homme, quoique je n'aye point eu d'autre garant en ces deux rencontres, que ma propre inclination. Je n'ai pas cru auſſi devoir me borner à rapporter les Eloges qu'on a faits de ſes Ouvrages, comme j'ai fait au ſujet de pluſieurs Ecrivains du Commun. Mais pour faire voir que je l'ai conſideré comme un des Auteurs qui méritent de la diſtinction, j'ai eu ſoin de rechercher encore & d'expoſer au jour une partie des choſes que ſes Cenſeurs lui ont objectées. C'eſt un honneur qu'on ne fait gueres aux Ecrivains mé-

ætatem jam ingraveſcentem, vocatque ruſticum abnormem, &c.

2. V. les Traducteurs nombr. 971.

3. V. les Critiq. hiſtor. nombr. 250. pag. 261. tom. 2. part. 1.

médiocres, ſoit parce qu'ils n'ont jamais eu l'avantage de ſe faire des envieux, & que leur réputation ne paſſe gueres leur ſiécle, ou même le tems de leur vie: ſoit parce que le peu d'utilité que l'on retire de leurs Livres n'excite pas la curioſité des Critiques avec aſſés d'efficace pour rechercher leurs défauts. Je me ſuis donc imaginé, & je ne puis encore me défaire de mon opinion, que le grand nombre des Cenſeurs d'un Auteur, & que la peine qu'on a priſe de l'éxaminer de près, eſt une marque de l'eſtime qu'on en fait, & du beſoin qu'on en a pour l'utilité publique. Et je me ſuis fortement confirmé dans ma penſée après avoir vû que les plus beaux Ouvrages de l'antiquité & des ſiécles poſterieurs ont été de tout tems les plus expoſés à la Cenſure, & que l'on a jugé même de leur prix par le grand empreſſement qu'on a toujours témoigné pour découvrir & publier leurs défauts. C'eſt ce que j'eſpere de faire voir dans toutes les parties de mon Recueil, lors qu'il s'agira de rapporter les jugemens qu'on a faits des plus grands Hommes, & particuliérement des Auteurs Claſſiques, & des Peres de l'Egliſe même, ſans apprehender de donner la moindre atteinte à leur réputation.

Mais j'oſe aſſurer à l'avantage du P. Bouhours, que quand il a été queſtion de rapporter les objections de ſes Cenſeurs, je

1. Tom. 2. part. 3. aux Gramm. Franc.

2. Au

je lui ai rendu un ſervice dont je ne me ſuis pas mêlé à l'égard de la plûpart des autres Auteurs. Si j'ai parlé de celles que Cleante lui a faites, j'ai ajouté en même tems, que ce Critique *le chicane ſur une infinité d'endroits* (1): Si j'ai touché quelque choſe de celles que Mr. Menage a publiées contre lui, j'ai eu grand ſoin de dire qu'*il eſt toujours fâcheux qu'il ait mêlé ſes reſſentimens particuliers avec la cauſe publique des Lettres* (2); *que ſes Obſervations ſont mêlées d'invectives; qu'on y trouve une infinité de choſes peu obligeantes*; qu'il le traite *outrageuſement & qu'il lui rend injure pour raillerie.*

Enfin, je n'ai fait connoître nulle part plus clairement qu'au ſujet du P. Bouhours, que je n'épouſe ni les interêts ni le parti des Critiques que j'allegue pour garants, & que perſonne ne me peut obliger de répondre de la ſolidité & de la vérité de leurs jugemens (3). C'eſt une regle que je me ſuis preſcrite à la tête de mon Ouvrage, & dont il ne ſera pas aiſé de me faire départir dans toute la ſuite. C'eſt à quoi nos mécontens devoient avoir fait plus de réflexion pour ſe garantir de l'étourdiſſement, & pour ne me pas confondre ſi indiſcrétement avec les garants qui ſe trouvent cités dans mon Recueil. S'ils avoient eu la tête un peu plus libre & l'imagination plus nette quand ils ont lu ce que j'ai dit en général

2. Au même endroit.
3. Avertiſſement nombr. 3. & 4.

néral ſur ce ſujet dans mon Avertiſſement, & ce que j'ai écrit en particulier à l'occaſion du P. Bouhours, ils ne ſe ſeroient pas aviſé de m'imputer les ſentimens des autres, & ils ne m'auroient peut-être pas ſoupçonné d'avoir voulu approuver Mr. Menage, lors qu'il ſemble avoir voulu dire que ce Pere devoit une partie de ſon Art de parler & de ſa politeſſe aux occaſions qui l'ont fait rencontrer avec le beau monde. Ceux qui ont été touchés des expreſſions que j'ai empruntées de mes Garants ſur ce ſujet, ont bien fait connoître qu'ils ſont plus intelligens que moi dans l'Art d'interpreter les Auteurs, & plus clairvoyans dans la penſée de M. Ménage. Mais toute ma pénétration s'eſt terminée à l'écorce de ces façons de parler, & ce que j'en ai lu dans cet Auteur & dans ceux qui l'ont imité (1), ne m'en a donné que l'idée d'une choſe indifférente: tant j'avois alors l'œil ſimple: tant je croyois avoir le cœur droit, & bien muni contre le raffinement & l'ambiguité.

Le P Bouhours eſt un homme que le mérite ſingulier, & les ſervices rendus à la Langue ont attiré chés les Grands, & ce n'eſt que par ces voies-là que j'ai eu l'honneur de le connoître, & de jouïr même quelquefois de ſa converſation chés un Magiſtrat, où ſans craindre de devenir ſuſpect, j'oſe dire que l'on trouve encore queſque choſe de ce bon goût qu'y a laiſſé Mr.

1 Menage Obſerv. ſur la Lan. Fr. 2. part. Critiq. ge-

Mr. le Premier Preſident pour le vrai mérite, & particuliérement pour celui des Gens de Lettres dont il avoit été l'ame & le cœur durant ſa vie, ſi nous en croyons la voix publique. J'ai ſouvent été édifié de la maniére dont ce Pere ſavoit accommoder la regularité de ſon Inſtitut avec l'honnêteté civile, & il m'a ſuffiſamment perſuadé que la politeſſe de l'eſprit & la délicateſſe des maniéres ne ſont point incompatibles avec les maximes les plus entiéres du Chriſtianiſme en général, & les Conſtitutions les plus éxactes des Maiſons Réguliéres en particulier.

X I.

Le deſir de ſatisfaire tout le monde, me porte à rechercher même hors de la Societé, ceux à qui ma conduite pourroit n'avoir pas été entiérement agréable, & je les trouve aſſés bien raſſemblés en la perſonne de Mr. l'Abbé Menage, ou plûtôt réduits à lui ſeul. C'eſt un homme que j'ai dépeint en pluſieurs endroits, comme un Perſonnage d'une grande érudition, d'une literature fort étenduë, fort diverſifiée, & fort agréable, d'un eſprit très-beau, très-aiſé, & très-poli. Et quoique je n'aye jamais eu l'honneur de le connoître, que par la lecture de ſes Ouvrages, je n'ai pas laiſſé de reconnoître ſur la foi de ſes amis que c'eſt un homme d'une probité particuliére, d'une

general. de l'Hiſt. du Calvin, de M. Maimbourg, &c.

d'une humeur très-officieuſe & très-careſſante, d'une modeſtie & d'une franchiſe ſemblable à celle des Anciens, & d'un merite qui l'a diſtingué des autres Savans & qui a beaucoup ſervi à faire de ſa maiſon une Ecole, qui ne ſent point le College. Mais puis qu'il eſt en peine de ſavoir par quel motif j'ai rapporté de lui quelqu'autre choſe, qui a paru moins à ſon goût, il faut que je lui conte l'Hiſtoire de mon embarras, pour voir s'il aura la charité de m'en tirer.

Innocemment, & dans la plus grande ſimplicité du monde, je me mets à la lecture des Livres de M. Menage, comme d'un Auteur grave & de grande réputation, ſans autre préjugé que celui qu'avoient formé en moi toutes ces rares qualités dont je viens de parler. J'y trouve effectivement cette érudition que j'y cherche, mais je la trouve preſque par tout envelopée d'un *je ne ſai quoi*, que le mérite de M. Menage m'a toûjours empêché d'appeller par ſon nom, & qu'un Ecrivain Grec appelleroit peut-être *Philautie* dans un Athenien qui auroit été moins vertueux que cet Abbé. J'apperçois à travers d'une infinité de belles choſes un certain caractére d'eſprit qui fait en moi des impreſſions fâcheuſes. Je tâche de m'en défaire en paſſant d'une matiére à une autre ; mais je me retrouve par tout : je change de Traité & de Livre, & ce ſont des rencontres perpetuelles entre mon Auteur & ſon Lecteur. Comme on ſe fait à tout, & comme l'habitude apprivoiſe enfin les humeurs les plus fa-

farouches, en liſant Mr. Menage je m'accoutume inſenſiblement à ne me point mépriſer moi-même, quoique je ſois convaincu d'ailleurs, que je ſuis le plus miſérable de tous les hommes, lors même que je me regarde dans le miroir de mon Auteur. Et parce que j'ai ouï dire qu'il faut ſe mépriſer, & que j'en trouve même la pratique & l'éxemple dans Mr. Ménage, je m'accoutume inſenſiblement à me mépriſer par artifice, & peut-être par vanité. Dieu permet que je m'en apperçoive, & j'ai la malignité d'attribuer ces mauvais effets à la lecture de mon Auteur.

Tout cela ne regarde que la Proſe de Mr. Menage, & mon Hiſtoire ſeroit trop longue ſi j'entreprenois de raconter les divers effets que ſes Poëſies ont pu produire dans mon imagination, & les travaux qu'il m'a falu eſſuyer pour trouver dans ſes Vers les limites de la licence Poëtique.

Mais quelque mal-édifié qu'on puiſſe être du caractére qui regne dans les écrits de Mr. Menage, rien ne nous empêche de prendre même pour une vertu au moins naturelle la qualité dominante qui ſert à le former. Cette qualité, à quiconque y regarde de près, ne paroît autre qu'une *naïveté* qui eſt ſans doute un des grands ornemens de l'ame, lorſqu'elle eſt accompagnée d'une franchiſe & d'une ſimplicité qui n'a rien de niais ni d'indiſcret.

On peut dire que c'eſt elle qui a porté Mr. Menage à ſe dépeindre dans ſes écrits tel qu'il eſt, ſans fard, & ſans déguiſement; toujours diſpoſé à louer ſes amis,

à blâmer ceux qu'il prend pour ſes ennemis, à cenſurer & à approuver avec une facilité égale, à parler volontiers de lui-même tantôt en bien quand il en peut faire naître l'occaſion, & quelquefois en mal, aimant mieux dire du mal de lui-même que de n'en rien dire du tout, ſelon la maxime de Mr. de la Rochefoucault (1). C'eſt auſſi cette qualité qui fait paroître en lui un eſprit ſans diſſimulation, une volonté ſans détour, un cœur ſans replis, tout rond, tout uni, mais en même tems noble & généreux, & qui fait voir une beauté d'ame toute nuë & ennemie de tout ce qui peut ſervir à la couvrir.

Mais à parler franchement, cette *naïveté* avec laquelle Mr. Menage découvre par tout ce qu'il eſt, auroit été peut-être plus au goût des Anciens chés qui regnoit la ſimplicité qu'à celui de notre tems, où tout ce qu'on dit de ſoi-même ſoit en bien, ſoit en mal eſt également ſuſpect : & cette *franchiſe* accompagnée de ſon ingénuité ayant pu paſſer fort aiſément pour une vertu parmi les peuples qui vivoient au ſiécle d'or, ſemble avoir perdu ſon nom lorſqu'on l'a voulu mettre en uſage dans les ſiécles de fer.

Ce n'eſt pas qu'elle n'ait conſervé ſa nature dans le cœur de Mr. Menage, mais vous diriés qu'elle change de qualité dès qu'il la fait paſſer dans ſes écrits, & qu'elle dégénére en vice par la miſére de notre tems & par la corruption de notre cœur.

Mal-

1. Max. & Sent. &c. *On aime mieux parler mal de*

Malheur donc à ceux qui ne connoiſſent Mr. Ménage que par ſes Livres, & qui n'ont point aſſés de pénétration pour voir qu'il y a deux hommes d'une conſtitution fort différente cachés ſous un même nom, & qu'il ne faut pas juger des qualités de celui qui regne dans la converſation de ſes amis, par celles de cet autre qui entretient ſes Lecteurs dans les cabinets. Mais pour empêcher qu'il ne retombe une partie du même malheur ſur Mr. Menage, il ſeroit à ſouhaiter que celui des deux hommes qu'on voit en lui & qui fait honneur à l'autre, pût ſurvivre à celui qui le deshonore, pour en effacer la mémoire. Je veux dire que comme les écrits de Mr. Ménage ne correſpondent pas fort parfaitement aux actions vertueuſes de ſa vie, & comme ſa vie au contraire eſt capable de faire honneur à ſes écrits; il faudroit pour rendre à ſon mérite toute la juſtice qui lui eſt duë, ou qu'il fût immortel & qu'il vécût parmi les hommes autant que ſes Livres y dureront, afin de pouvoir toujours démentir ſes Livres par ſa vie; ou que ſes Livres puſſent diſparoître, & s'anéantir lorſqu'il plaira à Dieu de diſpoſer de ſa perſonne pour l'autre monde, afin que la Poſtérité n'aille point juger de ſa vie par ſes Livres.

XII.

Je n'aurois pas aſſés bien prouvé que je ſuis

de ſoi que de n'en point parler. D. L. R. F.

ſuis demeuré juſqu'ici dans le milieu que je m'étois propoſé, c'eſt-à-dire dans une indifférence égale envers tous mes Auteurs, quels qu'ils puiſſent être, ſi après avoir fait voir que je me ſuis écarté ſoigneuſement d'une des extrémités, je ne montrois auſſi le ſoin que j'ai eu de ne jamais approcher de l'autre. Mes Adverſaires m'ont pris pour un homme de conſéquence lorſqu'ils m'ont jugé capable de diſcernement à l'égard des partis & des factions qui ont agité l'Egliſe depuis un demi ſiécle : mais ils m'ont fait une injure très-ſenſible lorſqu'ils ont prétendu m'adjuger aux uns plûtôt qu'aux autres, ſans prendre mon avis ni mon conſentement. J'apprens qu'ils n'ont point fait difficulté de publier que j'avois voulu favoriſer une Societé que je n'ai jamais connuë que par la lecture de quelques Ouvrages qu'on lui attribue, & que cette ſuppoſition, toute fauſſe qu'elle eſt, ne laiſſe pas de ſervir de principal fondement au chagrin qu'ils ont conçû contre moi. Mais s'ils ſont aſſés raiſonnables pour vouloir bien revoir un jugement qu'ils ont fait avec tant de précipitation, ils jugeront que s'il n'y a peut-être point d'endroits dans tout mon Recueil qui ſoient plus défectueux que ceux où je parle des Livres anonymes de Meſſieurs de Port-Royal je ne puis point donner auſſi de marque plus évidente, que celle-là, pour faire voir que je n'ai jamais eu de rapport avec eux, & que de tous les ſuppôts de la Répu-

1. Le P. Labbe & quelques autres ont mis cet Auteur de leur nombre.

publique des Lettres, il n'y en a peut-être pas dont j'aye eu moins de connoiſſance que de ces Meſſieurs.

Mais que diront ces Cenſeurs ſi je leur fais voir qu'avec toute mon indifférence je n'ai pas laiſſé d'avancer bien des choſes peu avantageuſes à ces Meſſieurs & qui pourroient paſſer pour des duretés à leur égard, s'il étoit vrai que j'euſſe jamais eu deſſein de choquer perſonne? Pourvû qu'on veuille me définir ce que c'eſt que leur Societé que j'ai pris long-tems pour une chimere à laquelle on a attaché un nom de Secte qui eſt rejetté de tout le monde, & dont je ne prétens pas renouveller la mémoire après la défenſe qui en a été faite par l'Arrêt du Conſeil de l'an 1668. & pourvû que l'on veuille comprendre parmi ces Meſſieurs tous ceux à qui on a voulu donner ce nom, il me ſera très-aiſe de produire un grand nombre d'endroits peu obligeans que je rapporterois ici, s'il s'agiſſoit d'obliger quelqu'un.

Je me contenterai de citer le fameux Optatus Gallus (1), que je n'ai point fait difficulté d'appeller un *Séditieux* (2), quoique mon ſujet n'éxigeât point cela de moi: & je crois en avoir dit autant en un ſeul mot, que tout le grand nombre d'Ecrivains qui ont pris la plume pour refuter le Livre qu'il avoit écrit contre le gouvernement, & le Sermon ſur ſaint Louis qu'il fit à Rome quelques années après. J'ajoûterai même que j'en ai traité quelques-uns d'Ecri-

2. Chap. 14. des défauts des Critiq. §. 3. pag. 101. Tom. 1.

d'Ecrivains artificieux (1), & que j'en ai taxé pluſieurs autres dans les divers préjugés des Engagemens, des Auteurs Anonymes, des Titres des Livres (2). Je n'ai rien diſſimulé de ce que j'ai ſû qu'on leur avoit reproché dans leurs Livres de Grammaire & dans leurs Traductions, & je n'aurois pas omis les Remarques du Pere Vavaſſeur & du Pere Gaudin, ſi elles fuſſent venuës alors à ma connoiſſance. Quelques-uns de mes Cenſeurs m'ont fait connoître à la vérité qu'ils euſſent ſouhaité que j'euſſe rapporté ce que M. Jurieu & quelques autres Anonymes ont dit de l'humeur & du caractére de quelques-uns des Auteurs de Port-Royal. Mais ils m'obligeront ſenſiblement de croire que je m'en ſerois fait un devoir très-étroit ſi Mr. Jurieu & les autres avoient parlé de leurs Grammaires & de leurs Traductions, ou ſi j'avois eu la moindre occaſion de placer leurs réflexions ailleurs que dans le Recueil des Théologiens, que l'ordre de mon Ouvrage ne me permet pas de publier encore ſi-tôt.

Enfin d'autres voyant la liberté que j'ai priſe de rapporter quelque choſe de ce qui s'eſt dit à l'avantage de ceux de ces Meſſieurs dont les Ouvrages ont reçu l'approbation publique, m'ont accuſé hautement de les avoir voulu faire paſſer pour des *Heros*. Mais il eſt bon que ces Cenſeurs ſachent

1. Au Préjugé des Titres, chap. 13.

2. Part. 1 des Jugemens Tom. 1. chap. 4. où il eſt parlé de la Prévention dans les Préfaces.

Part. 2. chap. 6. au Préjugé des Engagemens: chap. 12.

chent que je n'ai jamais traité perſonne en cette qualité que les Peres Sirmond & Petau Jéſuites (3) de mon propre mouvement; que ſi le Titre de *Heros* ſe trouve parmi les Jugemens que j'ai rapporté au ſujet de Scaliger, de Saumaiſe, & de quelques autres Critiques Humaniſtes, il vient non pas de moi, mais des Auteurs que j'ai allegués pour garans. Et je ne me ſouviens pas d'avoir jamais eu la penſée de le donner à aucun de Meſſieurs de Port-Royal. Il eſt vrai néanmoins qu'en une occaſion où je blâme les Traductions d'un de ces Auteurs qu'on dit être de Port-Royal (4), j'en ai comparé la Société *au Cheval de Troye*, dont le ventre a été fécond en Héros. Mais quelle conſéquence voudroit-on tirer d'une expreſſion qui n'a rien de ſérieux, ni de ſolide, & qui conſtamment eſt bien plus Comique qu'*Héroique*? Si l'on veut conſidérer cela comme un grand honneur que j'aye fait à ces Meſſieurs, on doit donc auſſi me ſavoir gré de ce que j'en ai rendu un tout ſemblable à tous les Caſuiſtes Eſpagnols, lorſque j'ai dit qu'*ils ſont ſortis du ſein de l'Eſpagne comme du ventre du Cheval de Troye* (5).

Mais qui pourra s'empêcher d'admirer la bizarrerie des hommes dans cette diverſité de leurs goûts & de leurs jugemens à la-

2. des Anonymes & autres endroits du Tome I.
3. Au Tom. des Crit. Gramm. pag. 277. Part. II.
4. Au Tom. des Traduct. nomb. 975.
5. Au Préjugé des Nations Tom. I. §. 5. des Eſpagnols pag. 268.

laquelle je me ſuis toujours préparé, quoique je n'aye jamais cru qu'elle me dût cauſer le moindre embarras, & que je duſſe y avoir le moindre égard ? Je ne puis attribuer qu'à cette bizarrerie l'avis qu'on m'a donné d'un autre côté, que Meſſieurs de Port-Royal pourront ſe plaindre de divers endroits de mon Recueil, où il leur ſemble que j'aye voulu les faire paſſer pour des Sectaires, ſous prétexte que je les ai quelquefois deſignés ſous un nom qui ſent le parti, quoiqu'ils ne s'en ſoient jamais accommodés, & que je ne m'en ſois ſervi après les autres que pour éviter la Periphraſe.

Mais pour répondre généralement à tout le monde, je prie les uns & les autres de conſidérer que je n'agis nulle part en Théologien, & que je ne ſuis tout au plus que l'Hiſtorien de la Critique des autres. Comme la Providence ne m'a point appellé à la défenſe ni même à l'éxamen des vérités de notre Religion, je n'aurai jamais la témerité de rien entreprendre ſur ce ſujet. Elle m'a fait naître dans le ſein de l'Egliſe Catholique: elle m'y a fait élever dans un amour parfait pour ſon Unité & pour la vérité Orthodoxe. Si après toutes ces graces on peut préſumer quelque choſe de la miſericorde divine, j'ai tout ſujet d'eſperer que rien au monde ne ſera jamais capable de me faire quitter ce ſein de notre Mere commune. Je ne verrai jamais rien, je ne ſentirai jamais rien que par elle & dans elle; je ne prendrai jamais d'autre nourriture que la ſienne, & je ne reſ-

reſpirerai point d'autre air ni d'autre Eſprit, que celui que lui donne ſon Epoux pour nous le communiquer. L'amour que j'ai pour ſon Unité, me fait déteſter tout Schiſme & toute Diviſion; celui que j'ai pour ſa Doctrine me donne horreur de toute Héréſie & de toute nouveauté. Et quoique je ne ſois que le dernier de ſes enfans, & de ceux même qui ne ſervent que de nombre, & lui ſont les plus inutiles, je ne laiſſe point de participer à tous les avantages des autres. Tant que je ſerai renfermé dans ſon ſein, je jouïrai d'une tranquilité profonde, non ſeulement, à l'égard des troubles de dehors, qui ne me regardent point, mais même à l'égard des diviſions internes qui l'affligent de tems en tems, & qui vont quelquefois juſqu'à lui déchirer les entrailles, étant bien reſolu de n'écouter & de ne ſuivre qu'elle en ces rencontres.

SECONDE PARTIE

OU

PREFACE

Sur le Recueil des Poëtes ſuivans.

XIII.

CEux qui auront eu la patience de lire les Eclairciſſemens que je viens de donner ſur quelques points des premiers Volumes de mon Recueil, voudront peut-être bien ſouffrir, que je leur propoſe encore quelques Avertiſſemens, touchant les Volumes ſuivans, qui compoſent le Recueil des Poëtes, & particuliérement ſur la conduite de nos Poëtes Modernes. Je ne doute pas qu'ils ne jugent les Avertiſſemens auſſi peu néceſſaires que les Eclairciſſemens, puiſqu'il ſuffit d'ouvrir le Livre pour reconnoître d'abord la méthode que j'y ai tenuë.

J'ai commencé par un petit Recueil d'Auteurs qui ont traité de l'Art Poëtique,

que, où j'ai réduit même ceux qui en ont écrit en Vers. J'eſpere en uſer ainſi aux Orateurs, aux Hiſtoriens, &c. & de mettre à la tête des Ouvrages, qui concernent les Sciences, ceux qui regardent l'Art & la Méthode des mêmes Sciences. J'ai mêlé parmi les Traités de l'Art Poëtique, quelques-uns de ceux qui ne regardent que la Proſodie & la meſure des Vers, c'eſt-à-dire, l'Art de la Verſification, à cauſe du rapport qu'il y a entre ces deux Arts. Mais le grand nombre de ceux qui ont paru depuis environ 150. ans m'a empêché de les rapporter, jugeant d'ailleurs que ce ſont plûtôt des Ouvrages de Grammaire. Pluſieurs de ceux qui s'attachent à l'ordre régulier des Sciences, mettent les Rhétoriciens & les Orateurs devant ceux qui traitent de l'Art Poëtique & devant les Poëtes. Ils ont, pour en uſer ainſi, des raiſons qui ne ſont nullement à rejetter : mais comme je ne vois rien de trop myſtérieux dans cet Ordre, je ne vois pas auſſi grand inconvénient à le troubler, cela s'étant trouvé ainſi diſpoſé. Comme cet Ouvrage ne conſiſte qu'en Recueils détachés, il ſera libre à chacun de leur donner tel ordre qu'il lui plaira.

Je n'ai point oſé toucher aux Poëtes Sacrés, dont les Ouvrages ſont partie de l'Ecriture Sainte, & j'en ai dit la raiſon, lors que j'ai parlé de Moïſe, par forme de Préface devant Homere. Je puis donc dire, que j'ai commencé par les Poëtes Grecs, qui achevent le preſent Volume, & qui finiſſent à peu près au tems

où toute la Grece s'eſt trouvée aſſujettie à la Domination des Romains, qui peut paſſer auſſi pour le terme de la fécondité de la Grece pour les bons Poëtes.

Les deux Volumes ſuivans comprennent les Poëtes Latins depuis les Guerres Puniques juſqu'au ſiécle de Dante & Petrarque. J'y ai fait gliſſer quelques Poëtes Grecs, qui ont vécu ſous les Empereurs de Rome & de Conſtantinople. Comme le nombre n'étoit pas ſuffiſant pour en faire un Recueil à part, je les ai mêlé avec les autres, ſelon l'ordre du tems qu'ils ont vécu, en me contentant de leur donner une marque de diſtinction.

J'y ai joint les Poëtes Modernes, depuis le rétabliſſement des belles Lettres. J'ai cru, qu'il étoit de peu d'utilité de les partager ſelon leur Pays, ou ſelon les Langues dans leſquelles ils ont écrit, jugeant d'ailleurs que cela auroit apporté de la confuſion dans ceux qui ont fait des Vers en plus d'une Langue.

J'ai continué de ranger tous les Auteurs ſelon le tems de leur mort, autant qu'il m'a été poſſible, & d'y être plus éxact que je n'avois été dans les précédens Volumes, parce qu'encore que cela paroiſſe peu important pour mon ſujet, je me perſuade aiſément que l'éxactitude n'eſt inutile nulle part, & que la vérité doit regner partout, juſques ſur les moindres choſes.

XIV.

r. S. Greg. de Nazianz. Carm. 54. de ſilentio in jejuniis.

Pace

XIV.

Quoique j'aye fait de tems en tems des réfléxions peu avantageuſes ſur les Poëtes qui ont abuſé de leurt Art, je ne crois pas qu'on puiſſe me ſoupçonner d'avoir voulu deshonorer la Poëſie & de m'être voulu joindre avec ceux qui la font paſſer pour un Art pernicieux au Genre humain, ou même avec ceux qui ſe contentent de la mettre au nombre des inutilités de ce monde. J'oſe croire plûtôt, que j'aurois contribué quelque choſe pour relever ou maintenir ſa dignité, lorſque j'ai fait voir quels ſont ceux qui en ont fait un mauvais uſage en corrompant ſa nature & la faiſant ſervir à des uſages profanes, criminels, & entiérement contraires à ſa premiére inſtitution.

Car on eſt préſentement plus que jamais perſuadé que la Poëſie n'a été miſe au monde, que pour honorer Dieu (1), & que ceux qui s'en ſont ſervi les premiers, ne l'ont employée qu'à chanter ſes louanges, à décrire ſes merveilles dans la nature, & à nous apprendre la maniére de lui plaire & de regler nos mœurs & nos actions ſur ſa volonté. S'il arrivoit quelquefois dans ces heureux commencemens, qu'on entreprît quelque choſe de plus, cette liberté ne s'étendoit qu'à louer le merite dans les bons Anges, ou dans les hom-

(1) Patet exemplo Moſis & alior. vetuſtiſſimor. hom. Iſidor. Hiſpal. lib. 8. Origin. cap. 7. ubi Poët. Theolog. dicuntur, &c.

hommes de bien, & à blâmer le mal dans les Démons ou dans les Méchans de la terre; & par ce moyen on rentroit toujours dans la premiére inſtitution de la Poëſie.

Le premier abus que les hommes en ont fait, vient de la perte qu'ils ont faite de la connoiſſance du vrai Dieu. Dès qu'ils ſe ſont aviſés d'ériger les créatures, ou leurs propres paſſions en Divinités, auſſi-tôt on a vû les Poëtes ſacrifier tous leurs talens à ces paſſions, ou à ces créatures, & donner, pour ainſi dire, un nouveau Systême à la Poëſie. Ils ont ſubſtitué à la place de la vérité le menſonge revêtu de la vrai-ſemblance, & croyant qu'après cette licence, tout pouvoit leur être permis, ils ont jugé que s'ils pouvoient chanter les louanges de leurs Dieux; célébrer leurs brutales amours, leurs haines, & toutes leurs foibleſſes, il ne leur ſeroit point défendu après cela de ſe chanter eux-mêmes; de publier leurs propres amours, & leurs inimitiés. Et comme ils ſe ſont rendus eux-mêmes les Maîtres de cet Art, ils nous ont voulu perſuader & par leur pratique & par les regles qu'ils en ont fait faire, que non ſeulement il n'y a point de véritable Poëſie ſans Fables & ſans amour, mais qu'il n'eſt pas même néceſſaire qu'il y ait des bornes, ni même du fondement aux louanges qu'ils donnent à ceux qu'ils aiment ou qu'ils adorent: ni au blâme & aux injures dont ils chargent ceux qu'ils n'aiment pas, ou qu'ils mépriſent.

Tous ces changemens ou plutôt ces alté-

térations ſe trouvant très-conformes aux inclinations corrompuës de l'homme, loin de rencontrer le moindre obſtacle dans leur établiſſement, ſe fortifiérent de plus en plus à meſure que le genre humain ſe polît & que les Langues ſe perfectionnérent. De ſorte qu'on peut dire que les ſiécles les plus floriſſans hors de la Religion & du culte du vrai Dieu, ont été ceux où la Poëſie a été dans ſa plus grande corruption: & qu'elle a contribué plus qu'autre choſe à répandre & à entretenir l'Idolâtrie dans le monde, & à faire regner plus d'une ſorte de Démons dans le cœur des hommes.

Quoiqu'on ne puiſſe pas ſoutenir que cette corruption eſt naturelle ou eſſentielle à la Poëſie ſans en condamner l'uſage abſolument, il faut pourtant qu'elle en ſoit bien inſéparable, s'il eſt vrai que la Religion chrétienne qui a bien pû détruire le Paganiſme dans le monde, ne ſoit point encore venuë à bout de purger la Poëſie de cette infection inveterée.

Les Poëtes chrétiens qui ont paru durant les douze ou treize premiers ſiécles, y ont travaillé inutilement, & ceux d'entre eux qui ont tenté de ſubſtituer les vérités céleſtes & les opérations de l'Amour divin aux Fables & à tout cet attirail des Amours profanes, voyant que le génie Poëtique accoutumé au libertinage refuſoit de les ſuivre, & ſembloit ne vouloir point ſouffrir de réforme, ont mieux aimé renoncer à la qualité de Poëtes que de perdre celle de véritables Chrétiens.

De-

Depuis qu'on a fait refleurir la Poëſie avec les autres Arts & les Sciences dans ces derniers ſiécles, il s'eſt trouvé des Poëtes qui ont repris le deſſein de purifier le Parnaſſe, & de ſanctifier les Muſes & les généreux efforts de quelques-uns d'entre eux, nous font aſſés connoître que la choſe n'eſt pas impoſſible. Mais il s'eſt élevé une autre engeance de Poëtes plus conſidérables, ſans doute, quoique beaucoup moins ſcrupuleux, qui y ont apporté un grand obſtacle, & ce qui eſt de plus fâcheux, qui ont fait un puiſſant parti dans la République des Lettres.

Ces Poëtes bien perſuadés que la licence Poëtique eſt d'une vaſte étenduë, ſe ſont imaginés peut-être, que par ſon moyen ils pourroient trouver le ſecret de reconcilier JESUS-CHRIST avec Bélial, s'il m'eſt permis de parler de la ſorte, & d'accommoder leur Chriſtianiſme avec l'ancien Paganiſme. Ils ne ſe ſont pas contentés de joindre les Fables de l'un avec les vérités de l'autre; mais ils n'ont pas même fait difficulté de mêler tout ce qu'ils ont trouvé de plus honteux dans les paſſions qui regnoient au milieu des ténébres de l'Idolâtrie, avec ce qu'il y a de plus pur & de plus ſaint dans les maximes de notre Religion. De ſorte que, ſans compter le ſacrilége, nous ſommes obligés d'avouer que la Poëſie ſe trouve plus corrompuë parmi ces Demi-Chrétiens & ces Demi-Païens, qu'elle ne l'étoit chés les Anciens, ſur leſquels ils ont cru devoir au moins rafiner en galanterie.

En

En effet s'il étoit néceſſaire de produire des preuves d'une vérité qui nous eſt ſi peu glorieuſe, nous avons entre un très-grand nombre de mauvais éxemples, celui du Taſſe, qui paſſe encore dans l'eſprit de bien des gens pour le Prince de tous les Poëtes Chrétiens. Cependant il y a dans ſon Poëme de la Jéruſalem délivrée, incomparablement plus de galanterie & d'amours deshonnêtes ; qu'il ne s'en trouve dans tout Homere & Virgile enſemble.

Les Comédies de Terence & celles des Grecs même ſont beaucoup plus modeſtes que celles de nos Modernes. Perſonne n'ignore auſſi que les Tragédies des Anciens n'avoient point d'autre but, que d'éxciter la Compaſſion & la Terreur dans les eſprits de leurs Spectateurs & de leurs Lecteurs : & les Tragiques Modernes ont été obligés de confeſſer qu'ils ont changé le véritable caractére de la Tragédie, en y faiſant entrer l'Amour.

ἐλεεινὸν φοβερὸν. Ariſt. Poët.

XV.

Mais afin de ne me brouiller avec perſonne, je veux reconnoître de bonne foi que ſi nos Poëtes Modernes paroiſſent plus déréglés que les Anciens dans leurs Ecrits, ils ont d'ailleurs un avantage ſur eux, qui conſiſte dans une vie plus réglée. Car ces pauvres Païens abandonnés à leur concupiſcence & dépourvûs des lumiéres de la foi vivoient ordinairement beaucoup plus mal qu'ils n'écrivoient : & pour ne nous point

point arrêter aux ſeuls Poëtes, nous voyons que leurs Philoſophes qui avoient les plus beaux ſentimens du monde, ne laiſſoient point d'avoir les mœurs fort corrompuës, comme l'Hiſtoire nous l'apprend de Pythagore, de Socrate, de Platon, de Ciceron, de Seneque & de divers autres.

Au contraire, il s'eſt trouvé parmi les Poëtes Modernes d'honnêtes Gens, dont la conduite a toujours paru fort ſage, lors même qu'ils faiſoient paroître du libertinage dans leurs Vers, de ſorte qu'il y auroit peut-être de la témérité à juger d'eux par leurs écrits.

Non liber indicium eſt animi, ſed honeſta voluptas,
Plurima mulcendis auribus apta ferens.
Accius eſſet atrox, conviva Terentius eſſet;
Eſſent pugnaces, qui fera bella canunt. (1)

Dans Gerſon & d'autres depuis lui.

C'eſt une réfléxion qu'on a faite, ſur la maniére différente de vivre & d'écrire, qu'on a vû pratiquée depuis environ trois ſiécles par pluſieurs Théologiens, qui ont fait paroître dans leurs Livres beaucoup de facilité & de condeſcendance pour les autres, & qui dans leur conduite particuliére étoient très-ſeveres à eux-mêmes, vivans dans l'obſervation la plus étroite des conſeils les plus difficiles de l'Evangile (2). Le

1. Ovidius lib. II. 357. Triſtium.
2. Joannes Charlierius ubi de Doctrina morali Joann. Gerſon.
Lancel. de l'Hem. touchant Leon. Leſſ. Al. ſur Eſc.

Le Preſident de Thou trouvoit auſſi cette différence très-ſenſible dans la perſonne de Du Bartas qui paroît grand Gaſcon, ampoullé, & fanfaron dans ſes écrits, & qui étoit fort ſimple & fort doux dans ſes mœurs (3). Remy Belleau étoit un homme très-ſobre au jugement de Mr. de Sainte-Marthe (4). Cependant il a pris un plaiſir ſingulier à tourner en notre Langue de la maniére du monde la plus Bacchique les chanſons à boire d'un des plus grands yvrognes d'entre les Poëtes de l'Antiquité. Anacreon.

Mr. Bayle nous a fait remarquer comme une choſe tout-à-fait ſurprenante (5) qu'une Demoiſelle de nos jours de grande réputation & qui fait l'ornement de ſon Séxe, ayant beaucoup écrit ſur „ l'amour „ & ayant tourné de tous les côtés imagi- „ nables cette paſſion dangereuſe, elle ne „ l'ait jamais ſentie. C'eſt aſſurément une „ choſe très-rare, dit cet Auteur, que par- „ mi tant d'intrigues d'amour, tant de ra- „ finemens de tendreſſe, tant de plaiſirs „ qu'il a fallu décrire dans de longs Ro- „ mans, elle ait été inſenſible, & qu'elle „ ait pû empêcher qu'une paſſion qui étoit „ ſans ceſſe dans l'imagination ne deſcen- „ dît dans le cœur où l'on ſait que l'amour „ entre facilement de beaucoup plus loin. Avoir conſervé ſa modeſtie, ſa ſageſſe, & ſon indifférence au milieu de telles occupa- Mademoiſelle de Scudery.

Eſc. Fill. Sa. Sanct. &c.

3. Thuan. Hiſtor. ad ann. 1590.

4. Sammarthan. Elogior. lib. 3. pag. 72.

5. Nouvell. de la Républ. des Lettres d'Octobre 1684. Art. 9. pag. 273. 274.

pations, eſt quelque choſe qui tient un peu du miracle. Les Proteſtans nous ont voulu faire paſſer pour une merveille approchante de celle-là (1) que Beze ſoit bien entré dans l'eſprit de Catulle & d'Ovide, & qu'il ait repréſenté dans ſes Vers toutes les tendreſſes d'une paſſion ſemblable à la leur, ſans pourtant avoir rien contracté de leurs mœurs, & ſans s'être laiſſé gâter ſur ces modeles de corruption.

Mr. l'Abbé de la Chambre à la tête de l'Académie Françoiſe a rendu un témoignage public à la modeſtie & à la ſageſſe de Mr. de la Fontaine (2), & il nous a appris à mettre une grande différence entre la conduite particuliére de la vie, & les licences ſcandaleuſes de ſes Contes. Nous n'aurons peut-être pas moins bonne opinion du Manſo Poëte Italien de ce ſiécle, ſi nous conſidérons avec quelques Auteurs de ſon Pays (3) qu'il ſe donnoit la diſcipline dans le tems même qu'il travailloit à la galanterie: qu'il faiſoit des Actes de dévotion & d'amour de Dieu devant & après avoir écrit de l'amour profane; & qu'il compoſoit ſes Vers & ſes Dialogues amoureux, lorſqu'il faiſoit les éxercices les plus humilians & les plus penibles de la Confrerie de Nôtre-Dame.

Mais j'ai été tenté de rire quand j'ai lû dans le Livre d'un Critique Moderne (4) que

1. Melch. Adam. Vit. Theol. Calvin. pag. 202. ex Anton. Fayo.
2. Diſcours prononcé en l'Acad. &c.
3. Jan. Nic. Erythr. in Pin. Viror. illuſt. & L. Craſſ.

que Mr. de Marolles avoit paſſé par deſſus les Tibulles, les Catulles, les Properces, Martial, &c. ſans ſe gâter en les traduiſant, *comme le Soleil paſſe par deſſus la bouë & les cloaques* qu'il éclaire ſans en être infecté. Mr. de Marolles n'avoit garde de ſe gâter; puiſqu'il ſe tenoit quelquefois preſque auſſi éloigné du ſens de ces ſales Auteurs, que le Soleil l'eſt de la bouë & des cloaques. Plût à Dieu donc que tous les Poëtes qui publient des obſcénités, imitaſſent Mr. de Marolles; qu'ils n'entendiſſent pas ce qu'ils écrivent; & que les Lecteurs n'y compriſſent rien: car il n'y a au monde que le galimathias double qui puiſſe garantir les uns & les autres du danger.

Cette double conduite n'eſt pas de l'invention de nos Poëtes Modernes, & c'eſt à d'autres qu'à eux que l'on doit rapporter la honte ou la gloire de l'avoir introduite dans le monde, ne méritant en ce point que le blâme ou la louange, d'avoir ſuivi l'exemple de ceux qui les ont devancés. C'eſt peut-être à leur Catulle qu'ils ſont redevables d'une leçon ſi commode, voici au moins ce qu'il leur enſeigne (5).

Nam caſtum eſſe decet pium Poëtam
Ipſum: Verſiculos nihil neceſſe eſt,
Qui tum denique habent ſalem, & leporem,
Si

Craſſ. &c.

4. Ch. Sorel Biblioth. Franc. au Trait. de la Traduct.

5. Catull. Epigram. 16.

Si ſint molliculi, & parum pudici,
Et quod pruriat, incitare poſſint.

On me répondra ſans doute, que Catulle n'a parlé que pour des Païens en cet endroit, & qu'il n'a point prétendu inſtruire des Poëtes Chrétiens, & on aura très-grande raiſon. Car j'avouë que je ne puis comprendre qu'un Poëte ſoit perſuadé de la vérité de la Religion Chrétienne, de la ſolidité de ſes maximes, & de l'obligation de les ſuivre; & qu'il puiſſe s'imaginer en même tems qu'il lui eſt permis d'écrire d'une maniére oppoſée à la vie qu'il doit mener. Je demanderois volontiers à ces Meſſieurs, qui conſervent ſi bien leur innocence ſous la galanterie & les libertés de leurs Poëſies, ſi ces Poëſies ſont du nombre des penſées, ou des paroles, ou des actions? S'il y a quelqu'une de ces trois choſes qui n'ait point de rapport avec le cœur de celui qui les produit? Si elles ſont du nombre des choſes indifférentes ou pour ceux qui les font, ou pour ceux qui les liſent? & ſur quel pied elles ſeront jugées par celui qui nous fera rendre compte de toutes nos penſées, & des moindres paroles oiſeuſes? En un mot, je leur propoſerois volontiers le doute que leur conduite me fait naître ſur la queſtion de ſavoir, s'il eſt poſſible que le cœur puiſſe être innocent, lorſque la bouche ne

1. Matthæi Ev. cap. 15. verſ. 11. 18. 19. *Non quod intrat in os coinquinat hominem; ſed quod procedit ex*

ne l'eſt pas? C'eſt une objection, que je forme, non pas pour m'attirer quelque diſtinction embaraſſante; mais pour avoir la ſatisfaction de voir qu'on m'y réponde dans les termes de JESUS-CHRIST, que *ce n'eſt pas ce qui entre dans la bouche de l'homme, qui le rend impur; mais que ce qui le rend impur, eſt ce qui ſort de ſa bouche*; que *ce qui ſort de la bouche part du cœur*, & que *c'eſt ce qui rend l'homme impur*; que *c'eſt du cœur que partent les mauvaiſes penſées*, &c. (1).

Mais quoique je n'aye pas lieu d'eſperer que les Poëtes dont il s'agit, veuillent lever eux-mêmes ma difficulté, ni apprendre au Public le ſecret qu'ils ont pour unir enſemble les choſes incompatibles: je ne voudrois pourtant pas rendre ſuſpecte leur vertu & leur innocence. Au contraire il ne tiendra pas à moi que tous ces Galants Chrétiens ne paſſent encore pour de plus grands Saints que les trois jeunes Hébreux, que Dieu préſerva au milieu de la fournaiſe de Babylone; & qu'on ne nous propoſe leur éxemple pour confondre tant d'Ecrivains de ces derniers tems, qui prétendent que Dieu ne fait plus de miracles.

Mais à dire le vrai, l'éxemple & la prédication de ces ſortes de Saints de nouvelle eſpéce, produit des effets un peu différens de ceux qu'on a vûs dans ces anciens

ex ore, hoc coinquinat hominem. Quæ autem procedunt de ore, de corde exeunt, & ea coinquinant hominem: de corde autem exeunt cogitationes malæ, &c.

anciens Saints. Car les miracles dans ces Anciens étoient ſuivis ordinairement de la converſion ou du moins de l'édification de leurs Spectateurs : mais s'il m'étoit permis de juger des autres par moi-même, j'oſerois dire que la lecture de nos Poëtes laſcifs ou galants, loin de nous convertir, n'a pas même la vertu de nous édifier ; quelques efforts que nous faſſions en les liſant pour dire que *ce ſont pourtant d'honnêtes gens ; que ce ſont des perſonnes vertueuſes, d'une ſageſſe & d'une continence éxemplaire.*

XVI.

Je ne doute nullement, que pluſieurs d'entre eux ne ſe ſoient apperçu de l'inconvenient que peut produire dans l'eſprit du Public cette différence ſenſible qui ſe trouve entte les éxemples des uns & des autres. Car ce n'eſt peut-être point à d'autres réfléxions qu'il faut attribuer la réſolution qu'ils ont priſe de renoncer plutôt à la galanterie & à toutes les Amours Poëtiques, que de paſſer pour des Saints ridicules, qui prétendent conſerver leur innocence & leur integrité, au milieu des feux impurs & ténébreux.

C'eſt ce qui en a porté quelques-uns à déſavouer entiérement leurs productions de galanterie, & quelques autres touchés d'une tendreſſe ſemblable à celle des Peres pour leurs bâtards, à les reconnoître ſimplement comme les fruits de leur jeuneſſe déréglée. De là ſont venus tant de *Ju-*

ve-

venilia en titre de Poëfie galante & licentieuſe. Les perſonnes graves qui n'ont pu ſe dépouiller de cette tendreſſe & de cette affection naturelle, ont cru que ce titre pourroit ſervir à excuſer ces Ouvrages en les conſervant, & à mettre leurs Auteurs à couvert dans leur vieilleſſe ou dans les emplois honorables qu'ils tenoient dans l'Egliſe ou dans l'Etat. C'eſt pourquoi ils n'ont pas ſeulement compris ſous ce titre ce qu'ils ont fait en leur jeuneſſe, mais même dans un âge plus avancé : & ils ont crû que ce ſeroit un moyen ſûr & honnête pour ſauver & condamner tout-à-la fois tout ce qu'ils ont produit de puérile, de libertin, en un mot tout ce qui a pu nuire à leur réputation.

C'eſt au moins ce que l'on a vû pratiquer au Cardinal Bembe à l'égard des bagatelles & des galanteries qu'il avoit fait paroître, même depuis ſa jeuneſſe, parce qu'il jugeoit qu'elles ne pouvoient point faire grand honneur à ſon Cardinalat. (1) C'eſt auſſi une précaution, dont André du Cheſne a cru devoir uſer, pour mettre à couvert la réputation d'Etienne Pâquier, Avocat Général de la Chambre des Comptes, lors qu'il a publié ſes gayetés & ſes badineries.

C'eſt enfin ce qu'on peut penſer des *Juvenilia* de Muret, de Foppius, de Schetten d'Aëzma, d'Ambroiſe Francus, de Barthius, de Gebhard, de Robert Keu-

1. André du Cheſne, Préface ſur la jeuneſſe de Pâquier.

Lundius, de Sigiſmond Jules Mynſinger, de Rein. Neuhuſius, de Gabriel Schneider, de Michel Virdungus, de Jean Ang. Werdenhagen, & de pluſieurs autres qui n'ont pas voulu qu'on jugeât entiérement de leur mérite par ces Ouvrages. Et l'on en a vû de ſi délicats ſur ce point, qu'ils n'ont pas même voulu prêter leur nom à leurs *Juvenilia*, ou qui l'ont voulu traveſtir ou changer, peut-être à deſſein de nous perſuader qu'ils pourroient être de quelqu'autre Auteur que d'eux, comme on l'a remarqué dans Théodore de Beze (1). Mais on ne doit pas confondre avec ces Poëtes galants, le Pape Alexandre VII. ſous prétexte du changement qu'on y a fait de ſon nom (2) & du titre de *Muſæ Juveniles* qu'on a donné à ſes Poëſies, puiſqu'elles ne contiennent rien que de très-honnête & de très-ſage.

D'autres ont cru, que Dieu ſeroit ſatisfait d'eux, s'ils tâchoient de réparer les fautes de leur jeuneſſe, par des Poëſies ſaintes ou du moins ſérieuſes, ou même par

¶. 1. Beze n'a jamais intitulé ſes vers *Juvenilia*. Lorſque pour la premiére fois il les publia en 1548. n'ayant pas encore trente ans, il les intitula ſimplement *Theodori Bezæ Poëmata*, & n'eut pas beſoin de changer ce titre dans les éditions ſuivantes, ayant toujours pris ſoin d'y ſupprimer ce que la premiére avoit eu de licentieux. Comme elle étoit devenuë fort rare, des Libraires Proteſtans avides de gain la renouvelérent après la mort de l'Auteur ſous le nom déguiſé d'*Adeodatus Seba*, & depuis rétabliſſant le nom de *Theodorus Beza*, donnérent aux Poëſies celui

par d'autres Ouvrages ou des actions de pieté, voyant qu'ils ne pouvoient ſupprimer leurs Vers licentieux, ni empêcher le mal que leur lecture eſt capable de produire dans toute la Poſtérité. Petrarque en a donné l'éxemple à tous ceux qui l'ont ſuivi. Il tenta d'abord, d'abolir la mémoire de toutes ſes Poëſies galantes, & des autres divertiſſemens de ſa jeuneſſe, en voulant les jetter au feu, mais le mal avoit déja gagné trop loin, & il s'étoit communiqué avec trop d'étenduë, pour pouvoir être éteint. Il jugea qu'il falloit dreſſer une autre baterie, il fit pour cela quelques Vers ſérieux, puis des Ouvrages de Philoſophie Chrétienne, qui ſervent encore aujourd'hui à notre édification (3).

On dit, que Clement Marot témoigna auſſi quelque repentir des excès de ſa jeuneſſe, & que Vatable eut tant de pouvoir ſur ſon eſprit par ſes remontrances, qu'il le fit renoncer à la galanterie, & entreprendre par un eſprit de pénitence la traduction des Pſeaumes en Vers François (4).

On

lui de *Juvenilia*, qu'il eſt très-certain que Beze, comme j'ai dit, ne leur a jamais donné.

2. *Fabius Chiſius Philomathus*, parce que Fabio Chigi Siennois, depuis Pape ſous le nom d'Alexandre VII. étoit de l'Académie des *Philomathi* de Sienne.

¶. En Latin au lieu de *Philomathus*, il faloit, du Grec Φιλομαθὴς, écrire *Philomathes*.

3. Petrarch. lib. 5. rer. Senilium Epiſt. ad Boccac. Item Pap. Maſſ. in Elog. ſeu Vit. Petrarch. pag. 99. 100. tom. 2.

4. ¶. Beze, qui n'auroit pu ne pas ſavoir cette particularité,

On n'ignore point quelle a été la converſion du fameux Aretin (1). On n'a rien trouvé en lui qui ne fût changé, juſqu'à ſon nom : & quelques-uns prétendent, qu'il y a ſi bien réuſſi, qu'il n'eſt preſque pas poſſible de reconnoître dans les Livres de dévotion de Partenio Etiro, les marques du vieil homme, qui ſont ſi fortement empreintes dans les Ouvrages de Pietro Aretino.

Joachim du Bellay renonça auſſi à la galanterie, & à la Poëſie libre, & ce qu'il y a de bien eſtimable en lui, c'eſt qu'il le fit de fort bonne heure, pour s'appliquer à des études conformes à l'Etat Eccléſiaſtique, où on le deſtinoit quand il mourut, âgé de 35. ans.

Ronſard même abandonna enfin le métier, & pour faire voir qu'il étoit véritablement converti & pénitent, il voulut ſe faire Prêtre. En quoi il montra ſans doute qu'il avoit plus de dévotion & de zèle, que de ſcience & de lumiére : & qu'il connoiſſoit aſſés peu le véritable eſprit de l'Egliſe

larité, & qui la ſachant ne l'auroit pas tuë dans l'Eloge de Clément Marot, y reconnoit néanmoins que nonobſtant cette Traduction des Pſeaumes, Marot ſur le déclin même de l'age, n'avoit pas réformé ſes mœurs.

1. ¶. Cette converſion eſt une chimére. L'Aretin homme ſans Lettres, ſans pudeur, & ſans religion, eſt mort comme il a vécu. Etant né avec de l'eſprit, mais mal réglé, il ſe croyoit capable de tout. Pour en perſuader le public il compoſoit tour à tour des Livres d'infamies, & des Livres de piété. On peut l'en croire lui-même dans l'Epitre dédicatoire de la

ſe.

gliſe qui n'a jamais propoſé le Sacerdoce, comme un état de pénitence. De ſorte qu'à juger des choſes plus conformément aux Canons, Ronſard auroit peut-être mieux fait d'embraſſer l'état Religieux, puiſque les Monaſtéres ſont faits pour les Pénitens.

Il ſemble pourtant que l'Egliſe ait ſouffert cet uſage de donner la Prêtriſe aux Pécheurs pénitens dans ces derniers ſiécles: & nous pouvons dire même que l'éxemple de Ronſard n'a pas été unique pour les Poëtes laſcifs, qui changent de ſtyle & de vie. Nous voyons que Muret en fit autant que lui, & que ce fut même à la perſuaſion d'un célébre Jéſuite, appellé Bencius, qui avoit été ſon Ecolier, & qui travailla ſi puiſſamment à ſa converſion, qu'il le trouva aſſés changé & aſſés affermi dans le bon chemin, pour le porter à la Prêtriſe (2). Bencius ne pouvoit payer à ſon Maître un honoraire plus utile, ni même plus convenable, par rapport à ſa Profeſſion. Du moins eſt-il bien contraire à celui

ſeconde partie de ſes *Ragionamenti*. Ses Oeuvres de dévotion ne valent d'ailleurs abſolument rien. Ce ſont ou des fables ou de mauvaiſes déclamations dont le ſtyle eſt un galimatias perpétuel. Baillet qui en parle ſi avantageuſement, n'a pas eu de bons mémoires là-deſſus.

2. V. Biblioth. Soc. J. per Alegamb. & Sotwel.

Le Pere Bernard ſe fit auſſi Prêtre ſeculier après avoir renoncé à la Poëſie, mais ce n'étoit pas de la Poëſie laſcive ou galante, comme il paroît par les Poëmes divers que l'on garde Mſſ. de lui à Challon ſur Saone.

lui de Beze, qui pour récompenſer ſon Maître Melchior Volmar de l'avoir ôté du ſein de l'Egliſe Catholique, lui dédia ſes *Juvenilia* & le paya de galanterie & d'amourettes (1).

Nous pourrions alleguer encore l'éxemple de Pontus de Thiard, qui ſe retira de bonne heure du commerce malhonnête de cette eſpéce de Poëſie, & qui ayant vécu plus de 45. ans depuis ſe trouva en état d'en détourner pluſieurs autres par ſes actions, ſes écrits de piété, & ſes remontrances, & de gouverner ſon Egliſe avec édification. Philippes Deſportes, Abbé de Thiron & de Bonport, renonça auſſi aux Vers galants auſquels il oppoſa ſur la fin de ſes jours non ſeulement ſa Paraphraſe ſur les Pſeaumes, mais encore des Priéres & des Poëſies Chrétiennes. Il faut avouer que ſa Converſion fut un peu tardive, mais il faut conſidérer auſſi qu'il étoit Eccléſiaſtique, & que quand les gens de ſa profeſſion, ont une fois abandonné Dieu, il leur eſt ordinairement plus difficile de revenir qu'aux Laïcs. Nous pourrions en dire autant du fameux Docteur, Frere Lopé de Vega, Religieux Eſpagnol, le plus grand Comédien (2) de la Terre, qui ne ſe défit peut-être pas entiérement de ſes habitudes, mais qui tâcha du moins de les regler

1. Ap. Melch. Adam in Vit. Bezæ inter Calv. pag. 203.

2. ¶. *Le plus grand Comédien*, pour le plus grand Poëte Comique, eſt une expreſſion dont, même en riant, Baillet n'a pas du ſe ſervir. Voyés Ménage chap.

regler ou de les réformer par des Ouvrages de piété.

L'Italie qui ſemble être le ſéjour naturel de la galanterie, auſſi-bien que de la Poëſie, pourroit auſſi nous donner des éxemples de ces changemens, & nous avons diverſes marques de converſion dans la conduite d'Anſaldo Ceba, Ottavio Rinuccini, & de pluſieurs autres qui ont tâché de pourvoir à leur ſûreté de bonne heure, en ſe défaiſant d'une Profeſſion ſi dangereuſe. Ce n'eſt pas que les goûts ne ſoient divers dans ce Pays-là, & qu'on y aime ſi fort ces ſortes de changemens. Nous en voyons un éxemple dans un célébre Evêque du Pays (c'eſt Paul Jove) qui n'a point fait difficulté de décharger ſon chagrin ſur un Poëte d'Italie, nommé Gabriel Altilius, pour avoir voulu changer de vie & d'occupation, lors qu'il fut élevé à l'Epiſcopat. L'endroit eſt aſſés remarquable, pour mériter d'être rapporté ici en ſa Langue. *Antiſtes factus, à Muſis per quas profecerat celeriter impudenterque diſceſſit, magno herclè ingrati animi piaculo, niſi ad ſpem non injuſtæ veniæ ob id culpa tegeretur; quod ad ſacras literas nequaquam ordinis oblitus tempeſtivè confugiſſet.* La bonne fortune d'Altilius lui inſpira de ſe mettre à la lecture de l'Ecriture Sain-

chap. 7. de l'Anti-Baillet, où il fait voir en même tems que Lopé de Vega n'étoit pas Religieux, mais ſimplement Tierçaire de l'Ordre de S. François, comme le ſont en Eſpagne beaucoup de gens mariés.

Sainte, & de ſe ſervir de ce prétexte pour couvrir ſa faute. Sans cela l'Evêque de Nocere n'auroit pas excuſé ſon confrére, d'avoir quitté les Vers tendres & la galanterie.

La France n'a peut-être pas été moins féconde en Converſions miraculeuſes de Poëtes Pénitens: & ſans parler de Saint-Amand, & de tous ceux qu'on a vûs dans ces derniers tems convertis ſans en laiſſer des marques à la Poſterité; ſans parler auſſi de ceux dont la converſion ſemble n'avoir été que paſſagére ou apparente, parmi leſquels on ne fait pas difficulté de compter Mr. de Corneille, qui après avoir renoncé au Théatre & s'être mis à la Poëſie ſainte, ne laiſſa pas de retourner depuis à ſes premiéres occupations: nous pouvons parmi les autres qui ont voulu nous édifier & nous rendre leur changement utile, propoſer Mr. Deſmarets de S. Sorlin, & Mr. de Brebeuf. Il faut avouer que le premier n'a pû venir à bout d'éteindre en lui le feu Poëtique de l'Enthouſiasme, mais au moins lui fit-il changer d'objet & de matiére en le tranſportant dans la dévotion. Le ſecond ſemble avoir eu plus d'autorité ſur ſa Muſe, & tous ſes feux paroiſſent ſi bien éteints dans ſes Poëſies Chrétiennes, qu'il eſt fort aiſé de voir que c'eſt un Brebeuf tout different du premier, &

1. ¶. Ce qu'il y a de plaiſant c'eſt que Ménage qui a fait imprimer à ſes frais juſqu'à huit fois ſes Poëſies, compoſoit tous les ans quelque nouvelle piéce

& qu'il n'y a aucune diſſimulation dans ſon changement. Je ſouhaiterois pouvoir ajoûter quelques éxemples de nos Poëtes vivans, parce que je ſuis perſuadé qu'ils ſeroient beaucoup plus touchans & plus propres à nous édifier; mais on ne s'étonnera pas qu'ils ſoient ſi rares, ſi l'on fait réfléxion ſur la réforme qui s'inſinue inſenſiblement dans l'art de faire des Vers laſcifs, & dans la licence qui a regné juſqu'ici ſur la galanterie. Comme il n'y a point de fonds à faire ſur Mr. de la Fontaine après l'avoir vû manquer à ſa parole; il ne ſe preſente maintenant à mon eſprit point d'autre éxemple de converſion que celui de Mr. Ménage. Quoique ce Poëte ne ſe ſoit jamais abandonné aux obſcénités groſſiéres ni aux ſaletés brutales dont tant d'autres ſemblent avoir fait leurs délices; quoiqu'il ſoit toujours demeuré dans les termes d'une galanterie délicate & d'une paſſion ſpirituelle, ſi l'on peut uſer de cette expreſſion : il n'a point laiſſé de témoigner beaucoup de bonne volonté pour changer ſa maniére de vivre & d'écrire. Il en a fait même une *compoſition* (1) à Dieu en Langue Italienne, où il témoigne en termes tout-à-fait touchans reconnoître ſes fautes; il condamne ſes engagemens, & ſur tout l'infidélité avec laquelle il dit qu'il avoit abandonné Dieu pour Philis; il pleure

(1) piéce galante Grecque, Latine, Françoiſe, ou Italienne, dont à chaque édition il demandoit pardon à Dieu au bout du volume par cette *compoſition*.

re avec des gémiſſemens & des ſoupirs mêlés de ſanglots ce qu'il appelle ſes déſordres, & il s'en accuſe de la meilleure grace du monde. Car quoiqu'il ne prétende nullement s'excuſer, il eſpere que Dieu aura pourtant la bonté de l'excuſer d'autant plus volontiers, que ce divin Créateur ſembloit avoir contribué à le faire tomber dans le piége *en créant ſa Philis ſi belle & ſi aimable* (1). C'eſt franchement vouloir nous perſuader que Dieu eſt un peu cauſe du mal dont il s'accuſe, & un trait ſi peu attendu nous fait aſſés connoître combien les Poëtes que le zèle emporte, ſont quelquefois dignes de compaſſion & combien ils ont beſoin d'indulgence dans leurs meilleures intentions comme dans les plus mauvaiſes.

Quoiqu'il ſoit aſſés difficile de bien juger de l'éfficace de nos priéres par les différens effets qu'il plaît à Dieu de leur donner, nous pouvons dire ſans témérité que Mr. Ménage n'avoit pas trouvé le véritable moyen de fléchir la colére de Dieu, & d'intereſſer encore ſi-tôt ſa miſericorde en ſa faveur. Du moins voyons-nous qu'il eſt retourné à ſes premiéres habitudes peu de tems après avoir formé ſa componction Chrétienne, & qu'il eſt retombé dans les mêmes engagemens qu'il nous avoit dépeint comme fort criminels. C'eſt ce qu'il nous apprend lui-même dans une Elegie La-

1. Il Sig. Egid. Menagio nella Criſtiana compunzione, Madrigale XIX, à carte dell' edizion dell' ann. 1680.

Latine, où le „ repentir l'ayant repris u-
„ ne ſeconde fois, il témoigne pour ce
„ coup être entierement converti (2), ſe
„ trouvant chargé d'une nouvelle confu-
„ ſion de voir que ſa vieilleſſe n'étoit pas
„ moins embaraſſée dans ce commerce que
„ l'avoit été ſa jeuneſſe. Il demande en-
„ ſuite à ſon Evêque, au médecin de ſon
„ ame, qu'il le reduiſe en pénitence, qu'il
„ le mette dans le ſac & ſous la cendre,
„ qu'il lui ordonne des jeûnes, des diſci-
„ plines, & tout ce qu'il voudra, qu'il eſt
„ préparé à tout. On s'imagineroit peut-
être que M. Ménage a fait des crimes énor-
mes, parce que ſon humilité lui fait de-
mander d'être confondu parmi les Scélé-
rats. Cependant Mr. Ménage a toujours
mené une vie irréprochable aux yeux des
hommes, il a toujours vécu avec honneur,
& lui-même, tout abandonné qu'il eſt à la
compoñction de ſon cœur, n'eſt pas aſſés
hardi pour oſer dire qu'il ait jamais fait
d'autre mal en public que celui d'avoir fait
des Vers trop libres & trop galants, & d'a-
voir contrefait l'Amant. C'eſt donc de
ſes vers dont il s'accuſe, & dont il veut
faire pénitence ; jugeant avec toutes les
perſonnes judicieuſes que ce ne ſont pas
toujours les piéces les plus diſſoluës qui
corrompent davantage les mœurs, ſoit
parce qu'on eſt en garde contre le poiſon
qu'elles préſentent à découvert, ſoit parce
qu'il

2. Ægid. Menag. Elegia XIII. pag. 56. ejuſd. edi-
tion. ſeptim.

qu'il n'y a que ceux qui ſont déja corrompus qui les liſent : mais que celles qui renferment le poiſon ſous des expreſſions chaſtes & innocentes, ſont beaucoup plus dangereuſes. De ſorte que ſi depuis cette déclaration publique M. Ménage eſt encore retombé dans ſes anciennes habitudes, qui eſt ce qui aura le cœur aſſés dur pour n'être point touché de la foibleſſe de l'homme, lorſqu'elle ſe découvre ſans momerie?

XVII.

Ces grands éxemples nous font aſſés connoître que les Poëtes qui ont été perſuadés que leur profeſſion ne les diſpenſoit pas de joindre les vertus Chrétiennes avec la qualité d'honnête homme, n'ont pas crû que la licence ou même la ſimple galanterie dans les Vers pût ſubſiſter avec les maximes de l'Evangile.

Mais nous en voyons pluſieurs qui portant leurs vuës encore plus loin, & conſidérant la nature de la Poëſie en elle-même, n'ont pas jugé qu'elle dût entrer dans les derniéres occupations d'un honnête homme, quelque honnête & quelque ſérieuſe qu'elle puiſſe être. Ils eſtiment que quand elle eſt reglée & conduite par les regles de la Sageſſe, elle peut bien faire l'ornement de la jeuneſſe, qu'il y a même un certain âge d'homme auquel elle n'eſt pas toujours malſéante: mais qu'elle ne peut point faire honneur à la vieilleſſe; & qu'un homme ne doit pas eſpérer de vivre hono-

ra-

rablement dans l'eſprit de la Poſtérité, dès qu'il ſonge à mourir Poëte.

J'aurois mauvaiſe raiſon d'attribuer ce ſentiment aux Païens, puis que ceux d'entre eux qui ont mérité & porté la qualité de Poëtes, ne ſe ſont jamais aviſés de s'en défaire. Il eſt plus rare même, de trouver parmi eux des éxemples de ceux qui ont paſſé de l'occupation de la Poëſie à quelqu'autre Profeſſion, qu'il ne l'eſt d'en trouver de ceux qui ont quitté leurs premiéres Profeſſions, pour ſe donner à la Poëſie & pour y finir leurs jours. Je doute auſſi, que l'on ait été dans cette opinion durant les premiers ſiécles de l'Egliſe, qui ont porté des Poëtes; & ſi nous voyons d'un côté que ſaint Sidoine Apollinaire, renonça à la Poëſie, dès qu'il fut fait Evêque de Clermont: de l'autre nous pouvons dire, que ſaint Grégoire de Nazianze ne commença proprement à ſe faire Poëte tout de bon, qu'après s'être démis de l'Archevêché de Conſtantinople, & qu'il voulut mourir, pour ainſi dire, entre les bras de ſa Muſe.

Mais comme dans ces derniers ſiécles, la race des Poëtes s'eſt prodigieuſement multipliée, le deſir de ſe tirer de la maſſe des méchans Poëtes, qui veulent faire éternellement des Vers, a fait remarquer aux autres que la Poëſie a ſa ſaiſon dans la vie de l'homme, & qu'elle n'eſt pas de tous les âges, qu'elle ne s'entretient & ne ſe nourrit ordinairement que du feu & des bouillons de la jeuneſſe. De ſorte que cette raiſon jointe à celle de la bienſéance a porté

porté les plus judicieux de ceux d'entre eux, qui ont pû arriver juſqu'à la vieilleſſe, ce qui eſt aſſés rare aux bons Poëtes, à finir l'éxercice des Vers à cet âge, pour mieux conſerver la réputation que leur avoient acquiſe ceux qu'ils avoient compoſés dans la vigueur de leur jeuneſſe. C'eſt d'eux que nous apprenons, que l'*Apollon des Poëtes, qui eſt toujours blond*, ſelon leur langage, *ne veut point couronner les cheveux gris; que les Muſes toujours jeunes n'ont point de tendreſſes pour les vieux barbons, qui ont la folie de vouloir les careſſer* (1).

C'eſt auſſi ce qu'avoit éprouvé Joſeph Scaliger, qui s'excuſe à Mr. de Peireſc, de ne pouvoir lui envoyer des Vers qu'il lui demandoit ſur ce que les Muſes le voyant ſur l'âge, lui avoient tourné le dos & l'avoient congédié du Parnaſſe (2): & Mr. Ménage nous apprend (3) qu'il a connu un Poëte qui étoit l'admiration de la France en ſa jeuneſſe, & qui en eſt devenu la fable & la riſée, pour avoir continué de faire des Vers dans ſa vieilleſſe.

¶ Chapelain.

Je ne ſai ſi cet éxemple auroit fait peur à Mr. Ménage, mais il eſt conſtant que la perſuaſion où il a été ſur ce point, lui a fait prendre des meſures ſemblables à celles des perſonnes judicieuſes. Il y a trente-quatre ans

L'an 1652.

1 ——— *Juvenes Chorus ille Sororum*
Diligit & ſurdâ deſpicit aure Senes.
Frondibus æternis canos ornare capillos
Ipſe fugit flavis pulcer Apollo comis.
Menagius.

2. Joſ.

ans qu'il s'eſt conſidéré comme un vieillard, & qu'il a renoncé à la Poëſie en cette qualité, parce, dit-il, que c'eſt une choſe honteuſe à un vieillard d'être Poëte (4).

Dum mihi fervebat juvenili in corpore Sanguis,
Et decuit, numeris luſimus innumeris.
Turpe Senex Vates, *Senior plectrumque, lyramque,*
Cæteraque hic pono ludicra: Muſa, vale.

Cependant, il eſt retourné depuis ce tems-là ſur le Parnaſſe, & plûtôt que de ſoupçonner un honnête homme d'infidélité dans ſa promeſſe, il vaut mieux croire qu'il eſt rajeuni, & qu'il eſt rentré par ce moyen dans la puiſſance de faire des Vers comme auparavant. C'eſt à ſon Médecin à nous dire, ſi ce renouvellement d'âge lui eſt arrivé par le miracle de la transfuſion, ou par quelques drogues ſécrétes que ſa Muſe lui auroit données, comme la Venitienne fit à Guillaume Poſtel, ou plûtôt, pour parler ſelon les Poëtes & ſelon Mr Ménage même (5), comme l'ancienne Médée fit à pluſieurs perſonnes qu'elle rétablit dans leur premiére jeuneſſe. Quoiqu'il

2. Joſ. Scalig. Epiſt. ad Peireſc. & Gaſſendi de Vita Peireſc.
Puellas ex Helicone ſe ut ſeneſcentem averſatas.
3. Menag. Eleg. 10. ad Sorberium pag. 52.
4. Poëm. Lat. edit. 1652. in 4. pag. 74.
5. Eleg. 10. ad font. Borbon.

qu'il en ſoit, le reméde n'a point empêché Mr. Ménage de retomber dans une ſeconde vieilleſſe dont il ſe plaint à Mr. de Sorbiére qui lui demandoit des Vers.

——— *Nos poſcere deſine verſus,*
Luſtra decem Muſas eripuere mihi.

Le voila encore une fois privé de la préſence & du ſecours des Muſes & d'Apollon, quoi qu'il n'eût alors que cinquante ans: mais parce qu'il n'a rien promis cette ſeconde fois, il a pû, ſans manquer à ſa parole, faire autant de Vers qu'il a voulu, ſans l'inſpiration d'Apollon, ſans l'aſſiſtance des Muſes, & ſans ce feu Poëtique dont il s'étoit trouvé dépourvû dès ſa premiére vieilleſſe. Et comme en cet état la Verſification eſt un métier génant & fort ſtérile, il s'eſt trouvé dix ans après dans un nouveau dégoût pour les Vers, qui ſembloit augmenter avec l'âge, depuis que les Muſes lui avoient tourné le dos. Il a donc fallu de nouvelles plaintes pour nous faire connoître ſon déplaiſir & ſa confuſion (3).

Ah pudet annorum! mihi ſexageſima meſſis
Inſtat, & infecit cana ſenecta comas.
Et mea non unquam nugari deſiit ætas,
Et nondum luſus deſeruitque jocos.
Pœnitet actorum.

Depuis cette confeſſion, il s'eſt écoulé en-

3. Eleg. 13. pag. 56.

encore quatorze ou quinze ans, qui n'ont ſervi à Mr. Menage, que pour nous donner de tems en tems des preuves de l'inconſtance & de la fragilité humaine, & pour faire revivre les éxemples de la vieilleſſe de Silius Italicus, de Baptiſte Mantouan, de Jerome Fracaſtor, de Jean Salmon ou Salmonius Macrinus, de Jean Dorat ou Auratus, & de quelques autres qui ont voulu jouïr des Priviléges de leur jeuneſſe dans l'arriére-ſaiſon. Quelque choſe qu'on en puiſſe dire, il faut convenir que c'eſt toujours une eſpéce de ſervice que Mr. Menage rend à la Poëſie Latine, de vouloir tenir bon juſqu'à la fin, voyant lâcher le pied à la plûpart des excellens Poëtes qui nous reſtent aujourd'hui en cette Langue, & qui ſous prétexte de ſe faire une réputation plus ſolide, n'ont pas le courage de porter la qualité de Poëtes juſqu'au dernier ſoupir.

XVIII.

Ce que j'ai remarqué juſqu'ici regarde particuliérement l'altération que l'eſprit de la véritable Poëſie a ſoufferte depuis ſon origine & ſa premiére inſtitution, & plus encore parmi les Modernes que parmi les Anciens. Mais je ne puis me diſpenſer de parler encore d'un autre abus moins ancien qui l'a fait dégénerer de ſa premiére ſimplicité, & qui ſemble avoir donné atteinte à ſa conſtitution & même à ſa nature. Cette ſimplicité ancienne conſiſtoit principalement dans une beauté naturelle,

enne-

ennemie des ornemens étrangers, elle étoit toujours ſoutenuë, de la force, de la grandeur, & de la nobleſſe dans les penſées & dans les expreſſions, ou accompagnée de la douceur, de la naïveté & particuliérement de ce qu'on appellé *urbanité:* en un mot l'affectation n'étoit pas en uſage pour elle.

On ne connoiſſoit point d'autre artifice que celui qui conſiſte dans les genres différens mais ſimples de la Poëſie, qui prenoient leurs noms, ſoit des Auteurs qui les avoient inventés, ſoit des matiéres auſquelles on les avoit appliqués d'abord, ſoit enfin de leurs meſures & de leurs pieds.

Cet heureux état, au moins en ce qui concernoit la Poëſie Latine, ſubſiſta juſqu'à la fin du ſiécle d'Auguſte, & l'on peut placer le premier point de la révolution pour la Poëſie, comme pour la Langue, au regne de Caligula & de Claudius. Ce fut dès lors que le bon goût fit place à l'amour des ſubtilités, à la paſſion de n'écrire & ne parler plus que par Sentences, de ne finir que par des pointes, & de n'employer que le grand ſtyle pour toutes ſortes de ſujets.

Toutes ces affectations, qui ne laiſſoient pas d'être accompagnées de la ſolidité de beaucoup de bonnes choſes, occupérent les plus beaux Eſprits & les premiers Ecrivains de l'Empire comme les derniers, durant l'eſpace de près d'un ſiécle; mais on vit ce ſecond état dégénerer encore dès le tems d'Adrien & des Antonins. Les eſprits ſe corrompirent ou diminuérent avec

la

la Langue, & les Poëtes ſe trouvant enveloppés dans la diſgrace commune ne ſongérent plus qu'à ſe ſignaler, par tout ce qu'ils pouvoient s'imaginer d'extraordinaire & de ſurprenant; & à éviter ſur toutes choſes, tout ce qui pouvoit être trop commun. Il paroît même qu'ils ſe ſentirent plus que les autres Ecrivains de la corruption générale, & qu'ils eurent moins de part au ſens commun, que la Nature n'a point laiſſé de diſtribuer aux autres dans les ſiécles même les plus infortunés. Moins ils ſe trouverent pourvûs de jugement & de ce ſens commun, plus ils tâcherent de ſe diſtinguer d'ailleurs par des inventions nouvelles, qui penſerent ruiner les regles du véritable Art Poëtique.

C'eſt ce qui a produit dans le monde toutes les fauſſes ſubtilités, toutes les maniéres artificieuſes de compoſer des Vers, & tous les jeux ridicules qu'on a introduits touchant les mots. De-là on a vû naître comme des avortons de l'Art, divers fruits de la foibleſſe du cerveau humain, tels que ſont les *Acroſtiches*, les *Acro-mono-ſyllabiques*, les *Iſolectiques* ou *Correlatifs*, les *Anagrammes*, les *Alphabets*, les *Anaſtrophes* ou *Cancrins* ou *Palindromes*, les *Anguinées* ou *Serpentins*, les *Centons*, les *Chronoſtiches*, les *Echos*, les *Cubiques & Quarrés*, les *Symphoniaques* ou *Concordans*, les *Logogriphes*, les *Mnemoniques*, les *Paromœes*, ou *Tautogrammatiques* dont les mots commencent par la même Lettre, les *Protées*, les *Philomeliſmes*,

mes, les *Euthyſylloges*, les *Paralleles*, les *Rimes*, les Vers *Leonins*, & diverſes autres nouveautés dont la belle Antiquité n'avoit preſque jamais ouï parler.

C'eſt peut-être par un effet du même goût qu'on a introduit tant de figures qu'on a données aux piéces de Vers, & qu'on a vû paroître des *Chœurs* Poëtiques, des *Ailes*, des *Oeufs*, des *Autels*, des *Thrônes*, des *Spheres*, des *Verres & des Calices*, des *Croix* ou *Iſogrammes*, des *Fuſeaux*, *des jeux d'Orgues*, des *Haches*, des *Scies*, des *Rateaux*, des *Pyramides*, des *Colomnes*, des *Triangles*, des *Globes*, des *Cubes*, des *Trepieds*, des *Tours*, *des Horloges d'eau & de ſable*, des *bonnets*, des *chapeaux*, & d'autres formes dont on a laiſſé l'uſage aux enfans, depuis qu'on a tâché de rentrer dans le goût des Anciens (1).

Mais de toutes ces badineries on n'en voit pas qui ayent regné plus univerſellement & dont on ſe ſoit encore moins défait juſqu'à preſent que les *Alluſions ſur les mots*. Ce ragoût que l'on a trouvé dans la rencontre des noms, & dans la recherche des pointes & des ſubtilités que fait naître leur conſonance ou leur reſſemblance, eſt, ſelon les Critiques, un des principaux effets de la corruption du véritable Art de la Poëſie, & en même tems une marque de la petiteſſe du génie de ceux qui les employent & qui en font le fondement de leurs Poëſies. Et toutes les perſonnes

à

1. L'*Autel*, l'*œuf*, les *ailes*, & la *hache*, de Simmias

à qui il eſt reſté quelque goût pour les bonnes choſes, n'ont pu s'empêcher de conſidérer de tout tems, comme des ridicules & des impertinens ces Poëtes qui ont prétendu tirer des conſéquences de la ſignification des noms, & en faire paſſer le ſens des choſes aux perſonnes qui les ont portés.

On a été même ſi délicat ſur ce point dans l'Antiquité, que quand il échappoit quelque choſe d'approchant à un Poëte, les Critiques ne manquoient pas de le remarquer à la confuſion du Poëte, ainſi qu'il paroît par la maniére dont Quintilien blâme Euripide de l'alluſion froide & inſipide qu'il fait faire à Ethéocle, ſur le nom de ſon frére *Polynices* dans la Tragédie des Phéniciennes, & comme avoit fait avant lui Eſchyle dans celle des Sept Chefs devant Thebes. Mais quand même Quintilien ne ſe ſeroit pas aviſé de cenſurer ces Anciens pour ces baſſeſſes, leur éxemple ne pourroit ſervir de rien pour excuſer & moins encore pour autoriſer ceux qui ſont venus après eux dans de ſemblables libertés, parce que ces Anciens ne les font faire que par des gens qui ne ſont pas raiſonnables, ou qui ſont aveuglés par la paſſion ou le deſir de la vengeance, ou par des femmes qui ſe chantent injure, comme lorſqu'Hecube dans les Troades d'Euripide tire l'étymologie du nom de Venus de celui qui marque la folie. Ainſi ces badineries regardent ſeulement les perſonnages du Drame,

Πολυνείκης.

Ἀφροδίτη d'ἀφροσύνη.

mias & de Doſiade de Rhode, ſont pourtant aſſés anciens.

Drame, au caractére deſquels elles conviennent, ſans retomber ſur la perſonne du Poëte, comme elles font lors que le Poëte le fait de lui-même & en ſon nom, ce qui arrive dans toutes ſortes de piéces de Poëſie, hors celles du genre Dramatique.

Auſſi les Critiques prétendent-ils n'avoir découvert aucun veſtige de cet abus dans les Poëtes Grecs (1), ni même dans les Latins juſqu'au cinquiéme ſiécle de l'Egliſe. C'eſt ce que Barthius ne fait point difficulté d'aſſurer de tous les Latins juſqu'à Auſone & Claudien: & quoique Scipion, Pompée, Caton, Auguſte, Domitien, Théodoſe, Gratien, Valentinien & Honorius ayent porté des noms d'une ſignification fort heureuſe, néanmoins on n'a point remarqué que leurs Flateurs qui ont cherché tous les ſujets imaginables pour les louer, ſe ſoient aviſés de tirer le moindre avantage du ſens qu'ils auroient pû exprimer de l'étymologie de ces noms (2 & 3).

D'un autre côté nous pouvons dire que tant que la Poëſie a pû ſubſiſter avec quelque honneur dans la République ou dans l'Empire, les noms les plus propres à la riſée ou à la médiſance ont été en ſureté; &

1. Sur tout à l'égard des noms qui ne ſont pas faits exprès pour les perſonnes.

2. Gaſpar Barthius adverſar. lib. 57. cap. 11. col. 2699. 2700. Petr. Victorius variar. Lection. lib. 36. cap. 24. pag. 202. 203.

3. ¶. Voyés l'ample réponſe que fait à ceci Ménage chap. 48. de l'Anti-Baillet, où pour faire voir que les Poëtes Latins du tems même de Jule Céſar n'ay-

& que les Poëtes les plus mordans n'ont jamais crû devoir faire entrer dans leurs Vers aucunes alluſions aux noms de leurs ennemis, quelque avantage qu'ils trouvaſſent dans leur ſignification (4). C'eſt pourquoi nous ne voyons pas qu'on ait fait la moindre difficulté de porter les noms de Furius Bibaculus, Porcius Latro, Verres, Suillius, Vitellius, Caninius, Catulus, Aſinius, Brutus, Beſtia, Lurco, Bubulcus, Ruſticus, Servius, Turpilius, Tyrannus : & que ceux qui les ont portés ayent jamais rien appréhendé de la brutalité & de l'inſolence des Poëtes de leurs tems qui ont fait des vers contre eux.

Mais l'eſprit de la véritable Poëſie s'étant éteint avec celui de Claudien ſelon les Critiques, ceux qui ont tâché dans la ſuite des ſiécles d'en retracer l'ombre, ſemblent s'être attachés particuliérement aux jeux des mots, aux alluſions des noms, à leurs rencontres & ſouvent auſſi à leurs étymologies, n'ayant rien de plus ſolide à employer dans leurs Vers.

C'eſt ce qu'on a reproché même aux meilleurs d'entre eux & particuliérement à Sidoine Apollinaire qui eſt tout rempli de ces froides alluſions, à Ennodius de Pavie,

n'avoient pas negligé les alluſions, il auroit pu citer l'Epigramme *Mentula mœchatur* où Catulle ſe jouë ſur ce nom propre factice qu'il avoit impoſé à Mamurra.

4. Cela ne regarde point la liberté que les Rieurs ſe ſont toujours donnée de forger des ſobriquets & des brocards, comme *Caldius Biberius Mero* ſur *Claudius Tiberius Nero*, &c.

vie, à Fortunat de Poitiers, à Corripe Africain, à Henri d'Auxerre, à Gunthere, à Galther ou Gautier, à Jean d'Hantwille, à Alain de l'Iſle, à Joſeph de Devona (1), & généralement à tous ceux qui ont tâché de ſe mettre au deſſus de la lie des Verſificateurs. L'état de la Poëſie ne pouvoit être plus humilié ni plus cruellement deshonoré qu'entre les mains de ces Poëtes ſauvages qui l'ont tenuë dans les fers par leurs alluſions de mots & leurs rimes Leonines, durant les ſept ou huit ſiécles que l'ignorance & la barbarie ont regné ſur la République des Lettres. Mais depuis qu'on a trouvé le moyen de faire revenir l'eſprit des Anciens dans ces derniers ſiécles, un des premiers ſoins de ceux que la Providence avoit deſtiné pour rétablir les Lettres a été de décraſſer la Poëſie, & de la débaraſſer de la bagatelle. On ne peut pas nier qu'ils n'ayent fort heureuſement travaillé à ce grand Ouvrage, & tant d'illuſtres Poëtes qui ont paru depuis Petrarque juſqu'à nous en ont donné des preuves auſquelles il n'y a point de replique. Nous ſommes pourtant obligés de reconnoître que tous leurs efforts n'ont point été capables d'exterminer entiérement la race de ces Poëtes ſauvages, dont les deſcendans s'étant multipliés juſqu'à notre tems, ont toujours continué de faire im-

1. ¶. Il faloit ou *Devonia* terminaiſon Latine, ou *Devonshire*, terminaiſon Angloiſe.

2. Ægid. Menag. Vit. Garg. Mam. pág. 15. 16. item

ipunément, je ne dis pas ſeulement des nigmes & des Acroſtiches, mais des Anaammes, des Alluſions ſur les noms & autres ſubtilités puériles que les Maîtres e l'Art n'ont jugées tolérables que dans s Colleges pour donner durant quelques ois la torture aux petits Ecoliers dont on eut éxercer les eſprits; ou pour ſervir d'anuſement aux Pédans qui en font leurs déices, comme nous l'apprenons de M. Ménage dans la Vie de Garguille Mamourre 2 & 3).

XIX.

J'aurois été tenté de faire ici une exception en faveur de ces Poëtes qui ont jugé à propos de rechercher mon nom, & ſon étymologie pour en retirer du ſens, & pour fournir de la matiére aux alluſions Poëtiques & aux *jeux d'eſprit* dont ils nous ont divertis dans leurs Vers: mais je ne puis pas ne les pas abandonner à la régle générale.

Quoique tout le monde juſqu'aux Poëtes même, ſoit très-perſuadé qu'il n'y a rien d'eſſentiel pour nous, ni rien qui nous regarde en particulier dans la ſignification des noms héréditaires que nous avons reçu de nos Peres, & eux de leurs Ancêtres: les Faiſeurs de vers n'ont pas coutûme d'en-

item pag. 37.

3. ¶. En diſant *Garguille Mamourre* au lieu de *Gargilius Mamurra*, il tombe dans le vice qu'il reprend.

d'entrer dans ces conſidérations quand ils veulent louer ou injurier quelqu'un par cet endroit, & parce qu'ils veulent trouver du ſens dans ces noms à quelque prix que ce ſoit, ils ſont obligés de recourir à l'étymologie & de remonter à leur Origine.

Celui qui m'eſt échû ne meritoit pas d'être connu d'eux, & ils ont fait voir effectivement qu'ils ne le connoiſſoient pas, lorſqu'ils ont prétendu le tirer de l'obſcurité dans laquelle j'avois tâché de le retenir. Mais puiſqu'il s'agit de divertir encore une fois le Public il faut les tirer eux-mêmes de la plaiſante erreur où ils ſe ſont précipités par la paſſion déréglée qu'ils ont euë de me rendre un ſervice qu'on n'éxigeoit pas d'eux. Il auroit donc été bon pour leur deſſein qu'ils euſſent ſû que ce nom qu'ils ont voulu mettre en queſtion, ne marque autre choſe qu'*une couleur* qui ne peut être inconnuë qu'à des aveugles. L'Origine n'en eſt pas trop obſcure, & ſans l'aller chercher parmi les premiers Egyptiens du tems de Pharaon, comme ont fait quelques Savans, il ſuffit de la mettre chés les Grecs, au danger de lui faire perdre quelque choſe de ſon antiquité, & de dire avec Mr. Ménage dans ſes Origines Italiennes & Françoiſes (1) que du Grec „ Βαῖον vient le Latin *Badius*, puis les di- „ minutifs *Badiolus*, *Badioletus*, d'où „ vient le François *Baillet*. On pourroit ajoû-

1. Origines Italiennes de Mr. Ménage pag. 106. Voyés auſſi ſes Origines Françoiſes.
2. Homeri Iliad. π.
3. Plaut. Comœd. Pœnul. Act. 5. Scen. 5.

ajoûter même ſans rien diminuer de la vérité de cette étymologie de Mr. Ménage, que ce mot eſt de ces noms heureux qui n'ont pas une ſeule origine, puiſqu'on lui en a trouvé encore une autre qui n'eſt peut-être pas moins ancienne dans la Langue Grecque, & qu'Homere s'en eſt ſervi dans la ſignification des choſes qui avoient la même couleur (2). Du Grec βάλιος dont il ſe ſert eſt venu le Latin *Balius*: de là s'eſt formé le diminutif *Baliolus* qui a été employé par Plaute, pour marquer un homme de la couleur dont il s'agit (3): de là eſt venu auſſi le ſecond diminutif *Balioletus* & par ſyncope *Balietus*, qui eſt le nom dont Mr. de Thou s'eſt ſervi dans ſon Hiſtoire (4) pour nommer un célébre Préſident du Parlement de Paris. Mais pour ne point multiplier nos idées ſans neceſſité, on peut ſoutenir avec Voſſius (5) que *Badius* & *Balius*, & par conſéquent *Badioletus*, *Balioletus*, *Balietus* & *Baillet*, viennent tous d'une même ſource, & qu'ils doivent leur extraction au mot de Βαῖς, comme cet Auteur le fait voir avec aſſés d'étenduë dans ſon Etymologicon de la Langue Latine. René Baillet.

Je n'ai aucun beſoin de l'autorité de tous ces Savans hommes (6) pour tourner en ridicule ces Poëtes qui ont prétendu faire des vers ſur mon nom ſans le connoître, &

4. Jac. Aug. Thuan. Hiſtor. ſui temp. ad an. 1559.
5. Etymologic. Ling. Lat. pag. 60. Col. 2.
6. Auſquels on peut ajouter Nicod, Monet, & les Compilateurs du Calepin.

& celle de Mr. Ménage ſeul eſt plus que ſuffiſante pour confondre leur adreſſe & faire voir l'inutilité de leurs efforts, quand ils auroient été renforcés de Mr. Ménage même.

C'eſt à l'Inventeur de *Bajuletus*, c'eſt-à-dire, du ſpectre après lequel ils ont couru, qu'ils ont obligation de la matiére de leurs Vers. C'eſt auſſi à lui, quel qu'il puiſſe être, qu'il faut oppoſer Mr. Ménage. Quoiqu'il ne faille pas trop approfondir la différence qui paroîtroit d'abord entre ces deux Perſonnages, il faut tâcher de les diſtinguer au moins mentalement, pour ne les pas confondre tellement enſemble que ſi l'un s'aviſoit de démentir l'autre, le démenti ne retombât ſur les deux enſemble comme ſur une même perſonne. Mr. Ménage peut convaincre d'ignorance & de puérilité l'inventeur du *Bajuletus* non ſeulement par l'étymologie veritable qu'il vient de nous donner du nom dont il s'agit, mais encore par celle qu'il a donnée ailleurs de la Marote de nos faiſeurs de Vers. J'appelle ainſi leur *Bajuletus* qui deſcend en droite ligne de *Bajulus*, lequel, ſelon Mr. Ménage & les autres Savans (1), ſignifie *Baillif* ou *Bailly*, dont la ſignification n'a pas le moindre rapport avec celle de mon nom. De ſorte que les Faiſeurs de Vers pour avoir peut-être eû trop bonne opinion de leur nouvel Etymolo-

1. Mr. Ménage dans ſes Origines, Mr. du Cange dans ſon Gloſſaire & les autres.

2. Le P. Bouhours dans ſes Remarques. Mr. Me-

nag.

mologiſte, m'ont laiſſé aller en paix, & m'ont abandonné pour ſe jetter ſur un Fantôme, & pour éxercer toutes leurs facultés Poetiques dans les alluſions que le mot de *Bajulus* leur a donné lieu de faire ſur les fonctions des Crocheteurs, que leur imprudence leur a fait attribuer fort mal à propos à tous les *Baillifs* du Royaume, ou à quelqu'un de ceux qui portent le nom de *Bailly*.

L'ambiguité ou la proximité des noms a trompé le Devin pour cette fois, & celui à qui Mr. de Balzac donne une *faculté divinatrice* pour l'Etymologie (2) n'étoit peut-être pas pour lors ſur ſon trépied ; peut-être auſſi pourroit-il bien avoir reçu l'inſpiration de travers, & ſans s'y être préparé. Je ne ſai au reſte dans quelle vuë l'Auteur du Songe *Aſinus in Parnaſſo* a prétendu nous faire connoître ce Devin d'Etymologies: ni par quel motif il a fait l'injure à M. Ménage de vouloir le faire paſſer dans le monde pour ce Devin, à qui il attribuë la faculté d'interpréter les Songes en lui demandant l'explication du ſien (3) qu'il n'a pû ſans doute eſperer de lui, que par la force du mot & l'anagramme du *Bajuletus*. Mais ce Poëte n'a peut-être pas fait réfléxion, en faiſant ſon Songe, qu'il y a bien de l'indiſcrétion à louer Mr. Ménage d'une qualité qu'il avoit autrefois tant blâmée dans la perſonne du fameux Pedant-

nag. Tom. 2. des Obſerv. ſur la Langue Françoiſe pag. 395.

3. *Tu Somniorum ſcitus interpres*, &c.

dant-Paraſite Mommor (1), & qui avoit fait voir après Artemidore, qu'il n'eſt rien de plus ridicule & de plus impertinent, que d'*interpréter les ſonges par les Anagrammes & par l'explication des noms propres.*

Ou les alluſions ſur les mots.

XX.

Quoiqu'il en ſoit, nos faiſeurs de Vers ont reconnu à la fin qu'on les avoit trompé dans l'Etymologie du nom, ſur lequel ils ont voulu égayer leurs caprices. Ils peuvent auſſi reconnoître, que quand ils auroient rencontré juſte ſur ce point, c'eſt tout ce qu'ils auroient pû faire, que de parvenir enfin à la gloire de ces Poëtes ſauvages, dont j'ai parlé plus haut, qui mettoient toute leur induſtrie dans les alluſions & les jeux ſur les mots, dans les myſteres & les conſéquences qu'ils tiroient des noms qui n'en avoient point, & qui n'avoient été formés que par le hazard.

Mais on ſe tromperoit de croire, que les Poëtes puſſent jamais ſe diſpoſer en qualité de Poëtes, à faire un bon uſage de la confuſion que leurs fautes pourroient leur produire; & qu'ils vouluſſent revenir de leurs égaremens avec autant de bonne foi qu'on en trouve dans les Ecrivains des autres Profeſſions. Ainſi, loin de rien attendre de leur part de ce côté-là, il faut me réſoudre au contraire à leur entendre dire,

1. Ægid. Menag. de Vit. Gargil. Mamurr. pag. 37. Item.

dire, que ſi les Poëtes ont le Privilége de renverſer l'ordre de la Nature, & d'altérer toutes ſortes de vérités, ils prétendent à plus forte raiſon avoir celui de changer les noms de ceux dont ils parlent, pour ſe conſerver dans la liberté qu'ils ont de tout dire impunément.

Ils ſe vantent de ſuivre en ce point les traces des Anciens, & de pouvoir nous donner des éxemples du changement des noms des perſonnes, non ſeulement dans les Eglogues de Virgile; mais encore dans Horace, Catulle, Tibulle, Properce, Ovide, & particuliérement dans Martial: & ils ont raiſon de nous propoſer cette conduite dans ces Anciens, comme un effet de leur diſcrétion, parce qu'ils ne vouloient point expoſer l'honneur ou la reputation des perſonnes dont ils ſouhaitoient de dire leurs ſentimens avec toute liberté. C'eſt ainſi qu'Horace a changé celui de Gratidia en *Canidia*, Tibulle celui de Plautia en *Delia*, Catulle celui de Clodia en *Lesbia*, Properce celui d'Hoſtia en *Cynthia*, Cornelius Gallus celui de Cytheris en *Lycoris*, &c. Mais ces Anciens qui avoient le goût épuré, ne s'aviſoient pas de rafiner ſur le ſens de ces mots qu'ils donnoient aux perſonnes, ni de chercher des alluſions ſur ces nouveaux noms de leur invention, qui n'avoient aucun rapport néceſſaire aux qualités de l'eſprit ou du corps. Je ne croirois pas même que nos

Item Artemidor. Oneirocritic. lib. 4. cap. 25. ex eod.

nos méchans Poëtes fuſſent bien fondés ſur l'autorité des Poëtes Modernes, qui ont eu tant ſoit peu de réputation, quoique ceux-ci ſemblent être un peu dégénerés (1) de cette ſimplicité ancienne, qui ſe pratiquoit dans le changement des noms, & qu'ils ayent eu quelquefois recours aux Anagrammes pour cacher les véritables noms. Et je ne vois pas comment ils pourroient abuſer des éxemples de Malherbe qui a changé le nom de Madame Renée en celui de *Nerée*; de du Bellay, qui a changé celui de Madame Viole, en celui d'*Olive*, de Mr. Ménage qui a expliqué celui de Mademoiſelle de la Vergne par celui de *Laverna :* du moins ne doivent-ils pas ſoupçonner ce dernier d'avoir jamais voulu faire alluſion à la Déeſſe des voleurs, lors qu'il a voulu honorer la Vertu, la Science, & toutes les qualités de l'eſprit & du corps, qu'il a rencontrées dans une perſonne des plus accomplies du Royaume.

Mais tous ces grands éxemples ne ſont pas capables de réformer ceux qui prétendent ne devoir ſuivre que leur imagination & leur paſſion. Comme ils nous obligent de les diſtinguer des bons Poëtes, en ce qu'ils portent la licence Poëtique non ſeulement au-delà des bornes de la vérité comme

1. ¶. *Etre dégénerés* pour *avoir dégéneré.*
2. Horat. Epiſt. 2. lib. 2. *genus irritabile vatum.* Deſpr. Diſcours de la Satir. T. IV. p. 9. Ed. d'Amſt. in-12 1722.
3. ¶. Les Pheaques ne devoient pas être mis en ſi mau-

comme ceux-ci, mais encore au-delà des regles de la juſtice: que puis-je attendre autre choſe d'eux, après qu'ils auront vû le Recueil que je publie préſentement, ſinon de leur voir changer tout ce qui me regarde, juſqu'à mes mœurs & à ma nature, dans les Vers qu'ils me préparent peut-être pour la ſuite? Il faut donc me diſpoſer à reſſentir les effets les plus bizarres de leur humeur capricieuſe, de leur chagrin, & de leur Muſe vindicative.

Certainement, je m'expoſerois moi-même à la riſée publique, ſi j'avois la ſimplicité d'eſpérer autre choſe d'une *Nation farouche* (2) *qui prend feu ſi aiſément*, ſelon l'expreſſion d'Horace & de Mr. Deſpreaux. C'eſt une nation qui ne vit que de fureur, s'il en faut croire un célébre Auteur qui a vécu long-tems chés elle, & qui a remarqué qu'étant accoutumée à conſerver parmi des Leſtrygons, des Phéaques (3), des Polyphemes, des Tryphons, des Circé, c'eſt-à-dire, des Barbares, des Cyclopes, des Géans & des Sorciéres, y a appris à mettre en uſage toutes ſortes de maléfices (4).

Le même Auteur prétend, que la maladie ordinaire des Poëtes (5), qui eſt la phrénéſie, que l'on qualifie de fureur Poëtique, a coutume de les troubler, juſqu'à leur

mauvaiſe compagnie, eux qui étoient de ſi bonnes gens, comme on le peut voir dans l'Odyſſée.

4. Gaſp. Barlæus Præf. ad Lect. Poëm. Conſt. Hugenii.

5. Il ne s'agit ici que des méchans Poëtes.

leur faire décharger leur furie indifféremment, ſur ceux qu'ils ne connoiſſent pas, comme fit Ajax ſur un troupeau, qu'il prenoit pour une compagnie de Grecs. Cela veut dire du moins, que le mépris que les Poëtes croyent qu'on fait de leurs Ouvrages, les tranſporte ſi loin, qu'ils ne reviennent jamais de leur colére, & que, pour me ſervir des termes de Mademoiſelle le Fevre (1), *les Poëtes étant naturellement fort diſpoſés à ſe faire de leur mérite un Dieu, auquel ils croyent que tout doit rendre hommage, & qu'ils adorent eux-mêmes avec grande devotion*, ils ne ſavent (2) pardonner la moindre faute que l'on auroit faite contre le culte de leur Idole.

Eſtienne Pâquier diſoit (3) que celui qui oſeroit attaquer ſes Epigrammes auroit affaire *à un Poëte & à un Avocat.* Si les Poëtes *Plaidans* ſont ſi terribles, que ne devrois-je pas apprehender des Poëtes *Porte-épées*? Et ſi les Poëtes *Reguliers* alloient joindre leurs forces avec celles de ces deux eſpéces contre moi, j'avoue qu'une conſpiration ſi générale pourroit bien m'ôter l'eſpérance de trouver jamais de retraite, ni dans le Cloître, ni dans le Palais, ni dans le Camp du Parnaſſe: mais je doute qu'elle fût capable de déplacer jamais mon eſprit de ſa ſituation ordinaire, & de lui ôter le calme qu'il a plû à Dieu de lui donner. Quel-

1. Anne le Fevre, Préface ſur les Nuées d'Ariſtophane, après Ciceron, livre 5. des Queſt. Tuſcul. & après Horace Epitre 2. du livre 2.

2. ¶. *Ils ne ſavent* pour ils ne *peuvent*, ou ils ne

ſans

Quelque indifférence que j'aye pour tout ce qu'il plaira aux méchans Poëtes de faire ou d'écrire contre moi, j'aurois pourtant mauvaiſe raiſon de ne m'y pas rendre ſenſible, ſi je les croyois capables de me corriger de mes défauts ou de me procurer quelque autre utilité. Mais ſi l'on s'en rapporte à Mr. de la Fontaine (4),

——— ——— *Dieu ne fit la ſageſſe*
Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs.

En effet, qu'y a-t-il de bon à eſpérer de ceux qui font profeſſion publique de n'écrire que pour leurs interêts, ou pour ſatisfaire leur paſſion particuliére? Quel fonds peut-on faire ſur des gens qui renoncent à tout diſcernement, pour confondre le mérite, & qui ne font point difficulté de changer les vices en vertus & de tourner les vertus en vices, ſelon leurs beſoins, ou leurs inclinations corrompuës? Combien a-t-on vû de *Faquins* dans tous les tems, élevés par les Poëtes juſqu'aux Cieux, parce qu'ils ſe faiſoient *traîner en litiére*? Combien d'*honnêtes gens*, jettés dans la boue, à cauſe qu'*ils marchoient à pied*, & qu'ils n'étoient point en état de faire la fortune du Poëte, ou qu'ils ſe mocquoient de ſa folie.

Le

ſauroient, ou ils ne *ſavent* pas.

3. Epiſt. ad Chriſt. Thuan. dedic. Epigramm.

4. Dans ſon dernier Ouvrage, au Conte de la Clochette, pag. 137.

Le bien & le mal qu'on a fait aux Poëtes, ont preſque toujours été les deux reſſorts les plus ordinaires qui ont fait remuer leur langue & leur plume: & ſi l'on veut ſavoir de quelle retenue ſont capables les plus ſages & les plus moderés d'entre eux, on apprendra par l'éxemple de Mr. Corneille, c'eſt-à-dire, d'un des plus excellens & des plus hommes de bien parmi les Poëtes, juſqu'où peut aller la violence qu'ils ſe font pour vaincre leur tempérament, à l'emportement duquel les méchans Poëtes ne ſavent guéres reſiſter. C'eſt tout ce que peuvent faire les généreux d'entre eux, que d'employer les mouvemens d'une paſſion, pour arrêter ceux d'une autre: encore faut-il que ce ſoit la vûe des grands biens dont ils ont été comblés, qui empêche de dire du mal de leurs Bienfaiteurs & de leurs Mécènes, comme la vûe du mal qu'ils croyent avoir reçu de leurs ennemis, ne manque jamais d'étouffer le bien qu'ils en pourroient dire.

Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Et m'a fait trop de mal pour en dire du bien (1).

C'eſt ce que le grand Corneille a dit du grand Cardinal, lorſqu'il n'avoit plus rien à eſperer ni rien à craindre de lui. En quoi je trouve qu'il a ſuivi les mouvemens de la nature d'une maniére fort oppoſée à celle du

1. Relat. Hiſt. de l'Academ. Franç. pag. 139.

du Préſident Maynard, qui n'ayant jamais reçu ni bien ni mal du Cardinal de Richelieu, pouvoit, ce me ſemble, ſe diſpenſer d'en dire auſſi du bien & du mal. Cependant il ne s'eſt point laſſé de l'adorer & de l'encenſer tant qu'il a vêcu, & qu'il l'a crû en état de lui faire du bien; & l'on n'a pû arrêter l'impétuoſité de ſa verve ni le cours de ſes médiſances depuis la mort du Cardinal juſqu'à la ſienne, tant qu'il a été en état de ſe plaindre de n'avoir rien reçu de lui.

Si ce ſont là des effets de la modération des plus modeſtes & des plus honnêtes d'entre les Poëtes, je ne vois pas quelles bornes nous pourrions prétendre de preſcrire à la licence des méchans Poëtes qui voudront nous maltraiter. Ils ſont les Maîtres des peintures & des caractéres qu'ils donnent aux perſonnes & aux choſes qu'ils répréſentent: & pour faire voir que leur Art conſiſte dans la fiction, ils s'attachent particuliérement à contredire la Vérité, de peur de ſe rencontrer avec les Hiſtoriens. C'eſt ce qui les porte ſouvent à nous dépeindre les gens tous différens de ce qu'ils ont été véritablement: mais nous ne pourrions pas les accuſer de prévarication dans leurs devoirs, s'ils ſe contentoient de nous changer de mal en bien, & de répréſenter les hommes comme ils ont dû être en nous ôtant l'idée de ce qu'ils ont été effectivement, comme Homere a fait d'une femme infidelle & proſtituée dans l'Hiſtoire une ſage & vertueuſe Penelope:

Traitre de ſa Patrie un Héros plein de piété; & d'un Bandi fugitif qui a perdu la bataille & la vie contre Mezentius, ſelon la foi de l'Hiſtoire (2), un Conquérant & une Divinité.

Mais nos méchans Poëtes loin de rectifier les vicieux, ne font point ſcrupule de changer les caractéres des perſonnes vertueuſes de bien en mal, & de faire paroître les gens tels qu'ils n'ont jamais dû être, & qu'ils n'ont point été. L'inconvenient que nous y trouvons, c'eſt qu'encore que cette mauvaiſe pratique ſoit contraire à l'eſprit & aux regles de l'Art Poëtique, comme nous l'ont aſſuré Meſſieurs de l'Académie (3), elle ne laiſſe pas de ſe trouver en quelque maniére autoriſée par les éxemples dangereux des plus célébres Poëtes de l'antiquité & de notre ſiécle. Parmi ceux-là nous voyons que Virgile lui-même, tout Virgile qu'il étoit, n'a point fait difficulté de deshonorer une Prin-

1. Inſtit. Poët. Voſſii lib. 1. cap. 2. §. 7. pag. 8. & Inſtit. Oratoriar. lib. 1. cap. 6.

2. Dionyſ. Petavius ex Conone & Photio, Rationar. temp. part. 1. pag. 42.

¶. Le Pere Petau dans l'endroit ici marqué de ſon *Rationarium*, cite Conon d'après Photius, non pas pour prouver qu'Enée avoit trahi ſa patrie, ni qu'il fut tué dans la bataille que gagna contre lui *Mezentius*, mais ſeulement pour avertir que Conon ne s'accorde pas avec Denys d'Halicarnaſſe touchant ce que celui-ci raconte d'Enée.

3. Sentim. de l'Acad. Fr. ſur la Tragicom. du Cid.

4. Philoſtrate liv. 7. chap. 7. de la Vie d'Apollonius

eſſe très-vertueuſe, & de lui ôter
actére de ſa chaſteté & de ſon coura-
ur lui donner celui d'une paſſion hon-
& d'une lâcheté capable de deſeſpoir.
onſcience des Poëtes Grecs n'étoit
s plus délicate; puiſque nous les con-
ons comme les uniques Auteurs de la
aiſe réputation des plus honnêtes gens
Antiquité, qui n'ont point eu pour eux
la complaiſance qu'ils ſouhaitoient
Parmi ceux-ci, Daniel Heinſius a eu
ardieſſe de damner l'innocente Ma-
ne contre la foi de l'Hiſtoire (5); Mr.
eille a fait des fanfarons & des or-
leux de nos Martyrs qui avoient ap-
l'humilité de JESUS-CHRIST (6);
Racine ſemble avoir ôté à Hippolyte
ocence & la chaſteté que l'opinion de
les ſiécles lui avoit attribuée (7); Mr.
réaux non ſeulement a dépeint Pelle-
comme un Paraſite, lui qui ne man-
amais chés autrui (8), mais il a enco-
ſoin de nous avertir lui-même (9)
qu'il

le Tyane dit que les Poëtes ont fait paſſer Tan-
our un Avare, & qu'ils ont inventé ſon ſup-
aux Enfers, quoiqu'il eût été un très-homme
n.
Poëtes ont auſſi maltraité Minos pour avoir
leur licence & leur brutalité, & l'ont réduit
Juge dans les Enfers ſelon Platon. Dial. Min.
auſſi la Mothe le Vayer parmi ſes Lettres ou pe-
raités.
D. Heinſ. Tragœd. Herod. infanticid.
Traged. de Theodore & de Polyeucte.
Traged. de Phedr. & Hip.
Guerre des Auteurs pag. 206.
Préface ſur les deux dernières éditions de ſes
es.

qu'il a fait les Perſonnages de ſon *Lutri* d'un caractére directement oppoſé au ca ractére des Chanoines de la ſainte Cha pelle.

Ces exemples de la licence des Poëte du premier ordre ſeroient capables de gâ ter nos méchans Poëtes, qui n'ayant pas leur mérite ne doivent rien prétendre à leurs priviléges, ſi l'on pouvoit dire que la paſſion animée par le deſir de la vengeance laiſſât encore en eux quelque choſe à corrompre. Il n'y a qu'un petit Canton dans toute l'étenduë de la République des Lettres où il ſemble qu'on ait reçu ſans reſtriction les maximes les plus rigides de l'Évangile, & particuliérement celles qui nous avertiſſent d'oublier les injures & d'aimer ceux qui ne nous en ont point donné ſujet. Mais on peut aſſurer qu'il n'y a point de quartier dans toute cette République, où l'on connoiſſe moins ces maximes que dans celui qu'on appelle la montagne du Parnaſſe & ſes dépendances, & qu'il n'y a point de lieu où l'on ait conſervé plus ſcrupuleuſement les reſtes de l'ancien Paganiſme. Quoique les Poëtes d'aujourd'hui ſoient dans la Chrétienté, ils ne laiſſent pas d'y faire bande à part, (je ne parle que des profanes & des vindicatifs qui font un mauvais uſage de leur Art); ils ont leurs Dieux à part, & leur Enfer à part. Comme ils prennent la liberté

r. Papyre Maſſon pag. 20. du 2. tome de ſes Eloges, dit que Dante, Poëte Italien, a mis en Paradis,

de faire l'Apothéoſe de ceux qu'ils ouffés de leur encens; on leur feroit tort (1) de leur conteſter le privilé- 'ils croyent avoir de loger dans leur re ceux qu'ils ont ſacrifiés à leur ance ou à leur caprice. Mais l'un & : n'ont de réalité que dans l'imagina- de ceux d'entre eux à qui l'enthou- : a fait tourner la cervelle.

ux de cette eſpéce pourront bien en- ſoulever leur Parnaſſe contre moi, ourront bien étourdir le Public de cris & de ce que Mr. de Santeuil de Victor appelle *les contes de leur mere* Ils ne ſeront incommodes qu'à eux- es, & s'il y a quelque choſe dans tout 'ils ſeront capables de faire pour me iner qui puiſſe diminuer mon inſenſi- , ce ne ſera que la compaſſion de les agités dans les accès de leur *fureur ique*. Il faut les guérir par avance de ibleſſe qu'ils auroient de s'imaginer des Vers de la nature de ceux qu'ils faits déja contre moi puſſent jamais le moindre effet ſur mon eſprit. Il me , par la grace de Dieu, aſſés de ſenti- s de Chriſtianiſme pour ne pas crain- le ſort de Lycambe ou de Bupale, d nos Poëtes qui font d'ailleurs pro- n d'être Chrétiens, ſeroient plus mor- qu'Archilochus & plus envénimés lipponax. Je ne me mettrai pas plus en

(1) en Enfer tous ceux qu'il a voulu, & que- licence qu'on a tant condamnée devroit avoir les Poëtes ſuivans plus ſages.

roient coûté plus de grimaces que cette Energumène n'en faiſoit pour prononcer les ſiens, lorſque ſon Apollon la ſaiſiſſoit.

Fin de la Préface.

UGEMENS

DES

NCIPAUX AUTEURS

QUI ONT TRAITE'

E L'ART POËTIQUE.

PLATON

ſophe Athénien, né la quatriéme an-
e de la 87. Olympiade, mort la pre-
ére année de l'Olympiade 108. âgé
n peu plus de 81. ans, 348. devant
tre Epoque.

LE Dialogue auquel il a donné le nom d'ION (1) traite du caractére Poëtique, & de la maniére d'expliquer les Poëtes. Platon. prétend montrer que la Poëtique eſt moins

(1) Ion étoit un Interprete des Poëtes. Ceux de ſa profeſſion s'appelloient ῥαψῳδοὶ parce qu'ils chantoient les Poëſies d'Homere & des autres.

Platon. moins un Art qu'un Enthouſiaſme, & une imitation animée de l'eſprit d'enhaut, qu'on peut appeller *Fureur Poëtique*; jugeant qu'elle dépend moins de l'induſtrie de l'homme, que d'une certaine impetuoſité ſurnaturelle & divine qui emporte d'une maniére inſurmontable ceux qu'on appelle Poëtes (1).

Dans ce Dialogue Platon nous repreſente Socrate qui s'entretient avec un Adorateur paſſionné d'Homere, qui n'avoit au contraire que du dégoût & de l'averſion pour les autres Poëtes. Socrate lui fait voir que pour le point qui faiſoit le ſujet de ſon eſtime & de ſa paſſion, Héſiode traite les mêmes matiéres qu'Homere, puiſqu'il découvre ce qu'on peut dire de plus mémorable des Dieux, de leur commerce avec les hommes, de la production des Demi-Dieux & des Héros; de ce qui ſe paſſe dans le Ciel & dans les Enfers; de ce qui ſe fait dans la guerre & dans la paix; enfin de la vie & des actions des Juſtes & des Impies. Il lui fait remarquer auſſi que les autres Poëtes ont travaillé ſur ces mêmes matiéres: & que, par conſéquent, s'il n'a du goût & de l'amour que pour Homere, il n'en faut point chercher d'autre raiſon, que parce que ce n'eſt que par le feu d'un eſprit divin qu'on devient Poëte,

1. Joan. Serranus Proleg. ad Platon. Dial. Petr. Petitus Diſſert. de Furore Poëtico.

2. Le P. Thomaſſin de la maniére d'étudier & de lire les Poëtes Chrétiennement livre 1. chap. 6. num. 11. pag. 73. 74.

3. Le

te, & qu'on devient auſſi paſſionné pour quelque Poëte avec le génie duquel on a plus de rapport (2). Platon.

Socrate continue de l'inſtruire, ajoutant qu'il a toujours aimé la Poëſie, & qu'il faut s'appliquer continuellement à la lecture des bons Poëtes, & ſur tout du *divin* Homere dont on doit tâcher non ſeulement de pénétrer le ſens, mais encore de retenir les expreſſions, & apprendre juſqu'aux moindres paroles (3).

Platon paſſe enſuite au génie Poëtique, & à cette fureur divine, dont il prétend que non ſeulement les Poëtes, mais auſſi ceux qui veulent lire leurs Ouvrages avec fruit doivent être animés comme d'un eſprit céleſte qui puiſſe les ravir & les transporter hors d'eux-mêmes : de telle ſorte que les Lecteurs ou les Auditeurs ſoient attachés auſſi-bien que les Poëtes à cet eſprit divin, comme pluſieurs anneaux de fer s'attachent entre eux & ſe tiennent ſuſpendus à un aiman d'où il s'enſuit, ſelon le Pere Thomaſſin, que les Poëtes & ceux-même de l'Antiquité la plus profane ne ſont que les organes & les interprétes de Dieu (4).

Mais il ſemble que Platon n'ait pas été toujours uniforme dans ſes ſentimens à l'égard de la Poëſie & des Poëtes. Quoiqu'il

3. Le même chap. 8. num. 10. 11.
Et Platon lui-même au Dialogue *Ion.*

4. Thomaſſ. nombr. 12. du même chap. du livre cité plus haut.
Platon *in Ione* les appelle, ἑρμηνέας καὶ ὑπηρέτας τῶν θεῶν.

Platon. qu'il ait toujours reconnu qu'il y a quelque choſe de divin dans cette manie ou fureur Poëtique, il ne vouloit pas néanmoins que l'on ſouffrît ceux qui en ſont poſſédés dans une République bien reglée, comme étoit celle qu'il avoit dans la tête, parce qu'il ſuppoſoit que leurs Ouvrages pouvoient produire des effets dangereux pour les bonnes mœurs. Mais les Critiques conviennent (1) d'une part que ce ſentiment n'a donné aucune atteinte à l'autorité & à la dignité de la Poëtique (2); & d'un autre côté, que l'on n'en a point eu moins bonne opinion du jugement & de l'eſprit de Platon.

Il eſt vrai qu'il rejettoit cette ſorte de Poëſie, qui conſiſte particuliérement dans l'imitation des vices qui ſe répandent parmi les hommes (3), comme eſt le genre Comique & le Tragique même. Mais, au rapport de Proclus (4) & de Voſſius après lui (5), il ne donnoit point l'excluſion de ſa République à ceux des autres Poëtes qui avoient conſacré leurs talens & leur veine Poëtique à la louange des Dieux, & des hommes qui ont été d'une probité & d'un mérite diſtingué.

Mais quoiqu'il ne ſoit peut-être pas trop diffi-

1. Jul. Cæſ. Scaliger in lib. 1. Poëtices.

2. ¶. Il faloit dire de la *Poëſie* qui eſt l'éxercice de l'art qu'enſeigne la Poëtique.

3. Plato in lib. Politicor. Dialog. 3. &c.

4. Proclus in Quæſtion. Poëticis, quæſt. 4.

5. Voſſius de natura Poëticæ cap. 3. paragr. 20. pag. 21.

6. Eu

difficile de trouver dans Platon cette distinction aſſés nettement développée, il ſemble néanmoins que ſon eſprit, agité par la vûë du bien & du mal qu'il remarquoit plus ou moins dans preſque toutes ſortes de Poëtes, ait beaucoup balancé, lorſqu'il lui faloit ſe déterminer ſur le choix de ceux des Poëtes qu'il pouvoit admettre dans ſa République. C'eſt ſans doute ce qui a produit en lui cette inégalité de ſentimens qui fut autrefois remarquée même par Euſebe de Céſarée en plus d'un endroit de ſes Ouvrages (6), où il dit que ſi ce Philoſophe ſemble dans quelques-uns de ſes Ecrits rejetter les Poëtes & les Dieux des Poëtes, il reçoit en d'autres les uns & les autres; & que s'il ſongeoit à leur utilité en les approuvant, ce n'étoit que par l'appréhenſion du mal qu'ils pouvoient produire qu'il les avoit condamnés en d'autres rencontres, ſelon la remarque du Pere Thomaſſin (7). Platon.

Cette conjecture me paroît plus raiſonnable que le raiſonnement de Nauger, ou plutôt de Fracaſtor (8) qui dit que Platon n'a condamné les Poëtes qu'à cauſe de l'imitation qu'il prétend être toujours accompagnée d'ignorance, & par conſéquent de

6. Euſeb. lib. 2. Præparat. Evangelic. pag. 75. 76. Item lib. 12. cap. 4. 5. 20. 21. 22. 23. 24. Item lib. 13. cap. 1. & 2. & ſequentib.

7. L. Thomaſſ. de la man. d'étudier Chrét. les Poëtes, livre 1. chap. 8. num. 18.

8. ¶. Fracaſtor dans le Dialogue intitulé *Naugerius*, du nom d'André Navagero noble Vénitien, bon Poëte ſoit Latin, ſoit Italien.

Platon. de fauſſeté, mais qu'en les banniſſant de ſa République il leur a permis de vivre par tout ailleurs, & qu'il a même recommandé à d'autres le ſoin de les défendre qu'il ne pouvoit pas prendre par lui-même.

Un autre Critique (1) croit avoir pénétré plus avant dans les ſentimens de Platon ſur ce point, & il dit que ſa penſée auſſi bien que celle d'Epicure & de pluſieurs autres Philoſophes, étoit que tous les Poëtes généralement ſont toujours nuiſibles à l'Etat, & que s'il y a quelques endroits dans leurs Poëſies qui ne ſoient point capables de nuire à perſonne, on ne peut pas dire qu'il y en ait qui ſoient d'aucune utilité ſolide, & qui ſoient propres à autre choſe qu'à divertir & amuſer des enfans.

Il ſemble néanmoins que c'eſt impoſer à Platon que de lui attribuer des ſentimens ſi ſévéres. Du moins Petrarque ne pouvoit-il pas croire qu'ils fuſſent tels, puiſqu'il prétend que Platon n'en vouloit qu'aux Comédiens (2). Mais il eſt viſible que Petrarque s'eſt trompé, car ce Philoſophe donne en termes formels l'excluſion à Homere pour ſa République; & il ſemble même qu'on pourroit conclure par la maniére

1. Ger. J. Voſſius de Natur. Poëtic. cap. 8. parag. 1. Ex Heraclide Pontico & aliis.

2. Franc. Petrarch. apud eumdem Voſſ.

¶. Petrarque pag. 1104. de ſes Oeuvres, édit. de Bâle 1581. où il cite S. Auguſtin, ayant en vuë apparemment le 14. chapitre du ſecond livre de la Cité de Dieu.

3. Maxim. Tyr. ſerm. 7. apud eumd. Voſſ.

niére dont il le traite, qu'il étoit porté à faire grace aux autres Poëtes en condamnant celui-ci. C'eſt principalement ce jugement extraordinaire de Platon ſur Homere qui a donné la gêne à la plupart des Critiques qui ont tâché de l'accorder avec l'opinion avantageuſe où l'on eſt pour le Philoſophe & pour le Poëte. Platon.

Maxime de Tyr rapporté par Voſſius (3) croit que Platon n'ayant voulu former ſa République que de ce qui étoit appuyé ſur la Raiſon, il appréhendoit que les fables d'Homére ne donnaſſent quelque atteinte au culte & au reſpect dû aux Dieux, & qu'elles ne tendiſſent des piéges à la pureté des mœurs. Mais on peut dire que ces deux raiſons de Maxime ſont ſans fondement, s'il eſt vrai, comme Platon lui-même ſembloit en être perſuadé, que les véritables ſentimens de la Religion & du culte de Dieu, & les maximes de la bonne Morale ſont envelopées dans les Fables, ainſi que nous l'ont enſeigné après les Anciens Mr. Huet (4), le Pere le Boſſu Chanoine Régulier (5), & le Pere Thomaſſin (6).

D'autres eſtiment (7) que Platon n'a donné l'excluſion à Homere que pour faire

4. Petr. Dan. Huet. in lib. de Demonſtr. Evangelic.

Item Diſſertat. des Romans.

5. René le Boſſu Trait. du Poëme Epique.

6. L. Thomaſſ. tom. 1. livre 1. & 2. de la maniére d'étudier Chrét. les Poëtes, & généralement dans tous les livres des trois tomes de cet Ouvrage.

7. Voſſ. pag. 43. de Nat. Poët. &c.

Platon. re connoître que ce Poëte n'eſt point propre pour tout le monde.

Quoi qu'il en ſoit, on peut aſſurer que Platon n'a point laiſſé d'avoir une opinion avantageuſe de la Poëſie en général, & qu'il n'a jamais changé de ſentiment à l'égard du génie ou de la *Fureur Poëtique*, qu'il a toujours priſe pour une inſpiration divine. Et l'on peut conclure avec Jules Scaliger (1) que le Dialogue d'*Ion* où il établit l'honneur & les avantages de la Poëtique, doit avoir ſur nos eſprits plus d'autorité que ſes Livres des *Politiques*, où il ſemble qu'il condamne quelques Poëtes, & dont certains eſprits chagrins ont voulu abuſer pour blâmer généralement la Poëſie & les Poëtes.

Il court un Livre parmi le monde qui a pour titre *La Poëtique de Platon*. Mais c'eſt un Ouvrage de Paul Beni qui l'a recueilli de divers Dialogues de ce Philoſophe. Nous en parlerons ailleurs.

A-

1. Jul. Cæſ. Scaliger. lib. 1. Poët. pag. 10. 11.
2. Diogen. Laërt. in Vit. Ariſtotel.
3. Guillelm. du Val in Prolegomen. ad Ariſtotel. opera.

ARISTOTE

Philoſophe de Stagire, mort la troiſiéme année de la 114. Olympiade, la même année que Demoſthene, deux ans après Alexandre le Grand, & 322. devant notre Epoque.

1048 ARiſtote, au rapport de Diogene Laërce, avoit compoſé trois Livres de la *Poëtique*, un autre Traité ſéparé ſur le même ſujet, & un Livre ſur les Tragédies (2). Ariſtote.

Mais de tous ces Ouvrages, il ne nous eſt reſté que le premier des trois Livres, qui ne faiſoient qu'une ſeule compoſition ſur la Poëtique. Il eſt compoſé de vingt-ſix Chapitres, dans leſquels il établit les Principes de la Poëſie, de l'Epopée, de la Tragédie, & de la Comédie: & il nous apprend que ce n'eſt autre choſe que l'imitation de la nature, qui conſiſte dans le nombre, la meſure, le diſcours & l'harmonie (3).

Ce Livre qui nous reſte ne paroit pas même entier à quelques Critiques, entre autres à Victorius (4). C'eſt peut-être parce qu'on n'y trouve rien de ce qu'Ariſtote avoit écrit ſur la Comédie, ſelon la remarque d'un Auteur Anonyme (5). Mais il ne laiſſe pas d'être achevé au ſentiment de

4. Petr. Victorius in lib. 8. Politicor. Arist. ad cap. 7.
Item Comment. in Art. Poëtic. ejuſdem.
5. Bibl. Curioſ. Hiſtor. Philolog. &c. p. 45.

Ariſtote. de Voſſius (1), qui prétend qu'il eſt aiſé de le prouver par le bel ordre & cet enchaînement admirable qu'on y voit depuis le commencement juſqu'à la fin.

Il ajoûte que c'eſt une erreur de croire qu'Ariſtote ait fait trois Livres de cet Ouvrage, puiſqu'on n'en connoiſſoit que deux dans l'Antiquité (2), & que ſon premier Livre renfermant la principale partie de la Poëtique qui conſiſte dans l'Epopée & dans la Tragédie, ce qu'il avoit écrit de la Comédie, du genre Dithyrambique & des autres eſpéces de Poëſie, ne pouvoit pas lui avoir fourni de quoi faire plus d'un Livre de la proportion du premier (3). Car quoi que dans la Vie de Socrate Diogéne Laërce ſemble citer le troiſiéme Livre de la Poëtique d'Ariſtote, il aſſure ailleurs (4) qu'il faut lire *des Poëtes* au lieu de la *Poëtique*, parce qu'Ariſtote avoit fait trois Livres des Poëtes: & que comme la même faute ſe trouve auſſi dans ce que l'on a de la Vie d'Homere ſous le nom de Plutarque, c'eſt ce qui a jetté dans l'erreur pluſieurs Critiques d'entre les modernes.

Camerarius qui d'ailleurs étoit fort éclairé, s'eſt trompé auſſi lorsqu'il a crû (5) que ce que nous avons n'eſt que l'Abregé de

1. Ger. Jo. Voſſ. de Natur. Poëtic. cap. 5. par. 5. pag. 28. 29.

2. ¶. C'eſt plûtôt une erreur de ne le pas croire. Voyés Jean Albert Fabrice pag. 122. du 3. livre de ſa Bibl. Grecque c. 6.

3. Ger. Jo. Voſſ. in præfatione operis de Inſtitutione Poëticæ.

de la Poëtique d'Ariſtote, ou que c'eſt l'Ouvrage d'un autre Ariſtote. Car, on y trouve ſon air & ſon génie, & les Anciens ont reconnu cet Ouvrage pour le fruit naturel de ce Philoſophe. Ariſtote.

Scaliger le Pere avoit été tenté auſſi de refuſer à Ariſtote la gloire qui lui eſt dûë pour cet Ouvrage comme pour le reſte: mais comme il y voyoit des marques évidentes de l'eſprit de ce Philoſophe, il s'eſt contenté de dire à ſon fils Silvius (6) que c'eſt un Ouvrage eſtropié & fort imparfait, & que ſans le reſpect dû à un ſi grand Philoſophe il auroit ajouté quelque choſe de plus fâcheux & de plus deſobligeant pour la réputation de cet Auteur.

Voſſius qui a bien vû ce que vouloit dire Scaliger, a eu raiſon de relever cette penſée, & de dire que cet Ouvrage n'eſt point ſi fort à mépriſer qu'il ſe l'étoit imaginé (7); que d'ailleurs il n'y a rien dans toute l'Antiquité qui ſoit ſi excellent touchant la Poëtique; & que ceux des Ecrivains modernes qui ont traité le même ſujet, ont acquis plus ou moins de gloire dans ces ſortes de travaux, à proportion qu'ils ſe ſont approchés ou éloignés de cet excellent modéle.

Lullus qui étoit un Ecrivain de l'Iſle de Ma-

4. Laërt. in Vit. Socrat. & Voſſ. de Natur. Poëtices ut ſupr.

5. Joachim. Camerar. not. ad Ariſtot.

6. Jul. Cæſ. Scaliger. Epiſtol. præfix. Poëticæ ad filium Silvium.

7. Voſſ. præfat. de Inſtitut. Poëtic.

Ariſtote. Majorque au ſiécle paſſé (1), dit même que s'il y a un Ouvrage parmi le grand nombre de ceux qu'Ariſtote a compoſés qui mérite notre eſtime & notre admiration, c'eſt particuliérement celui qu'il a fait ſur la Poëtique (2), parce qu'il y a fait voir à quel degré de ſageſſe il s'étoit élevé au-deſſus des autres Philoſophes.

C'eſt ce Livre qui a fait juger au Pere Rapin (3) qu'Ariſtote étoit le plus ſage & le plus judicieux des Critiques de toute l'Antiquité. Et le Bibliographe Allemand (4) qui appelle cet Ouvrage un fragment tout d'or (5), prétend qu'il renferme les jugemens les plus exquis que l'on puiſſe faire en ce qui regarde les régles de la véritable Grammaire, & les maximes les plus ſaines de la Rhétorique. Il ajoûte que le peu qui nous reſte ſur la Tragédie eſt incom-

1. ¶ Un Auteur moderne a placé Antoine Lulle vers la fin du quinziéme ſiécle & l'a fait contemporain de Rodolphe Agricola, mort l'an 1485. Cependant comme il eſt certain qu'en 1566. Antoine Lulle fit le voyage de Rome avec l'Archevêque de Beſançon Claude de la Baume ſon Eléve, il s'enſuivroit de là qu'il auroit eu alors cent & un ans, s'il en avoit eu ſeulement 20. lors que Rodolphe Agricola mourut. Voyés Jean Jacques Chifflet pag. 316. de la ſeconde partie de ſon *Vezontio*.

2. Ant. Lullus Balear. lib. 7. de Orat. c. 5.

3. R. Rapin Compar. d'Homer. & Virgil. pag. 43. edit. in-4.

4. ¶. Boecler pag. 91. de l'édition de Leipſic. 1715. inconnuë à Baillet mort il y avoit dix ans.

5. Anonym. Bibliograph. curioſ. p. 45.

6. Rap. Avertiſſ. des Reflex. ſur la Poët. d'Ariſt.

7. Voſſ. præfat. Inſtitution. Poëtic.

8. Diogen. Laërt. in Vit. Ariſtotel. Athenæi lib. 15. & Jul. Scalig. lib. 1. Poëtic.

Ger-

comparable, & qu'il eſt difficile de rien trouver qui ſoit de meilleur goût parmi tous les Anciens. Ariſtote.

En effet, ſelon la remarque du Pere Rapin (6), on peut dire que la Poëtique d'Ariſtote n'eſt à proprement parler que la Nature miſe en méthode, & le Bon Sens réduit en principes.

Il étoit neceſſaire, au ſentiment de Voſſius (7), que ce fût un grand Philoſophe qui entreprît de traiter de l'Art Poëtique, pour s'en bien acquitter; mais il n'étoit pas neceſſaire que ce fût un Poëte. La maniére dont Ariſtote a réüſſi, eſt une grande preuve de l'un & de l'autre. Quoique Diogéne Laërce & quelques autres Critiques lui ayent donné des vers (8), cela n'a point paru ſuffiſant pour le faire mettre au rang des bons Poëtes (9). Cependant il n'y

Ger. Voſſ. lib. 1. operis poſthum. de Poëtis Græcis pag. 56

Laur. Craſſ. de Poët. Græc. in fol. Italicè.

9. Il y a pourtant un petit reſte de vers au quinziéme Livre d'Athenée, qui a fait dire à Jules Scaliger Livre premier de ſa Poëtique & à Mr. Petit qu'Ariſtote a mérité quelque rang parmi les bons Poëtes.

¶. Outre l'Hymne à l'honneur d'Hermias rapportée non ſeulement par Athénée, mais auſſi par Diogène Laërce, & par Stobée, Olympiodore ſur le Gorgias de Platon fait mention des Elégies d'Ariſtote à Eudemus, de l'une deſquelles il cite quelques vers à la louange de Platon. Nous avons de plus ce qu'on appelle ſon Πίναξ, qui conſiſte en 40. & tant d'Epitaphes d'autant de Héros Grecs & Troyens célébrés dans l'Iliade. Guillaume Canter a reconnu le premier que ces Epitaphes, qui ſont de deux vers chacune, hors celle d'Ajax qui eſt de quatre, étoient ſurement d'Ariſtote.

Ariſtote. n'y a point de Poëtes qui ayent mieux entendu toutes les fineſſes de l'Art Poëtique que lui. Les meilleurs d'entre les Poëtes qui en ont traité, ſont ſans doute Horace parmi les anciens, & Vida parmi les modernes. Mais Ariſtote a paſſé l'un & l'autre de fort loin, ſi on en croit le même Voſſius, & il a pénétré la nature de la Poëtique beaucoup plus avant qu'eux, quoiqu'il les eût précedé pour le tems, & qu'il leur eût donné par ce moyen un grand avantage ſur lui-même, en leur donnant lieu de profiter de ſes lumiéres, au lieu qu'il n'avoit eu perſonne à ſuivre que la Nature (1).

On ſera moins ſurpris d'une ſi grande différence que ce Critique a prétendu trouver entre Ariſtote & ces deux Poëtes, ſi l'on conſidére, dit-il, la force du génie du premier qui étoit au-deſſus de toute comparaiſon, & qui avoit paſſé, pour le dire ainſi, les bornes que Dieu a preſcrites à l'eſprit humain. D'ailleurs il eſt plus facile de réüſſir en proſe qu'en vers, parce qu'on y a plus de liberté pour exprimer ſa penſée, & quelque volontaire qu'ait été la contrainte d'Horace & de Vida dans leurs Vers, on ne laiſſe pas d'être porté à les excuſer plûtôt qu'Ariſtote, & que les autres qui écrivant en proſe ſur le même ſujet n'auroient pas mieux fait qu'eux.

Comme Ariſtote a toujours été en grand cré-

1. Voſſ. ut ſupr. præfat. Inſtitut. Poët.
2. L. Thomaſſin tom. 1. de la maniére de lire & étu-

crédit dans le monde ſavant, la peine qu'il a priſe de travailler ſur la Poëtique, n'a pas ſervi peu à autoriſer cet Art; & on peut dire avec le Pere Thomaſſin (2) que par le titre ſeul de ſon Traité de la *Poëtique*, auſſi bien que par le deſſein de l'Ouvrage, il en a fait l'Apologie contre ceux qui paroiſſoient blâmer cet Art. Il ſemble même que ç'ait été ſon deſſein principal, lorſqu'il s'eſt appliqué d'abord à découvrir l'origine & la naiſſance de la Poëſie & de tous les charmes qu'elle renferme, témoignant que l'Homme par ſon naturel eſt plus porté que tous les autres animaux à imiter & à contrefaire. Ariſtote.

Mais quoiqu'on ait toujours conſidéré Ariſtote comme un grand Maître en cet Art, les Critiques ne ſe ſont point crûs obligés de recevoir aveuglément toutes ſes Maximes ſans les examiner, & le reſpect qu'ils ont eu pour ſon mérite ne les a point empêché de publier qu'ils avoient découvert quelques défauts dans cet Ouvrage.

Pluſieurs ont prétendu au rapport de Voſſius (3) qu'Ariſtote ne ſeroit pas un bon Maître pour le Poëme Dramatique à ceux qui voudroient s'y perfectionner. Jules Scaliger, outre le peu de Méthode & les autres défauts qu'il y trouvoit, ſans oſer les mettre au jour comme nous l'avons vû ci-deſſus, blâmoit encore Ariſtote d'avoir mal diviſé les parties de la Tragédie (4): &

étudier les Poëtes Livre 1. chap. 8. num. 2. pag. 96.
3. Apud Voſſ. præf. ſupra laud.
4. Jul. Cæſ. Scaliger de Poët. lib. 1, c. 2.

Ariſtote. & il ſemble que le Pere Poſſevin ait voulu le ſuivre dans ce ſentiment (1). Le Pere Rapin témoigne auſſi (2) que les Savans n'ont pas pû goûter l'opinion où étoit Ariſtote que la Tragédie avoit l'avantage au deſſus du Poëme Epique, qui, parmi les Humaniſtes & la plûpart des autres perſonnes de Lettres, paſſe pour le plus accompli des Ouvrages dont l'eſprit de l'homme eſt capable.

Le même Pere dit encore ailleurs (3) qu'Ariſtote a écrit de la Poëtique dans un ordre peu éxact, quoique la maniére en ſoit ſolide, en quoi il paroît avoir été plus clair-voyant que Voſſius qui avoit voulu ſoutenir le contraire contre Scaliger.

Le Pere le Boſſu de ſon côté ſemble vouloir nous faire croire (4) qu'Ariſtote eſt embaraſſé & difficile dans ſa maniére de débiter ſes maximes ſur la Poëtique. La raiſon qu'il nous en donne eſt que comme nous connoiſſons peu, dit-il, la véritable maniére d'enſeigner la Morale dans Homere, il arrive de-là que nous trouvons de ſi grandes obſcurités dans les préceptes d'Ariſtote & d'Horace, qui loue ſi fort Homere de ce que nous avons tant de peine à y reconnoître, lorſque nous l'éxaminons

1. Anton. Poſſevin. lib. 17. Bibliothec. ſelectæ cap. 2. pag. 409.

2. R. Rap. Compar. d'Homere & Virgile pag. 9. edit. in-4.

3. Le même au livre des Réfléxions ſur la Poëtique pag. 37.

4. René le Boſſu Chan. Reg. Traité du Poëme Epique

nons ſuivant ces idées de perfection que nous nous figurons communément. Ariſtote.

Car quoique nous ayons dit plus haut qu'Ariſtote en compoſant ſon Ouvrage n'avoit point eu d'autre modèle à ſuivre que la Nature même, il faut pourtant tomber d'accord avec Mr. Gueret (5) que s'il n'y avoit point eu d'Homere, il n'y auroit peut-être point eu auſſi de Poëtique d'Ariſtote, parce que ſelon toutes les apparences il n'y a eu que les vertus & les vices de ce Poëte (6) qui ayent formé dans la tête d'Ariſtote toutes ces Réfléxions dont il a compoſé les régles de l'Art Poëtique.

Nous ne devons pas omettre le jugement que le Sieur Borrichius Profeſſeur de Coppenhague a fait de cet Ouvrage d'Ariſtote. Il dit (7) que dans la penſée de pluſieurs Savans, ce célébre Philoſophe s'eſt ſurpaſſé lui-même dans ſa Poëtique; & que s'il a paru de la magnificence dans ſes autres Ouvrages, ils ne peuvent preſque s'empêcher de dire qu'il y a de la Divinité dans celui-ci. Il ajoûte que ces Critiques n'ont pas trop mauvaiſe raiſon d'en juger de la ſorte, parce qu'Ariſtote a tellement éxaminé & pénétré la matiére, qu'il ne

pique livre 1. concluſion pag. 127.

5. Gueret de la Guerre des Auteurs, pag. 46. 47.

6. ¶. Décrits par ce Poëte.

7. Olaüs Borrichius in præfation. ad Diſſertationes ejuſdem de Poët. ex Ethopoeia Ariſtotelic.

Item les Auteurs du Journ. d'Allemagne ou de Leipſic de l'an 1683, tom. 2. pag. 282.

Ariſtote. ne ſe peut rien inventer de plus ſubtil & de plus ſolide que ce qu'il en a dit. Mais il prétend en même tems qu'il a reſſerré les droits & les facultés de la Poëſie Epique dans des bornes ſi étroites, qu'il ſemble avoir coupé les ailes à l'Eſprit Poëtique pour l'empêcher de s'élever en haut. De ſorte, dit-il, que ſon Ouvrage reſſemble à un bel édifice dont les dehors ſont ſuperbes, mais dont les dedans ſont inhabitables, à cauſe que les apartemens y ſont trop étroits.

Nous ne pouvons pas mieux finir qu'en rapportant en peu de mots le jugement que le P. Rapin a fait des principaux Commentateurs qui ont travaillé ſur cet Art Poëtique d'Ariſtote. Il dit que Pierre *Victorius*, Vincent *Madius*, & François *Robortel* interprétérent aſſés litéralement le texte de ce Philoſophe, ſans entrer beaucoup dans ſon eſprit: Que *Voſſius* a commenté Ariſtote en pur Scholiaſte, André *Gili* (1) en Rhéteur, François *Patricius* en Hiſtorien, Jerôme *Vida* en Poëte qui veut plaire plus qu'inſtruire, Antoine Sebaſtien de *Minturne* en Orateur, Marc Antoine *Majoragius*, & Antoine *Riccobon* en Dialecticiens, Paul *Beni* en Docteur qui a le jugement ſain, quand il ne s'agit pas de l'honneur de ſon Pays. Il ajoute qu'Alexandre *Piccolomini*, & Louïs de *Cas-*

1. ¶. Son nom étoit Giovan Andrea *Gillio*, qu'on trouve auſſi écrit *Giglio*, mais jamais *Gili*.

2. R. Rapin Avertiſſem. des Reflexions ſur la Poëtique

Caſtelvetro l'ont fait en Critiques fort habiles, & mieux que les autres. Piccolomini traite Ariſtote plus honnêtement que Caſtelvetro, mais celui-ci nonobſtant ſon chagrin & ſon humeur contrariante, l'emporte au-deſſus de tous les autres (2). Ariſtote.

Quant au livre des *Didaſcalies* d'Ariſtote, il étoit conſtamment différent de la Poëtique de ce Philoſophe, & il comprenoit l'Hiſtoire des Poëtes juſqu'à ſon tems avec le dénombrement de leurs Ouvrages. Et l'on prétend que c'étoit encore un Ouvrage différent des deux livres qu'il avoit faits ſur les Poëtes, comme on peut le voir dans l'Hiſtoire Philoſophique de Jonſius (3).

* *Ariſtotelis de Poëtica liber, latinè converſus, & analytica methodo illuſtratus à Theod. Goulſton* in 4°. *Lond.* 1623. *

Pet. Victorii Verſio & Comm. in lib. de Arte Poët. in-fol. *Flor.* 1573.

Fr. Robortelli Com. in Ariſt. & Hor. de Arte Poët. in-fol. *Baſil.* 1555.

Vinc. Madii Comm. in Ariſtot. Poëticam, in-fol. *Venet.* 1550.

Ger. Joan. Voſſii de Artis Poët. nat. & conſtitut. in-4°. *Amſteladami.* 1647.

Hieronymi Vidæ de Arte Poëtic. lib. III. in-12°. *Antw.* 1578. ——

Idem cum Comment. Barth. Bottæ in-fol. *Ticini* 1569.

Ant.

tique d'Ariſtote, &c.

3. Joh. Jonſius lib. 1. hiſtor. Philoſ. ch. 11, pag. 54. 55. & part. 3. Hiſt. Peripatet.

Ariſtote. *Ant. Sebaſt. Minturni de Arte Poët.* in-4°. *Venet.* 1559.

Ant. Riccoboni, Ariſtotelis Poëtica in-8°. *Pariſ.* 1564.

Paul. Benii Comm. in Poëticam Ariſtotelis in-fol. *Venet.* 1623.

Lod. Caſtelvetro Poëtica d'Ariſtotele vulgarizata & ſparta in-4°. *Baſil.* 1576. in-4°. *in Vienna Auſtriaca* 1570.

In Poët. Ariſt. Comm. Pauli Benii Eugubini 3. *vol.* in-fol. *Venet.* 1625.

HORACE

(*Quintus Horatius Flaccus*) de Venoſa; mort en la troiſiéme année de la 192. Olympiade, l'an 743. de la Ville de Rome, & dix ans devant l'Epoque Chrétienne.

Horace. 1049 HOrace eſt le ſeul des Auteurs Claſſiques, c'eſt-à-dire des bons Auteurs Latins, de qui nous avons quelque choſe ſur la Poëtique. Porphyrion un de ſes anciens Scholiaſtes cité par Voſſius (1) dit qu'il avoit pris tout ce qu'il y avoit de meilleur dans le livre que Neopto-

1. Apud Voſſ. in lib. de Natur. Poëtices cap. 5. parag. 5. p. 28.

2. ¶. Le Scholiaſte qu'a donné Cruquius étant très-différent de Porphyrion, il n'eſt pas ſurprenant que ce qui ſe trouve dans le ſecond, ne ſoit pas dans le premier. Neoptolemus étoit de Patos. Pline le Naturaliſte & Athénée citent de lui d'autres Ouvrages que ſon Traité de Poëtique.

tolemus Auteur Grec avoit fait ſur ce ſujet, quoique ce paſſage ne paroiſſe pas dans ce que Crucquius nous a donné du Scholiaſte (2). Il paroît néanmoins ſelon le ſentiment du Pere Rapin (3), que la Poëtique d'Horace n'eſt qu'une interprétation de celle d'Ariſtote, & ce Critique remarque ailleurs (4), qu'Horace fut le premier qui propoſa ce grand modéle des Grecs aux Romains. Horace.

Mais quoiqu'au jugement du Bibliographe Allemand (5) ce livre, qui n'eſt proprement qu'une Epître aux deux Piſons, ſoit une excellente piéce de Critique auſſi bien que ſes autres Epîtres & ſes Satires: néanmoins ce n'eſt pas un Ouvrage auſſi achevé & auſſi limé qu'on auroit pû ſouhaiter d'un homme de la capacité d'Horace.

Voſſius dit (6) que l'œconomie qu'il a gardée dans cet Ouvrage, n'eſt pas fort réguliére ni fort éxacte, qu'il s'eſt contenté de ramaſſer beaucoup de préceptes enſemble, ſans ſe ſoucier beaucoup de leur donner de la ſuite & de la méthode. Et le P. Rapin avouë auſſi (7) que ſi on s'arrête à l'ordre qu'il y a gardé, ſa Poëtique n'eſt pas mieux reglée que celle d'Ariſtote, parce

3. R. Rapin Réfléxions ſur la Poëtique, edit. in-12. pag. 27.

4. Le même dans l'Avertiſſement des Réfl. ſur la Poëtique.

5. Anonym. Bibliogr. Curioſ. Hiſtor. Philologic. pag. 46.

6. Ger. Voſſ. de Arte Poëtic. cap. 14. pag. 83.

7. Rap. Réfléx. ſur la Poëtique, pag. 37. edit. in-12.

Horace. ce qu'elle a été écrite dans une Epitre dont le caractére doit être libre, & n'avoir rien de contraint.

Pluſieurs Savans ſemblent tomber d'accord qu'il n'a pas ſi bien fait qu'Ariſtote pour ce point (1). Auſſi n'a-t-il point eu deſſein de faire un Ouvrage ſi régulier, au ſentiment de Barthius, il ne s'y eſt preſcrit ni ordre, ni méthode, & il s'eſt contenté de dire les choſes de la maniére qu'elles ſe preſentoient à lui ſans ſe gêner pour tâcher de les réduire en préceptes, ne devinant point qu'il pourroit tomber un jour dans les mains de Grammairiens & de Critiques de toute ſorte d'humeurs & de capacité différente. Mais il y en a peu qui ayent porté la ſévérité de la Critique ſi avant que Jules Scaliger. Il prétend en plus d'un endroit de ſa Poëtique qu'Horace a écrit de l'Art Poëtique ſans art, & il veut que ce ſoit une pure Satire écrite avec beaucoup de négligence (2).

Ce Cenſeur pour tâcher de reduire cet Ouvrage dans quelque méthode, & d'en retirer quelque utilité, l'a diviſé en trente-ſix chapitres. Mais il dit (3) que ſi nos Maîtres ou les anciens Critiques euſſent eu le ſoin de nous faire cette diviſion, nous aurions découvert de meilleure heure le peu d'utilité que nous pouvons retirer de cet Ouvrage; & que pour lui il n'auroit pas été ſi long tems dans la ſimplicité de croire

1. Apud Voſſium in præfation. Inſtitutionum Poëticar.

2. Jul. Cæſ. Scalig. in Epiſtol. ad Silvium filium.

croire que c'étoit une piéce admirable, au lieu qu'il auroit reconnu bien-tôt par cette diviſion qu'il devoit chercher ailleurs du ſecours pour ſon deſſein. Il ſoutient qu'après avoir lû cet Ouvrage, ſon eſprit n'en eſt devenu ni plus éclairé, ni plus fort, ſoit pour l'invention, ſoit pour l'élocution & pour l'explication de ce qu'il auroit pu inventer. Horace.

Mais quelque juſtice qui puiſſe ſe trouver dans la Critique de Scaliger, on ne peut pas diſconvenir qu'elle ne ſoit un peu outrée, & que quand il a dit qu'Horace avoit écrit *ſans art*, c'eſt une alluſion froide & inſipide qu'il a voulu faire ſur le titre de la piéce. Or il eſt conſtant, comme l'a remarqué même Voſſius (4), que jamais Horace n'a ſongé à donner à cet Ouvrage le titre d'*Art Poëtique*, qui eſt un invention des Critiques poſterieurs; mais c'étoit ſeulement une Epître du même caractére que les précédentes, l'ayant écrite à Cneus & à Lucius Piſon, contre quelques Ecrivains de ſon tems qui ſe vantoient d'être Poëtes ſans connoître le génie de la véritable Poëſie.

* *Horatii methodus de arte Poëtica per Nic. Colonium expoſita* in-4°. *Bergomi* 1587.—*Franc. Philip. Ecphraſis in Horatii artem Poëticam* in-4°. *Venet.* 1593.

P E-

3. Idem Scalig. Poëtices libro 6. qui eſt Hypercriticus pag. 878. 879.

4. Voſſ. de Inſtitut. Poetic. in Præfat.

PETRONE

(*Petronius Arbiter*) ſous Neron, ſelon l'opinion commune.

Petrone. 1050 DEpuis le ſiécle d'Auguſte juſqu'à celui de Charles-Quint, nous n'avons preſque rien ſur l'Art Poëtique qui ſoit tant ſoit peu conſidérable. Il nous reſte néanmoins quelques fragmens de Petrone, où il a fait voir qu'il avoit le goût excellent ſur ce ſujet. C'eſt ce qui a fait dire au Pere Rapin (1) que parmi les ordures de ſa Satire, il a laiſſé certains préceptes de la Poëtique qui ſont admirables. Et le Sieur Borrichius reconnoiſſant auſſi qu'il avoit le jugement fort ſain en ce qui regarde la Poëſie, ajoûte qu'il en a jugé ſuivant l'eſprit & les lumiéres d'Ariſtote (2). Mais nous parlerons de l'Ouvrage entier de Pétrone parmi les Poëtes.

T. E-

1. Le P. Rapin Avertiſſem. des Réfléxions ſur la Poëtique d'Ariſtote.

2. Olaüs Borrichius Diſſertation. de Poëtis pag. 58. 59.

3. Martial. lib. 1. Epigrammat. 87.

4. Te-

TERENTIANUS MAURUS,

Sous Trajan ſelon quelques-uns, & ſous les derniers Antonins ſelon d'autres. *Gouverneur de Syene dans la haute Egypte.*

1051. SI c'eſt celui dont parle Martial (3), il eſt conſtant qu'il vivoit au plus tard ſous Trajan, & qu'il étoit Gouverneur de Syene qui eſt une Iſle du Nil ſous le Tropique du Cancer. Mais ſans nous tourmenter du tems auquel il a vêcu, il ſuffit de remarquer que ce que nous avons de lui regarde moins l'Art Poëtique que celui de la verſification, parce qu'il y traite ſimplement de la méſure & de la quantité des vers. Terentianus Maurus.

C'eſt une compoſition qui eſt faite en petits vers, mais nous ne l'avons pas entiére. M. le Fevre de Saumur dit (4) qu'elle eſt ornée de toutes ſortes d'élégances, & qu'elle eſt diverſifiée par des agrémens & des beautés d'eſprit qui rendent la piéce aimable. Et Voſſius dans toutes les occaſions qu'il a eues de parler de l'Auteur & de l'Ouvrage, a toujours témoigné (5) qu'il a traité cette matiére avec une douceur de ſtyle admirable. Et c'eſt une eſpéce

4. Tanaquill. Faber in notis ad Longinum pag. 238.
5. Voſſius Inſtitution. Poëtic. lib. 1. pag. 71.
Idem lib. 3. ejuſd. Oper. pag. 84.
Idem lib. 2. de Poëtis Latinis pag. 47.
Vidend. & Lil. Gregor. Girald. Dialogo 10. de Poëtar. Hiſtor. pag. 1073, & ſeqq. edit. in-12.

eſpéce de Titre pour l'Antiquité de l'Ouvrage.

* *Terent. Mauri Tractatus de Litteris, Syllabis, pedibus & metris, cum notis Nicolai Briſſæi* in-4. *Pariſ.* 1531.

THOMAS FANUCCI ou FANUTIUS,

Vers la fin du quinziéme ſiécle & le commencement du ſeiziéme (1).

Th. Fanucci. 1052. CEt Auteur avoit entrepris de faire voir en quoi conſiſte l'Art. Poëtique, en faiſant la comparaiſon des Poëtes entre eux. Mais Floridus Sabinus (2) témoigne ne faire pas beaucoup de cas de ſon Ouvrage, il le compare à une Corneille ou à une Pie qui n'a que du caquet, & il dit qu'il n'y a point de vieille qui l'emporte ſur lui pour le babil.

LI-

1. ¶. Il faloit dire *vers* le milieu du ſeiziéme ſiécle puiſque ce fut en 1533. que cet Auteur fit imprimer à Boulogne *in*-4. ſon livre intitulé *de Comparationibus Poëtarum*, qui ne devoit pas être ici rapporté, parce qu'il ne contient nulles régles pour la Poëſie, mais un recueil ſimple & nu de quelques-unes des comparaiſons que les anciens Poëtes Latins ont repanduës dans leurs Ouvrages, ſans critique, réflexion, ni raiſonnement de la part du Collecteur, que Floridus apparemment n'a traité de grand babillard que parce qu'il l'avoit trouvé tel dans la converſation. Voici en effet comme il en parle chap. 4. du 3. livre de ſes *Lectiones ſuburſivæ* pag. 263. *Erat autem*

LILIO GREGORIO GIRALDI

De Ferrare mort en 1552.

1053. NOus avons déja parlé au premier Tome des Critiques, de l'Hiſtoire des anciens Poëtes Grecs & Latins qu'il a compoſée en dix Dialogues, & de celle des Poëtes Modernes ou de ſon tems en deux autres Entretiens. Quoiqu'il ſemble n'avoir recherché que ce qui concerne le tems, les lieux & les autres circonſtances de leur vie, & quelque choſe de ce qui regarde leurs Ecrits en général, néanmoins Voſſius qui en parle comme d'un homme de bon ſens, de beaucoup de jugement & de grande érudition, témoigne qu'il n'a pas laiſſé d'écrire beaucoup de choſes qui regardent l'Art Poëtique, & qui ſont fort utiles à ceux qui veulent en avoir la Pratique (3). Et Monſieur d'Aubignac prétend (4) qu'il a touché en pluſieurs endroits les plus importantes maximes du Théâtre. * *Li-* Lilio Giraldi.

tem hic Thomas, an enim jam ſit, neſcius ſum, l'Epître dédicatoire de l'Ouvrage de Floridus eſt du 28. Avril 1539. *garrula quadam cornicula inſigni quadam loquacitate omnes aniculas facile vincens, cumque obſcurum de Poëtarum comparationibus opuſculum compoſuiſſet, typiſque Bononiæ idem ſuo are excudi curaſſet, nec quodquam ejus exemplar ullo pacto diſtrahi poſſe videret, in malam crucem, de ſuis rebus deſperans, erupit.*

2. Franc. Florid. Sabin. apud Konig. in Biblioth. V. & N. pag. 296.

3. Ger. Joan. Voſſius in Præfat. Inſtitution. Poëticar.

4. Hedelin d'Aubignac Pratiq. du Théâtre pag. 35. 36.

* *Lilii Gregor. Giraldi Opera omnia* in-fol. 2. vol. *Lugd. Bat.* 1697.

JACQUES MICYLLUS, ou MOLTZER, mort en 1558.

Micyllus. 1054. NOus avons de lui trois Livres ſur l'Art de faire des vers qu'il ne faut pas confondre avec celui de la Poëtique, parce qu'il ne conſiſte que dans la verſification, c'eſt-à-dire dans la Meſure & la Proſodie. Melanchthon jugeoit (1) qu'il ne pouvoit ſe rien trouver de plus ſavant en ce genre: & Melchior Adam (2) dit que c'eſt un Ouvrage fort achevé, & que perſonne n'a écrit en Latin ſur la Proſodie avec plus d'exactitude & d'habileté (3).

* *Jac. Micylli, Ratio examinandorum componendorumque verſuum, ſeu de re Metrica libb. III.* in-8. *Francof.* 1595.

JULES CESAR SCALIGER

Né en 1484. mort à Agen en 1558.

Jul. Ceſ. Scaliger. 1055. SA Poëtique eſt un des plus beaux & des plus accomplis d'entre les Ouvrages qui ſe ſoient jamais faits ſur cet Art. Il l'a diviſée en ſept Livres. Dans le

1. G. Math. Konigius in Biblioth. V. & N. pag. 539. 540.

2. ¶. Ce n'eſt pas Melchior Adam, c'eſt Melanchthon qui en juge ainſi en termes exprès rapporr-

il traite d'une maniére hiſtorique l'origine, le progrès, la fin, & l'uſage de la Poëſie. Dans le ſecond, il parle de la matiére de cet Art; dans le troiſiéme, de l'Idée ou de la forme; dans le quatriéme, des choſes qui ſervent de préparatifs à la Poëſie; dans le cinquiéme, qu'il appelle *Critique*, il s'applique particuliérement à faire les paralleles de divers Poëtes des uns avec les autres, & à comparer même les choſes entre elles auſſi bien que les Perſonnes. Le ſixiéme, qui a pour titre l'*Hypercritique*, comprend les jugemens de divers Poëtes, en commençant par les Modernes & remontant juſqu'à ceux du tems d'Auguſte. Le dernier qu'il appelle *Epinomis*, eſt une explication particuliére de quelques difficultés qui s'étoient trouvées dans ce qu'il avoit dit des Régles de l'Art, dans les ſix précedens. Jul. Cef. Scaliger.

Poſſevin témoigne (4) que c'eſt un Ouvrage de grande importance qui fait connoître que ſon Auteur avoit l'eſprit très-pénétrant, & une érudition prodigieuſe. Il ajoûte qu'il ſavoit de bonne part que les Hérétiques de Geneve y avoient mis les mains, lorſqu'il fut queſtion de l'imprimer dans cette Ville, & qu'ils y avoient retranché & ajoûté tout ce qu'ils avoient jugé à propos. Il prétend que cela regarde parti-

portés par Melchior Adam.

3. Melch. Adam in Vit. Philoſoph. Germanor. pag. 181.

4. Ant. Poſſevin. Biblioth. Select. lib. 17. cap. 1. & 2.

Jul. Cesar Scaliger.

ticuliérement les jugemens qu'il a portés sur les Poëtes. Il trouve mauvais, entre autres choses, qu'il ait pris la liberté de censurer Aristote, Pausanias, & les autres que l'Antiquité nous a rendus vénérables. Il n'a pourtant pas cru devoir attribuer cette hardiesse à l'infidélité de ceux de Geneve. Le même Critique accuse encore Scaliger de n'avoir pas bien executé le dessein de son premier Livre, dont le titre semble nous promettre l'histoire de la Poëtique (1).

Le P. Mambrun après avoir reconnu une varieté admirable d'érudition dans cet Ouvrage, ajoûte (2) que quand on devroit prendre pour un paradoxe le sentiment qu'il en a, cela ne l'empêchera pas de dire avec assurance que tous ces sept Livres sont remplis d'un grand attirail de Grammaire, qu'il y a entassée avec quelques ornemens & beaucoup d'abondance; mais qu'on n'y trouve point ce fonds de doctrine que doit produire dans un homme la connoissance de la Nature & des propriétés de la chose qu'il a entrepris de traiter. Il accuse même Scaliger d'avoir péché contre la matiére du Poëme Epique (3).

Gaspar Barthius prétend de plus (4) qu'il

1. Idem ibid. pag. 408. cap. 1.

2. Petr. Mambrun Dissertation. de Epico Carmine prolegomen. pag. 335.

3. Item ibid. quæst. 3. part. 1. pag. 343. 344.

4. Gaspar Barthius lib. 47. Adversarior. cap. 22. col. 2231.

5. ¶. Il est vrai que dans le *Scaligerana secunda* au mot

qu'il y a une erreur perpétuelle dans tout cet Ouvrage qu'il appelle divin d'ailleurs, que cette erreur vient d'un entêtement & d'une prévention contre Homere en faveur de Virgile, qu'il tâche de préferer au premier en toutes rencontres. Il dit que l'érudition exceſſive dont il a rempli cet Ouvrage l'a ſouvent accablé, ou du moins lui a offuſqué le jugement, juſqu'à lui faire croire qu'il pourroit nous perſuader que Virgile n'étant revêtu que des dépouilles d'Homere, ſans pourtant lui avoir rien ôté, n'a point laiſſé de l'effacer. Barthius ne s'eſt guéres moins éloigné de la juſte médiocrité dans le parti qu'il a pris pour Homere contre Virgile. Mais cela ne doit point nous empêcher de reconnoître l'injuſtice que Scaliger a faite à Homere & à la plûpart des autres Poëtes Grecs, ſur leſquels il n'étoit point capable de porter ſon jugement, comme ſon propre fils (5) nous l'a voulu perſuader. Jul. Cæſar Scaliger.

Mr. d'Aubignac aſſure auſſi (6) qu'il s'eſt trompé en divers endroits de cet Ouvrage ſur divers points des piéces des Anciens. Néanmoins il ne laiſſe pas de dire ailleurs (7) que Scaliger dit ſeul ſur le ſujet de la Poëtique plus que tous les autres; &

mot *Muſée* on fait dire à Joſeph Scaliger que ſon pére ne s'entendoit pas bien à la Poëſie Grecque. Il dit dans le fond la même choſe dans ſa 247. Epitre, mais il le dit plus modeſtement.

6. Hedelin d'Aubignac Pratique du Théâtre, livre 2. chap. 2. pag. 98. 99.

7. Le même au livre 1. chap. 5. pag. 35.

Jul. Cesar Scaliger.

& qu'il n'en faut pas perdre une parole, parce que, à son avis, elles sont toutes de poids.

Vossius écrit (1) que bien que Scaliger ne fût pas un Poëte tout-à-fait mépriſable, il avoit néanmoins bien fait voir par cet Ouvrage qu'il étoit incomparablement plus habile dans la connoiſſance de l'Art Poëtique que dans la pratique de la Poëſie ; & que comme il n'a été inférieur à perſonne pour l'érudition, on peut aſſurer qu'il a paſſé de fort loin tous ceux qui avoient fait paroître quelque induſtrie en ce point. Il témoigne encore ailleurs (2) que la ſolidité & l'éxactitude du jugement de Scaliger dans cet Ouvrage, ſont à l'épreuve de toute ſurpriſe.

Un Allemand même n'a point fait difficulté d'appeller ces Livres un Ouvrage *divin* pour la ſublimité de ſon jugement, dit-il, & la Critique incomparable qui y regne par tout ; de ſorte qu'il peut diſputer du prix avec les Anciens qui ont travaillé ſur le même ſujet (3).

On peut conſulter encore les jugemens que les Savans ont faits ſur le cinquiéme & le ſixiéme Livres de cet Ouvrage en particulier, & que nous avons rapportés au Volume des Critiques (4).

* *Jul. Cæſ. Scaligeri Poëtica* in-fol. *Lugd.* 1561.

J E-

1. Ger. Jo. Voſſ. de Arte Poëtic. p. 27.
2. Idem Voſſius lib. de Natur. Poëtices cap. 2. paragr. 7. pag. 11.

3. Bi-

JEROME FRACASTOR

Médecin de Verone, mort en 1553.

1056. NOus avons de Fracaſtor un Traité de la Poëtique & des devoirs d'un Poëte en forme de Dialogue, ſous le nom de Nauger ſon ami & Poëte comme lui. Il prétend faire voir que la fin de cet Art n'eſt pas la ſeule délectation ou le déſir de plaire, mais encore celui de profiter aux autres par le moyen de l'imitation en quoi doit conſiſter toute la Poëſie. A dire le vrai, ce ſont plûtôt des éloges que des préceptes de l'Art; mais on ne laiſſe pas d'y trouver l'explication de la nature & de l'eſſence de la Poëtique, & l'expoſition des qualités d'un véritable Poëte. Sa maniére de traiter ſon ſujet eſt un peu trop ſombre & trop ſéche pour un Dialogue, elle eſt auſſi quelquefois trop obſcure & trop embaraſſée pour un Recueil de préceptes qu'on doit ſuivre. C'eſt ce qui excite rarement le deſir de le lire aujourd'hui, ſurtout depuis que le nombre de ces ſortes de Traités s'eſt multiplié, & que les derniers Auteurs qui ont écrit ſur cette matiére ont tâché d'effacer ceux qui les ont dévancés. Jerome Fracaſtor.

Le Dialogue de Fracaſtor ſe trouve parmi

3. Bibliograph. Anonym. Curioſ. Philol. Hiſtor. pag. 46.

4. Tom. 2. Part. 1, Critiques hiſtoriques nombre 168. pag. 174. 175.

mi ſes autres Ouvrages en Proſe, imprimés à Veniſe *in*-4. [en 1584.]

ANTOINE SEBASTIEN DE MINTURNE,

Evêque d'*Ugento* dans la Terre d'*Otrante* (1), vers l'an 1564.

Antoine Sebaſtien.

1057. CEt Auteur a fait ſix Livres *du Poëte*, qui furent imprimés à Veniſe l'an 1559. [*in*-4.] Il y traite de la nature & des vertus de l'Art Poëtique avec beaucoup d'éxactitude & de diligence, ſi l'on en croit le P. Gallucci, Jéſuite Italien (2), lequel ne laiſſe pas de louer ailleurs cet Ouvrage d'une maniére qui nous fait connoître qu'il y a encore quelque choſe à ſouhaiter. Le P. Rapin ne paroît pas entiérement ſatisfait de ſa maniére d'écrire (3) parce, dit-il, qu'il a traité ſa matiére en Orateur (4).

J E-

1. ¶. Et depuis de *Cotrone* dans la Calabre ultérieure.

2. Tarquin. Gallutius Tract. de Elegia cap. 4. pag. 395.

3. Ren. Rap. Avertiſſem. ſur les Reflex. touchant la Poëtique.

4 ¶. Il parut du même Antoine Sebaſtien à Veniſe in-4. l'an 1563. un Ouvrage Italien intitulé l'*Arte*

JEROME VIDA

De *Cremone*, Evêque d'Albe, mort en 1566.

1058. IL s'eſt acquis beaucoup de réputation par ſon Art Poëtique qu'il a compoſé en Vers. Jules Scaliger témoigne qu'il a mérité d'autant plus de gloire qu'il a traité ſa matiére avec beaucoup plus d'art & de méthode qu'Horace même. Mais ce qu'il ajoute paſſera peut-être pour un paradoxe dans l'eſprit de pluſieurs, lors qu'il dit, que Vida entre les modernes s'eſt élevé au-deſſus d'Horace, comme les anciens Latins ont ſurpaſſé les Grecs, quoiqu'ils leur euſſent tracé le chemin (5). Jerome Vida.

Voſſius ſemble auſſi donner les mains à tout ce que nous venons de rapporter de Scaliger (6).

On ne peut pourtant pas dire que ce dernier ait pris l'Art Poëtique de Vida pour une piéce très-accomplie. Il tombe d'accord écrivant à ſon fils Silvius, que Vida eſt homme de bon ſens, & de prudence, & qu'il a donné de fort bons enſeignemens, mais

te Poëtica contenant des inſtructions pour tous les genres de Poëſie, Héroïque, Tragique, Comique, Satirique, & autres; les régles des Sonnets, des chanſons & de toutes ſortes de vers Toſcans, avec la méthode de compoſer à la maniére de Pétrarque.

5. Jul. Cæſ. Scaliger lib. 6. Poëtices pag. 802. 803. edit. Commelin.

6. Ger. Jo. Voſſius de Arte Poëtic. p. 27.

Jerome Vida.

mais qu'ils ſont plus propres pour redreſſer les Poëtes quand ils manquent & leur faire voir leurs fautes, que pour les introduire dans l'Art Poëtique, & pour leur former l'eſprit & l'imagination ; de telle ſorte qu'ils ſont moins propres à faire un Poëte qu'à réformer celui qui l'eſt déja. Il ajoute qu'à la vérité Vida a bien rétabli cet ordre ſi néceſſaire dans l'Art Poëtique qu'Ariſtote avoit négligé, & qu'Horace avoit perverti & gâté : mais qu'il a traité ſa matiére plûtôt comme un Poëte que comme un Maître, & qu'il paroît avoir été fait plûtôt pour le théâtre que pour l'école (1).

C'eſt auſſi le ſentiment du P. Rapin qui témoigne (2) que Vida ſemble s'être étudié à plaire en qualité de Poëte plûtôt qu'à donner des préceptes ſérieux. Et le Pere Mambrun qui reconnoît d'ailleurs que la compoſition de cette piéce eſt ſavante, que la verſification en eſt belle, & que les maximes même en ſont fort bonnes pour la plûpart, prétend que la ſuite & les proportions

1. Scalig. Epiſt. ad fil. Silvium, præfix. Poëtic.

2. Ren. Rapin, Avertiſſem. des Reflexions ſur la Poëtique.

3. P. Mambrun Diſſertat. de Epico Carmine Prolegomen. pag. 335.

4. ¶ Je remarquerai ici, ne l'ayant point fait à l'Article 376. que des deux éditions de cet Ouvrage du Caſtelvetro, l'une à Vienne en Autriche 1570. l'autre à Bâle 1576. ce qui fait qu'on recherche préférablement la premiere, c'eſt qu'il y a nombre d'endroits pour leſquels l'Auteur ayant encouru la cenſure de l'Inquiſition, en appella au Concile qui ſe tenoit alors à Trente, d'où ayant été renvoyé à Rome,

tions n'y ſont pas aſſés bien gardées, pour donner lieu de croire qu'on puiſſe faire de ſes préceptes un corps juſte & compoſé de toutes ſes parties à qui on puiſſe donner le nom d'Art Poëtique (3). Jerome Vida.

* *Hier. Vidæ de Arte Poëticâ Lib. III.* in-4. *Romæ* 1527. *

LOUIS DE CASTEL-VETRO

De *Modene*, mort en 1571. dans le Pays des *Griſons*.

1059 COmme ce qu'il a fait ſur la Poëtique d'Ariſtote eſt un Ouvrage (4) qui regarde autant la Critique & l'explication des Auteurs que l'Art Poëtique, nous avons rapporté parmi les Critiques Grammairiens les jugemens que les Savans ont fait de ſon travail (5). Nous nous contenterons d'ajouter ici que Mr d'Aubignac dit (6) que *dans ſon grand caquet Italien, il enſeigne de belles choſes.* Caſtelvetro.

JAC-

me, il s'y rendit, mais peu après ſentant que l'iſſuë de ſon procès ne ſeroit pas bonne il ſe retira en Suiſſe. où pour marque de ſa ſoumiſſion au Tribunal du ſaint Office, il fit réimprimer ſon livre à Bâle purgé de onze paſſages qui avoient déplu aux Inquiſiteurs, ce qui n'a pas empêché, comme on l'apprend de Palavicin part. 2. l 15. de ſon Hiſt. du Concile de Trente, que les Oeuvres du Caſtelvetro n'aient été déclarées ſuſpectes, & comme telles, condamnées.

5. Tom. 2. part. 2. des Critiques nomb. 376. pag. 72. de la II. Part. de ce Tome.

6. Hedelin d'Aubignac, Pratique du Théâtre, chap. 5. page 26. livre 1. Éd. d'Amſt. 1715.

Jacques Peletier.

JACQUES PELETIER

Du Mans, Médecin, Mathématicien, & Poëte, mort en 1582.

1060 IL publia son Art Poëtique en deux Livres, à Lyon l'an 1555. *in*-8°. Il n'y a rien de fort singulier, si on en excepte la bizarrerie de son Orthographe. Néanmoins plusieurs ont jugé ses maximes assés judicieuses.

Il a mis aussi en François l'Art Poëtique d'Horace, qui fut imprimé à Paris 1545. *in*-8°.

TORQUATO TASSO

De Bergame, né à Sorrento au Royaume de Naples, mort en 1595.

Torquato Tasso.

1061 ON a de lui *la Cavalette* (1), ou un Traité de la Poësie Italienne, & quelque autre chose sur l'Art Poë-

1. ¶. L'Abbé Fontanini pag. 33. & 34 de son *Aminta difeso* reprend Baillet d'avoir ici confondu le Traité du Tasse *del Poëma Eroïco* avec le Dialogue *della Poësia Toscana* intitulé *la Cavalletta*. Mais c'est une chicane; puisqu'en effet dans ce Dialogue qui a pour titre *la Cavalletta*, il est traité de la Poësie Italienne. S'ensuit-il, parce que Baillet au lieu d'appeller cet Ouvrage *Dialogue*, l'apelle *Traité*, qu'il l'ait pris pour le Traité que le Tasse a fait du Poëme Héroïque? Il a si peu confondu ces deux Ouvrages, qu'après avoir parlé de la *Cavalette* ou du Traité de la Poësie Italienne, il désigne ensuite le *Traité du Poëme Héroï-*

Poëtique en général, où il a travaillé en Maître, capable de faire lui-même des régles. Le P. Rapin le cite quelquefois, ce que l'on peut prendre pour une marque de son estime (2). Et le P. Gallucci le met au nombre de ceux qui ont traité de la Nature & des effets de l'Art Poëtique avec éxactitude & diligence (3). Torquato Tasso.

On peut compter encore parmi les Traités de l'Art Poëtique de la Langue Italienne, toutes les Réponses & les Apologies que le même Torquato Tasso a faites contre les Censeurs de ses Poësies, où l'on voit que la nécessité de se défendre lui suggere de l'industrie & des maximes assés singuliéres.

* *Discorsi di Torquato Tasso dell' Arte Poëtica, & in particolare del Poëma Eroico* in-4°. *Venetia* 1587.

FRAN-

roique, & tout ce qu'a fait le Tasse sur l'Art Poëtique en général. Ce qu'ajoute l'Abbé Fontanini que Baillet semble n'estimer cet Ecrit du Tasse que parce que le Pere Rapin le cite, est encore une chicane. Baillet faisant profession de rapporter les opinions des Savans sur les Ouvrages des Auteurs, a rapporté ici celle du P Rapin, y joignant même celle du Pere Gallucci, comme s'il avoit prévu que l'Abbé Fontanini trouveroit mauvais qu'on allât chercher hors d'Italie des Juges competens sur ces matiéres.

2. Comp. d'Hom. & Virg. & Reflex. sur la Poët.

3. Tarq. Gallut, Tract. de Elegia c. 4. pag. 395.

FRANCOIS PATRIZZI,

Ou Patricius, qui eut la tête coupée à *Rome* l'an 1597. (1).

François Patricius.

1062 PAtricius a écrit en Italien l'Histoire (2) de la Poëſie en dix Livres.

Le Pere Poſſevin dit (3) qu'il s'en eſt acquité avec beaucoup d'exactitude, d'érudition, & de fidélité, & qu'il y propoſe un grand nombre de queſtions importantes. Nicius Erythræus qui compte trois décades

1. ¶. François Patrice né à Cliſſe dans l'Iſtrie au Domaine de Veniſe, fameux Philoſophe, & célébre par ſes divers écrits, mourut à Rome âgé de 67. ans, l'an 1597. mais il eſt très-faux qu'il ait été décapité. L'erreur vient de ce qu'au 15. ſiécle il y a eu un François Patrice Siennois, dont nous avons un livre *de Regno*, & un autre *de Republica*, diſciple de Philelphe, & depuis Evêque de Gajette. Celui-ci s'étant trouvé envelopé dans une ſédition arrivée à Sienne en 1457. le bruit courut qu'il avoit été arrêté, & condamné à perdre la tête. Bien des gens le crurent, entre autres Raphaël Volaterran qui l'a ainſi rapporté l. 5. & l. 21. malgré tout le loiſir que depuis il eut de ſe déſabuſer. Philelphe dans une Lettre du dernier jour de Décembre 1457. c'eſt la 2. du 14. Livre, nous apprend la vérité du fait en ces termes: *Litteræ tuæ fuerunt mihi jucundiſſimæ, cum tua cauſa quem intellexerim bene valere, tum etiam ob Franciſcum Patricium, quem è mortuo vivum factum acceperim: Triſtis enim de homine amiciſſimo nuncius perlatus ad nos fuerat, cum eſſet qui aſſereret vel ſe præſente ſupplicium eſſe de eo ſumptum.* Cependant comme on lit peu les Lettres de Philelphe, & qu'au contraire on conſulte ſouvent les Mémoires de Volaterran comme un repertoire inſtructif de beaucoup de choſes, des Ecrivains peu judicieux ſans faire attention à la différence des tems,

des de cet Ouvrage, prétend qu'il eſt difficile d'eſtimer aſſés le prix de ce que vaut ce travail (4). Mais le Pere Rapin témoigne qu'il s'eſt contenté de faire l'Hiſtorien dans cet Ouvrage, ſans s'étendre beaucoup ſur les régles de l'Art (5). François Patricius.

* *Poëtica di Franceſco Patrici* in-4° *in Ferrar.* 1536. 2. tomes en 1. vol. *

PAUL

tems, ont confondu le François Patrice de Volaterran, avec le Philoſophe François Patrice poſtérieur de plus de cent ans, qu'ils ont dit avoir été décapité, de même que ſur la foi de Volaterran ils croyoient que l'autre l'avoit été. Bayle au mot *Patrice (François)* auroit démêlé bien plus clairement ces difficultés, qu'il n'a fait, s'il avoit été inſtruit de ces particularites.

2. ¶. Si Baillet eût vu la Poëtique de François Patrice imprimée à Ferrare l'an 1586. in-4. il n'auroit pas ſimplement dit que cet Auteur a écrit en Italien l'Hiſtoire de la Poëſie en dix Livres mais qu'il a diviſé ſon Ouvrage en deux Décades, dans la premiére deſquelles, intitulée, *la Deca Iſtoriale*, il parle des Poëtes Grecs, & Latins en Hiſtorien; dans la ſeconde qu'il nomme *la Deca Diſputata* il propoſe, comme dit Poſſevin, un grand nombre de queſtions importantes touchant les régles de l'Art. Erythræus qui a compté trois Décades de cet Ouvrage, s'eſt trompé, il n'y en a que deux, dont il ſemble que le Pere Rapin n'avoit vu que la premiére.

3. Ant. Poſſevin. lib. 17. Biblioth. ſelect. cap. 3. pag. 411.

4. Janus Nicius Erythr. in Pinacothec. 1. pag. 204. 205.

5. Ren. Rapin, Avertiſſem. des Reflex. ſur la Poëtiq.

PAUL BENI

De *Gubio* ou *Eugubbio* (1) au Duché d'*Urbin*, mort l'an 1624. (2) le 12 Fevrier.

Paul Beni. 1063 OUtre les grands Commentaires qu'il a faits sur la Poëtique d'Aristote, on a encore de lui une centaine de Disputes ou Dissertations Poëtiques pour l'éclaircissement des difficultés qui se trouvent dans les Préceptes de cet Art, & elles sont jointes à ces Commentaires.

On est encore redevable à son industrie de la Poëtique de Platon, qu'il a recueillie de divers Dialogues de ce Philosophe.

Nous pouvons ajoûter à ces Ouvrages Latins qui concernent l'Art Poëtique quelques autres qu'il a faits en Italien, & qui y ont quelque rapport, comme,

1 La comparaison de Torquato Tasso avec Homere & Virgile; & celle de l'Arioste avec Homere. Dans ce Traité il compare mal à propos l'Arioste à Homere, & le Tasse à Virgile, selon le sentiment du Pere Rapin (3) & sa passion déreglée le porte même quelquefois à préférer le Tasse à ces deux Anciens.

2 Le Commentaire sur le Godefroi ou la Jerusalem du même Tasse, où l'on juge qu'il y a bien des inutilités. 3 La

1. ¶. On ne dit que *Gubio*. Paul Beni a passé pour être de cette Ville, parce qu'il y fut élevé jeune, étant né en Candie, comme il le dit lui-même dans son premier Discours sur le parallele d'Homére, de Virgile & du Tasse.

2. ¶

3 La Réponſe aux conſidérations de Malacreta ſur le *Paſtor Fido* du Cavalier Guarini. Paul Beni.

Quelque véhémence qu'on prétende trouver dans ſon zèle pour les uns contre les autres, on ne laiſſe pas de convenir qu'il écrit avec ſolidité & beaucoup d'érudition, ſi l'on s'en rapporte au témoignage du Sieur Thomaſini (4). Et le Pere Rapin aſſure (5), que quand il ne s'agit pas de ſon pays, il paroit avoir le jugement fort ſain dans tout ce qu'il a écrit de l'Art Poëtique.

Néanmoins le Pere Mambrun paroit ne l'avoir pas eſtimé ſi fort, du moins ſemble-t-il s'être fait un plaiſir de le réfuter en diverſes rencontres (6) & il y a apparence que c'eſt de lui auſſi bien que de la plûpart de ceux dont nous avons parlé plus haut qu'il veut parler, lors qu'il dit que quelques Italiens qui ont traité de l'Art Poëtique, ont manqué dans la méthode pour avoir affecté trop d'érudition.

* *In Poëticam Ariſtotelis Comment. Pauli Beni Eugubini* in-fol. *Venet.* 1625. *

J. U.

2. ¶ L'an 1625.
3. R. Rap. Avert. des Réfl. ſur la Poëtiq.
4. Jac. Philipp. Thomaſin. elogior. tom. 1. pag. 351.
5. R. Rap. ibid. ut ſupra.
6. Petr. Mamb. Diſſert. de Epico carmine.

JULES CESAR BOULANGER

Jéſuite, de Loudun, mort l'an 1626 (1), en Latin *Bulengerus.*

Jules Ceſar Boulanger.

1064 POur ce qui regarde le Livre qu'il a fait du Théatre, Mr. d'Aubignac prétend qu'on n'y doit chercher qu'un recueil de paſſages qui peuvent être utiles, pourvû qu'on ne s'arrête pas toujours aux inductions qu'il en tire. Car il y a grande apparence, dit-il, que Boulanger apprenoit les choſes qu'il a écrites à meſure qu'il les écrivoit (2).

* *Jul. Cæſar Bulengerus, de Theatro Ludiſque ſcenicis, lib. II.* in-8°. *Tricaſſibus* 1603. *

LOPE' FELIX

De Vega Carpio, Eſpagnol, mort en 1635.

Lopé De Vega.

„ 1065 LOpé de Vega s'eſt aviſé de hazarder une nouvelle méthode de
„ Poëtique qu'il appelle *le Nouvel Art*,
„ toute différente de celle d'Ariſtote, pour
„ juſtifier l'ordonnance de ſon Poëme E-
„ pique, & de ſes Comédies que les Sa-
„ vans de ſon pays critiquoient ſans ceſſe.
„ Ce qui lui réuſſit ſi mal, qu'on ne jugea
„ pas

1. ¶. L'an 1628. au mois d'Août, plus que ſeptuagénaire.

2. Hedelin d'Aubignac, Pratique du Théâtre livre

I.

„ pas même ce Traité digne d'être mis Lopé de
„ dans le Recueil de ſes Ouvrages, parce Vega.
„ qu'il n'avoit pas ſuivi Ariſtote en cette
„ Poëtique, qui eſt pourtant le ſeul qu'on
„ doit ſuivre.

C'eſt le jugement qu'en fait le Pere Rapin (3), & ce ſont ſes propres termes. Cet Ouvrage fut imprimé à Madrid en 1621. ſous le Titre de *Diſcurſo ſobre la Poëſia culta* [in-4°.]

ALEXANDRE DONAT

Jéſuite, de *Siène*, mort l'an 1640.

1066. CE Pere a fait trois Livres de l'Art Poëtique en un petit volume *in*-16. publié à Rome en 1631. Alexandre Donat.

Mr. l'Abbé Verjus (4) faiſoit une eſtime particuliére de ce petit Ouvrage, aſſurant qu'on pouvoit dire peu de choſes de différentes ſortes de Poëſie qu'il n'eût touchées ſuffiſamment pour en inſtruire les plus ignorans, & pour ſatisfaire les plus doctes.

TARQUINIO GALLUCCI

Jéſuite Italien, mort en 1649.

1067 NOus avons de lui divers Ouvrages concernant l'Art Poëtique, ſavoir; 1. Trois Oraiſons ſur l'Allégo- Tarquinio Gallucci.

1. chap. 5.
3. Préface des Réfléxions ſur la Poëtique pag. 84. 85. édition in 4.
4. Préface des Panegyriques de Mr. Verjus page 21.

Tarquinio Gallucci.

légorie ou la Fable de Virgile. 2. Un Traité de la Tragédie, 3. Un de la Comédie, 4. Un de l'Elégie, 5. Mais le plus considérable au jugement de plusieurs Critiques, est celui auquel il a donné le titre de Défenses de Virgile.

Il est aisé de juger que son dessein dans ce dernier Ouvrage a été de justifier Virgile à quelque prix que ce fût. Pour cet effet il rapporte toutes les objections qu'il a crû qu'on pouvoit faire sur divers endroits de ce Poëte. Mais il y en a plusieurs qu'il n'a point proposées dans toute leur force, de peur de s'ôter la facilité d'y répondre. Néanmoins parmi quelques raisonnemens assés foibles, il s'en trouve d'assés raisonnables, soutenus même de beaucoup d'Humanités & de beaucoup de belles maximes concernant l'Art Poëtique.

* *Rinovazione dell' Antica Tragedia e difesa del Crispo, discorsi del P. Tarquinio Galluzzi* in-4° *Romæ* 1633.

GERARD JEAN VOSSIUS

De Ruremonde, mort en 1649.

Gerard Jean Vossius.

1068. VOssius a donné au public, 1. Un Livre de la Nature & de la Constitution de la Poëtique [*in*-4. à Amsterdam 1647.], 2. Trois des Institutions Poëtiques, c'est-à-dire, des préceptes

1. Hug. Grotius in Epigramm.

2. ¶

tes de l'Art [*in*-4. à la Haye 1647.], 3. Et un de l'Imitation Poëtique qui regarde auſſi celle de l'Art oratoire en quelque choſe. Gerard Jean Voſſius.

Grotius dit (1), qu'il nous y apprend des choſes de fort grande importance, & en grand nombre, quoi que ces Livres ſoient petits & en petit nombre. En effet ces cinq Livres ne ſont proprement qu'un Ouvrage; mais des plus accomplis & des plus eſtimés du ſiécle, particuliérement pour la grande lecture que ſon Auteur y fait paroître.

Il a ſuivi éxactement Ariſtote en ce qui regarde les préceptes qui concernent l'Epopœie (2) ou le Poëme Epique, & la Tragédie. Il ne pouvoit avoir un meilleur guide, & ſi nous avions ce qu'Ariſtote avoit écrit ſur les autres genres de Poëſie, ce que Voſſius en a dit en ſeroit ſans doute encore meilleur, comme il ſemble l'avouer lui-même (3), parce qu'il a été obligé de marcher preſque ſeul, & ſous la conduite de quelques autres Anciens de moindre réputation.

Son œconomie eſt plus commode & plus naturelle que celle de Jules Ceſar Scaliger. Il témoigne n'avoir pas voulu toucher aux préceptes qui ſont communs à la Rhétorique & à la Poëtique, parce que Scaliger en avoit traité fort amplement, & qu'il l'avoit fait lui-même avec beaucoup d'étendue & plus à propos dans ſes Livres de Rhétorique. C'eſt

2. ¶. On doit écrire & prononcer *Epopée*.
3. Voſſ. Præfat. Inſtitution. Poëtic.

Gerard Jean Voſſius.

C'eſt auſſi le ſentiment du Pere Mambrun, que Voſſius a été plus pénétrant & plus induſtrieux (1), parce, dit-il, qu'il s'eſt attaché à Ariſtote avec plus de fidélité & de fermeté que Scaliger.

Il a réduit tout l'Art Poëtique en Aphoriſmes. C'eſt ſa méthode de propoſer d'abord des ſommaires pour faciliter l'intelligence des jeunes gens, & pour s'accommoder aux beſoins de ceux qui n'ont pas le loiſir de lire toutes les recherches d'érudition que les Savans & les gens de cabinet éxigent d'un Auteur. Enſuite il a coutume de s'étendre en autorités & en raiſonnemens; mais il a eu ſoin d'y faire changer le caractére de l'impreſſion comme dans la plûpart de ſes autres Livres, pour en faire faire la diſtinction à ſon Lecteur avec plus de facilité.

Son ſtyle n'eſt point fardé, ni trop recherché; il n'eſt pas même toujours fort pur C'eſt ce qu'il a bien connu lui-même. Mais il ne s'eſt pas ſoucié d'y remédier. Il ne s'eſt appliqué qu'à devenir clair & intelligible.

Quelque éxactitude qu'il y ait apportée, on convient qu'il a laiſſé encore quelque choſe à faire à ceux qui ſont venus après lui. Mr. d'Aubignac dit (2), qu'il a fait voir qu'il étoit très-intelligent dans la vieille Poëſie, mais qu'il s'eſt trompé quelquefois en ce qu'il a dit des piéces de Théâtre des

1. Petr. Mambrun Diſſert. de Epico carmine part. 1. quæſtion. 3. pag. 344.

2. He-

des Anciens, auſſi bien qu'Heinſius. Il ajoûte que de tout ce qu'a fait Voſſius ſur la Poëtique, il n'y a rien dont on ſe doive tant garder que du troiſiéme Chapitre de ſon premier Livre, où il traite des erreurs des Poëtes. Car en voulant corriger les Anciens, il eſt tombé lui-même dans de grandes fautes. Gerard Jean Voſſius.

DANIEL HEINSIUS

De Gand, mort en 1654.

1069. MOnſieur de Balzac aſſure (3) que les deux Traités d'Heinſius ſur la Satire d'Horace ſont deux Chefs-d'œuvres. Il dit qu'il ne penſe pas avoir jamais vû enſemble plus d'Antiquité renouvellée, plus de raiſon *continuë*, plus de ſubtilité appuyée de plus de force. Il ne s'amuſe pas, continuë-t-il, à élever ſur un mot qui ne reçoit point de difficulté un trophée de paſſages tous ſemblables, à la mode de nos faiſeurs de notes qui les entaſſent les unes ſur les autres, & qui n'apportent dans leurs écrits que la crudité & l'indigeſtion de leur lecture. Il traite la Grammaire en Philoſophe, & il ſoumet les Livres à la Raiſon, & l'autorité que le tems leur a donné aux Principes que la vérité à établis. Daniel Heinſius.

Mais quelque véritable que ſoit ce jugement

2. Hedelin d'Aubignac Pratique du Théâtre, livre 2. chap. 2. pag. 98. & pag. 70. Ed. d'Amſt. 1715.
3. Balzac, Lettre ſur l'Infanticide pag. 142. 143.

Daniel Heinſius.

ment de Balzac, & quelque éloge que le Pere Mambrun ait donné à Voſſius pour s'être attaché mieux que les autres à la méthode d'Ariſtote, il ſemble que c'eſt à ces deux Auteurs que ce Pere en ait voulu, lorſqu'il a dit (1) qu'il s'eſt trouvé des Hollandois (2) (auſſi bien que des Italiens) fort Savans hommes d'ailleurs, qui ayant traité amplement de la nature de la Poëſie & des qualités du Poëte, l'ont fait pour la plûpart ſans art & ſans ordre, parce qu'ils ont mieux aimé ſe laiſſer aller à la tentation de leur literature & de leur Latinité, que de prendre la méthode & de montrer le véritable chemin qui conduit à la Poëſie. Mais la raiſon qu'il en apporte ne ſera peut être pas goûtée de tout le monde, lorſqu'il dit que c'eſt parce que la plus grande partie de ces Savans ne ſavoient pas aſſés de Philoſophie pour pouvoir pénétrer aſſés avant dans la connoiſſance de la Nature & de la ſubſtance des choſes.

Quant à ce qui regarde Heinſius en particulier, le Bibliographe Anonyme prétend (3), que ce qu'il a fait ſur la Poëtique eſt rempli d'une Critique élégante & agréable, & qu'il y a apporté tant d'artifice & d'induſtrie, qu'on ne s'apperçoit quaſi pas qu'il y ait rien d'étranger, & quoi qu'il ait preſque tout pris des autres ce qu'il dit ſur

1. P. Mambrun Diſſertat. de Epico carmine quæſt. 3. part. 1.

2. Voſſius & Heinſius n'étoient pas Hollandois de naiſſance, mais ils l'étoient d'établiſſement.

3. Bi-

ſur ce ſujet, il ſemble que tout y ſoit nouveau, & que tout vienne de lui. Daniel Heinſius.

Mr. d'Aubignac dit, que quelque ſavant qu'il fut, il n'a point laiſſé de ſe tromper quelquefois, lors qu'il a voulu nous donner l'Art de compoſer la Tragédie (4).

* *D. Heinſius de Tragœdiæ conſtitutione, & Ariſtotelis liber de Poëtica* in-12. *Lugd. Bat.* 1643. *

1. MONSIEUR COLLETET

(*Guillaume*) Pariſien de l'Académie, mort vers 1659. (5).

2. Et MONSIEUR MERCIER

(*Nicolas*) Sous-Principal du Collége de Navarre.

1070. 1 NOus avons l'Art Poëtique de Mr. Colletet, qui comprend, Guillaume Colletet. 1. un Traité de l'Epigramme, 2. un du Sonnet, 3. un du Poëme Bucolique, 4. un de la Poëſie Morale, 5. un Diſcours de l'Eloquence Poëtique & de l'Imitation des Anciens.

Ces Ouvrages ne ſont point tant l'effet d'une forte imagination que d'une lecture aſſés diverſifiée; mais qui eſt un peu confuſe

3. Bibliograph. curioſ. Hiſtorico-Philolog. pag. 61. 62.

4. Hedelin d'Aubignac, Pratique du Théâtre livre 2. pag. 70.

5. ¶. Il mourut le 11. Février 1659.

Guillaume Colletet. fuſe dans les commencemens de chaque Traité. Car le reſte n'eſt preſque qu'une liſte de Poëtes qui ont travaillé dans chaque genre de Poëſie.

On peut dire que ces Recueils ont leur agrément & leur utilité, nonobſtant le grand nombre des fautes de fait qui s'y rencontrent, comme c'eſt l'ordinaire des Ouvrages de cette nature; & on lui a pour le moins l'obligation de nous avoir fait des Catalogues aſſés recherchés de nos Poëtes François, & capables de nous faire regretter la perte de ſon grand Ouvrage des Vies de ces mêmes Poëtes dont cet Art Poëtique n'étoit qu'une eſpéce d'avant-goût.

Nicolas Mercier. 2. LE Traité que Mr. *Mercier*, a fait en Latin de l'Epigramme [in-8. à Paris 1653.] a eu aſſés d'approbation dans le Public, & Mr. Colletet l'a conſidéré lui-même comme un Ouvrage curieux, recherché, & qui a la beauté qu'on peut ſouhaiter dans ce genre d'écrire. Mais pluſieurs eſtiment que la meilleure partie de cet Ouvrage eſt dûë à Mr. le Venier Pénitencier d'Auxerre, qui eſt mort depuis Mr. le Mercier.

1. MON-

1. ¶. Mort l'an 1655. ſelon Mr. Huet page 371. de ſes Origines de Caen.

2. ¶. Voyés Article 564.

3. ¶

1. MONSIEUR SARAZIN

(*Jean-François*) Secretaire du Prince de Conti (1).

2. MONSIEUR MENAGE

(*Gilles*) aujourd'hui vivant (2).

1071. ON a imprimé parmi les Oeuvres de Mr. Sarazin [in-4. à Paris 1656.] un Traité de la Tragedie que Mr. Pelliſſon appelle ſavant & agréable (3). On peut dire que c'eſt la piéce qui a fait connoître Mr. Sarazin dans le monde, quoiqu'elle ait paru ſous un nom étranger (4), auſſi eſt-elle une des premiéres productions de cet Auteur. Il la fit pour faire remarquer au Public les beautés d'une Tragédie de Mr. de Scuderi, qui a pour titre l'*Amour Tyrannique*; & elle lui a mérité de la part de Mr. de Balzac (5), non ſeulement ſon amitié, mais encore la qualité de Docteur excellent, & qui débite beaucoup de choſes d'une maniére très-agréable. J. Franç. Sarazin.

2. MR. *Menage* a traité auſſi de l'Art Poëtique; car ſans parler de ce qu'il a donné ſur l'Aminte du Taſſe, il nous a donné encore une Réponſe au Diſcours ſur l'*Heau-* Gilles Menage.

3. ¶. Peliſſon, Diſcours ſur les Oeuvres de Mr. Sarazin.

4. ¶. Sous le nom de Sillac d'Arbois.

5. Balzac, Lettres à Chapelain, Livre 5. Lettre 1.

Gilles Menage.

l'*Heautontimoroumene* de Térence, où il traite pluſieurs queſtions touchant le Poëme Dramatique. Il ne faut point s'arrêter au mal qu'en ont dit Mr. l'Abbé d'Aubignac, & quelques autres Critiques chagrins, parce qu'on doit être perſuadé qu'ils n'ont été, ni aſſés déſintereſſés, ni aſſés éclairés pour en bien juger.

LE PERE MAMBRUN,

(*Pierre*) Jéſuite, mort l'an 1661. à la Flêche le 31. d'Octobre.

Le Pere Mambrun.

1072. SA Diſſertation *Peripatétique* du Poëme Epique, parut à la Flêche *in-fol.* l'an 1661. après ſes Poëſies [& *in-4.* à Paris 1652.]

Ce Pere voyant que la plûpart des Modernes qui avoient traité de l'Art Poëtique n'avoient pas réuſſi à ſon goût, à cauſe de l'ignorance où il croit qu'ils étoient de la Philoſophie, s'eſt trouvé obligé en faveur du Public de reduire en Art les maximes qu'Ariſtote a données ſur l'Epopée ou le Poëme Epique, de leur donner de la méthode, & de leur preſcrire des loix comme l'Ecole des Peripatéticiens a coutume de faire à la Logique & à la Phyſique. Il dit qu'il a tenu cette méthode, parce qu'il eſt très-perſuadé qu'on ne peut point connoître

1. *Perſuaſiſſimum mihi eſt aliâ diſputandi ratione quam Peripatetica veritatem teneri non poſſe.*
Petr. Mambrun Diſſert. Peripatet. de Epico carmine

tre la vérité par une autre maniére de diſputer que celle des Péripatéticiens (1), aſſurant nettement que la vérité n'a de lieu nulle part, non pas même dans la Poëtique ſans la Philoſophie d'Ariſtote (2). *Veritas ſine Ariſtotelis Philoſophia ne in Poëtica quidem locum habet.* Ce qui a été conſidéré par pluſieurs perſonnes comme un véritable Paradoxe. Le Pere Mambrun.

Avec toute la certitude de ſa Méthode, Mr. d'Aubignac n'a point laiſſé de lui trouver quelques défauts, du moins a-t-il prétendu que ce Pere s'étoit trompé quelquefois ſur quelques points des piéces des anciens Poëtes (3).

Quoiqu'il ait affecté des maniéres toutes Peripatéticiennes ou Scholaſtiques, il promettoit néanmoins de bien parler Latin dans cette Diſſertation, & de ne rien dire qui pût choquer les perſonnes qui ont le goût délicat, & les oreilles tendres. Mais quoiqu'il ne manquât pas de facultés pour s'acquitter dignement de ſa promeſſe, il paroît qu'il ne s'en eſt pas toujours ſouvenu dans la ſuite, ou que voyant que la belle Latinité n'eſt pas toujours compatible avec le ſtyle didactique de l'Ecole des Philoſophes, il a preferé la gloire d'être clair & méthodique à celle de parler ſcrupuleuſement, & de faire du Latin châtié & poli.

Quelques uns ont jugé que le Pere Mambrun

mine pag. 336.

2. Idem ibid. part. 1. pag. 331.

3. Hedelin d'Aubign., Pratique du Théâtre livre 2. chap. 2. pag. 99. & pag. 71. de l'Ed. d'Amſt. 1715.

Le Pere Mambrun.

brun fait trop le triomphant ſur les avantages de la Langue Latine au-deſſus de la Françoiſe, & qu'il a trop affecté de rabaiſſer l'étude de la Poëſie Françoiſe pour élever la Latine. Et il ſe peut faire que les raiſons qu'il apporte pour montrer qu'il vaut mieux écrire en Latin qu'en François, ne ſont pas aujourd'hui du même poids que de ſon tems (1).

Il eſt bon de remarquer que cet Auteur étoit du nombre de ceux qui ne veulent pas qu'on croiſe ou qu'on renverſe la matiére dans le Poëme, & qui ſoutiennent qu'on doit ſuivre l'ordre hiſtorique de la narration. Il prétend avoir pour lui Ariſtote & ſes Scholiaſtes, & il ne fait point difficulté de vouloir tenir tête ſur ce point à Horace, à Macrobe, à Vida & à Jules Scaliger, ſoutenant que ni Homere, ni Virgile n'ont pas troublé cet ordre dans ce qu'ils avoient entrepris de raconter. Mais le Pere Mambrun n'eſt pas le ſeul des ſavans Critiques dans ce ſentiment.

M R.

1. Mambrun ibid. part. 2. pag. 462. vers la fin.

2. ¶. Il mourut le 4. Juin 1663.

3. Roſteau dans ſes ſentimens manuſcrits ſur quelques Auteurs que le P. Moulinet a eu la bonté de me communiquer pag. 78.

4. ¶. C'eſt apparemment ce Roſteau qui étoit en com-

MR. DE LA MESNARDIERE

(*Hippolyte Jules Pilet*) Lecteur du Roi, de l'Académie Françoiſe mort vers l'an 1663. (2)

1073. CEt Auteur a fait un Traité de la *Poëtique* [in-4. à Paris 1640.] où il parle particuliérement du Poëme Dramatique & de ſes eſpéces. La Mesnardiere.

Il s'applique ſur toutes choſes à faire connoître ce que c'eſt que la Tragédie, à en expliquer les parties, les circonſtances, la fable, les mœurs, & le langage, c'eſt-à-dire les termes & les expreſſions, & tout ce qu'ont coutume d'agiter ceux qui ont traité de la Poëtique, & il conclud par la diſpoſition du Théâtre & par la Muſique.

Le Sieur Roſteau (3) témoigne eſtimer ce travail, & il ſemble dire que Mr. d'Aubignac même ne l'a pas rendu entiérement inutile, quoiqu'il ait traité le même ſujet avec un peu plus d'éclat & qu'il ait écrit après lui. Mr. Furetiere le conſidére auſſi comme un homme qui a aſſés bien traité ſon ſujet (4). Et Mr. d'Aubignac lui-même dans la Pratique du Théâtre (5) parle de cet Ouvrage de Mr. de la Ménardiére com-

commerce de Lettres avec Coſtar. Il étoit Secretaire du Duc de Trême. Voyés le 1. volume des Lettres de Coſtar pag. 775.

4. A. Furetiere, Nouvell. Allegoriq. des troubles du R. d'Eloq. pag 91.

5. Hedelin d'Aubignac prat. du Théâtre liv. 3. chap. 9. pag. 334. & pag. 235. de l'Ed. d'Amſt. 1715.

La Mesnardiere. comme d'un Livre fait avec jugement ; il dit ailleurs (1) qu'il a bien réussi, & en un autre endroit (2) que c'est un travail docte & fort raisonnable. Enfin le Pere Frizon témoigne dans le second Livre de son Traité du Poëme page 177. que cette Poëtique de Mr. de la Ménardiere est écrite avec beaucoup de capacité & d'élégance. Cependant il se trouve encore aujourd'hui des Critiques qui auroient demandé à Mr. de la Ménardiére un peu plus de discernement & plus d'expérience.

MR. D'AUBIGNAC (*Hedelin*) (3).

Hedelin d'Aubignac. 1074. CE fut pour complaire au Cardinal de Richelieu que cet Abbé travailla à son Ouvrage de *la Pratique du Théâtre* [in-4. à Paris 1657. reïmprimé à Amsterdam en 1715. en 2. voll. in-8.], & ce fut par son ordre qu'il fit un *Projet pour le rétablissement du Théâtre François* [dans le même in-4. de 1657. il est aussi dans l'Ed. de 1715.], contenant les causes de sa décadence & les remédes qu'on y pouvoit apporter. Mais la mort du Cardinal fit avorter ce dessein, dont il ne nous a donné qu'une idée assés légere à la fin de son Traité.

Il paroit même que la Pratique du Théâtre

1. Idem livre 1. chap. 5. pag. 35. & p. 26. de l'Ed. de 1715.

2. Le même, livre 4. chap. 1.

3. ¶. François Hédelin Abbé d'Aubignac mourut le 11. Mars 1673. dans sa 81. année.

4. Hedelin d'Aubignac livre 1. de la prat. du Théâtre

tre ſe ſoit ſenti de cette diſgrace, & l'Auteur témoigne lui-même (4) que ne pouvant ſe mettre au-deſſus de ſon affliction, il s'eſt trouvé obligé d'abreger ou d'eſtropier les matiéres. Hedelin d'Aubignac.

On ne peut pas nier que ce ne ſoit un Ecrivain aſſés judicieux, & qui entendoit fort bien la Poëſie dramatique.

Il a voulu rétablir, dit-il (5), la Pratique du Théâtre ſur le goût des Anciens, ſans néanmoins s'entêter de leurs fautes. Mais il ne s'eſt attaché qu'à leur goût & à leur ſens, jugeant qu'on ne pourroit réüſſir ſi l'on vouloit ſuivre leurs maniéres qui ſeroient ridicules ſur notre Théâtre.

Il dit (6) en parlant des diſcours didactiques ou des Inſtructions, qu'il eſt le premier qui ait traité cette matiére, & qu'il y a fait des réfléxions qui ne ſont point ailleurs. Mais quand il auroit avoué qu'il a profité des leçons des Anciens, il n'en auroit pas été moins honnête-homme.

Mr. Roſteau nous apprend (7) que l'Abbé d'Aubignac étoit homme de grande étude & de bel eſprit, & que la Pratique du Théâtre eſt un de ſes meilleurs Ouvrages. Il prétend même que perſonne ne peut ſe vanter d'avoir rien fait d'égal en ce genre, qu'il connoiſſoit parfaitement le génie de la Poëſie en général & particuliérement celui

tre pag. 20.

5. Idem ibid. chap. 4. liv. 1. pag. 29. 30. & p. 19. Ed. de 1715.

6. Idem. ibid. liv. 4. chap. 5. pag. 411. & p. 288. Ed. de 1715.

7. Roſt. Sent. ſur quelques Auteurs p. 79.

Hedelin d'Aubignac.

lui de la Comédie Grecque, Romaine, Italienne, Eſpagnole & Françoiſe. En quoi ce Critique paroît avoir donné quelque choſe à l'amitié qu'il avoit pour cet Auteur.

Il ſemble que cet Abbé pour donner une belle couleur à ſon travail & pour tâcher de juſtifier ſes intentions, ait voulu nous faire croire que c'eſt un principe de Religion qui l'a porté à écrire. Il a crû devoir nous mettre en tête d'abord que les Spectacles ſont abſolument neceſſaires au Peuple pour l'inſtruire & pour l'exciter au bien. „ C'eſt en vain, dit-il, qu'on veut „ porter à la vertu les Peuples, les ames „ Vulgaires, & les Eſprits du dernier ordre „ par un Diſcours ſoûtenu de raiſons & „ d'autorités : ils ne peuvent comprendre „ les unes, & ils ne veulent pas déférer „ aux autres (1).

Mais les Peuples ſeroient bien malheureux ſi dans le Chriſtianiſme il n'y avoit pas d'autre chemin qui les conduisît à la vertu que celui du Théâtre & de la Comédie, dont cet Abbé s'eſt fait le Docteur & l'Apologiſte. Ce plaiſant debut a fait tomber ſur ce Livre le zèle & la cenſure des

1. D'Aubignac liv. 1. chap. 1. pag. 5. 6. & p. 4. Ed. de 1715.

2. Idem ibid. pag. 8. 9. 10. &c. p. 5. *& ſuiv.* Ed. de 1715.

3. A. Furetiere Nouvelle Allegorique des troubles du R. d'Eloquence, pag. 91.

4. ¶. C'eſt *Panthée* qu'il faloit écrire. *Penthée* déchiré par les Bacchantes eſt un ſujet de Tragédie bien différent, traité par divers Poëtes anciens les uns Grecs.

des Prédicateurs de l'Evangile, & ils ont eu grande raiſon de condamner les intentions d'un Eccléſiaſtique qui a prétendu tranſporter les droits & les priviléges de la Chaire au Théâtre. Hedelin d'Aubignac.

Cet Auteur ne s'eſt pas contenté de vouloir nous perſuader que la Comédie & les Spectacles ſont néceſſaires à la Religion, il a crû devoir encore y intéreſſer l'Etat & la Société civile, prétendant qu'il n'eſt rien de plus important pour le gouvernement de celui-là, ni rien de plus propre pour chaſſer l'oiſiveté de celle-ci (2).

A ces mauvais raiſonnemens près, les Cenſeurs mêmes tombent d'accord que le Traité eſt rempli de maximes utiles & raiſonnables, ſur tout ce qui regarde les regles de la Comédie (3).

Il a fait encore quelques autres piéces concernant l'Art Poëtique, comme le *Terence juſtifié*, & il a ajoûté à la fin du Traité de la Pratique un éxamen de l'*Ajax* de Sophocle, & un jugement de *Penthée* (4) qui eſt une Tragédie jouée ſous le Cardinal de Richelieu (5).

MON-

Grecs, les autres Latins. *Panthée* femme d'Abradate Roi de la Suſiane eſt le nom d'une Tragédie de Triſtan de laquelle il s'agit ici

5. ¶. Il faloit parler de ſes quatre Diſſertations touchant le Poëme Dramatique, la premiere desquelles contient l'éxamen de la Sophonisbe de Corneille, la ſeconde celui du Sertorius, la troiſiéme & la quatriéme celui de l'Oedipe du même Poëte. Le tout imprimé in-12, à Paris 1663.

MONSIEUR DE SCUDERY

(*Georges* 1) de l'Académie, mort vers 1668. (2)

LE PERE LE MOINE

(*Pierre*) Jéſuite, mort en 1671.

George de Scudery, & le Pere le Moine.

1075. ILs ont fait des Traités du Poëme Héroïque, en quoi ils ont été précédés & ſuivis de divers autres Poëtes, qui ont crû qu'il étoit de la bien-ſéance de mettre à la tête de leurs Poëmes quelque Diſſertation ſur la Poëſie.

Mais on peut dire que la plûpart de ces nouveaux Maîtres n'ont point tant ſongé à nous donner des leçons ſur la Poëtique, qu'à prévenir les objections qu'ils prévoyoient que la Poſterité ne manqueroit pas de leur faire ſur les défauts de leurs Poëmes. C'eſt pourquoi on peut conſidérer ces Ouvrages plûtôt comme des Apologies particuliéres, que comme des Traités réguliers de l'Art Poëtique.

Le Traité de Mr. de Scudery eſt à la tête de ſa Rome vaincuë ou ſon Alaric [*in-folio* à Paris 1654.] Quant à celui que le Pere le Moine a mis devant ſon Saint Louïs, Mr. Roſteau prétend qu'il eſt admirable en ce qu'il contient, ſi on en excepte

1. ¶. Il y a long-tems qu'on n'écrit plus que George.

2. ¶. Il mourut le 14. Mai 1667.

cepte quelques petites expreſſions qui ne répondent pas à la grandeur de l'Ouvrage (3).

1. MONSIEUR DESMARETS

De Saint Sorlin (*Jean*) de l'Académie (4).

2. Et MONSIEUR DE MAROLLES

(*Michel*) Abbé de Villeloin, mort en 1681.

1076. 1 DAns ce que Mr. Deſmarets nous a donné ſur les Poëtes Grecs, Latins & François, il ſemble avoir voulu établir de nouveaux principes & de nouvelles régles de l'Art Poëtique; & ſous prétexte de vouloir tirer la Poëſie d'entre les mains des profanes, il a cru pouvoir impunément attaquer ceux des anciens Poëtes qui ont toujours été les mieux reçus dans la République des Lettres; & qu'il lui étoit permis de fouler aux pieds les maximes d'Ariſtote & celles des autres Maîtres de l'Art. Mais il paroît n'avoir voulu donner de contentement qu'à ſon propre eſprit; & ſes nouvelles entrepriſes ayant été ſans ſuccès, il a fait ſans doute moins de tort à la réputation d'Homere & de Virgile qu'il a attaquée qu'à la ſienne en particulier. Desmarets de S. Sorlin.

Il faut avouer néanmoins que Mr. Desma-

3. Roſteau, Sentimens MSS. ſur quelques Auteurs pag. 67.

4. † Mort l'an 1676.

Desmarets de S. Sorlin.

marets ne peut être blâmé par les personnes équitables d'avoir voulu employer ses facultés pour tâcher de rendre la Poësie toute chrétienne, & de la restituer à Dieu, depuis tant de siécles que les Démons l'avoient usurpée. Les moyens dont il prétendoit se servir pour une si haute entreprise, n'ont point été reçus du Public, ni goûtés des Critiques judicieux, parce qu'il ne les avoit pas pris sur les régles de la prudence & du bon sens: mais on ne peut pas nier que sa fin ne fût excellente & conforme aux sentimens de la Nature, telle qu'elle étoit avant sa corruption. Il semble qu'il auroit dû faire voir d'abord le tort que l'on a eu de se prévaloir de la malice & de la corruption du cœur de l'homme, & montrer ensuite les avantages que l'on pourroit tirer des sentimens de droiture & de religion qui ne quittent jamais entiérement le fond de l'ame, quelque déréglée qu'elle puisse être, & qui sont ce que Tertullien appelle, *les témoignages d'une ame naturellement chrétienne* (1). Peut-être auroit-il par cette voie trouvé plus surement le reméde que l'on cherche à la corruption de l'esprit, & à celle du cœur qui paroît dans la Poësie profane.

Michel de Marolles.

2. Mr. de MAROLLES de son côté a fait un Traité du Poëme Epique, mais il n'a point eu beaucoup plus de vogue que l'Ouvrage de Mr. Desmarets dont nous ve-

1. V. la Pref. de Ch. Perrault sur le Poëme de Saint Paulin.

2. Nous

venons de parler. Le raiſonnement & l'érudition n'y ſont pas dans toute leur étenduë. Il avoit entrepris entre autres choſes de juſtifier Virgile ſur l'antidate ou l'anachroniſme fameux qu'il a fait pour joindre Enée à Didon. Mais le P. Labbe lui fit voir auſſi-tôt que cet anachroniſme eſt inconteſtable, comme Mr. Bayle l'a auſſi remarqué (2). Le curieux diſcours que ce Pere fit ſur ce ſujet, ſe trouve à la fin du premier Tome de ſon Chronologue François. [2. vol. *in*-4°. 1650.] Michel de Marolles.

1. LE PERE VAVASSEUR

(*François*) Jéſuite, mort en 1681.

2. Et CHARLES DE SAINT ANTOINE, de *Padouë*.

1077 1 NOus avons déja parlé du Traité du Pere Vavaſſeur ſur l'Epigramme [*in*-8°. à Paris 1678.] comme d'un Ouvrage de Critique (3), parce que la ſeconde partie eſt employée à l'éxamen de quelques Recueils d'Epigramme. Mais la premiére regarde notre ſujet; & notre Auteur a eu deſſein d'y traiter de la nature & des vertus de l'Epigramme. Le Pere Vavaſſeur.

Le P. Frizon Jéſuite témoigne qu'il s'en

2. Nouvelles de la République des Lettres tom. 1. pag. 494. 495.

3. Tom. 2. aux Critiq. Hiſt. nomb. 68. pag. 28.

Le Pere Vavaſſeur. s'en eſt acquitté avec tant de ſuffiſance & de politeſſe, qu'on n'y peut rien ajouter que les témoignages de l'admiration & des congratulations du Public.

Le Pere Vavaſſeur a mis ce Traité à la tête du Recueil de ſes Epigrammes, afin de nous donner lieu de voir s'il a bien pratiqué les maximes qu'il a voulu donner aux autres.

Charles de S. Antoine. 2 CHARLES DE S. ANTOINE a fait auſſi un Traité ſur l'Art des Epigrammes [*in*-8°. à Cologne 1650.] qui eſt eſtimé de Mr. Borrichius (1), qui dit que les préceptes qu'il en donne ſont fort conſidérables.

LE PERE LE BRUN

(*Laurent*) Jéſuite, mort en 1663.

Le Pere le Brun. 1078 LE Sieur Borrichius que nous venons de citer, dit que cet Auteur n'a point fait à la vérité beaucoup de vers, mais qu'en récompenſe il a compoſé des Régles pour l'Art Poëtique avec un jugement exquis (2). C'eſt peut-être l'opinion que les Etrangers ont du mérite de cet Auteur. Mais ceux de ſon pays qui l'ont connu de plus près, voyant que le premier (3) point eſt entiérement faux, cherchent d'autres raiſons pour ſe perſuader de la vérité du ſecond.

L'Ouvrage du P. le Brun a pour titre l'*E-*

1. Olaüs Borrichius, Diſſertation, de Poëtis pag. 314.

l'*Eloquence Poëtique*, ou *Les Préceptes de l'Art Poëtique autorisés par des exemples*, à Paris 1655. *in*-4. Il est écrit en Latin, & il est accompagné d'un autre Traité sur le même sujet, sous le nom de *Figures Poëtiques*, ou *Lieux communs de l'Eloquence Poëtique*. Le Pere le Brun.

MONSIEUR CORNEILLE

l'aîné (*Pierre*) de Rouen, mort l'an 1684.

1079. CE célébre Auteur nous a laissé trois Traités concernant l'Art Poëtique, 1. du Poëme Dramatique, 2. un de la Tragédie, & un des trois unités, de celle d'Action, de celle de Jour, & de celle de Lieu. Pierre Corneille.

Les Critiques jugent que ces Traités ne sont pas entiérement indignes d'un homme qui a élevé le Théâtre François au plus haut point où on l'ait jamais vû. On peut dire que ce sont des Réfléxions qu'il a faites sur ses propres Ouvrages, & que si dans ses Ouvrages il n'a point toujours eu égard aux maximes de ceux qui l'avoient précédé, on peut dire qu'il a disposé des Régles de l'Art comme un Maître expérimenté qui en sait faire le choix & l'application quand il le juge à propos. D'ailleurs il ne croyoit pas que l'Art Poëtique fut encore tellement perfectionné de son tems, qu'on ne pût plus y ajouter aucune régle ou

2. Ol. Borr. Dissert. 3. de Poët. ad fin. pag. 114, 3. ¶. Art. 500. §. 2.

Pierre Corneille.

ou en réformer quelques-unes de celles que les Anciens avoient faites ſelon les lieux & les tems où ils vivoient.

On peut dire encore à ſa gloire que comme Homere a été le modéle ſur lequel Ariſtote & les autres ont formé leurs régles de la Poëtique pour le genre Héroïque, les meilleures régles du genre Dramatique que nous ayons, ſont les Ouvrages de Corneille, ſur leſquels on peut hardiment faire un Art Poëtique pour ce genre.

Car quelque choſe que la Raiſon ait pû preſcrire à l'Art Poëtique, on ne peut nier que l'invention des Poëtes & le choix qu'il leur a plu de faire de certaines choſes au préjudice des autres, ne lui ayent donné ſa matiére & ſa forme, ſelon la remarque qu'en a faite le P. le Boſſu (1).

MONSIEUR NICOLE.

Pierre Nicole.

1080. L'Auteur Anonyme (2) d'un Recueil d'Epigrammes Latines & de Sentences Grecques, Latines, Eſpagnoles, & Italiennes, imprimé in-12. à Paris en 1659. a mis à la tête de cet Ouvrage une Diſſertation Latine ſur les Epigrammes qui mérite ſon rang parmi ce qui s'eſt fait de meilleur ſur l'Art Poëtique.

C'eſt un Traité de la *Beauté Poëtique*, dans lequel cet Auteur a eu deſſein de diſtinguer la véritable & ſolide beauté, d'avec la

1. René le Boſſu, Traité du Poëme Epique liv. 1. chap. 1.

2. ¶. Voyez Article 263.

la fauſſe & l'apparente. Il y éxamine d'où vient cette grande différence dans les goûts divers des Critiques ſur ce ſujet: pourquoi les chanſons des Villages & du Pont-neuf qui ſouvent n'ont rien que de déraiſonnable & de groteſque, ne laiſſent pas de plaire, au lieu que Terence, Virgile, &c. qui ſont remplis de cette véritable beauté plaiſent à peu de gens. Pierre Nicole.

Il s'applique particuliérement à découvrir cette Beauté dans le ſon & la cadence des vers & dans tout ce qui eſt de la juriſdiction de l'oreille qui eſt le juge de cette Beauté.

Mais il s'eſt borné pour la recherche de cette Beauté dans le genre Epigrammatique. Il y traite des vertus de l'Epigramme avec éxactitude & beaucoup de diſcernement. Il fait voir que le nombre des excellentes Epigrammes eſt beaucoup plus petit que pluſieurs ne ſe l'imaginent, & il met hardiment au rang des défectueuſes celles dont le ſujet eſt faux, fabuleux, équivoque, hyperbolique, déciſif ſur un point conteſté, étranger, accidentel, tiré de loin, choquant, mal-honnête, bas, vil, odieux. Il met au même rang celles qui ont de la malignité, celles qui ont des ſubtilités puériles, groteſques, & celles où les alluſions & les jeux ſur les mots paroiſſent affectés.

Le Pere Vavaſſeur a cenſuré divers endroits de cette Diſſertation, & a trouvé à re-

2. ¶. Ménage chap. 115. de l'Anti-Baillet dit très-affirmativement que le *Delectus Epigrammatum* eſt de Dom Lancelot.

Pierre Nicole. redire non-seulement à quelques-uns de ses sentimens, mais encore à quelques mots de sa Latinité (1).

LE PERE RAPIN

(*René*) Jésuite, de Tours, né l'an 1621. (2)

Le Pere Rapin. 1081. NOus avons de cet Auteur divers Ouvrages qui concernent l'Art Poëtique; comme 1. la Comparaison d'Homere & Virgile; 2. les Réfléxions sur la Poëtique; 3. la Dissertation sur l'Eglogue, &c. [dans son volume in-4. *des Comparaisons* des grands Hommes à Paris 1684]

Le premier de ces Ouvrages est un véritable Traité du Poëme Epique, & on peut dire que c'est un des plus réguliers & des plus judicieusement conduits de tous ceux qui se sont faits dans ces derniers tems sur cette matiére. Il n'a point été moins bien reçu parmi les Etrangers que chés nous. Les Anglois l'ont mis en leur Langue avec les autres Traités du même Auteur qui regardent les belles Lettres; & l'an 1684. on le vit paroître séparément traduit en Latin imprimé à Utrecht in-12.

Les Auteurs des Actes des Savans qui se publient à Leipsick en Allemagne, font de

1. Voyés le P. Vavass. Tr. de l'Epigramme.
2. Voyés Article 70.
3. Acta Eruditor. Lipsiens. Decemb. 1684. pag. 560.

4. Nou-

de grands éloges de cet Ouvrage (3). Ce Traité fait voir, disent-ils, que celui qui l'a composé est un homme d'une doctrine exquise, & qu'il est merveilleusement exercé dans la lecture des anciens Auteurs. En effet ce sont des maximes qui paroissent choisies avec discernement, & que l'Auteur a voulu établir sur la Raison, sur le bon sens, sur le goût le meilleur des Anciens, sur une longue expérience de l'Art, & sur une grande connoissance de l'esprit de l'homme. Le Pere Rapin.

On peut dire la même chose du Traité des *Réfléxions*, que M. Bayle appelle l'*Art Poëtique du Pere Rapin* (4), parce qu'effectivement c'est un des plus raisonnés d'entre les Ouvrages de cette nature. On peut dire même qu'il est un des plus universels, quoiqu'il ne soit pas un des plus gros. Car il ne renferme pas seulement le genre Epique, ou le genre Dramatique, moins encore une seule espéce compriſe sous ces genres; mais il comprend presque tous les genres de Poësies, & il leur prescrit des régles solides & judicieuses.

Nous avons rapporté ailleurs le jugement avantageux que Mr. l'Abbé Gallois a fait de ces Refléxions (5), & il y faut ajoûter celui de Mr. de Segrais (6) que ces Réfléxions sont un beau Traité, & que le Pere Ra-

4. Nouvelles de la République des Lettres de Septembre 1684. pag. 131.

5. Partie premiére des Critiques, nombre 70. pag. 32. tom. 2.

6. Préface sur Virgile nomb. 6. pag. 9.

Le Pere Rapin. Rapin n'eſt pas moins bon juge de Poëſie qu'excellent Poëte.

LE PERE LE BOSSU

(*René*), Chanoine Régulier (1).

Le Pere le Boſſu. 1081. *bis.* CEt Auteur publia l'an 1675. un gros in-12. mais fort beau Traité du Poëme Epique en ſix Livres. C'eſt un des plus conſidérables qui ayent encore été vûs ſur ce ſujet juſqu'à préſent, ſoit pour la diſpoſition & la clarté qui paroît dans ſa méthode, ſoit pour l'éxactitude qu'il a apportée dans l'éxamen de ſa matiére, ſoit enfin pour la ſolidité avec laquelle il traite les choſes mêmes qui ſembleroient en avoir le moins.

Ce Pere témoigne qu'il n'a point entrepris cet Ouvrage pour former des Poëtes à la maniére d'aujourd'hui qu'il ne connoit pas aſſés, dit-il, mais ſeulement pour ſe faire un fondement aſſuré dans le deſſein qu'il avoit d'expliquer l'Eneïde de Virgile.

Il prétend que dans cette réſolution il n'a point dû s'arrêter à tout ce que l'on a inventé en ces derniers tems, parce qu'il n'eſt pas perſuadé que ce qu'ont penſé quelques nouveaux Auteurs ſoit une raiſon univerſelle, & une notion commune que la nature devoit avoir miſe dans la tête de Virgile. Mais laiſſant à la poſtérité à décider ſi ces nouveautés ſont bien ou mal

1. ¶. Mort le 14. Mars 1680. agé de 49. ans.
2. Rem. le Boſſu, chap. 1. du liv. 1. du Poëme Epiq.

mal imaginées, il s'arrête seulement à ce qu'il a crû trouver dans Homere, dans Aristote, & dans Horace. Il a voulu les interpréter les uns par les autres, & Virgile par tous les trois, comme n'ayant qu'un même génie & une même idée de la Poësie Epique (2). Le Pere le Bossu.

LE PERE MENETRIER

(*Claude François*) Jésuite (3).

1082. NOus avons de ce Pere un Traité des Représentations de Théâtre anciennes & modernes qui se font en Musique, & que nous appellons communément *Opera*. Cet Ouvrage parut in-12. à Paris l'an 1681. & il devoit servir d'avant-goût au grand dessein qu'avoit alors cet Auteur de publier la Philosophie des images qui consiste dans les paroles, les choses, & les actions, & dont il nous a donné quelques volumes depuis ce tems-là. Le Pere Menetrier.

On ne peut pas nier que ces Représentations ne fassent partie de la Poësie Dramatique, & qu'ainsi ce Traité n'appartienne à l'Art Poëtique autant qu'à la Musique.

C'est un Ouvrage plein de recherches curieuses & assés nouvelles. L'Auteur voulant donner plus d'autorité à tout ce qu'il avance, n'a point fait difficulté de faire remonter l'origine de l'*Opera* non seulement jusqu'à David, mais encore jusqu'au tems

3. ¶. Mort le 21. Janvier 1705.

Le Pere Menetrier. tems de Moïſe & de Job, prétendant que le Livre qui porte le nom de ce dernier eſt une véritable Repréſentation Dramatique compoſée par Moyſe ou par quelque autre Ancien, pour être répreſentée devant les Iſraëlites. Il ſemble s'être étudié par la ſuite hiſtorique qu'il donne des Actions de Théâtre, à nous faire voir que ces ſortes de Repréſentations ſont enfin à leur perfection dans ces derniers tems.

MONSIEUR BORREMANS

(*Antoine.*)

Antoine Borremans. 1083. IL a fait en forme de Dialogue un Traité des Poëtes & des Prophétes, qui fut imprimé à Amſterdam en 1678. Nous en avons déja dit quelque choſe parmi les Critiques que nous ne répéterons pas ici, pour ne point ſortir de notre ſujet (1).

Il ne s'eſt pas gêné beaucoup, dit-il (2), pour faire des recherches fort ſavantes & fort rares; mais il a écrit ce qui lui eſt venu dans la penſée. Il ajoûte que telle eſt la nature du Dialogue, où l'éxactitude trop ſcrupuleuſe eſt à charge, & où la bien-ſéance ne demande pas qu'on obſerve tant d'ordre, comme il le prétend. Mais il ſemble ne s'être point ſouvenu de cette maxime, lors qu'il a chargé ſon Traité de citations, ce qui fait voir qu'il a voulu être

1. Tom. 2. part. 2. des Critiques Gramm. nombr. 586. pag. 374.

être plus éxact qu'il ne dit, quoi qu'il ait reconnu lui-même que cette méthode de tant citer de Grec & de Latin, & cette affectation d'érudition eſt peu convenable à la nature du Dialogue & de l'entretien familier. Antoine Borremans.

LE PERE THOMASSIN

(*Louis*), Prêtre de l'Oratoire (3).

1084. NOus devons à ce ſavant Homme *la Méthode d'étudier & d'enſeigner Chrétiennement & ſolidement les Poëtes, par rapport aux divines Ecritures & aux Lettres Saintes*, c'eſt-à-dire aux connoiſſances que nous acquerons dans la lecture des Peres & des Auteurs Eccléſiaſtiques. Cet Ouvrage parut en trois volumes in-8°. à Paris l'an 1681 & 1682. Le Pere Thomaſſin.

Il prétend faire voir dans ce bel Ouvrage que l'Egliſe a regardé dans les ſiécles mêmes de ſa plus grande ferveur la liberté de faire enſeigner les Poëtes par des Profeſſeurs Chrétiens, comme un des points les plus importans de ſa diſcipline & de ſa morale. Il en montre l'utilité que ces Profeſſeurs mêmes en retiroient autrefois contre le Paganiſme, ne croyant pas qu'il y eût de méthode plus commode pour faire prendre le parti du Chriſtianiſme aux Gens de Lettres & aux Philoſophes des premiers ſiécles qui feignoient de n'être point ſi touchés

2. Borrem. de Poët. & Proph. Præf.
3. Mort le 24. Décembre 1695.

Le Pere Thomaſſin

chés des miracles que des impoſtures & des infamies qui paroiſſoient dans la Religion Païenne.

Il croit que le doute où ſemblent être pluſieurs perſonnes, ſi cette lecture nous étoit autrefois licite ou utile, n'eſt venu que de la mauvaiſe maniére dont quelques-uns s'en ſont acquités. Car il n'eſt ni licite ni utile de faire cette lecture ſeulement pour paſſer agréablement quelques heures, & pour donner une vaine ſatisfaction à notre curioſité. Mais il eſt libre & utile, & il eſt même néceſſaire pour les avantages de la Religion & de la Morale Chrétienne, qu'on ne laiſſe point perdre la mémoire de tant d'ennemis que nos Ancêtres ont terraſſés, de tant de fauſſes Divinités qui avoient impoſé au monde, de tant de vices où la créance de ces Divinités avoient précipité l'Univers, de tant de Poëtes & d'autres Ecrivains qui n'ont pû défendre une ſi mauvaiſe cauſe ſans la trahir & ſans combattre la vérité, ſans donner des preuves & des armes invincibles à ſes défenſeurs, & ſans ſe défaire d'eux-mêmes.

Mais il faut avouer que le deſſein du Pere Thomaſſin regarde moins les régles de l'Art Poëtique que l'uſage que l'on doit faire de la lecture des Poëtes & de la Poëſie des Anciens. Néanmoins les Poëtes Chrétiens pourront y trouver la plûpart des maximes néceſſaires pour ſanctifier leur Muſe, quoiqu'il ſemble que l'Auteur n'ait point eu d'autre intention que d'inſtruire les jeunes gens.

Cet Ouvrage comprend ſix Livres, dans

dans le premier desquels il traite de l'utilité que l'on peut retirer de la lecture des Poëtes qui ont précédé de beaucoup les Philosophes & les Historiens; du grand credit qu'ils eurent dans le monde, & enfin des précautions qu'il faut prendre, & des régles qu'il faut garder dans cette lecture afin qu'elle puisse être utile. Le Pere Thomassin.

Dans le second il rapporte les avantages qu'on peut retirer de la lecture des Poëtes par rapport à l'Ecriture Sainte. Il y fait le plan de l'Iliade, de l'Odyssée & de l'Enéide, pour en faire voir les rapports avec l'Ecriture. Il y examine la Censure que quelques-uns des anciens Philosophes & des Peres de l'Eglise ont faite d'Homere & des Fables. Il s'y applique à faire voir que les Poëtes ont connu les vérités les plus importantes des Ecritures divines.

Dans le troisiéme il traite des personnes illustres de l'ancien Testament, dont les Païens ont fait leurs Divinités, & des fausses Divinités dont il est parlé dans les Livres de l'ancien Testament.

Dans le quatriéme il parle des Dieux naturels ou du culte de la Nature & de ses parties; des Dieux Historiques, c'est-à-dire, des Hommes qu'on a mis au nombre des Dieux. Dans le cinquiéme, il parle de la Religion des Poëtes, & dans le sixiéme de leur Morale.

Mais il semble que la corruption de nos tems, & de nos mœurs n'ait pas peu contribué à gâter les fruits que toute la France & toute l'Europe même devoit recueillir d'un Ouvrage si laborieux

Le Pere Thomaſſin.

pour ſon Auteur, & ſi utile pour le Public. Il n'a point été facile juſqu'ici de perſuader aux libertins, aux débauchés & aux eſprits volages qu'ils doivent lire les Poëtes pour y apprendre la Morale & la réforme de leurs inclinations, & pour autre choſe, en un mot, que pour ſe divertir & ſatisfaire leur paſſion. Ils ſe contentent de louer l'érudition profonde de notre Auteur, & comme s'ils craignoient de devenir honnêtes gens par la lecture de cet Ouvrage, ils tâchent de ſe défaire de ſes charmes & de ſes attraits, en nous alleguant que notre Religion nous met d'autres Livres en main que les Poëtes pour réformer nos mœurs.

Voila peut-être une des principales raiſons de la froideur & de l'averſion que quelques eſprits chagrins ont témoigné pour un Ouvrage qu'on ne ſauroit trop eſtimer.

MONSIEUR PETIT

(*Pierre*) (1).

Pierre Petit.

1085. NOus avons de cet Auteur un Traité de la *Fureur Poëtique*, qui fut imprimé à la tête du Recueil de ſes Poëſies à Paris en 1683. *in*-8°.

C'eſt un Traité fort ſingulier, & il contient des recherches ſavantes qui font connoître que l'Auteur eſt bien pénétré de ce qu'il enſeigne, & qu'il eſt également habile

1. ¶. Mort l'an 1687.

le dans la Philoſophie & dans la Poëſie.

Pierre Petit.

Meſſieurs de Leipſick qui donnent au Public les Actes des Savans, nous font concevoir une idée fort avantageuſe de cet Auteur en plus d'un endroit de leur Ouvrage, & ils diſent du Traité de la Fureur Poëtique en particulier (2) que c'eſt une Diſſertation très-élégante & très docte.

L'Ouvrage paroît ſi rempli dans ce qu'il contient, qu'il ne ſeroit pas aiſé aux Lecteurs les plus intelligens & les plus appliqués de s'appercevoir qu'on y pût rien ajouter, ſi l'Auteur n'avoit jugé à propos lui-même d'en avertir ſes amis. Mais le principal & peut-être l'unique effet de cet avis ſera ſans doute d'exciter dans les eſprits de ſes Lecteurs la paſſion de voir inceſſamment une nouvelle édition de ce Traité avec les augmentations que Mr. Petit veut bien leur faire eſperer.

Ce qui me paroît d'autant plus important, que depuis l'*Ion* de Platon, c'eſt-à-dire, depuis plus de deux mille ans, il me ſemble qu'il n'avoit preſque point paru de Traité ſi ſingulier & ſi détaché ſur ce ſujet.

Au reſte, comme Mr. Petit s'eſt conſommé dans la lecture de Platon auſſi-bien que dans celle des autres anciens Philoſophes, on doit être moins ſurpris de voir une ſi grande conformité de ſentimens & de connoiſſances entre Platon & lui. Mais loin de témoigner contre les Poëtes le chagrin que Platon a fait paroître contre

2, Acta Eruditor. Lipſ. ann. 1684. tom. 3. pag. 329.

Pierre Petit. tre eux, il a bien voulu même augmenter leur nombre, & faire voir qu'il connoiſſoit les effets de cette *Fureur Poëtique*, autant par ſa propre expérience que par les écrits des Anciens.

LE PERE FRISON

(*Leonard*) Jéſuite du Périgord, né en 1628.

Le Pere Friſon. 1086 CE Pere publia en 1682. trois Livres du *Poëme* à Bourdeaux dans le deſſein de donner de nouvelles régles de l'Art Poëtique, ou de rendre quelques-unes de celles des Anciens proportionnées à la portée de la jeuneſſe d'aujourd'hui.

Car voyant que de tous ceux qui avoient traité de cet Art avant lui, les uns l'avoient fait trop généralement ou trop ſuperficiellement; les autres s'étoient élevés trop haut, & y avoient mêlé trop d'érudition: il a cru devoir travailler pour l'utilité des enfans & des commençans, & qu'ainſi il devoit s'accommoder à leur capacité, en tenant un milieu entre ces deux extremités.

Il s'applique particuliérement à traiter du genre Héroïque, il ne touche le Lyrique & l'Elégiaque qu'en paſſant. Il dit qu'il n'a voulu rien dire du Dramatique, parce qu'on ne peut rien ajouter à ce qui s'en

1. Leon. Friſ. præfat. ad libr. de Poëmat. Idem in Opere pag. 84. 85. & in indice.

G.

s'en eſt dit dans ces derniers tems. Le Pere Friſon.

Dans ſon premier Livre il traite de la matiére, de la forme, & de l'invention Poëtique: dans le ſecond de la diſpoſition & des parties: dans le troiſiéme de la diction Poëtique, de la ſtructure des vers, de leur nombre & de leur meſure.

Il a tâché de reduire ce qu'il dit de l'Epopée, en ſorte qu'il pût répreſenter l'Iliade, l'Odyſſée, & l'Enéide en une eſpéce de petit tableau pour les proportionner à la pétiteſſe des enfans (1).

Son deſſein principal a été de rendre ſa Poëtique chrétienne, de découvrir les moyens de traiter les myſtéres de notre Religion, de former des Poëtes chrétiens, & de ruiner les ſentimens de ceux qui prétendent que les ſujets qui ſont ſimplement pieux ou purement miraculeux ne ſont point propres pour la Poëſie.

Il ne paroît pourtant pas ſi difficile qu'étoit Mr. Deſmarets, qui ne vouloit point de compoſition avec les anciens Poëtes. Car loin de rejetter les inventions & les expreſſions des Anciens, il veut qu'on les imite, & il propoſe les moyens de le faire à la fin de ſon Ouvrage où il donne des éxemples de parodies qu'on peut faire ſur tout ce qu'on peut appliquer à notre Religion. De ſorte que la Poëſie chrétienne ſelon lui conſiſteroit dans l'imitation des meilleurs Poëtes de l'Antiquité auſſi bien-

G. Becan. Epiſt. Dedicat. ad B. Virginem poſt Sidron Hoſſch. Poëm.

Le Pere Friſon. bien que dans celle des actions de l'homme.

Dans l'intention que le Pere Friſon a eue de ne s'attacher qu'à ce qu'il y a de plus utile & de plus agréable dans l'Art Poëtique, il a cru devoir ſe ſervir beaucoup de Ciceron, ſelon que l'a remarqué Mr. de la Roque (1) ſoit pour l'érudition, ſoit pour le ſtyle. Ce qui fait, dit-il, que ce Traité n'eſt pas compoſé ſéchement à la façon des Livres Didaſcaliques, mais qu'il tient beaucoup de l'air des Traités oratoires du Maître de l'Eloquence. Néanmoins il ne s'eſt pas tellement donné à Ciceron dont il a pris l'Orateur pour ſon modéle, qu'il ne ſe ſoit auſſi appliqué fortement à imiter Quintilien dans ſes Inſtitutions pour ſa maniére de traiter (2). Et l'on peut ajouter que la quantité & la qualité des morceaux de vers qu'il y inſere pour ſervir d'éxemples, ne ſert pas de peu pour interrompre & diverſifier ſon ſtyle Didactique.

MONSIEUR DESPREAUX

(*Nicolas Boileau*), Pariſien. (3)

Boileau Deſpreaux. 1087. OUtre un Diſcours ſur la Satire, nous avons de lui un Art Poëtique en vers, diviſé par quatre Chants ou quatre Livres.

On peut dire de cet Ouvrage le contraire de celui du Pere le Boſſu, & que comme

1. Journal des Savans du 3. Août de l'an 1682.
2. Leon. Friſ. ibid. ut ſupr.

ne nous n'avons encore eu perſonne qui ait mieux connu que Mr. Deſpreaux le génie de la Poëſie moderne, & qui par conſéquent ait pû mieux découvrir les bonnes & les mauvaiſes qualités des Poëtes de ces derniers ſiécles, perſonne n'a pû mieux réuſſir que lui à nous donner les régles d'un nouvel Art Poëtique. Boileau Deſpreaux.

Cet Ouvrage ne laiſſe pas d'être formé ſur le goût des Anciens; & quoi qu'il ſemble qu'on n'y retrouve point toutes leurs maniéres dont on a crû pouvoir ſe diſpenſer dans les derniers ſiécles, il paroît aſſés néanmoins qu'il a jetté les fondemens de ſon Art ſur les maximes des anciens Maîtres, en ſe reſervant pourtant le droit de les réformer ou de les ajuſter à nos uſages, dans les endroits mêmes où il ſemble qu'il n'a ſongé qu'à les traduire.

Il eſt difficile de rien ajoûter à l'adreſſe avec laquelle il a fait cette union, & l'on peut hardiment produire cet Ouvrage pour faire voir que les régles nouvelles ne détruiſent nullement celles de nos prémiers Maîtres, mais qu'elles peuvent ſervir à les perfectionner; & pour montrer qu'il y a de l'injuſtice à vouloir condamner les Ouvrages de ceux qui n'ont pû prevoir les caprices des Modernes.

D'un autre côté, il eſt aiſé de remarquer par cet Art Poetique, que ces derniers venus n'ont peut-être eu gueres moins d'eſprit que les Anciens; que dans les choſes qui dépendent du choix & de l'invention,

31 Voyés Article 140.

Boileau Despreaux.

tion, ceux-là peuvent avoir auſſi des imaginations qui ſoient juſtes & heureuſes comme en ont eu ceux-ci ; & que perſonne ne doit trouver mauvais que les uns & les autres ayent ſuivi dans leurs imaginations le génie des tems où ils vivoient, des Etats dont ils ſuivoient la police, des mœurs & des coutumes qui étoient en uſage chés eux, de la Langue qu'ils parloient & de la Religion même à laquelle ils étoient attachés.

Au reſte l'habileté, la délicateſſe, & la ſolidité de jugement n'éclatent pas moins dans cet Ouvrage, que dans les autres qui nous ſont venus du même Auteur ; quoi qu'il ſemble que Mr. Deſmarets & Monſieur Pradon ayent voulu rapporter toutes ces bonnes qualités à Horace, à Scaliger, à Vida, & aux autres Auteurs que Mr. Deſpréaux a ſuivi dans cet Ouvrage (1).

Mademoiſelle LE FEVRE,

Autrement Madame DACIER (2)

De Saumur, fille de Tanneguy, Originaire de Caën.

Madame Dacier.

1088. CEtte Demoiſelle a mis à la tête des trois Comédies de Plaute, qu'elle a traduites en notre Langue avec des

1. Il devoit dire : *qu'ils vouloient que Mr. Deſpréaux eût ſuivi dans cet Ouvrage*, car en 1675. Deſpréaux déclara ſolennellement qu'il n'avoit jamais lu Vida, & je crois

des Remarques [*in*-12. 3. vol. 1683.], une curieuſe Diſſertation en forme de Préface touchant la Poëſie Dramatique & le Théâtre des Anciens. Elle y recherche avec éxactitude l'origine de ces ſortes d'Ouvrages, leurs accroiſſemens, & les divers changemens qui leur ſont arrivés. Elle y traite de la vieille Comédie, de la moyenne, & de la nouvelle, de la Satire, & de toutes ſortes de Repréſentations de Théâtre. Mais on ne peut pas nier que Terence n'ait eu quelque choſe à ſouffrir de la tendreſſe & de l'inclination particuliére de Mademoiſelle le Fevre pour Plaute. Madame Dacier.

On peut mettre encore au rang des Ouvrages qui regardent l'Art Poëtique l'éxamen ſelon les régles du Théatre qu'elle a fait, non ſeulement de l'Amphitryon, du Rudens & de l'Epidicus de Plaute, mais encore du Plute & des Nuées d'Ariſtophane. Et il n'y a pas une de ces piéces qui ne faſſe connoître quel eſt le fonds de la doctrine, & la certitude de l'expérience que Mademoiſelle le Fevre a acquiſe dans tout ce qui regarde les belles Lettres & l'Antiquité.

LE PERE DE MOURGUES.

1089. CE Pere publia en 1684. un Traité de la Poëſie Françoiſe [*in*-12.], où l'on voit qu'il deſcend juſques dans Le P. de Mourgues.

trois de plus qu'il ne s'étoit pas trop rompu la tête à lire Scaliger.

2. ¶. Morte le 17. Août 1720. âgée de 67. ans.

Le Pere de Mourgues.

dans un détail des moindres choſes qui peuvent regarder ſon ſujet, ſelon le rapport de Mr. de la Rocque (1), qui ajoûte qu'il ne s'étoit juſqu'ici rien trouvé de plus ample ſur ce ſujet.

Il y décide tout ce qui peut faire difficulté, tant ſur la rime & le nombre des ſyllabes, que ſur l'arrangement des Vers, & il appuye ſes Réfléxions par des autorités priſes des Ecrivains les plus célébres, comme l'a encore remarqué le même Auteur.

LE SIEUR RENALDINI

(*Charles*) né en 1615. Profeſſeur à Padouë reçu l'an 1665.

Charles Renaldini.

1090. LA troiſiéme & derniére partie de ſon premier Tome de Philoſophie, comprend ſa Poëtique qu'il a expoſée par Diſſertations. Ce qui fut imprimé à Padouë en 1681. in-folio.

Il s'eſt appliqué particuliérement à la méthode & à la netteté, pour donner de l'ordre & de la ſuite à ſa matiére.

Pour faire mieux connoître la nature de cet Art, il s'applique d'abord à faire la diſtinction de la Poëtique d'avec la Poëſie, & de la Poëſie d'avec le Poëme. Enſuite il traite de la meſure, de l'imitation & de ſes défauts, de l'origine & des cauſes de la Poëſie, & de la fureur Poëtique. Il paſſe enſuite à la fiction Poëtique, à la fable, aux proprietés du Poëme, aux mœurs &

1. Journal des Savans du 22. Janvier 1685.

& à l'expreſſion ou au ſtyle. Dans la derniére Diſſertation, il traite de divers gentes de Poëſie, de toutes ſortes de Drames, de la Tragédie, de la Comédie, de l'Epopée, de l'Eglogue, de la Satire, du Roman, de l'Elégie, de l'Epigramme, de l'Epitaphe, & de l'Eloge (2). Charles Renaldini.

Liſte de divers autres Ouvrages ſur l'Art Poëtique, que j'ai vûs cités avec approbation par ceux qui ont eu occaſion d'en parler dans leurs Ecrits, mais dont je n'ai point trouvé de jugemens aſſés précis pour en faire des Chapitres à part.

1091. I. DIEGUE GARZIA DE RENGIFO, ou plûtôt Jean Garze de R. Jéſuite Eſpagnol, Regent au College d'Avila, publia ſous le nom de ce Diegue l'*Art Poëtique Eſpagnol* en Langue vulgaire à Salamanque l'an 1592. in-4. C'eſt un Ouvrage fort approuvé & qui a été loué par Meſſieurs de Port-Royal dans la partie de leur Grammaire Eſpagnole, qui regarde la Poëſie de ceux de la Nation en leur Langue.

II. ALPHONSE LOPEZ de Valladolid Médecin, qui vivoit ſur la fin de l'autre ſiécle, étoit un fort méchant Poëte à la vérité, mais il ne laiſſoit pas de bien ſentir la bonté des vers. Comme il n'eſt pas fort extraordinaire de ſavoir juger d'une choſe quoiqu'on ne la puiſſe pas faire, on ne doit pas être ſurpris d'apprendre que ce Lo-

2. Acta Eruditor. Lipſienſ. ann. 1682. pag. 173. 174.

Lopez ait fait un gros Traité in-4. de l'Art Poëtique imprimé à Madrid l'an 1596. ſous le titre de *Philoſophia antigua Poëtica* en Langue vulgaire. Et cet Ouvrage joint & confronté avec ſon Poëme Eſpagnol de *Pelage*, fait voir en effet qu'il eſt plus aiſé de donner des régles & des leçons aux autres, que de les mettre ſoi-même en pratique, comme le judicieux Nicolas Antonio nous l'aſſure de ce Lopez.

III. GEORGE FABRICIUS Allemand de Kemnitz, a fait ſept Livres de l'*Art Poëtique* en Latin, imprimés en diverſes Villes d'Allemagne [*in*-8. 1589.], où l'on trouve beaucoup de lecture, à la façon des Savans du Pays.

Il a fait encore diverſes *Comparaiſons des Poëtes Latins* tirées de la Critique de Jules Scaliger. Sans parler d'un autre Recueil de divers Auteurs publié ſous le titre de l'*Abregé de l'Art Poëtique* imprimé à Geneve l'an 1592. Les principaux de ces Auteurs ſont ce Fabricius & Scaliger.

IV. LOUIS DOLCE Italien de Veniſe a fait un Traité en Langue vulgaire de la Poëſie Italienne, que pluſieurs eſtiment autant que le *Tempo*, qui avoit écrit avant lui ſur le même ſujet. Il a fait encore un Diſcours ſur la Satire, ſans parler de ce qu'il a donné auſſi en ſa Langue ſur les Satires & l'Art Poëtique d'Horace, & de ſes Commentaires ſur l'Arioſte qui appartiennent auſſi à l'Art Poëtique.

* *Eſpoſitione de i vocaboli difficili in Orlando Furioſo de l'Arioſto* in-4. *Venet.* 1550. — *Oſſervationi nella volgare lingua*, in-8. *Venet.* 1530.

V.

V. LAURENT GAMBARA de Breſſe (qui mourut l'an 1586.) a fait un Traité Latin de la maniére de rendre la Poëſie parfaite, imprimé à Rome in-4. l'année de ſa mort. Il prétend faire voir dans cet Ouvrage qu'il y a une obligation indiſpenſable à tout Poëte, ou à tout Verſificateur & Rimeur ſe diſant Poëte, de retrancher non ſeulement tout ce qui peut être malhonnête, laſcif & libertin dans les vers, mais encore tout ce qui ſent la Fable & le culte des fauſſes Divinités.

VI. JACQUES DE BRUGG ou PONTANUS Jeſuite de Boheme fort verſé dans les Humanités, & plus capable de juger des bons vers que d'en faire, a donné en Latin trois Livres d'*Inſtitutions Poëtiques* qui ont été bien reçuës du Public, comme il paroit par les diverſes éditions qui en ont été faites en Allemagne & en France. Il a fait encore un Traité ſur cet Art ſous le titre de l'*Apprentiſſage de la Poëtique*. Pontanus mourut à Ausbourg le 25. Novembre de l'an 1626. âgé de 84. ans. Ce que j'ai voulu marquer de lui comme de Gambara, parce que je n'aurai point occaſion de parler d'eux parmi les Poëtes, quoiqu'ils ayent fait des Poëſies l'un & l'autre.

* *Floridorum Libri VIII. Poëticarum Inſtitutionum Libri III.* in-8. *Ingolſtad.* 1602.

—— *Attica Bellaria, ſeu litteratorum ſecundæ menſæ, ad animos relaxandos III. Partib.* in-8 *Aug. Vind.* 1620.

VII. GEORGE SABINUS Allemand Profeſſeur à Francfort ſur l'Oder, qui étoit en réputation de faire d'aſſez bons

vers, a composé un Traité en forme de Préceptes pour apprendre à faire des vers à l'imitation des Anciens. Et l'on peut dire à la recommandation de cet Ouvrage qu'on a bien voulu s'en servir dans la France au siécle passé.

* *De carminibus ad Veterum imitationem artificiosè componendis* in-8. *Paris.* 1580.

VIII. Il paroît aussi que l'on a estimé l'Institution Poëtique de JEAN BUCHLERUS Allemand, & l'Abregé des Maximes de cet Art par CONRAD BACHMAN aussi Allemand. L'Art Poëtique de FRANÇOIS DE MACEDO Portugais alors Jésuite, celui de VITUS DE BERING Danois, & de quelques autres Auteurs dont la Liste ne pourroit qu'ennuyer le Lecteur.

IX. Il en faut pourtant distinguer ce que CAMPANELLA fameux Dominicain a fait sur ce sujet dans sa Philosophie raisonnable, dont la Poëtique fait une cinquiéme partie.

X. Le Traité qu'on attribue à FAMIANO STRADA célébre Jésuite Romain, & qui est compris en cinq Livres, quoiqu'il n'en soit point parlé dans les Recueils Bibliothecaires de la Societé.

XI. Celui de JACQUES MASENIUS Allemand qui parut l'an 1661. sous le titre *Palæstra Eloquentiæ ligatæ.*

XII. Le Traité que Mr. VOSSIUS le jeune a fait *Du Chant des Poëmes, de la force & des vertus du nombre & de la cadence* imprimé à Oxford depuis quelques années. ¶. 1673.

XIII.

XIII. La *ſeconde Plume* de Monſieur CARAMUEL DE LOBKOWITZ, c'eſt-à-dire le Tome qui contient ſes *Rhythmiques* qui fut imprimé in-folio l'an 1665. à Saint-Angelo, qui étoit ſa maiſon de campagne dans ſon Dioceſe de Campagna au Royaume de Naples; puis en 1668. dans la Ville même de Campagna augmenté de deux fois plus que la premiére édition. Il traite dans ce Tome de la quantité diſcréte, & il repréſente les idées des nombres qui peuvent être communes à toutes ſortes de Langues.

La troiſiéme *Plume* du même CARAMUEL ou ſon troiſiéme Tome imprimé à Rome l'an 1663. *in-folio*, dans lequel il traite de la quantité continuë des ſyllabes, de la durée & de la meſure de la prononciation, où il a fait l'ingénieux à outrance dans le rafinement ſur ce qui concerne tous les ſecrets vrais & chimériques de la verſification, & où il a formé divers Labyrinthes d'où il n'eſt pas trop bien ſorti lui-même.

XIV. Enfin s'il ne s'agiſſoit que de faire un ſimple catalogue des Traités ſur l'Art Poëtique de diverſes Langues & Nations différentes; j'aurois pu rapporter pour la Poëſie des Hébreux les Traités de *Jean Gabriel Drechſler*, imprimés à Leipſick *in*-8. en 1672. de *Théodore Ebert* imprimés à Leipſick en 1628. 1640. 1662. de *Laurent Fabricius* imprimés à Wittemberg *in*-8. en 1626. de *Laurent Friſius* imprimés à Coppenhague *in*-4. en 1672. de *Gilbert Genebrard* imprimés à Paris *in*-4. en 1587. de *Fran-*

François Gomarus imprimés à Leyde *in*-4. 1641. d'*Antoine Jourdain*, Jéſuite, dont on dit que l'Ouvrage n'a pourtant pas été encore imprimé.

Pour la Poëſie des Grecs, j'aurois pû auſſi ajoûter les Traités ſinguliers de *Jean Volandus* en quatre Livres imprimés à Leipſick en 1613. *in*-8. d'*Abdias Prætorius* imprimés à Wittemberg en 1561. 1572. *in*-8. de *Chriſtofle Helvicus* à Gieſen en 1610. *in*-8. à Nuremberg en 1623. de *Proclus* dont la Chreſtomathie a été traduite & commentée par *André Schott*, Jéſuite, des Peres *Jacques Gretſer*, *Pierre Halloix*, *Nicolas Cauſſin*, *Philippe Labbe* Jéſuites, & de pluſieurs autres qui ont traité auſſi-bien de la Proſodie & de la verſification Grecque que de la Poëtique.

Mais il ſeroit moralement impoſſible de rapporter tous ceux qui ont traité ſinguliérement de la Poëſie Latine, & il eſt encore plus aiſé d'en faire des amas qu'un choix & un diſcernement.

Pour ce qui eſt de la Poëſie en Langues vulgaires, quoique j'en aye rapporté aſſés de Traités pour ſatisfaire le Lecteur, j'aurois encore pu ajouter aux François les Traités de *Thomas Sibillet*, de *Pierre de la Ramée*, & de *Pierre de Ronſard*, *&c.* aux Italiens *Girolamo Bruſoni*, *Franceſco Patrizio*, *Giovan Battiſta Pigna*, *Tomaſo Stigliani*, *Camillo Pellegrino*, *Giulio Camillo Delminio*, *Anſaldo Ceba*, *Lelio Guidiccioni*, *Giuſeppe Battiſta*, dont la Poëtique ne parut qu'en 1676. *Jean Baptiſte Giraldi*, *Jaſon de Nores*, qui outre ce qu'il

qu'il a fait contre le Verat ou l'Auteur du *Paſtor Fido*, a donné une Poëtique, un Traité des cauſes des progrès que la Comédie, la Tragédie, & le Poëme Epique ont reçus de la Philoſophie, & une explication de l'Art Poëtique d'Horace, &c. Aux Eſpagnols *Miguel Sanchez de Viana*, *Vicente Eſpinel*, *Luis Alonſo de Carvalho*, *Geronimo de Mondragon*, *Gonçalo Argote de Molina*, *Manuel Faria de Souſa*, &c.

Je finirai par un Traité de la Poëſie Allemande écrit en Langue vulgaire par le Sieur *Daniel George Morhofen* & imprimé à Kiel *in*-8°. l'an 1682. Meſſieurs de Leipſick qui nous en ont fait un Extrait dans les Actes de cette année (1), diſent que l'Ouvrage ſe diviſe en trois parties, dont la premiére regarde généralement la Langue Allemande, la ſeconde traite de la Poëſie des Allemans & de leurs Poëtes, & la troiſiéme de leur Art Poëtique. Les cinq premiers chapitres de la ſeconde Partie, ſont employés à traiter de la Poëſie des autres Nations de l'Europe en Langues vulgaires. Dans le premier, il parle de la Poëſie Françoiſe qu'il établit la plus ancienne de toutes dans les Provençaux & les Languedochiens. Dans le ſecond, il traite de la Poëſie Italienne qu'il fait venir de la Françoiſe. Dans le troiſiéme, de l'Eſpagnole, à laquelle il ne paroît pas beaucoup favorable. Dans le quatriéme, de l'Angloiſe qu'il dérive de la Langue des anciens Saxons ; & dans le cinquiéme,

1. Page 271. ann. 1682.

me, de la Flamande ou Teutonique qui n'eſt pas différente de l'Allemande d'aujourd'hui. Le reſte de cette ſeconde partie eſt employé à faire voir l'antiquité de la Poëſie Allemande à laquelle il donne trois âges, dont le premier commence aux Germains dont parle Tacite, le ſecond à l'Empereur Charlemagne qu'il fait Poëte Allemand, & le troiſiéme à Martin Opitius qui vivoit dans notre ſiécle.

La troiſiéme partie de l'Ouvrage de Mr. Morhofen comprend les préceptes de l'Art, & l'examen de diverſes objections que Meſſieurs Voſſius (*Iſaac*), Deſmarais (*Roland*), & Sluſius ont formées ſur les difficultés qu'il ſe trouve dans la Langue Allemande pour la belle Poëſie.

JUGEMENS DES SAVANS,

SUR LES PRINCIPAUX OUVRAGES DES POETES.

PREMIERE PARTIE.

MOYSE

Legiſlateur & Gouverneur des Iſraëlites (1).

1092 IL ſemble que ce ſoit faire honneur à la Poëſie & aux Poëtes chrétiens de leur donner un Chef de leur Profeſſion, qui ait été auſſi de leur Religion, afin de ne

1. ¶. Mort dans la cent-vintiéme année de ſon âge, 1491. avant Jeſus-Chriſt.

Moïſe. ne point laiſſer aux Gentils la gloire qu'ils ſe ſont attribuée d'avoir été les Auteurs de cet Art merveilleux.

C'eſt ce qui ſe rencontre inconteſtablement en la perſonne de Moïſe, à qui pas un Critique, ce me ſemble, n'a refuſé juſqu'ici la qualité de Poëte, ſoit qu'il ait écrit en vers, ſoit qu'il n'ait écrit qu'en Proſe. Il a conſacré cet Art pluſieurs ſiécles avant qu'Homere en eût fait un uſage profane; & il en a honoré la Vérité éternelle, avant que celui-ci ſe fût fait conſidérer comme le pere de tout ce qu'il y a de menſonges & d'infamies dans les Fables & dans la Religion Païenne.

Nous avons de la Poëſie de Moïſe le Cantique du Deuteronome (1), & le Livre de Job, dont il eſt l'Auteur, ſelon toutes les apparences. S. Jerôme dit qu'il n'y a rien de plus beau que ce Cantique, ni rien de plus accompli que le Livre de Job pour la Poëſie-même; & il ajoute ſur la foi de Joſeph & d'Origène, qu'ils étoient compoſés en vers Héxametres & Pentametres (2).

Les Interprétes de l'Ecriture & les Critiques ſacrés n'ont pas manqué de faire à l'envi les éloges de ces deux piéces divines, & le reſpect qui eſt dû à l'Ecriture Sain-

1. C'eſt le 32. chapitre du Deuteronome.
2. Hieronym. præfat. in Chronic. Euſeb.
3. L. Thomaſſ. Method. d'étud. & enſeigner Chrétien. les Poëtes, liv. 1. part. 1. chap. 6. num. 4. 5. pag. 68. 69.
4. Ger. Jo. Voſſ. in Inſtitutionibus Poëtic. Horatius

Sainte nous donne ſcrupule de tranſcrire ces témoignages glorieux dans un Recueil dont la ſuite doit être preſque toute profane. Moïſe.

L'ignorance où nous ſommes de la véritable meſure & de la cadence des Vers qui étoient en uſage parmi les anciens Hébreux ne nous empêche pas de reconnoître, que l'air, l'eſprit, & la majeſté de la véritable Poëſie y regnent par tout. Il n'y a même aucune néceſſité que ces Ouvrages ayent été mis en Vers, pour pouvoir être conſidérés comme des Oeuvres Poëtiques, comme l'a très-bien remarqué le Pere Thomaſſin (3). Ce n'eſt pas la ſeule verſification qui fait les Poëtes, & les Critiques ſont convenus de dire (4) que la Poëſie n'eſt pas toujours liée ni renfermée dans la meſure & le nombre des pieds.

On peut mettre de la Proſe en Vers qui ne ſera rien moins que de la Poëſie, parce qu'elle n'aura rien de ce tour particulier, ni de cette élevation ſinguliére, ni de ces expreſſions vives, ni de ces figures hardies, & ſurprenantes de la véritable Poëſie. Et nous verrons dans la ſuite de notre Recueil un grand nombre d'Ouvrages Hiſtoriques, Philoſophiques, & Théolo-

tius Satir. 4. libri 1. ſic habet.

Neque enim concludere verſum
Dixeris eſſe ſatis; neque, ſi quis ſcribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc eſſe Poëtam,
Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque os
Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem.

Moïſe. logiques en Vers, qui n'ont pourtant pas acquis le titre de véritables Poëtes à leurs Auteurs (1).

Au contraire perſonne n'ignore que toutes les beautés particuliéres de la Poëſie ne ſe puiſſent trouver en un diſcours où les régles des vers ne ſeront nullement obſervées, & l'on convient que c'eſt véritablement de la Poëſie plutôt que de la Proſe, comme ſont la plupart de nos Romans, & quelques Dialogues de Platon, que quelques-uns ont mis au rang des Poëtes pour ce ſujet (2).

Or il n'y a perſonne qui ne reconnoiſſe, que les Ouvrages de Moïſe, dont nous parlons, ſont remplis de ces expreſſions énergiques, de ces images vives & ſinguliéres, de ces tours hardis & ſurprenans, & de ces riches deſcriptions qui ſont auſſi peu convenables aux autres Ecrivains, qu'elles ſont propres aux Poëtes (3).

LE PERE Meneſtrier au Traité des Repreſentations en Muſique témoigne que le Livre de Job eſt une Piéce Dramatique, & d'autres Critiques l'ont auſſi conſidéré comme une Comédie ſainte, faite pour l'inſtruction & la conſolation des Iſraëlites durant leurs voyages & leur ſejour au deſert d'Arabie.

JE ne parlerai pas de David, ni de Salomon, ni d'aucun des autres Auteurs ſacrés

1. Quintilian. Inſtitution. Oratoriar. Voſſ. in libr. de Arte Poëtic. non ſemel.
2. Thomaſſin, au livre cité nombr. 8. pag. 70.
3. Idem ibid.

crés qui ont écrit en vers, parce que la distinction qui leur eſt dûë m'empêche de les comprendre dans mon deſſein, & je n'aurois pas même parlé de Moïſe, ſi je n'avois crû qu'il étoit bon d'avertir le Lecteur que la Poëſie étoit originairement conſacrée au culte du vrai Dieu. Moïſe.

DES POETES GRECS.

HOMERE,

Dont on ne connoît ni le tems ni le pays, appellé *Meleſigene* de ſon vivant.

1093. IL faut ſuppoſer qu'Homere n'eſt nullement un fantôme, quelque avantage que les défenſeurs de cette imagination pretendent tirer de l'incertitude où nous ſommes du pays qui lui a donné la naiſſance, même après le curieux Traité que Leo Allatius a fait ſur ce ſujet [*de Patria Homeri* in-8. à Lyon 1640.] & du tems auquel il a vécu, nonobſtant toutes les Hiſtoires que les Anciens & les Modernes ont faites ou forgées de ſa vie. Homere.

Ce qu'il y a de plus certain, c'eſt que l'on convient qu'il eſt le plus ancien de tous les Poëtes Profanes, dont les Ouvrages ſoient venus juſqu'à nous. Car on n'ignore pas que ce que nous avons ſous les noms d'*Orphée* & de *Muſée* n'eſt que le fruit

Homere. fruit de l'impoſture des tems poſtérieurs (1).

Nous avons ſous le nom d'Homere les Poëmes de l'*Iliade* & de l'*Odyſſée* qui lui ont mérité l'admiration & les éloges de toute la Poſtérité. Comme il n'eſt pas poſſible de les renfermer en un ſeul volume, je me reduirai à un petit nombre de ceux que je croirai pouvoir contribuer quelque choſe à l'idée que nous devons avoir de ce Poëte.

§. 1.

Des Jugemens avantageux qu'on a portés d'Homere.

Platon qui paroît d'ailleurs ne lui avoir point été fort favorable, tombe d'accord qu'il eſt le plus excellent & le plus *divin* de tous les Poëtes, & qu'il a mieux traité que tous les autres toutes les choſes qu'il a entrepris d'écrire (2). Dans un autre endroit il reconnoît qu'il eſt le Chef de tous les Sages & Philoſophes, & il l'appelle le Prince de tous les Tragiques (3). Il dit même ailleurs que les Ouvrages d'Homere renferment toute la Philoſophie divine & humaine (4).

Ariſtote qui ſemble avoir éxaminé cet Auteur avec plus d'éxactitude que Platon, dit

1. Ger. Jo. Voſſius de Poëtis Græcis cap. 2. pag. 8. 9.
2. Plato in Dialogo Ione, tom. 1. oper. pag. 530.
3. Idem in Theæteto, p. 152. 153. t. 1.
4. Idem in libro de ſummo bono, & ex eo Tarq. Gallutius Orat. 1. de Virgilii allegoria pag. 212.

dit (5) qu'il a toutes les parties neceſſaires à un Poëte accompli, & que cela paroît également dans l'Iliade & dans l'Odyſſée, quoique ces deux Poëmes ſoient d'une Conſtitution toute différente. Il ajoute qu'il eſt le ſeul des Poëtes qui ait bien connu ſon ſujet, & qui n'en ſoit pas ſorti (6). Il prétend même que de tous ceux qui avoient paru juſqu'à ſon tems, il n'y a que lui qui mérite le nom de Poëte, non pas ſeulement pour avoir mieux écrit que les autres, mais particuliérement pour avoir introduit l'imitation pour le genre Dramatique, ayant été le premier, dit-il, qui ait établi la forme & les perſonnages de la Comédie, qui ait retranché tout ce qui eſt capable de deshonorer les perſonnes, & qui ſe ſoit contenté du ridicule pour la repréſentation (7). Homere.

Les autres Critiques qui ont ſuivi ces deux Philoſophes parmi les Grecs & les Romains (8) n'en ont pas jugé moins avantageuſement. Patercule qui ſavoit aſſés bien l'art de faire des Portraits (9) nous dépeint Homere comme le plus éminent Génie qui eût jamais paru juſqu'alors, qui a été ſans éxemple, & qui a mérité ſeul le nom de Poëte pour la grandeur de ſes Ouvrages & l'éclat de ſes Vers. Il dit que comme il n'avoit eu perſonne avant lui qu'il

5. Ariſt. de Poët. c. 24. p. 70. edit. in-12.
6. Ibid. pag. 72.
7. Idem de Poëtic. c. 4. pag. 10.
8. Cicero, Vitruvius, Aul. Gell. Athenæus, Macrob. &c.
9. Vellejus Paterc. l. 1. Hiſtor. c. 5.

Homere, qu'il put imiter, il ne s'étoit auſſi trouvé perſonne après lui qui eût été capable de le ſuivre, & qu'il n'eſt pas poſſible de rencontrer depuis Homere & Archilochus un homme qui puiſſe ſe vanter de donner la perfection à une choſe, dont il aura été lui-même le premier Auteur.

Plutarque dans un diſcours qu'il a fait exprès ſur Homere (1), ou du moins qui lui eſt attribué, s'étend fort au long ſur ſa grande érudition, & la connoiſſance univerſelle qu'il prétend qu'il avoit de toutes les Sciences: & quoique dans tout ce Traité il n'entre point dans ce qu'il y a de plus eſſentiel au Poëme, il ne laiſſe pas de nous donner une grande idée de ſon caractére, & de nous faire aſſés concevoir quelle pouvoit être l'étenduë de ſon vaſte génie.

Le même Auteur a fait un autre Traité de la lecture des Poëtes où il louë Homere d'une ſageſſe tout à fait ſinguliére (2), & il dit qu'il en a donné des preuves ſuffiſantes par l'attache qu'il a priſe de blâmer preſque toujours par avance les mauvais diſcours avant que de les faire tenir, & de louer au contraire & de recommander les bons, & qu'il en a uſé de même à l'égard de pluſieurs actions conſidérables avant que de les rapporter. Dans le Traité qu'il a fait ſur l'excès & la démangéaiſon de parler, il écrit (3) qu'entre les ſingularités que l'on dit

1. Chés le P. Rapin, Compar. d'Homére, & de Virgile c. 16. pag. 62.

2. Plutarch. de legendis Poëtis, fol. XI, H. in-fol. edit. Vaſcoſ.

dit d'Homere, il n'y en a point de plus véritable que celle d'avoir été le ſeul au monde qui n'a jamais raſſaſié ni dégoûté les Hommes, d'avoir toujours paru nouveau à ſon Lecteur, toujours tout autre, toujours divers, toujours floriſſant, & toujours rempli de nouvelles graces; & d'avoir uſé d'artifice pour faire paſſer inſenſiblement ſon Lecteur d'un conte à un autre, afin d'empêcher qu'on ne s'apperçoive de ſes redites. Enfin l'on voit dans les Apophthegmes qui portent le nom du même Plutarque, qu'Homere étoit ſi univerſellement eſtimé & reçu dans la Grece, qu'Alcibiade étant entré un jour dans une Ecole où il ne trouva point les Oeuvres d'Homere, il donna un ſoufflet au Maître ſans lui rien dire davantage, pour marquer ſon indignation (4). Homere.

Philoſtrate dit (5) qu'Homere a gardé toutes les meſures dans une harmonie parfaite, & qu'il a obſervé toutes les figures. Il ajoûte que les autres Poëtes ont eu chacun quelque talent particulier pour une choſe, mais qu'Homere les a eu tous raſſemblés en lui, & qu'ainſi il a ſurpaſſé tous ceux de cette Profeſſion, & entre autres Orphée pour la majeſté & la grandeur de l'expreſſion, & Héſiode pour la douceur; qu'il exprime toutes choſes divinement; en un mot que qui n'aime point Homere eſt un fou. Ce

3. Idem de nimia loquacitate, fol. 91. A.
4. Id. in Apophth. Alcib. fol. 196. G.
5. Philoſtrat. Heroïcor. pag. 665 & ex eo Laur. Craſſus in Opere Italico de Poëtis Græcis.

Homere. Ce n'eſt pas ſeulement l'artifice de la compoſition qu'on a loué dans Homere, on y a auſſi eſtimé dans tous les tems cette Morale qu'on prétend y voir regner presque par tout.

En effet c'eſt Homere qui a fait dire à Ariſtote (1) que les Poëtes ſont plus Philoſophes que les Hiſtoriens. Homere a enſeigné la Philoſophie Morale non pas en récitant ſeulement comme un Hiſtorien, dit le Pere le Boſſu (2), mais en propoſant ce qu'une perſonne à qui il donne un nom tel qu'il lui plaît a dû faire, & dire vraiſemblablement ou néceſſairement en pareille occaſion.

Homere a fait pour la Morale, ajoûte le même Auteur, ce que les Théologiens ont fait pour expliquer la Divinité. La trop grande diverſité des actions & des perſonnes divines ſi peu proportionnées à notre intelligence, l'a comme forcé à partager une ſeule idée de l'eſſence ſimple & unique de Dieu en pluſieurs perſonnes, ſous les différens noms de Jupiter, Neptune, Mars, Junon, Diane, &c.

C'eſt pour la beauté & pour l'importance des enſeignemens de la Morale qui ſont dans ſes Ouvrages, qu'Horace le préfere aux

1. Ariſtot. Poëtic. c. 9.
2. René le Boſſu liv. 1. du Poëme Epique chap. 2. pag. 8.
3. Horat. 1. Epiſt. 2.
Qui, quid ſit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius, ac melius Chryſippo, & Crantore dicit.
4. G. J. Voſſ. de natura Poëtic. c. 9. p. 52.

aux Philoſophes qui étoient le plus en réputation de ſageſſe & de probité (3). Et il paroît aſſés qu'il a jugé Homere plus propre pour enſeigner & inſpirer la vertu aux hommes que tous les Philoſophes de l'Antiquité. C'eſt auſſi le ſentiment de Voſſius à l'égard de ce Poëte (4). Homere.

Je ne m'arrêterai pas à rapporter ce qu'en ont écrit les Auteurs du bas Empire (5), ni même ce que les plus célébres & les plus ſaints d'entre les anciens Peres de l'Egliſe, & particuliérement ſaint Baſile & ſaint Grégoire de Nazianze ont dit à ſon avantage (6), parce que ce ſeroit retourner ſur mes pas, & confirmer tout au plus ce que j'ai déja rapporté des Anciens, mais on ne peut pas s'empêcher de remarquer que la plûpart des Modernes ont été du même goût que les Anciens en ce point.

Jules Scaliger admirant la grandeur extraordinaire de l'eſprit d'Homere, dit que l'Art paroît dans tout ce qu'il a écrit d'une telle maniére, qu'il ſemble l'avoir plûtôt inventé que cultivé: & qu'ainſi on ne doit pas être ſurpris d'entendre que c'eſt plûtôt l'idée de la Nature que l'Art que l'on trouve en lui (7).

Lipſe quoi qu'accuſé d'être peu intelligent

5. Macrob. Saturnal. & ante illum alii de quibus ſupra.

6. Baſilius M. Greg. Nazianz. Cyrillus Alexandrin. Fulg. Ruſp. apud Tarq. Gallutium Orat. 1. de Virg. Allegoria p. 212.

Thomaſſin Préface de ſa Méthode d'étudier Chrét. les Poëtes n. 6. pag. 5. & l. 1. c. 2. n. 7. pag. 20. 21.

7. Jul. Cæſ. Scaliger Poëtices l. 5. c. 2.

Homere. gent en Poëſie, & de ſavoir aſſés mal distinguer le mérite des Poëtes, a cru parler juſte, lors qu'il a appellé Homere la ſource de la ſageſſe la plus cachée & la plus myſterieuſe, & le Roi des Poëtes & des Sages (1).

Mr. le Fevre de Saumur qui a fait un abrégé des Vies des Anciens Poëtes Grecs, dit que dans toute l'Antiquité on croyoit avoir aſſés bien prouvé une choſe, quand on produiſoit le moindre paſſage d'Homere, pour appuyer une opinion, ou pour réſoudre quelques doutes (2). Ce qui faiſoit voir le point où étoit montée l'autorité de ce Poëte, & juſqu'où l'on portoit l'eſtime & la vénération qu'on avoit pour ſes écrits.

Mais il ſemble que perſonne n'ait pénétré plus avant que le Pere Rapin dans l'éxamen de ſes bonnes & de ſes mauvaiſes qualités. Et pour ce qui regarde les premiéres, il dit dans ſes Réfléxions ſur la Poëtique qu'Homere ayant eu un génie accompli pour la Poëſie, eut auſſi l'eſprit le plus vaſte, le plus ſublime, le plus profond, & le plus naturel qui fut jamais (3). Il témoigne ailleurs que c'eſt le modéle le plus parfait de la Poëſie heroïque (4).

Le même Auteur dans la comparaiſon qu'il

1. Lipſ. cent. 1. ad Belgas Epiſt. 87.
2. Tannegui Le Févre, Vies des Poëtes Grecs pag. 6.
3. Réflex. ſur la Poëtique 1. part. n. 4.
4. Refl. ſur la Poët. 2. part. n. 15.
5. Chap. 2. pag. 11.
6. Diſſert. de Furore Poëtico pag. 53. 54.

7. Il

qu'il a faite d'Homere & de Virgile, écrit (5) que de tous les Savans de l'Antiquité, Homere lui paroit le plus admirable & le plus incompréhenſible, qu'il eſt le premier exemple que les Savans puiſſent ſe propoſer: & qu'il a paru très-verſé dans les Sciences, avant qu'on en eût donné des préceptes, & qu'on eût preſcrit des régles aux Arts. Homere.

En effet on le conſidere, ſelon Mr. Petit 6), comme le premier Auteur & comme la ſource même de toutes les inventions Poëtiques: & ceux qui l'ont ſuivi ont paru ſi éloignés de cette heureuſe abondance accompagnée de tant de pureté & de force, qu'ils ne paſſent que pour des ruiſſeaux, & des égouts même, pour la plûpart.

C'eſt ce qui a fait dire à Mr. Gueret que les Dieux de l'Antiquité doivent leur origine à Homere, que la Langue Grecque n'a point d'autre ſource que ces Poëmes; que c'eſt dans eux ſeuls qu'on peut trouver la parfaite Epopée; & que ſans lui, quelque choſe qu'en ait voulu dire Sophocle (7), il n'y auroit non plus de Poëtique d'Ariſtote que d'Eneïde de Virgile. Enfin il fait dire à Homere que s'il reprenoit tout ſon bien, la plûpart des beaux Eſprits qui ont paru depuis lui n'étant revêtus que de ſes dé-

7 ¶. Ces mots: *quelque choſe qu'en ait voulu dire Sophocle*, devoient être ici repris par Baillet, parce qu'ils ſuppoſent que Gueret dans ſa Guerre des Auteurs, ou dans ſon Parnaſſe réformé avoit fait dire quelque choſe à Sophocle contre Homére, ce qui n'eſt pas, Sophocle ne paroiſſant nulle part dans l'un ni dans l'autre de ces livres.

Homere. dépouilles, n'auroient preſque rien de reſte (1).

Mr. Deſpreaux nous le repréſente (2) comme inſtruit immédiatement par la Nature même, & témoignant qu'il a ſu parfaitement l'art de plaire, ajoûte que

Son Livre eſt d'agrémens un fertile treſor
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or.
Tout reçoit dans ſes mains une nouvelle grace.
Par tout il divertit, & jamais il ne laſſe.
Une heureuſe chaleur anime ſes diſcours.
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ſes vers un ordre méthodique,
Son ſujet de ſoi-même & s'arrange & s'explique.
Tout ſans faire d'apprêts, s'y prépare aiſément.
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.

Pluſieurs ont prétendu qu'Homere n'étoit pas moins parfait dans la plûpart des autres connoiſſances que dans la Poëſie. Nous avons déja vû qu'il étoit conſidéré comme le Chef de tous les Théologiens du Paganiſme, & pour le dire ainſi, comme le véritable Pere des Dieux de la Gréce. Nous avons

1. Gueret pag. 46. & 47. de ſa Guerre des Auteurs.
2. Art. Poëtique Chant. 3. v. 297. juſqu'au 306.
3. Comparaiſon d'Homére & de Virgile pag. 11. de

avons auſſi remarqué que les Anciens le faiſoient paſſer pour le premier Maître de la Philoſophie & le plus excellent de tous les Philoſophes. Le P. Rapin a prétendu même (3) que la Philoſophie que Platon a écrite ſur l'ame, qui eſt ſon chef-d'œuvre, eſt moins priſe des Egyptiens comme l'ont cru Iamblique & Porphyre, que d'Homere. Et l'on peut dire que ce n'eſt que par cet endroit que les ſaints Peres enviſageoient l'utilité que les Chrétiens pourroient retirer de ſes Ouvrages, témoignant qu'ils y trouvoient une Philoſophie morale qui ne devoit être imperceptible qu'à ceux qui n'avoient pas l'adreſſe de la developper (4). Homere.

On peut dire même que ceux d'entre les Ecrivains du Chriſtianiſme qui ont paru les plus délicats & les plus difficiles ſur la ſainteté & la ſévérité des Maximes de l'Evangile, ont cru pouvoir trouver dans les Poëmes d'Homere des veſtiges obſcurs ſans doute, mais pourtant encore reconnoiſſables, des vérités de la Religion véritable, établies par les ſaintes Ecritures. C'eſt ce que le Pere Thomaſſin dans le ſecond Livre de la Méthode d'étudier & d'enſeigner Chrétiennement les Poëtes, a fait voir d'une maniére également utile & agréable (5).

Comme il n'y a rien qui contribue tant à la gloire d'Homere que ce point, & qui ſoit

de l'édit. in-4.

4. Tarq. Gallut. Orat. 1. de Virgilii allegoria.

5. Liv. 2, chap. 1, n. 2. pag. 312. 313. 314.

Homere. ſoit plus propre pour régler les jugemens que nous en devons faire, il ne ſera pas inutile de rapporter ici quelques-unes de ces vérités principales que ces Critiques clairvoyans ont cru y appercevoir. On trouve dans Homere, diſent-ils, & dans Virgile même qui n'a fait que ſuivre Homere dans ſes ſentimens,

„ I. Qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, tout „ bon, & tout puiſſant.

„ II. Qu'il y a une infinité de bons An„ ges: qu'il y en a auſſi une infinité de„ mauvais.

„ Que cet air & ce monde eſt rempli „ d'une multitude de bons & de mauvais „ Anges.

„ Que les bons Anges ſont appellés des „ Dieux, & que les mauvais portent auſſi „ quelquefois le même nom.

„ V. Que tous les biens & tous les maux „ viennent de la Providence & de la Tou„ te-puiſſance de Dieu, qui fait les pre„ miers & permet les ſeconds.

„ VI. Que Dieu éxécute ſes conſeils & „ ſes deſſeins par le miniſtére des bons & „ des mauvais Anges.

„ VII. Que les Anges nous environnent „ inviſiblement, & nous aident ou nous re„ ſiſtent ſelon les ordres de la Providence „ Divine.

„ VIII. Que les bons & les mauvais An„ ges ne ſont pas ſeulement ſoumis à Dieu, „ mais qu'ils ſont auſſi ſoumis les uns aux „ autres; que les mauvais le ſont aux bons, „ & qu'il y a encore quelque ſubordina„ tion de quelques-uns des bons aux autres;

„ &

„ & de quelques-uns des mauvais à d'autres mauvais. Homere.

„ IX. Que Dieu appelle quelquefois les „ bons Anges à ſon conſeil, & qu'alors „ même les mauvais s'y ingerent, Dieu le „ permettant ainſi.

„ X. Que les uns & les autres *apparoiſ-* „ *ſent* quelquefois aux hommes ſous la fi- „ gure empruntée des hommes mêmes.

„ XI. Qu'ils ſont quelquefois oppoſés „ les uns aux autres, non ſeulement les bons „ aux mauvais, & les mauvais aux bons, „ ou les mauvais aux mauvais; mais auſſi, „ quoique rarement, les bons aux bons, „ ayant des deſſeins de part & d'autre fort „ louables, mais contraires, pendant que „ Dieu ne leur découvre pas encore ſa „ volonté.

„ XII. Que les mauvais Anges trom- „ pent quelquefois les hommes.

„ XIII. Que les bons & les mauvais „ Anges combattent quelquefois inviſible- „ ment, ſe mêlant dans nos batailles, & „ les uns & les autres étant abſolument „ dépendans de la volonté & de la ſuprême „ puiſſance de Dieu.

„ XIV. Que bien qu'il faille tout attri- „ buer à la volonté toute-puiſſante de „ Dieu, & au miniſtére des Anges, il ne „ faut pas laiſſer de faire de notre part tous „ nos efforts pour faire réuſſir nos actions.

„ XV. Qu'encore que nous fuſſions a- „ vertis d'ailleurs que notre entrepriſe ne „ réuſſiroit pas, il faudroit toujours faire „ nos efforts pour accomplir notre devoir, „ parce que Dieu veut que nous nous ef-

Homere. „ forcions, quoiqu'il ne veuille pas nous „ donner toujours un ſuccès favorable.

„ XVI. Qu'il n'y a point ni d'autre deſ- „ tin ni d'autre fortune que la volonté de „ Dieu

„ XVII. Qu'il faut rendre à Dieu la „ gloire même des moindres choſes, des „ Arts, de l'adreſſe, des forces du corps, „ des combats heureux.

„ XVIII. Que les bons Anges parlent „ ſouvent au nom de Dieu, & en pren- „ nent le nom & la qualité.

„ XIX. Que les Démons même étant „ quelquefois Miniſtres employés par les „ bons Anges, ne ſont pas faciles à diſtin- „ guer d'avec les mêmes bons Anges.

„ XX. Que les hommes ont été quel- „ quefois poſſedés par les Démons.

„ XXI. Que les Démons ont été quel- „ quefois crus corporels & capables d'un „ commerce impur avec les femmes, d'où „ ſont venus les Geants.

„ XXII. Que les premiers ſiécles après „ le Déluge ont été des ſiécles d'ignoran- „ ce & de groſſiéreté.

„ XXIII. Que les hommes y traitoient „ alors entre eux & avec Dieu d'une ma- „ niére peu civile & peu reſpectueuſe, juſ- „ qu'à ce que la Religion & la ſageſſe ont „ civiliſé tout le monde.

„ XXIV. Qu'on ne ſervoit Dieu alors „ & qu'on ne s'attachoit d'abord à la Reli- „ gion que par l'amour des biens temporels.

„ XXV. Qu'on ne doutoit pas néan- „ moins de l'immortalité de l'ame, ni des „ récompenſes ou des châtimens de la Vie „ future.

„ XXVI.

„ XXVI. Qu'on ſe portoit à la vertu par la vûë de la renommée & de la gloire dans les ſiécles à venir. Homere.

„ XXVII. Qu'on n'ignoroit pourtant pas tout-à-fait les vertus ſolides & réelles qui ne peuvent venir & ſe pratiquer que par le principe de l'amour de Dieu, de la juſtice & de la loi éternelle.

„ XXVIII. Que les Sacrifices, les Autels, les Temples, les Propheties, les Viſions & les Songes Prophétiques & les Obſéques magnifiques, ont été alors dans un uſage encore plus fréquent que dans les ſiécles ſuivans.

Voila les rapports merveilleux que le Pere Thomaſſin a trouvés entre l'Ecriture ſainte & les Ecrits d'Homere. Mais quelque facilité qu'il y ait à tirer tant de belles vérités d'un fonds ſi fécond il ſemble que pour peu que les Eſprits malicieux vouluſſent être ingenieux, il ne leur ſeroit peut-être pas plus difficile de tirer du même fonds preſque autant de contre-vérités aſſés fâcheuſes.

Quoi qu'il en ſoit, on ne peut nier que ceux qui voudront chercher avec attention divers principes de la véritable Théologie dans les Ouvrages d'Homere n'en puiſſent venir à bout, malgré toutes les fables & les obſcurités qui les enveloppent.

Et Plutarque dit (1) que ſi on veut conſiderer un peu de près les fictions que l'on blâme le plus dans ce Poëte, on trouvera ſous

1. De legend. Poët. tom. opuſcul. moral. *in-fol.* fol. 12. D. & fol. 29. &c.

Homere. ſous cet exterieur des inſtructions très-utiles: quoi que pluſieurs eſprits malicieux abuſant de la liberté que donne l'allegorie, y donnent des explications peu néceſſaires & peu obligeantes, pour ne rien dire de plus fâcheux des conſéquences qu'ils prétendent en tirer.

Il n'eſt peut-être pas plus difficile d'y trouver de la Politique, de la Juriſprudence, de la Médecine, & des Mathématiques.

Un Auteur Anonyme (1) qui a écrit un Traité ſingulier de l'autorité d'Homere parmi les Juriſconſultes, dit que ce qui fait le ſujet de ſon étonnement & de ſon admiration (2) c'eſt de voir que dans les Pandectes & les Inſtitutes du Droit Civil on allegue l'autorité d'Homere ſeul beaucoup plus ſouvent que celle de tous les autres Poëtes enſemble, & que celle de tout ce qu'il y a eu d'Orateurs & de Philoſophes mêmes, qui ſemblent avoir plus de liaiſon avec les Juriſconſultes que les Poëtes. Il ajoute qu'à peine trouve-t-on une citation de Platon & d'Ariſtote dans tous les anciens Juriſconſultes & dans les Compilations de Droit. On peut dire que ni Demoſthene, ni Ciceron, ni aucun des au-

1. ¶. Cet Anonyme prétendu eſt Mr. de Fermat, Conſeiller au Parlement de Toulouſe, fils de l'illuſtre Mathématicien Pierre de Fermat Conſeiller au même Parlement. Voyés Ménage chap. 62. de l'Anti-Baillet, où il démontre pourtant contre Mr. de Fermat qu'il n'eſt pas vrai qu'Homere ſeul ſoit plus ſouvent cité dans le Droit que tout ce qu'il y a de Philoſophes, d'Orateurs, & de Poëtes enſemble.

autres Orateurs n'y ſont pas plus cités, non pas même Virgile ; mais on s'y eſt ſervi des témoignages d'Homere en pluſieurs rencontres. Et cet Auteur prend occaſion de là de le préferer à Virgile, comme nous le verrons ailleurs. Homere.

On peut donc conclurre, non pas en raillant & en tournant la concluſion en ridicule, comme ſemble avoir voulu faire un célébre Philoſophe de nos jours (3), qu'on trouve dans Homere comme dans un tréſor inépuiſable tout ce qu'on y peut chercher ſur preſque toutes ſortes de connoiſſances. En effet ſuivant la Réfléxion du Pere Rapin (4), on peut dire que c'eſt dans ſes Poëmes qu'ont puiſé & que ſe ſont formés 1 les Legiſlateurs, 2 les Fondateurs des Etats, 3 les Philoſophes, ſans en excepter Socrate, Platon, Ariſtote, &c. 4 les Médecins, 5 les Aſtronomes, 6 les Géometres, 7 les Rois, les Princes & les Généraux d'Armées, 8 les Peintres. Et comme il a été en quelque façon l'Auteur du Paganiſme dont il a établi la Religion dans ſes Ecrits, on peut aſſurer que perſonne n'a eu tant de Sectateurs que lui.

Ainſi après tant de jugemens avantageux, il ſemble que Caſaubon (5) n'ait point

2. Diſſertatio de auctorit. Homeri apud Juriſconſultos in-8.

3. Le Pere Mallebranche part. 2. du l. 2. de la Recherche de la vérité, chap. 4.

4. Réflexions ſur la Poëtique en général n. 4. pag. 89. edit. in-4.

5. Iſaac Caſaub. Diſſert. de Homero. Ce paſſage eſt

Homere. point eu trop mauvaiſe raiſon de dire que quiconque oſe bien mépriſer Homere, ne mérite point d'autre punition que celle d'être abandonné à ſon propre ſens & à ſa folie.

§. 2.

De quelques défauts d'Homére en général, & de quelques jugemens deſavantageux qu'on a portés de lui.

Quoique le parti de ceux qui ſe ſont declarés contre Homere ſoit peut-être le plus petit, il n'eſt ni le moins fort ni le moins raiſonnable: & je crois que malgré la malédiction que Caſaubon ſemble avoir jettée ſur lui, il n'auroit pas laiſſé de devenir victorieux de l'autre, ſi la néceſſité où l'on eſt de mettre les anciens Poëtes entre les mains des jeunes gens, jointe à l'utilité qu'il y a d'apprendre l'état de l'Antiquité fabuleuſe, n'avoit dû les porter à traiter avec indulgence une infinité de choſes qu'ils auroient pu condamner ſans ces conſidérations.

Il eſt vrai que l'on voit dans le parti d'Homere la plûpart des Anciens & preſque tous les Critiques de ces deux derniers ſiécles. Mais il ne faut pas mépriſer celui d'une

eſt rapporté par le P. Rapin à la marge du chap. 1. de ſa Compar. d'Homere & de Virg. & par Bayle, Rép. des Lettres 1684. Tom. 1. pag. 87.

¶. Il eſt ſurprenant que Baillet ait cru que ces paroles étoient d'Isaac Caſaubon, lui qui cite l'endroit de

d'une infinité de perſonnes qui ſans être fort habiles ni en Grec ni en Latin, ne laiſſent pas de ſe connoître en bonnes choſes, & d'avoir un diſcernement fort ſûr & une pénétration admirable, ſelon la réflexion judicieuſe de Mr. Bayle qui ſemble avoir voulu nous faire remarquer après Mr. le Fevre de Saumur (1), que les Traductions qu'on a faites d'Homere en Langue vulgaire ne contribuent pas beaucoup à diminuer le nombre de ces perſonnes, ni à affoiblir leurs raiſonnemens. Homere.

Néanmoins tous ceux de ce dernier parti n'ont point porté la liberté d'opiner juſqu'au point d'accuſer toute l'Antiquité vénérable de n'avoir pas eu le ſens commun dans l'eſtime exceſſive où elle paroît avoir été pour les Ouvrages d'Homere.

Cette conduite ſeroit d'autant moins honnête qu'il s'eſt trouvé même parmi les Anciens des cenſeurs d'Homere dont l'autorité eſt fort conſidérable, & qui n'ont pas eu le même ſort que Zoïle.

Tout le monde ſavant n'ignore pas que Platon a voulu bannir Homere de la République, dont il a voulu nous laiſſer le Plan, ſoit qu'il crût que ſes fables & ſes fictions fuſſent préjudiciables au reſpect dû aux Dieux, ſoit qu'il les crût dangereuſes pour la pureté des mœurs. Car ce Philoſophe

de Bayle où il eſt dit en termes exprès qu'elles ſont du jeune Caſaubon, ſavoir de Méric *in Diſſertatiuncula de Homero* réimprimée à la fin des Epitres d'Iſaac *in fol.*

1. Tann. le Fevre, Vie d'Homére en François, pag. 7. Bayle *ubi ſupra.*

Homere. ſophe ne ſe contente pas (1) de reprendre Homere de ce qu'il attribuë aux Dieux des actions criminelles dont il n'y a que les plus ſcélérats d'entre les hommes qui ſoient capables, mais il le condamne abſolument & d'une maniére qui ſemble être générale, parce que quelque bon tour qu'on puiſſe donner à ſa Poëſie, elle eſt toujours capable, diſoit-il, de nuire aux gens de bien.

Ce jugement de Platon a bien exercé des gens qui ont tâché d'y donner des explications. Lactance dit (2) que ce Philoſophe a cru ſans diſtinction que les Poëtes étoient des enchanteurs d'autant plus dangereux qu'ils ſont plus agréables & plus decevans dans leurs diſcours.

Voſſius prétend que Platon n'a point eu deſſein par cette conduite de faire tomber Homere des mains de tout le monde. mais qu'il a cru ſeulement qu'il ne faloit pas admettre indifféremment tout le monde à la lecture de ce Poëte, comme n'étant pas proportionné à la foibleſſe des ignorans (3): & que c'eſt uniquement ce qui l'avoit porté à lui refuſer ſon rang dans la République qu'il vouloit former. Car il n'y a pas d'apparence, ajoute ce Critique, que Platon eût voulu témoigner du mépris pour celui des Ecrits duquel il avoit retiré tant d'utilité.

Il

1. Plato in lib. 2. & 3. de Legibus.
2. Lactant. lib. 5. Inſtit. divin. cap. 1.
3. G. J. Voſſius de natura Poëtices c. 8. §. 4. pag. 43.

Il eſt vrai qu'Heraclide du Pont (4) n'a point fait difficulté d'appeller Platon le plus ingrat des hommes au ſujet d'Homere, mais on ſait aſſés que cet Heraclide s'étoit laiſſé aveugler par la paſſion qu'il avoit pour ce Poëte, & qu'il n'avoit pas le diſcernement de reconnoître ce qui mérite des louanges dans les Ecrits d'Homere d'avec ce qui n'en mérite pas. Car les perſonnes raiſonnables doivent être perſuadées que Platon avoit toujours d'ailleurs une très-grande conſidération pour lui, mais qu'il ne pouvoit ſe réſoudre de le préférer à la vérité, comme il le témoigne en parlant de lui dans un de ſes Livres de la République (5). Homere. ὁυ πρὸ τῆς ἀληθείας ἀνὴρ.

Le P. Thomaſſin ayant entrepris d'éxaminer le fait de Platon plus particuliérement, dit qu'il n'a rabaiſſé la gloire d'Homere que parce qu'encore que celui-ci eût traité des Empires & des Républiques, de la guerre & de la paix, des vertus & des vices, on ne pourroit montrer une ſeule Ville qu'il eût reformée, comme Lycurgue fit à l'égard de celle des Lacedemoniens ; & qu'on ne pouvoit point dire qu'Homere eût élevé à la vertu pluſieurs diſciples pendant ſa vie, comme avoit fait depuis ce tems-là Pythagore & pluſieurs autres Philoſophes. Mais on peut répondre à Platon que ſi Homere n'a point eu de dis-

4. Heraclid. Ponticus lib. de Allegor. ſeu Fabul. Homeri apud eumdem Voſſium.

5. Plato initio Lib. X. de Rep.

Homere. diſciples durant ſa vie, il a eu pour admirateurs, pour auditeurs, & pour Sectateurs tout ce qu'il y a eu de grands & de ſavans Princes, & de Philoſophes, ſans en excepter Platon même (1). Si Homere n'a point formé d'Etat ſur ſes idées de la vertu & ſur ſes loix de la Morale: Platon qui l'en blâmoit n'a point été plus heureux que lui dans la ſuite, puiſque ſa prétenduë République ne ſe trouve, & ne s'eſt jamais trouvée que dans ſes Livres (2). En quoi il eſt plus facile de juſtifier Homere que Platon, puiſque ce n'a jamais été la fin, ni le deſſein, ni la Profeſſion des Poëtes de former ou de gouverner des Etats.

Platon, au jugement du P. Thomaſſin (3), mérite plus d'attention dans un autre endroit de la même République, où il ſe plaint des mouvemens & des actions de baſſeſſe, de molleſſe, & de diſſolution qu'Homere attribuë à ſes Héros & aux Dieux mêmes, dont il ſouille le nom & la majeſté par des combats, des bleſſures, des larcins & des adultéres. Il plonge les Héros, les Démons, & les Dieux dans pluſieurs crimes, & il donne à tous les méchans

1. Thomaſſin lib. 1. c. 8. n. 14. 15. 16. 17.

2. On ſait l'hiſtoire de Plotin qui avoit deſſein d'établir dans une Ville la pratique des loix de la Rep. de Platon, & qui en auroit obtenu la permiſſion de l'Empereur Gallien ſans le crédit de quelques Courtiſans qui étoient dans des ſentimens oppoſés. Porphyre dans la Vie de Plotin.

C'eſt auſſi ce que S. Auguſtin reprochoit aux Platoniciens pour faire voir les avantages de la Philoſophie

chans des éxemples funeſtes pour autoriſer leurs violences & leurs impuretés. Homere.

Platon n'a point été le ſeul des Anciens qui ait témoigné être choqué de la conduite d'Homere. Longin qui avoit le goût fort bon pour les choſes raiſonnables, ne pouvoit ſouffrir particuliérement tout ce qu'il attribuë aux Dieux contre leur caractére (4); & Philoſtrate n'y trouvoit pas moins à redire, comme on le voit dans ſes Tableaux de plate-peinture (5), quoique ſaint Juſtin le Martyr ſemble avoir voulu excuſer Homere, prétendant qu'il avoit pris ces idées dans Orphée, & qu'il avoit ſuivi l'opinion commune de ces tems-là. C'eſt le ſentiment du P. Rapin qui ajoute (6) qu'effectivement Homere n'a pas traité ſes Dieux avec tout le reſpect dû à leur condition, quelque choſe qu'on puiſſe alleguer pour l'excuſer.

Voſſius, le P. le Boſſu, le P. Thomaſſin & divers autres Critiques Modernes, voulant détourner notre imagination de tant d'idées choquantes pour tâcher de nous faire faire un bon uſage de cette lecture, reconnoiſſent d'abord (7) qu'elle ne peut

phie de J. C. au-deſſus de celle de Platon.

3. Plato 3. de Rep. Thomaſſin l. 1. p. 106.

4. Dion Caſſ. Longin, du Sublime c. 7 de la Traduct. de Deſpréaux. Et le P. Rapin Refl. ſur la Poët.

5. Philoſtr. Heroïcor. pag. 667.

6. Le P. Rapin Reflex. ſur la Poëtique en général. n. 25. pag. 106. in-4.

7. En divers endroits de leurs livres ſur ce ſujet.

Homere. peut pas être utile à tout le monde, mais ſeulement à ceux qui ſavent faire le diſcernement de la fable & de l'écorce extérieure d'avec le myſtére, la vérité, & l'inſtruction morale, qui y eſt cachée deſſous ces apparences. Ils tâchent de nous perſuader qu'Homere & les autres Poëtes mêmes qui l'ont imité dans cette méthode, n'ont pas prétendu nous propoſer des éxemples à ſuivre par le ſens qu'ils ont voulu donner à leurs fables. Mais ils ont ſeulement voulu faire connoître, dit Voſſius, les myſtéres, & les vérités naturelles à ceux à qui l'étude de la Sageſſe & de la Philoſophie de ce tems-là donnoit la clef de toutes ces fables & des allégories qui étoient alors de très-grand uſage, pour envelopper ces vérités & pour ne les point expoſer ouvertement à la connoiſſance du commun des Peuples qui auroient pu les profaner par le mauvais uſage qu'ils en auroient fait, & par le peu de reſpect qu'ils auroient témoigné pour elles.

Le P. le Boſſu tâchant auſſi, mais avec une ſage précaution, de diminuer l'averſion que les perſonnes ſcrupuleuſes pourroient avoir pour la lecture d'Homere, remarque que le goût qu'avoit toute l'Antiquité ſacrée & profane, Grecque & Barbare pour les fables, pour les paraboles, & les allégories, donnoit à Homere (qui vivoit dans le tems, que toutes ces maniéres figurées étoient du grand uſage) une liberté qui auroit pû être blâmable dans les Poëtes poſ-

té-

1. R. le Boſſu Trait. du Poëme Ep. l. 1. c. 18.

térieurs, quoi qu'elle lui fût permiſe. Cette liberté faiſoit dans Homére des beautés qui auroient été fort mal reçuës dans les Poëtes Modernes. C'eſt néanmoins, dit-il (1), ce qui a expoſé Homere à des cenſures, où il y a ſouvent plus de notre ignorance que de ſa faute. Homere.

La coutume de ces tems-là étoit, continuë-t-il, de laiſſer les myſtéres cachés aux Peuples, & de ne point expliquer les allégories: les Sages ſe faiſoient une étude particuliére de découvrir ces ſens cachés, & cette pénétration faiſoit une partie conſidérable de leur doctrine. Comme notre ſiécle d'ailleurs ſi éclairé & ſi curieux ne témoigne point, ſurtout en Europe, avoir grand goût pour ces connoiſſances qui ne ſont plus à notre uſage, mais qui ſont encore les délices des Orientaux; c'eſt peut-être ce dégoût & cette négligence qui nous cache les plus grandes beautés d'Homére, & qui ne nous laiſſe voir qu'une écorce trop ſimple & trop groſſiére pour nous faire juger avantageuſement de ſon eſprit & de ſa conduite. Mais loin de le condamner ſur ce pied-là nous devons preſumer qu'il avoit raiſon d'en uſer ainſi, & de s'accommoder à la maniére de ſon ſiécle.

Le même Critique prétend néanmoins (2) que la préoccupation où nous ſommes à l'égard des Fables & de leur explication fait tort à Homere dans notre eſprit. Parce que nous voulons ſouvent y trouver des vertus & des bontés morales qui n'y ſont pas,

2. Le même, concluſ. du 1. liv. p. 127.

Homere. pas, & que nous penſons y devoir être régulièrement; ce qui vient ſans doute du peu de connoiſſance que nous avons de ſa véritable maniére d'enſeigner la Morale. C'eſt auſſi ce qui eſt cauſe que nous trouvons de ſi grandes obſcurités dans les endroits mêmes où les Anciens louent tant Homere de ce que nous avons tant de peine d'y reconnoître, lorſque nous voulons l'examiner ſuivant ces idées de perfection que nous nous figurons communément.

Nous ne faiſons donc autre choſe que ſuivre la penſée des Anciens, lorſque nous croyons avec eux qu'Homere a affecté de faire le myſtérieux, quoique nous nous expoſions au hazard d'être trompés avec eux, & d'être moqués de ceux qui prétendent encore aujourd'hui que le bon homme n'y avoit point entendu fineſſe. Mais nous ne pouvons pas nous imaginer qu'il ait voulu ſérieuſement demeurer caché aux Peuples pour ne ſe communiquer qu'à un petit nombre de Sages & de beaux Eſprits, comme le veulent nos Critiques. Car ſi cela étoit, non ſeulement Alcibiade auroit eu grand tort de donner à un Maître d'Ecole ce ſoufflet dont nous avons parlé plus haut, mais il ſeroit encore difficile de juſtifier tant de Commentateurs & de Scholiaſtes anciens qui ont entrepris de nous développer tous ſes myſtéres, & ceux qui ont écrit pour expliquer l'eſprit de ſes fables & de ſes allégories (1). En

1. Tatianus Aſſyr. contra gentes. p. 206. edit. Baſil. Heraclid. Ponticus, Phornutus vel Cornutus.

2. Dion

En effet Denys d'Halicanaſſe qui ſemble avoir ſouhaité que ces myſtéres fuſſent demeurés enveloppés dans leur écorce conformément à cette prétenduë intention d'Homere, n'étoit guéres perſuadé que ces Ecrits en qualité de Rhapſodies ne duſſent être entendus que des Sages. Et dans la ſuppoſition qu'il fait que ces Fables renferment les Ouvrages de la Nature ſous leurs allégories, il trouve mauvais qu'il y ait ſi peu de gens à qui elles puiſſent être utiles, & qu'elles ne ſervent qu'à quelques perſonnes intelligentes qui s'appliquent particuliérement à en rechercher le ſens caché (2). Il conclud de là que loin de contribuer à corriger les Peuples qui ne comprennent que l'extérieur & la lettre de ces fables, & à leur faire quitter le vice en leur cachant ainſi la vérité, elles ne ſervent qu'à les corrompre davantage, ne pouvant avoir que du mépris pour ces Divinités qu'on leur dépeint ſujetes à tant de foibleſſes & de diſgraces, & prenant plaiſir à appuyer leurs débauches & leurs impuretés par l'éxemple honteux de ces Dieux prétendus (3). Homere.

A dire le vrai, ſoit que toutes les choſes que dit Homere ſoient des Allégories, ou qu'elles ſoient de véritables Hiſtoires, il eſt difficile que le Peuple & particuliérement les enfans qui ne ſont point capables de ce diſcernement, comme l'a remarqué Pla-

2. Dion. Halic. l. 2. Ant. Rom. p. 90. 91.
3. Voſſius de natura Poëtices pag. 45. ex Dionyſio Halic. ubi ſupra.

Homere. Platon (1), puiſſent deviner que dans l'eſprit de ce Poëte les adultéres des Dieux, leurs haines, leurs diviſions & les autres vices qui leur ſont attribués, doivent être de bonnes leçons de continence, d'amour les uns pour les autres, de reſpect pour les parens & les ſupérieurs, & des autres vertus dont on trouve les préceptes dans les écrits des Poëtes moraux & des Philoſophes.

C'eſt pourquoi Ciceron que nous pouvons conſidérer comme un des plus judicieux & des plus ſages d'entre tous les Philoſophes de l'Antiquité (2), ſemble avoir eu grande raiſon de blâmer Homere d'avoir voulu attribuer aux Dieux les imperfections des hommes, témoignant qu'il auroit été beaucoup plus à ſouhaiter qu'il eût plûtôt donné aux hommes quelques-unes des excellentes qualités des Dieux (3). Cette belle réfléxion de Ciceron a été louée de ſaint Auguſtin (4). Effectivement elle eſt très-juſte & très-moderée. Elle eſt juſte en ce que bien qu'Homere n'ait pas été l'inventeur de ces fables infames, il n'eſt pas beaucoup plus excuſable que s'il en avoit été l'Auteur, parce qu'il les a publiées & les a renduës immortelles dans le monde; & que ſes Livres en ont infecté la plus belle partie du Genre humain juſqu'à l'établiſſement du Chriſtianiſme. Elle eſt d'ailleurs très-

1. Plato l. 2. de Rep. & ex eo Thomaſſin l. 2. part. 1. c. 6. n. 2. 3. pag. 379. 380.

2. *Humana ad Deos transferebat, Divina mallem ad nos.* Tuſculan. 1.

3. Tuſcul. 1.

très-modérée, puiſque Ciceron nonobſtant ces conſidérations n'a point jugé à propos de rabaiſſer le prix des Poëſies d'Homere. Le Pere Thomaſſin paroît en avoir été ſi perſuadé, qu'il a cru qu'il étoit même de l'interêt public d'expliquer ces paſſages de Ciceron & de ſaint Auguſtin en faveur d'Homere (5). Homere.

On peut mettre au nombre des Cenſeurs les plus conſidérables d'Homere, Joſeph l'Hiſtorien des Juifs, qui écrivant contre Apion (6) s'eſt appliqué à ramaſſer tout ce que la fable a de plus rebutant ſur les crimes, les ſéditions, & les inimitiés des Dieux, & il loue Platon de lui avoir donné l'excluſion pour ſa République, même après l'avoir couvert de couronnes & de parfums. Mais il faut avouer avec le Pere Thomaſſin (7) que nous n'aurions pas aujourd'hui autant de raiſon de blâmer Homere pour ce ſujet qu'en avoit Joſeph; parce qu'il écrivoit pour un peuple qui, quoique retiré de l'idolatrie & maintenu de Dieu d'une maniére particuliére, ne laiſſoit pas d'y avoir toujours une pente ſi forte qu'il avoit ſujet de craindre que la Langue Grecque étant auſſi commune parmi tous les Juifs de la Paleſtine & du reſte de l'Empire qu'elle l'étoit de ſon tems, les Poéſies d'Homere ne les fiſſent tomber dans l'Idolatrie, comme il leur étoit arrivé ſouvent

4. De Civitate Dei l. 4. c. 26.
5. De la méthode d'étudier Chrétien. les Poëtes l. 1. c. 9. n. 1. pag. 116. 117.
6. L. 2. contra Apionem.
7. Tom. 1. l. 2. c. 6. n. 4. pag. 381. &c.

Homere. vent ſous le gouvernement des Juges.

Il y a lieu de croire que c'eſt une ſemblable raiſon qui a porté les anciens Peres de l'Egliſe à cenſurer les Ouvrages d'Homere & d'Heſiode, parce que les nouveaux convertis au Chriſtianiſme étoient encore foibles & environnés de Gentils, & que cette lecture pouvoit aiſément les faire retomber dans leur ancienne Religion, ou dans leurs premiers déſordres. D'ailleurs comme ces Auteurs Eccléſiaſtiques travailloient par leurs Ecrits auſſi-bien que de vive voix à convertir les Païens à la Foi Catholique, ils ſe faiſoient un devoir principal de décrier les Fables & les Poëtes pour mieux combattre l'Idolatrie, & faire connoître que ces Dieux de la Fable n'étoient autres que les Démons, qui remplirent la terre d'illuſions, & qui en profanérent même le Ciel (1).

Ce n'eſt pas ſeulement dans le Chriſtianiſme qu'on décrioit Homere d'un commun conſentement, il y avoit parmi les Gentils des Sectes entiéres de Philoſophes qui n'étoient pas moins zélées contre lui. Plutarque témoigne que les Epicuriens ne traitoient tous les Poëtes généralement de Canaille qu'à cauſe des ſottiſes d'Homere (2), & parce que Metrodorus de Lampſaque avoit découvert ſes défauts dans ce qu'il avoit recueilli des Allégories de ce Poëte. Dion

1. Le P. Thomaſſin, ibid. n. 9. p. 384. & n. 11. p. 386.

2. Qu'on ne peut vivre joyeuſement en ſuivant la doctrine d'Epicure. Plut. fol. 278. *in-fol.* Vaſcoſ.

3. Dion

Dion Chryſoſtome contemporain de Homere. Plutarque n'a point fait difficulté d'appeller Homere *le plus grand impoſteur du monde dans les choſes mêmes les plus difficiles à croire*, au rapport du P. Rapin (3) qui dit que c'eſt parce que ce Poëte ne ménage pas aſſés ſes Prodiges, ni les opérations de ſes Dieux.

Voila une partie des ſentimens que l'on avoit des Ouvrages d'Homere dans l'Antiquité, qui paroît avoir été aſſés partagée entre ſes Cenſeurs & ſes Approbateurs. Les Modernes n'ont pas été juſqu'ici dans une beaucoup plus grande conformité d'opinions ſur ce point.

Quelque grand qu'ait été le nombre des admirateurs d'Homere dans ces deux derniers ſiécles, on n'oſe pas dire qu'il l'ait emporté ſur celui d'une infinité de Gens qui ſans ſe piquer beaucoup de belles Lettres ne laiſſent pas d'avoir aſſés de jugement & de bon ſens pour ne point ſe laiſſer trop prévenir en ſa faveur ſur tant de témoignages glorieux que les Auteurs lui ont rendus dans preſque tous les ſiécles.

La plûpart ſemblent être tentés en liſant les Poëſies d'Homere de demander à tous ces Savans qui ont fait ſes éloges d'autres raiſons que celles qu'ils ont apportées pour le louer. Car ſur la foi d'un Critique d'importance (4) nous pouvons aſſurer que ces Meſ-

3. Dion Chryſ Orat. XI. pag. 176. Le P. Rapin, Compar. d'Hom. & de Virg. c. 6.

4. Bayle, Nouvelles de la République des Lettres Mars 1684. pag. 87.

Homere. Meſſieurs ne font pas grand cas de tout ce qu'a fait Homere, quelque choſe que les Commentateurs & les Traducteurs ayent faite pour prévenir ou guérir en eux ce dégoût. Ils ſoutiennent malgré les Amateurs de l'Antiquité, qu'il n'y a ni force ni ſublimité dans ſes idées, & qu'il „ a des pauvretés qu'on ne pardonneroit „ pas aujourd'hui au moindre de nos Ver„ ſificateurs. On a tâché depuis quelques „ années qu'on l'a fait parler en notre „ Langue, de lui ôter pluſieurs baſſeſſes „ qui ſont tout-à-fait éloignées de nos ma„ niéres : mais avec toutes ces précautions, „ on n'a point ſauvé le Prince des Poëtes „ du mépris de nos connoiſſeurs.

Dans le ſiécle paſſé, Eraſme avoit remarqué dans Homere trop peu de gravité pour un Poëte Epique, & ſuivant l'opinion d'un Ancien dont nous avons un petit Traité de la Comédie & de la Tragédie ſous le nom de Cornutus ou d'Aſper, il a cru qu'il tenoit plus du caractére Dramatique que de l'Heroïque (1).

Jules Scaliger prétend qu'Homere eſt un Auteur de peu de ſolidité, qu'il a fait un grand nombre de fautes de jugement, & qu'il eſt rempli de badineries puériles (2). Il ſe moque de ceux qui prétendent tirer de ſes Fables des vérités Phyſiques ou des inſtructions Morales. En un mot il a recueilli une longue liſte de fadaiſes & d'imper-

1. Voſſius de natura Poëtices c. XI. §. 7. pag. 67.
2. Poëtices l. 5. 6. & alibi paſſim.

2. Guer-

pertinences ſemées par toute l'Iliade pour nous perſuader qu'Homere étoit un fou achevé. Homere.

Mr. l'Abbé de Boiſrobert, qu'on appelloit *Le Bel Eſprit du Cardinal de Richelieu*, diſoit (3) que ce n'étoit qu'un véritable Rhapſodiſte à qui les ſeules *bévûes* des Critiques ont donné du nom & de la réputation. Il prétendoit que ſes Poëmes n'étoient compoſés que de chanſons pareilles à celles du Pont-neuf qu'il chantoit en Public. „ Les plaiſans Heros, diſoit-il, que „ ceux de l'Iliade & de l'Odyſſée, qui ſe „ diſent des injures de Crocheteurs. Il prétendoit qu'il n'y a pas de ſens commun dans la plûpart des choſes qu'il repréſente, point de jugement, point de proportion ni de rapport; & il en vouloit à tous les Critiques qui s'étoient efforcés ſi mal à propos de relever ſon prétendu mérite. En quoi il ne faut pas douter qu'il n'ait paſſé les bornes de la moderation.

Mr. Deſmarets de ſaint Sorlin paroît n'avoir point été moins animé contre Homere que Mr. de Boiſrobert, & il a voulu même envelopper Virgile dans la condamnation qu'il en a faite (4). Si l'on veut s'en rapporter à ſon jugement, Homere & Virgile ſont remplis d'imperfections & de puérilités. Il prétend qu'ils n'ont point ſû faire parler chaque perſonne ſelon ſa condition, ſelon la raiſon, ſelon le devoir & ſe-

3. Guerre des Auteurs pag. 46-47. &c.
4. Addition aux Poëtes Grecs, Latins, François. c. 1.

Homere. ſelon la bienſéance; qu'ils ont écrit ſans jugement, & qu'ils ont eu un défaut d'eſprit univerſel (1). Il tâche de nous perſuader qu'ils n'ont que des imaginations baſſes & ridicules, des ſuperfluités inſuportables; & qu'on ne voit dans tout ce qu'ils ont fait que de fauſſes penſées, de fauſſes pointes, de fauſſes railleries, de faux complimens & de faux diſcours, qu'ils n'ont que de l'obſcurité & du galimathias (2).

Mais c'eſt perdre le tems que de nous arrêter davantage à écouter un ſi mauvais Critique. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe trouve une grande partie de ces défauts dans Homere plûtôt que dans Virgile; mais il paroît que le Sieur Deſmarets n'a point eu d'autre envie dans le Traité qui ſert d'addition à ſon Livre des Poëtes Grecs, Latins & François, que de ruiner la réputation de ces deux Auteurs, & d'attaquer tous les endroits de leurs Poëmes ſans diſtinction.

Le Pere Rapin a été beaucoup plus reſervé & mieux fondé en raiſonnement, quoi qu'il ſemble n'être pas beaucoup plus favorable à Homere que ni Jules Scaliger, ni Boiſrobert, ni même Deſmarets: mais quand on ne parle qu'avec apparence, & quand c'eſt la Raiſon elle-même qui preſcrit des bornes à la cenſure, on ne peut commettre d'excès dans la Critique des défauts d'un Auteur.

Le

1. Là même c. 2. & 4.
2. Là même c. 3.

3. Comp.

Le Pere Rapin dit donc (3) qu'Homere pour être merveilleux par tout s'eſt rendu blâmable en voulant tout faire par des voies extraordinaires; qu'il met ſes Dieux à tous les jours, & qu'il en diſpoſe comme de ces perſonnages de la Comédie qui ſont à tout faire; qu'il ne ménage ni le rang de ces Dieux ni la paix & la tranquilité de leur condition; en un mot que ce ſont des forçats & des eſclaves qu'on employe à tout. Homere.

Le même Auteur accuſe encore Homere (4) de s'abandonner ſans ceſſe à l'emportement & à l'intempérance de ſon imagination, ſans preſque aucun diſcernement. Il prétend que ce Poëte ſort preſque toujours de ſon ſujet par la multiplicité & l'attirail de ſes Epiſodes. Il le compare à ces voyageurs qui ont bien du chemin à faire, & qui toutefois s'arrêtent par tout, & s'amuſent à tous les objets ſur leſquels ils jettent la vûe en paſſant. Il ne ſe donne point, dit-il, de coup d'épée dans l'ardeur du combat ſans qu'il prenne occaſion de conter des hiſtoires & de faire des généalogies. En un mot il ſemble par tout ce qu'il en dit ailleurs (5), qu'Homere ne s'eſt pas rendu entiérement le maître de ſa matiére, ni de ſon eſprit.

§. 3.

3. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 6.
4. Là même, à la fin.
5. Chap. 13. de la même Comparaiſon.

Homere.

§. 3.

Jugement particulier de l'Ordonnance des Poëmes d'Homere, de la Fable, & de l'Action.

Le Pere Rapin que nous avons déja cité, trouve Homere aſſés peu régulier dans l'Ordonnance de la Fable qu'il a établie dans ſes deux Poëmes (1). On appelle la Fable d'un Poëme la conſtitution des choſes qui y ſont employées & qui conſiſte 1. dans la ſuite naturelle de l'Action principale & de toutes les matiéres qui la compoſent. 2. Dans le tempérament juſte du Vrai-ſemblable & du Merveilleux, 3. & dans l'arrangement & la convenance des Epiſodes avec l'Action principale. C'eſt ce que ce Critique n'a pas trouvé toujours fort bien obſervé dans Homere.

Ariſtote louë Homere d'avoir bien gardé l'unité de l'Action, il dit même (2) que c'eſt dans ce point qu'il ſemble regner ſur tous les autres Poëtes, & qu'il paroit tout-à-fait divin. La raiſon qu'il en apporte eſt que bien qu'il eût pû prendre pour ſa matiére une Action toute entiere qui eût ſon commencement, ſes ſuites & ſa fin, il a mieux aimé n'en prendre qu'une partie & l'embellir de ſes Epiſodes & de ſes autres ornemens, de ſorte, dit-il, que toute l'Iliade & toute l'Odyſſée ne renferment pas en-

1. Chap. 6. de ſa Comp. d'Hom. & de Virg.
2. De Poëtica c. 23. pag. 68, 69.

enſemble plus de matiére qu'il en faut pour une Tragédie, ou pour deux tout au plus. Homere.

Mais avec tout cela l'unité d'Action n'eſt point parfaite dans les deux Poëmes d'Homere. Car, ſelon la remarque du Pere Rapin (3), quoique la mort d'Hector dût finir l'Action dans l'Iliade, il y a encore deux Livres qui la ſuivent, le XXIII. qui contient les jeux pour la mort de Patrocle, leſquels ne ſervent de rien à l'Action principale, & le XXIV. qui contient les pleurs des Troyens & la rançon du corps d'Hector qui ſont hors d'œuvre, parce que l'Action principale étoit complette ſans cela. Une faute ſi contraire à la nature d'un véritable Poëme ſe trouve auſſi dans l'Odyſſée, & il y a un Livre entier après le denouement de l'Action. L'Auteur que nous venons de citer attribuë ces defauts au peu de diſcrétion du Poëte qu'il dit n'avoir pas été entiérement le maître de ſon eſprit en ces occaſions (4). Mais s'il étoit de l'interêt de quelqu'un de juſtifier ou d'excuſer Homere, on pourroit peut-être alleguer que ces deux Poëmes ont été faits devant les régles de l'Art Poëtique, & que le ſens commun n'avoit ſans doute point encore fait connoître alors en quoi conſiſtoit l'unité de l'Action, & ſi le denoument en devoit faire la concluſion.

Le tempérament juſte du Merveilleux avec le Vrai-ſemblable, qui eſt la ſeconde partie de l'Ordonnance du Poëme Epique, n'eſt

3. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 12.
4. Là-même c. 13. pag. 68. 69.

Homere. n'eſt pas aſſés bien gardé dans Homere, comme nous l'apprend encore le Pere Rapin (1). Ce Poëte ménage ſi peu le Vraiſemblable, dit-il, & il pouſſe ſi loin le Merveilleux par une trop grande envie qu'il a d'être toujours admirable, & d'enlever l'eſprit, qu'il ne laiſſe rien faire ni à la Raiſon, ni à la Paſſion, ni même à la Nature: tout ſe fait par machines.

On n'a point trouvé auſſi qu'Homere ait fait paroître un grand diſcernement dans le mélange des Epiſodes, & dans l'arrangement qu'il leur devoit donner pour faire voir la convenance qu'ils avoient avec l'Action principale. L'Auteur que nous venons d'alléguer témoigne (2) que les Epiſodes de l'Iliade & de l'Odyſſée ſont ſi longs & ſi éloignés, qu'on y perd de vûë Achille & Ulyſſe, qui en ſont les Heros, dans l'eſpace de pluſieurs Livres.

§. 4.

Jugement de la Partie des Poëmes d'Homere qui regarde les Mœurs, & les Caractéres de ſes Perſonnages.

Par les Mœurs du Poëme nous n'entendons point la Morale du Poëte dont nous avons parlé plus haut avec aſſés d'étenduë, mais les Mœurs qu'il attribuë à ſes Perſonnages & à ſes Acteurs.

Le Pere Rapin dans ſes Réfléxions ſur la Poëtique (3) prétend qu'Homere n'a pas tou-

1. Là même c. 6.
2. Là même.
3. Ré-

toujours gardé le caractére de ſes perſonnages, ni leurs mœurs dans toutes les bienſéances: & il nous fait remarquer encore les mêmes défauts dans la comparaiſon qu'il a faite d'Homere & de Virgile (4), aſſurant qu'il n'obſerve preſque jamais les bonnes mœurs dans ſes Acteurs, & qu'il ménage très-rarement cette bienſéance que Virgile a ſu pratiquer parfaitement. Homere.

En effet Homere nous repreſente les Peres durs & cruels; & les Heros foibles & paſſionés; les Dieux miſérables, inquiets, querelleurs: en un mot les deux principaux Heros des deux Poëmes, Achille & Ulyſſe, ſortent ſouvent de leur caractére pour ſe laiſſer aller à des baſſeſſes, & tomber dans des infamies.

Mais notre Auteur ajoute qu'on doit bien pardonner ce foible à Homere, parce qu'il écrivoit en un tems où les mœurs n'étoient pas encore formées.

Il eſt plus difficile de dire ſi Homere a merité le blâme dont pluſieurs l'ont chargé pour avoir donné un Heros à ſon Iliade qui n'étoit pas homme de bien, en ſuppoſant même qu'il lui ait fait toujours éxactement garder ſon caractére. Il eſt vrai que Virgile a formé le ſien ſur la vertu humaine: mais, comme remarque le Pere le Boſſu (5) puiſqu'Ariſtote & Horace approuvent la conduite d'Homere dans les mœurs qu'il a données à ſon Achille, & qu'ils propoſent ce Heros comme un modele

3. Réfléxions ſur la Poëtique, part. 1. n. 25.
4. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 7.
5. L. 4. du Poëme Epique c. 5.

Homere. dele que les Poëtes doivent ſuivre, les mauvaiſes mœurs de ce Perſonnage peuvent nous convaincre que ſelon les régles d'Ariſtote & celles d'Horace, & ſelon la pratique d'Homere il n'eſt nullement neceſſaire que le principal Perſonnage d'une Epopée ſoit un homme de bien.

§. 5.

Des Sentimens d'Homere, de ſes Penſées & Sentences.

Comme les ſentimens ont beaucoup de rapport avec les mœurs, que les principes des uns ſont auſſi ceux des autres, & que, ſelon le Pere Rapin, les ſentimens ne ſont proprement que les expreſſions des mœurs: on ne doit pas être ſurpris que les Critiques ne nous faſſent pas concevoir pour les ſentimens qui paroiſſent dans les Ouvrages d'Homere une opinion plus avantageuſe que celle qu'ils nous ont donnée des mœurs qu'il y a repreſentées.

Les ſentimens d'Homere, dit l'Auteur que nous venons de citer (1), ne ſont jamais ſi beaux que ſes diſcours. Car on ne peut nier que tous ſes Acteurs & ſes Perſonnages ne parlent aſſés bien; mais ils ont pour la plûpart des ſentimens tout-à-fait indignes de leur caractére. C'eſt ce que ce Critique fait voir particuliérement en la per-

1. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 8.
2. Là même c. 12.
3. Du Sublime c. 7.

perſonne de ſes Héros : quoiqu'en un autre endroit, il n'ait pas laiſſé de reconnoître qu'Homere eſt toujours grand dans ſes ſentimens auſſi-bien que dans ſes expreſſions (2). Homere.

C'eſt ce qu'avoit remarqué autrefois Longin dans ſon Traité du Sublime (3) où il dit que les penſées d'Homere ſont toutes ſublimes, & que c'eſt principalement en cette partie qu'il a fait paroître ſa capacité, & l'élevation de ſon eſprit.

Macrobe témoigne auſſi qu'Homere a tellement rempli ſes Poëmes de ſentences, que tous ſes bons mots paſſent pour des Proverbes dans la bouche de tout le monde (4), & il ſemble qu'on ait eu preſque le même goût dans ces derniers tems. Ce qui paroît par le ſoin qu'on a eu de faire divers Recueils des Sentences de ce Poëte ſur toutes les matiéres de la Morale qu'on a réduites en lieux communs.

Mais le P. Rapin qui avoit fait auſſi toutes ces réfléxions avant nous, prétend après Heinſius, que toutes ces Sentences & ces maximes de Morale ſont plûtôt du Théâtre & du genre Dramatique, que de l'Héroïque, dont le caractére le plus eſſentiel eſt la narration, qui doit être unie & ſimple, ſans affectation de figures, & ſans cet attirail de Réfléxions qui ôte au diſcours ſa couleur naturelle & ſa force (5).

Et dans le ſiécle paſſé Jules Scaliger avoit

4. Saturnal. l. 4. c. 16.
5. Daniel Heinſius in Ariſt. Poëticam, & le P. Rapin Comp. d'Hom. & de Virg. c. 14.

Homere. voit déja dit que les Sentences & les penſées d'Homere, & par conſéquent les ſentimens qu'il donne à ſes perſonnages ſont trop effeminés, trop vulgaires ; qu'ils n'ont preſque point de ſens, & qu'ils ſont ſans force ; de ſorte qu'il ne les croyoit point capables, diſoit-il, de faire danſer ſon valet de cuiſine (1).

§. 6.

Du ſtyle, de l'expreſſion du diſcours, &c.

Perſonne n'a eu en aucune Langue, au ſentiment du P. Rapin dans ſes Réfléxions (2), toutes les qualités de l'expreſſion & de la diction dans un plus éminent dégré qu'Homere : & ce Pere dit encore dans un autre Traité (3) que c'eſt principalement dans cette partie que ce Poëte triomphe ; & que c'eſt ce qu'il y a de plus accompli dans tout ce qu'il a fait. C'eſt un avantage qu'on ne peut lui diſputer, & qu'il a acquis ſans contredit ſur tous les autres Poëtes.

On n'a jamais, continuë-t-il, parlé plus purement ni plus naturellement que lui. Il eſt le ſeul qui ait trouvé le ſecret de joindre

1. Poëtices l. 5. c. 2.
2. Refl. ſur la Poët. 1. part. n. 28.
3. Comp. d'Hom. & de Virg. n. 9.
4. Vie d'Homere page 6. 7.
5. Athenée Dipnoſ. l. 14. c. 8. Le P. Rapin Réfl. ſur la Poëtiq. part. 1. n. 37.
6. ¶. Athenée dont Baillet ou plûtôt le P. Rapin qu'il copie, n'a pas bien repreſenté le ſens, dit. qu'Ho-

joindre à la pureté du ſtyle toute l'éleva- Homere.
tion, & toute la grandeur, dont la Poëſie Héroïque peut être capable. C'eſt pour cela que Longin le propoſe toujours comme la régle la plus juſte du genre ſublime.

Mr. le Fevre de Saumur témoigne (4) que ſon ſtyle eſt plein, égal, & très-pur; que les expreſſions en ſont fortes & nettes; que la clarté & la facilité y ſont par tout admirables également; & que c'eſt le plus beau & le plus aîlé de tous les Poëtes Grecs. Il les a tous ſurpaſſé par l'agrément, la meſure, le ſon éclatant des paroles, & par la variété du nombre: & Athenée prétend (5) qu'il n'y a rien de plus propre à être chanté que les Vers d'Homere (6) tant l'harmonie leur eſt naturelle.

Quintilien eſtime (7) que jamais perſonne ne l'a ſurpaſſé dans la ſublimité & l'élevation pour les grandes choſes, & dans la proprieté de l'expreſſion pour les petites; qu'il a le ſtyle ouvert & preſſé tout à la fois; qu'il eſt agréable & grave en même tems; qu'il eſt admirable pour ſon abondance & ſa briéveté; qu'il n'eſt pas moins excellent Orateur que Poëte; en un mot qu'il eſt la régle du diſcours.

C'eſt

qu'Homere faiſant profeſſion de chanter ſes vers les eſtropioit quelquefois de deſſein pour les rendre plus propres au chant ὡς διὰ τὸ μελοπεποιηκέναι πᾶσαι ἑαυτῷ τὴν ποίησιν φροντιστὴ τῆς πολλῆς ἀκριβείας ποῖαι σίγμαι, car c'eſt évidemment φροντιστὴ qu'il faut lire, & non pas ἀφροντιστὴ mauvaiſe leçon, qu'il eſt ſurprenant que ni Dalechamp, ni Caſaubon n'aient corrigée.

7. L. 10. C. 1.

Homere. C'eſt pour cela qu'il a été conſidéré comme le Maître & le modèle de la Langue Grecque par les Savans, dit Dom Lancelot (1), qui ajoute qu'Homere renferme lui ſeul tous les mots & toutes les dialectes de cette belle Langue. Outre que tous les Auteurs Grecs ſont pleins de citations de ce Poëte & d'alluſions à ſes vers : de ſorte qu'il eſt difficile de bien entendre ces Auteurs qu'après avoir lû Homere.

Le P. Cauſſin diſoit même (2), que bien que ce Poëte ſoit plein de douceurs & d'agrémens, ces beautés & ces avantages ne ſont pourtant ſenſibles qu'à ceux qui ſavent le Grec, & que ceux qui prétendent le lire en Latin font bien connoître qu'ils préferent les amplifications puériles au poids de ſes Sentences & à la gravité de ſon éloquence.

Ariſtote au rapport de Plutarque (3) eſtimoit tant cette grandeur & cette nobleſſe de ſtyle dans Homere, qu'il diſoit que ce Poëte étoit le ſeul qui ſût faire des noms & des termes qui euſſent du mouvement, à cauſe de la vivacité de leur expreſſion.

Le P. Rapin a remarqué (4) que la plupart des Anciens qui ont donné tant d'éloges à Homere n'ont eu en vûë que la nobleſſe & l'élégance de ſon ſtyle, & la grandeur de ſes expreſſions. Il dit que c'eſt ce talent admirable de l'expreſſion qui a rendu Sophocle ſon admirateur perpetuel, qui

1. Préface de la Méthode Grecque p. 34.
2. De ſacra eloquentia l. 1. c. 10.
3. Plutarque des Oracles de la Pythienne, fol. 629. B. edit.

qui l'a fait appeller le Prince des Poëtes Héroïques par Platon, & qui l'a fait regarder comme étant infiniment au-deſſus de tous les autres par Socrate, Ariſtophane, Xenophon, Democrite, Eſchyle, Pindare, Ariſtote, Théocrite, Moſchus, Lycurgue, Ariſtide, Denys d'Halicarnaſſe, Patercule, Dion Chryſoſtome, Plutarque, Lucien, Athenée, Philoſtrate, Hermogene, Maxime de Tyr, Origene, Longin, Iamblique, Stobée, Themiſtius, & d'autres Anciens qui ſont rapportés par le P. Rapin dans ſa Comparaiſon d'Homere & de Virgile. Enfin il fait voir en plus d'un endroit, que c'eſt par ce merveilleux avantage de la parole qu'Homere a impoſé à toute l'Antiquité, & que le charme & l'enchantement où l'on a vû tant de Savans dans tous les ſiécles pour ſes Poëmes ne vient que de cet artifice. Homere.

Cet avantage paroît particuliérement dans les occaſions où il faut exhorter, perſuader, ou conſoler. C'eſt en quoi Quintilien le trouvoit admirable (5). Et c'eſt proprement dans les narrations qu'il excelle au-deſſus de tous les Poëtes qui ont paru juſqu'ici. Néanmoins Scaliger y trouvoit à redire (6), & les jugeoit trop longues.

Plutarque a cru auſſi qu'Homere étoit louable d'avoir uſé toujours d'Epithétes qui

B. edit. Vaſc. *in-fol.*
4. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 9.
5. L. 10. c. 1.
6. Poëtic. l. 5. c. 2.

Homere. qui ne ſont ni étrangéres, ni figurées (1). Mais Jules Scaliger n'a point été entiérement du ſentiment de Plutarque. Car il dit nettement que ſes Epithétes ſont pour la plupart froides, plates, puériles, & hors de leur place (2). M. Deſmarets trouvoit auſſi que les Epithétes d'Homere étoient oiſives, inutiles, ambitieuſes, enflées, importunes, laſſantes & ridicules (3). Le Pere Rapin n'en parle pas d'un air ſi mépriſant. Mais comme la maniére dont il a cenſuré le diſcours & l'expreſſion d'Homere eſt également agréable & ſinguliére, on ne ſera pas fâché d'en voir ici une eſpéce d'abrégé. Voici donc en peu de mots ce que ce Critique trouve à redire dans ce ſtyle & cette expreſſion ſi vantée dans l'Antiquité (4).

1 Les Tranſitions qui doivent par leur caractére être fort variées pour déſennuyer le Lecteur, ſont toutes ſemblables dans la plus grande partie des Ouvrages de ce Poëte. On n'en peut compter tout au plus que vingt ou trente ſortes dans toute l'étenduë de près de trente mille vers. Et ainſi une même liaiſon ſe preſentant d'ordinaire eſt fort ſujette à donner du dégoût par une ſi fréquente répetition.

2 Les comparaiſons y ſont froides, contraintes, quelquefois peu naturelles, ja-

1. L. 6. des propos de table, queſtion 9. Le même Auteur loue généralement Homére en divers autres Traités de ſes Morales. Il l'appelle ſouvent *divin*. Voyés le Traité de la conſolation à Apollonius, fol. 244. E. le Traité de l'exil, fol. 127. &c.

2. Poëtic. l. 5. c. 3.

jamais fort excellentes, quoique dans un grand nombre il ne ſe puiſſe faire qu'il n'y en ait quelques-unes d'aſſés juſtes. Mr. Deſmarets avoit déja dit auparavant (5) qu'il eſt plein de comparaiſons fauſſes & baſſes. Homere.

3 Les Deſcriptions (continuë le P. Rapin), qui ſont ce qu'il y a de plus puérile & de moins grave dans l'éloquence y ſont trop fréquentes & trop étenduës, & elles portent avec elles un certain air d'affectation.

Le bel endroit par lequel Homere s'eſt fait enviſager le plus agréablement, conſiſte dans ſes Epithétes & dans ſes Adverbes. Jamais imagination n'a été ni plus riche ni plus heureuſe. Si on lui ôtoit ſes Adverbes & ſes Epithétes, on lui ôteroit bien de ſa grace. C'eſt ce qui le pare le plus, & qui fait une de ſes plus grandes beautés. Mais ces Epithétes qui l'ornent tant ſont fort ſimples & fort ordinaires, ſans ajoûter un nouveau ſens aux paroles qui leur ſont jointes.

Mais le véritable caractére d'Homere eſt la prolixité à dire & à raconter les choſes. C'eſt le plus grand parleur de toute l'Antiquité, & les Grecs mêmes tous-grands diſcoureurs qu'ils étoient ont repris dans Homere cette intemperance de paroles com-

3. Addition au Traité des Poëtes Grecs, Latins, François, c. 5.

4. Dans ſa Comp. d'Hom. & de Virg. ſur tout c. 10. & c. 11.

5. Addition au Traité des Poëtes Grecs, Latins & François chap. 6.

Homere. comme un défaut conſidérable du diſcours. Il eſt dans les redites non ſeulement des mêmes paroles, mais auſſi des mêmes choſes, & dans de répétitions perpetuelles. Il eſt vrai qu'il parloit toujours naturellement, mais il parloit trop. Ce flux de Langue & cet épanchement d'imagination qui lui eſt ordinaire fait qu'il porte les choſes plus-loin de beaucoup qu'elles ne doivent aller, & qu'il fait preſque toujours des peintures trop finies; & ainſi il ne laiſſe rien à faire à l'eſprit du Lecteur.

Il ſemble auſſi qu'on ne puiſſe pas aiſément excuſer la longueur des harangues qu'Homere fait faire à ſes Héros dans la chaleur du combat: de ſorte que le tems ſe paſſant en diſcours inutiles, il ne reſte ſouvent plus aſſés de jour pour donner la bataille. C'eſt ce qu'ont remarqué Jules Scaliger (1), Mr. Gueret (2) & les autres Critiques qui n'ont point fait difficulté d'accuſer Homere de peu de jugement pour ce ſujet.

§. 7.

Jugement ſur l'Iliade en particulier.

Le plus célébre de tous les Poëtes eſt Homere, & le plus important des Ouvrages d'Homere eſt l'Iliade. Il faut reconnoître

1. Poëtices l. 5. c. 2.
2. Guerre des Auteurs pag. 49. 50. 58.
3. ¶. Madame Dacier n'eſt pas de cet avis dans la Préface de ſa Verſion de l'Odyſſée.

4. Dio-

noître avec les Critiques que la plûpart des éloges dont on a comblé Homere lui ſont dûs plûtôt pour l'Iliade (3) que pour le reſte de ſes Ouvrages. Homere.

Denis d'Halicarnaſſe louë principalement dans ce Poëme l'ordonnance du deſſein, la grandeur & la magnificence de l'expreſſion, & les mouvemens doux & paſſionés des ſentimens (4).

C'eſt ce Poëme particuliérement qui au ſentiment du Pere Thomaſſin a fait déclarer à Horace que ni Chryſippe ni Crantor qui avoient excellé entre les Philoſophes Stoïciens & Academiciens, & qui avoient donné la Morale la plus reglée & la plus achevée, n'avoient ni ſi bien compris ni ſi heureuſement expliqué la nature & les loix de l'honnête & de l'utile, de la vertu & du vice, qu'Homere dans ſon Iliade (5). Horace, dit ce Pere, rend raiſon de ce qu'il a avancé, en diſant que l'Iliade repreſentoit admirablement les paſſions emportées & les funeſtes ſuites de la conduite inſenſée de pluſieurs Rois & de pluſieurs Peuples. Tout ce qui ſe paſſe dans la Ville aſſiegée & dans le camp des Aſſiégeans eſt une peinture très-belle des effets tragiques de toutes les paſſions, & des malheurs incroyables où elles précipitent les hommes.

Ce même Auteur ayant entrepris en un autre endroit de faire voir une partie des con-

4. Dionyſ. Halic. in Elogiis de Scriptoribus Græcis, ubi de Homero. Le P. Rapin Réfl. 15. ſur la Poët. part. 2.

5. Horat. Epiſt. 2. libri 1. Thomaſſin, Méthode, &c. l. 1. c. 10. n. 2. & 3.

Homere. convenances & des conformités de l'Hiſtoire de l'Iliade avec celle du Vieux Teſtament, prétend que de part & d'autre on peut dire que c'eſt une eſpéce de Theocratie, c'eſt à-dire, que la Police humaine & le gouvernement de l'Etat ont tant de liaiſon avec la Religion, qu'il ſemble que c'eſt Dieu ſeul qui regne, que les Rois n'agiſſent que par ſes ordres, & qu'ils n'ont de pouvoir que pour éxecuter ſes commandemens (1).

Si l'on fait la guerre, c'eſt pour venger un crime commis contre les Dieux, il ne ſe fait point d'entrepriſe qui ne ſoit précédée d'un ſacrifice, c'eſt l'inſpiration ou l'*impulſion* des Dieux qui donne le mouvement à toutes choſes. On rencontre par tout des Prophetes, des Prodiges, & des Augures, qui font connoitre la volonté des Dieux & qui déterminent tout.

Quelques vaillans & quelques ſages que ſoient les hommes, c'eſt ordinairement quelque Dieu qui les anime & les fortifie, qui les éclaire & les conduit dans leurs grandes actions. Et au contraire de quelque aſſiſtance extraordinaire du Ciel que ces Sages & ces Braves ſe croient ſoutenus, ils font de leur côté tous les efforts dont ils ſont capables. Enfin quelques efforts qu'ils faſſent, ils n'eſperent la victoire que de Dieu; & lors même qu'ils ſont perſuadés que Dieu favoriſe leurs Adverſaires, ils

1. Thomaſſin Méthode &c. l. 1. c. 2. n. 11.
2. Le Boſſu l. 1. du Poëme Epique c. 9.

3. Ao-

ils ne s'épargnent pourtant pas, & ne laiſ- Homere.
ſent pas d'employer toutes leurs forces, ſe ſoumettant du reſte à la puiſſance & la volonté de Dieu.

Le P. le Boſſu a fait la comparaiſon de la Fable de l'Iliade avec celle d'Eſope, pour faire voir qu'une Epopée eſt une véritable Fable, & que ce terme qu'on lui applique n'eſt point en cela metaphorique & figuré; mais qu'il eſt en ſon ſens propre & naturel; & que ce ſens eſt le même que quand on donne le nom de Fables aux fictions d'Eſope (2). La vérité morale & l'inſtruction eſt viſiblement la même en l'une & en l'autre. Eſope dans la fable des Chiens & du Loup, & Homere dans celle de l'Iliade ont voulu enſeigner que la mauvaiſe intelligence entre ceux d'un même parti les expoſe aux inſultes de leurs ennemis & les perd, & que la concorde les conſerve & les rend victorieux. Toute la différence qu'il y a, c'eſt que celle d'Homere eſt *raiſonnable*, c'eſt-à-dire qu'il lui donne des noms d'Hommes; & celle d'Eſope eſt *morale* (3), c'eſt-à-dire qu'il lui donne des noms de Bêtes, & qu'il attribuë des mœurs à ce qui n'en a point.

Quant à l'expreſſion & au tour qu'Homere donne à ſon diſcours en general, le Pere Rapin dit (4) que toute l'Iliade eſt remplie d'endroits nobles, élevés, & qu'il donne de grandes idées de tout ce qu'il repreſente. Néan-

3. Λογικὸς & ἠθικὸς, c'eſt la diviſion qu'Aphthone & les autres donnent aux Fables.

4. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 13.

Homere. Néanmoins tout le monde n'a point crû que ce fût une piéce achevée. Quintus de Smyrne, dit le Calabrois, & Tryphiodorus, qui ont entrepris de continuer Homere, ont remarqué que l'Iliade eſt imparfaite, parceque la mort d'Hector n'eſt point une déciſion des choſes, mais ſeulement un obſtacle ôté à la déciſion qui n'arriva qu'un an après cette mort (1.)

D'autres Critiques ont jugé que ce Poëme étoit achevé par rapport au deſſein qu'avoit eu Homere, mais ils n'ont point trouvé bon qu'un Poëme qui n'a point d'autre but que l'honneur des Grecs, finiſſe par celui que l'on fait à Hector Chef de leurs ennemis (2).

Nous avons déja vû plus haut que l'unité de l'Action n'eſt point parfaite dans l'Iliade, ſelon la remarque du Pere Rapin qui eſt un des principaux garants de ce que nous venons de rapporter, & de ce que nous dirons encore dans la ſuite. Tout ce qui eſt employé à la compoſition des deux derniers livres eſt hors d'œuvre, & ne ſert de rien à l'Action principale qui étoit complete ſans cela.

Pour ce qui regarde l'ordonnance de la Fable de l'Iliade, le même Auteur prétend (3) que l'Action faiſant le ſujet principal qui eſt la guerre de Troye eſt défectueuſe & imparfaite, en quoi il ſuit le ſentiment de pluſieurs Critiques. Car cette guerre n'a dans l'Iliade ni commencement ni

1. Là même ch. 2.
2. La même c. 12.

ni fin. D'autres veulent que ce ſoit la co- Homere.
lere d'Achille qui eſt l'Action. Mais cette colere n'a ni milieu ni fin au jugement de notre Critique. Car elle eſt effacée par une autre colere d'Achille contre Hector pour la mort de Patrocle; & le plus grand défaut eſt que le reſte du Poëme n'a aucune liaiſon avec cette colere. Homere dans l'eſpace de dix-huit Livres n'y penſe plus, comme s'il avoit tout-à-fait oublié ſa propoſition & ſon deſſein. Il ne parle dans ce long eſpace que de ſiéges, de batailles, de ſurpriſes, de conſultations de Dieux, & tout ſe rapporte au ſiége de Troye. C'eſt ce qui a donné lieu à pluſieurs de croire que la guerre de Troye étoit l'Action & le ſujet de la Fable comme elle a donné le nom au Poëme. C'eſt peut-être ce qui a porté Horace à donner à Homere la qualité d'*Ecrivain de la guerre de Troye* (4). Ainſi de quelque côté que l'on regarde ce Poëme, il paroit défectueux en ce point.

Quant au Héros de l'Iliade, il s'eſt trouvé quelques Critiques qui ont entrepris de juſtifier Homere, ſur ce qu'il n'a point jugé à propos d'en faire un homme de bien. Nous avons vû plus haut en parlant des mœurs & des caractéres des Perſonnages les raiſons qui ont porté le Pere le Boſſu à prendre ce parti, dans lequel il a cru avoir ſuivi Ariſtote & Horace. Mais il ſemble que le P. Rapin ait eu d'autres vûës. Il paroît, dit-il après le Taſſe

3. Là même c. 6.
4. Horat. Epiſt. ſecunda lib. 1.

Homere. ſe, (1) que l'intention d'Homere n'a point été de donner dans ſon Heros l'idée d'un grand Capitaine ni d'un Prince accompli, mais de montrer ſimplement combien la diſcorde eſt préjudiciable dans un parti, & ainſi de faire la peinture d'une action terrible & merveilleuſe tout enſemble. Cependant Ariſtote dans ſa Poëtique veut que dans les images & les portraits que fait le Poëte, il repreſente les perſonnes non pas telles qu'elles ſont, mais telles qu'elles doivent être; & Platon au cinquiéme Livre des Loix veut que l'imitation ne ſe faſſe que des choſes les plus accomplies. D'ailleurs, ajoute le Pere Rapin, comme l'image dans une imitation juſte doit reſſembler à ſon original, cet original ne doit point être ni un homme, ni un Prince en particulier: mais l'idée d'un Prince ou d'un homme accompli en général.

§. 8.

Jugement ſur l'Odyſſée en particulier.

Le Pere le Boſſu dit (2) que l'Odyſſée n'a pas été faite comme l'Iliade pour inſtruire tous les Etats de la Grece réunis & conféderés en un ſeul corps, mais pour chaque Etat en particulier. Ce Poëme eſt plus pour le Peuple que celui de l'Iliade, où les Sujets ſont plus maltraités par la mauvaiſe conduite de leurs Princes que par leur

1. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 4.
2. L. 1. du Poëme Epique c. 10.

leur faute. Mais dans l'Odyſſée ce n'eſt point la faute d'Ulyſſe qui perd ſes Sujets. Ce ſage Prince ne fait rien qui ne doive les rendre participans de ſon retour. Auſſi le Poëte dit-il dans l'Iliade, qu'il chante *la colere d'Achille qui fut cauſe de la mort des Grecs:* & dans l'Odyſſée au contraire il avertit ſes Lecteurs que les *Sujets periſſent par leur propre faute.* Homere

Le P. Thomaſſin ne paroît pas beaucoup éloigné de ce ſentiment. Il dit qu'il y a cette différence entre ces deux Poëmes, que l'Iliade eſt une imitation du gouvernement des Etats, & que l'Odyſſée contient la narration de la conduite des perſonnes & des familles particuliéres (3). Il ajoute que cette image de la perſonne & de la famille d'Ulyſſe paroît bien plus achevée que celle du gouvernement des Etats dans l'Iliade. La matiére eſt peut-être plus proportionnée à l'eſprit ou du Poëte ou des Lecteurs, quand il ne s'agit que de la ſage conduite d'un particulier ou d'une famille. Il ſe peut faire auſſi qu'afin que la peinture fût vrai ſemblable, il ait falu mettre cette inégalité entre ces deux grands Ouvrages, & donner moins de perfection, non pas à l'Iliade, mais à l'Hiſtoire repreſentée dans l'Iliade, qu'à l'Odyſſée, parce qu'il eſt en général bien plus aiſé de bien gouverner une perſonne ou une famille particuliére, qu'un Roi ou un Etat. Il conclud que bien que l'Iliade imite & repreſente auſſi par-

3. L. 2. tom. 1. c. 5. n. 1. & 2.

Homere. parfaitement que l'Odyſſée, néanmoins l'objet qu'elle imite & qu'elle repreſente non ſeulement n'a pas été, mais il n'a pu être auſſi parfait que celui de l'Odyſſée. C'eſt la raiſon pour laquelle tout lui paroît mieux concerté dans l'Odyſſée que dans l'Iliade.

L'Odyſſée ſemble avoir encore une autre eſpéce d'avantage ſur l'Iliade. Car au lieu que celle-ci repréſente les paſſions emportées, & les ſuites funeſtes de la conduite inſenſée des Princes & des Peuples: l'autre au contraire fait voir dans la perſonne d'Ulyſſe un modéle accompli de ſageſſe & de vertu, comme Horace l'a remarqué (1), & nous propoſe des éxemples admirables de patience, de frugalité, de prudence, de modération dans les travaux & dans la fuite des plaiſirs trompeurs de la vie. Et ſaint Gregoire de Nazianze qui nous rend ce témoignage de l'Odyſſée, ajoute (2) qu'Homere n'a jamais penſé que les richeſſes puſſent ajouter le moindre éclat à la vertu; & que s'il a avancé en quelque endroit le contraire, ce n'a été qu'en faiſant parler ceux qu'il vouloit tourner

1. Epiſt. ſecunda lib. I. 17.
——— *Quid virtus & quid ſapientia poſſit*
Utile propoſuit nobis exemplar Ulyſſim.
Et Thomaſſ. l. 1. c. 10. n. 4.
2. Greg. Nazianz. pag. 210. Carminum.
An ne aliud toto molitur carminis actu
Mæonii mens alta ſenis? Quod Stagna Charybdis
Armavit, quod Scylla canes, quod pocula Circe:
Antiphata vitata fames, ſurdoque carina
Remige Sirenum canens tranſvecta tenaces.

Lu-

ner en ridicule. Le Poëte Claudien qui vivoit peu de tems après ce Saint écrivant à une Princeſſe Chrétienne, prétend (3) que l'Odyſſée d'Homere n'eſt qu'une image parfaite de la pudicité & de la chaſteté conjugale d'Ulyſſe qui n'eſſuya cette longue ſuite de tempêtes & de traverſes ſur mer & ſur terre pendant l'eſpace de vingt années, que pour repondre par ſa conſtance invincible à la fidélité inviolable de Penelope ſa femme, qui ne ſurmonta pas de ſon côté de moins rudes attaques. C'eſt ce qu'on peut voir en pluſieurs endroits de l'Ouvrage du P. Thomaſſin qui fait ſur ce Poëme & ſur l'Iliade un grand nombre de réfléxions également ſavantes & utiles (4). Homere.

Il faut dire un mot de ce que les Critiques ont penſé de la compoſition & de l'Ordonnance de l'Odyſſée. Le P. Rapin témoigne que cet Ouvrage a des beautés tout à-fait ſinguliéres & comparables même à ce qu'il y a de plus grand dans l'Iliade (5). Il ajoute qu'il y a du ſublime, de l'héroïque, du naïf, & du naturel preſque par tout.

Mais quand le P. Rapin a écrit en un autre

Lumine fraudatus Cyclops contemptæ Calypſo,
Penelope decus eſt, atque uni tanta paratur
Scena pudicitiæ. Terræ Pelagique labores
Et totidem ſævi bellis, quot fluctibus, anni,
Conjugii docuere fidem.

Et Thomaſſin l. 1. c. 7. n. 12.

3. Carmine ad Serenam.

Thomaſſ. l. 1. c. 5. n. 18.

4. Particuliérement dans le 1. le 2. le 5. & le 6. livres

5. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 13.

Homere. autre endroit que le Poëme le plus parfait d'Homere eſt l'Odyſſée, il n'a entendu parler que de l'action & de l'ordonnance de la Fable qui dans la vérité a paru à pluſieurs plus réguliére & plus achevée que celle de l'Iliade. Nonobſtant cet avantage, dit cet Auteur (1), Homere ne laiſſe pas de commencer l'Odyſſée par un Epiſode de quatre Livres. C'eſt pécher contre la régle, qui veut que l'Epiſode, qui eſt une eſpéce de digreſſion du ſujet, ne ſoit pas trop long, mais proportionné à la grandeur de l'Ouvrage; qu'il ne ſoit pas contraint, forcé, ni tiré de loin, pour ne pas être étranger, ni trop fréquent pour ne pas faire une confuſion de matiére. Mais Homere ſort de ſon ſujet ſans y être preſque entré, & pour faire un bâtiment régulier, il commence par une piéce hors d'œuvre.

Le P. le Boſſu paroît avoir été dans le même ſentiment à l'égard d'un défaut ſi ſenſible, ſurtout après avoir remarqué que l'Odyſſée avoit été auſſi notée par Ariſtote pour l'étenduë des Epiſodes (2).

Si l'on conſidére même l'Action de l'Odyſſée avec un peu d'éxactitude, comme a fait le P. Rapin, on reconnoîtra avec lui (3) qu'elle n'eſt pas plus parfaite que celle de l'Iliade. Elle commence par les voyages de Telemaque, & elle finit par ceux d'U-

1. Là même c. 6.

2. Ariſtote dans ſa Poëtique chap. 17. ſuivant les éditions ordinaires, & 18. ſuivant celle de la traduction de Mr. Dacier. Et R. le Boſſu au 1. l. du Poëme Epi. vers la fin.

3. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 6.

d'Ulyſſe. C'eſt ce qui a fait dire à Paul Beni (4) que la Fable de l'Odyſſée eſt double. Le Pere Rapin qui allegue cet Auteur n'en convient pourtant pas entiérement; mais il ne laiſſe pas de convenir qu'il eſt difficile de trouver dans l'Odyſſée la ſuite de l'Action principale fort juſte, & dans les proportions que demande Horace pour la liaiſon naturelle des parties. Ce voyage de Telemaque n'a aucune convenance avec celui d'Ulyſſe qui eſt l'Action principale. Il n'eſt bon à rien, dit le même Ecrivain; il ne ſert pas même d'occaſion à ſon retour. Et ſi l'on veut s'en rapporter au Beni, les quatre premiers Livres de l'Odyſſée ne ſont ni Epiſode, ni partie de l'Action, & n'ont aucune liaiſon avec le reſte de l'Ouvrage. A le bien prendre, on ne ſait ce que c'eſt. Homere.

Pluſieurs veulent auſſi, ſelon la remarque du Pere le Boſſu (5), que la Fable de l'Odyſſée ſoit *double*, puiſque le denouement fait paſſer Ulyſſe & ceux de ſon parti d'un état miſérable en une honnête tranquilité; & qu'il jette ſes Rivaux de la joie où ils avoient été dans une mort honteuſe. Cette même action eſt auſſi *implexe*, ou impliquée, ajoute ce Pere, puiſque non ſeulement elle eſt dénouée par cette double Peripetie (6), mais encore par la reconnoiſſance d'Ulyſſe. Mais il n'y a ni recon-

4. Là même.

5. L. 2. du Poëme Epique c. 16.

6. On appelle Peripetie le changement de fortune qui arrive aux perſonnes dans le denouement d'une piéce.

Homere. connoiſſance ni Péripetie, ni rien d'impliqué dans l'Iliade.

Pour ce qui eſt des qualités de la compoſition, Longin, qui étoit un des plus judicieux & des plus fins Critiques de toute l'Antiquité, prétend (1) qu'Homere témoigne par toute l'Iliade une force merveilleuſe, mais qu'il eſt fort affoibli dans ſon Odyſſée. Il y fait voir, dit-il, que c'eſt le propre d'un grand eſprit, lorſqu'il commence à vieillir & à décliner, de ſe plaire aux contes & aux fables. Car l'Odyſſée a été compoſée après l'Iliade. Il y a quantité de choſes dans l'Odyſſée qui ne ſont que la ſuite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a tranſportées dans ce dernier Ouvrage comme autant d'Epiſodes de la guerre de Troye. C'eſt pourquoi l'Odyſſée n'eſt à proprement parler que l'Epilogue de l'Iliade.

De là vient que comme Homere a compoſé ſon Iliade durant que ſon eſprit étoit en ſa plus grande vigueur, tout le corps de ſon Ouvrage eſt Dramatique & plein d'Action: au lieu que la meilleure partie de l'Odyſſée ſe paſſe en narrations, ce qui eſt le génie de la vieilleſſe: tellement qu'on le peut comparer dans ce dernier Ouvrage au Soleil, quand il ſe couche, qui a toujours ſa même grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet il ne parle plus du même ton. On n'y voit plus ce ſublime de l'Iliade qui marche par tout d'un pas égal

1. Chap. 7. de la traduction de Deſpréaux.
2. Tannegui le Fevre, Vie d'Homere p. 7.

égal ſans que jamais il s'arrête, ou qu'il ſe repoſe. On n'y remarque point cette foule de mouvemens & de paſſions entaſſées les unes ſur les autres. Il n'a plus cette même force, & s'il faut ainſi parler, cette même volubilité de diſcours ſi propre pour l'Action, & mêlée de tant d'images naïves des choſes. Nous pouvons dire que c'eſt le reflus de ſon eſprit qui comme un grand Ocean ſe retire & deſerte ſes rivages. A tout propos il s'égare dans des imaginations & des Fables incroyables. Mais il ne laiſſe pas de s'y trouver des endroits qui ſont fort beaux ſans doute, & il faut conſidérer que cette vieilleſſe dans Homere, eſt après tout la vieilleſſe d'Homere, & que d'ailleurs il faloit beaucoup plus de fable & de narration que d'Action dans ces endroits-là (2). Homere.

§. 9.

Du peu de conſéquence des fautes d'Homere.

Voila une partie des ſentimens que quelques Critiques anciens & modernes ont eu des Ouvrages d'Homere. Et quelque grand que ſoit le nombre des défauts qu'on lui a reproché, il ſemble que ſes bonnes qualités ayent prévalu ſur nos eſprits, & que leur poids ait fait plier les plus ſévéres d'entre ſes Cenſeurs.

Horace (3) qui nous avoit fait remarquer qu'Homere n'avoit point été exemt de fautes,

2. Horat. Art. Poët. v. 359.
Quandoque bonus dormitat Homerus.

Homere. tes, nous a avertis en même tems que ces fautes ne ſont pas aſſés conſidérables ni aſſés nombreuſes pour nous empêcher de retirer de ſes Ouvrages toute l'utilité que l'on peut attendre d'un excellent travail. Si ce ſont des fautes, dit-il, elles ne doivent point nous arrêter & encore moins nous choquer, d'autant qu'elles ne naiſſent que de l'infirmité humaine ou d'une négligence pardonnable (1).

——— ——— ——— *Non ego paucis*
Offendar maculis, quas incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

Meſſieurs de l'Académie ſemblent être entrés dans les ſentimens d'Horace, & ils diſent nettement (2) qu'on a tort de s'emporter contre Homere pour ſes fautes, qui doivent plûtôt être excuſées & reſpectées même pour leur vieilleſſe, parce qu'étant faites devant les régles de l'Art Poëtique, elles ſont nées libres & hors de la juriſdiction des Critiques.

Le Cardinal du Perron étoit auſſi de cet avis pour l'indulgence avec laquelle il faut en-

1. Là même v. 351. &c.
2. Sentimens de l'Acad. ſur le Cid.
3. Perroniana au mot *Poëſie.*
4. Reflex. ſur la Poëtiq., part. 1. n. 9.
5. ¶. Ménage a fait voir dans le 61. chap. de ſon Anti-Baillet qu'Homere, à la vérité n'a point dit d'ordures, mais qu'il étoit tout plein d'impiétés.
6. ¶. Perrault pag. 36. du Tome 3. de ſon Parallele des Anciens & des Modernes a eu ce paſſage en vuë lors qu'après avoir parlé des mémoires qu'avoit dreſſés l'Abbé d'Aubignac pour prouver qu'il n'y a ja-

enviſager les défauts de ce Poëte. On en doit toujours louer l'invention, diſoit-il, le tems où il vivoit ne permettoit pas que l'Ouvrage ſe pût tant polir. Depuis qu'on a donné des régles ſur le Modéle qu'il en avoit tracé (3). Homere.

Enfin outre toutes ces conſidérations qui doivent nous porter à l'excuſer, le Pere Rapin en rapporte encore une qui eſt fort importante, ſi elle eſt bien véritable (4) C'eſt dit-il, qu'il n'a jamais dit d'impiétés ni d'ordures; & qu'il a toujours été ſévére & vertueux comme un Philoſophe (5.) C'eſt une gloire qu'il attribuë auſſi à Virgile, & qui a été moins conteſtée à ce dernier qu'à Homere.

§. 10.

Hiſtoire ou jugement hiſtorique des Ouvrages d'Homere.

J'ai ouï dire à un homme de Lettres des pays étrangers qu'on travaille en Allemagne (6) à faire voir qu'il n'y a jamais eu d'Homere, & que les Poëmes qui portent ſon

jamais eu d'Homere, il ajoute qu'on *travailloit là-deſſus en Allemagne*, où ces mémoires, dit il, avoient peut-être paſſé. Deſpréaux dans ſa troiſiéme Réflexion ſur Longin temoigne avoir peine à croire qu'ils exiſtaſſent. Ils éxiſtent cependant, du moins ils exiſtoient en 1713. tems auquel ils me furent communiqués. Ils étoient véritablement de l'Abbé d'Aubignac, mais ils ſe ſentoient fort de cette imbécillité dans laquelle on a dit qu'étoit tombé leur Auteur. C'étoit un Manuſcrit in-4. dont on auroit pu faire un juſte in-douze de 300. pages.

Homere. ſon nom ne ſont que des rhapſodies ou des compilations que les Critiques ont compoſées de diverſes piéces de vers ou chanſons détachées, à qui on a donné la liaiſon & la ſuite que nous voyons aujourd'hui. J'avouë que ce ſentiment me paroîtra toujours paradoxe, juſqu'à ce que le public ſoit en poſſeſſion de ce curieux Livre. Et il faut une réſolution plus qu'ordinaire pour entreprendre de déraciner un préjugé établi depuis plus de vingt-ſept ſiécles.

On prétend du moins qu'Homere n'a point eu la gloire de cette invention, comme le remarque le Pere Rapin (1) & l'on connoît cinq ou ſix Auteurs qui avoient décrit les avantures de Troye, tant en Vers qu'en Proſe avant lui, mais quelques-uns ſe ſont imaginés qu'Homere a taché de ſupprimer tous ces Ouvrages dans l'eſpérance de paſſer pour le premier Auteur de l'Iliade.

Il eſt bon de remarquer une choſe qu'Elien a rapportée dans ſon Recueil de l'Hiſtoire mêlée de diverſes choſes (2), & qui certainement peut contribuer beaucoup à nous faire diminuer quelque choſe de l'eſtime que toute l'Antiquité a euë pour Homere, ſi la ſuppoſition eſt véritable. Elien écrit (3) que l'opinion des Anciens Critiques étoit qu'Homere n'avoit compoſé l'Iliade & l'Odyſſée que par morceaux, ſans unité

1. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 14.
2. Ælian. l. 13. var. hiſtor. c. 14.
3. ¶. Le P. Rapin a très-mal entendu le paſſage qu'il cite d'Elien. L'explication qu'il en donne copiée ici par

unité de deſſein : & qu'il n'avoit point donné d'autre nom à ces diverſes parties qu'il avoit compoſées ſans aucun ordre dans la chaleur de ſon imagination, & dans l'impétuoſité de ſon génie, que celui du ſujet & de la matiére dont il traitoit : Que *Lycurgue* de Lacedemone fut le premier qui apporta de l'Ionie en Gréce ces diverſes parties tout-à-fait ſéparées les unes des autres, & ſans ſuite ; & que ce fut *Piſiſtrate* qui les arrangea & en fit les deux Poëmes de l'Iliade & de l'Odyſſée en la maniére que nous les avons aujourd'hui. C'eſt de-là que quelques-uns veulent que ſoit venu le nom de *Rhapſodies* qu'on a donné à ces deux Ouvrages. Il ſemble que Joſeph ait été du même ſentiment qu'Elien (4), & le Pere Rapin y ajoûte Plutarque dans la Vie de Lycurgue & Ciceron au troiſiéme Livre de l'Orateur. De ſorte que pour peu qu'on ait égard à l'autorité de ces Auteurs, on ne ſaura que penſer de la plûpart des éloges & des honneurs qui n'ont été rendus à Homere que dans la ſuppoſition qu'il étoit auſſi bien l'Auteur de la ſtructure & de l'ordonnance de l'édifice que des materiaux. Il y a apparence que ces Critiques d'Allemagne, dont nous avons parlé plus haut, ont pris cette opinion pour le fondement de ce qu'ils ont à nous dire de nouveau ſur ce ſujet. Homere.

Ll

par Baillet que Perrault copia depuis, doit être redreſſée ſur celle qu'on en trouve dans la troiſiéme Réflexion de Deſpréaux ci-deſſus alleguée.

4. Lib. 1. contra Apionem.

Homere. Il paroît par ce que nous venons de rapporter touchant l'action de Lycurgue, que les Anciens ont cru qu'Homere étoit d'Ionie, à cauſe que le Dialecte dont il s'eſt ſervi dans ſes vers, eſt preſque Ionique par tout. Mr. le Fevre de Saumur dit (1) que ce n'en eſt pas une preuve convainquante, & il le montre par l'exemple d'Hippocrate & d'Herodote, qui n'étoient ni l'un ni l'autre d'Ionie, quoiqu'ils ayent écrit tous deux en Ionien. Ce Critique veut que le Poëte ait compoſé ſes Ouvrages en Eolide, vis-à-vis de Lesbos, parce que les Commentateurs ont remarqué que quand il décrit un ſacrifice, il ſuit la pratique des Eoliens, & non pas celle des autres Peuples qui compoſoient l'une & l'autre Gréce: outre qu'il dit que le vent du couchant vient de Thrace. Il ajoute qu'on n'a pourtant pas ſujet de s'étonner qu'Homere ait ſuivi le Dialecte Ionique, parce que ce langage eſt incomparablement plus beau que tous les autres, d'autant qu'il étoit le plus connu & le plus eſtimé.

Le nombre des Critiques & des Commentateurs ou Scholiaſtes de l'un & de l'autre ſéxe, qui ont travaillé ſur Homere eſt fort grand, & il n'eſt pas aiſé à compter, parce que les Ouvrages de la plûpart d'entre eux ſont perdus.

Quoique nous ayons dit ſur le rapport de

1. Vie d'Homére page 5. & 6.
2. Cic. 3. de Oratore: Ælianus 13. var. hiſt. 14.
3. In Solone ex Dieuchida.
4. Thomaſſin l. 1, c. 8, n. 22.

5. In

de Ciceron & d'Elien (2) que c'eſt à Piſiſtrate que nous ſommes redevables de l'ordre des matiéres & de l'ordonnance de la Fable qui eſt dans ces deux Poëmes : néanmoins Diogene Laërce prétend (3) qu'Homere a encore moins d'obligation à Piſiſtrate qu'à Solon l'un des ſept Sages de la Grece, qui s'étoit appliqué ſérieuſement à débrouiller la maſſe confuſe & indigeſte de ſes Poëſies, afin d'en retablir le ſens, de remettre les vers à leur place, & d'en faire une édition aſſés correcte & aſſés éxacte pour pouvoir être multipliée & répanduë par tout le monde (4). Homere.

Ce fut pourtant le célébre *Ariſtarque*, qui, ſelon Plutarque (5), diviſa les deux Poëmes d'Homere par Livres, & les marqua des lettres de l'Alphabet des Grecs. Car auparavant lui, c'eſt-à-dire, avant le tems de Ptolomée Philometor on liſoit les Ouvrages d'Homere tout de ſuite. Il en corrigea même le texte en qualité de Critique & de Grammairien, & l'on voit dans le même Plutarque (6) des vers qu'Ariſtarque a retranchés d'Homere, à cauſe de l'impiété & de la cruauté de leur expreſſion. Ainſi lors que le Pere Rapin a dit qu'Homere n'avoit jamais dit d'impietés, il faut entendre cela de l'Homere corrigé par Ariſtarque.

Mr. le Fevre dit (7) que cet Ariſtarque eſt

5. In Homeri Vita, & inde Lorenzo Craſſo de Poëti Greci pag. 376. &c.
6. Plutarch. de leg. Poëtis fol. 41. Vaſc.
Idem de diſcrimine adulatoris & amici.
7. Vie d'Homere pag. 7.

Homere. eſt le plus célébre de tous les Scholiaſtes d'Homere, & qu'ayant fait paroître une habileté ſinguliére dans la correction du texte en ôtant les fautes qui s'y étoient gliſſées par la négligence des Copiſtes, ou par la témérité des premiers Graminairiens, il a mérité qu'on honorât de ſon nom les Cenſeurs & les Critiques qui ont paru dans la ſuite avec diſtinction.

Nous avons cru devoir prendre cette occaſion pour rendre quelque juſtice à cet Ariſtarque, parce que comme nous n'avons rien de lui, il ne nous a point donné ſujet de parler de lui au Recueil de nos Critiques.

Mais nous n'avons rien à dire du fameux Zoïle, qui a voulu ſe ſignaler aux dépens d'Homere par l'aigreur de ſa Critique, qu'il n'avoit entrepriſe que pour perdre la réputation de ce Poëte. Nous avons dit ailleurs un mot du mauvais ſuccès de cette Critique (1), qui l'a fait appeller *Homero-Maſtix* dans toute la Poſtérité, il ſuffit de remarquer ici qu'il a laiſſé ſon nom à tous les méchans Critiques, qui par un ſtyle ſatirique & médiſant ont plûtôt déchiré les Auteurs qu'ils ne les ont corrigés.

Il s'eſt trouvé auſſi parmi les Anciens Philoſophes des Critiques qui ont voulu commenter ce Poëte, mais d'une maniére Phi-

1. Tom. 1. chap. 12. pag. 60.
2. Tarq. Gallut. Orat. 1. de Virgilii allegoria pag. 212.

3. Comp.

Philoſophique, pour tâcher d'y faire voir les moyens de régler nos ſentimens touchant la Divinité & la Religion, & de réformer nos mœurs. C'eſt ce que fit Proclus Philoſophe Platonicien, qui expliqua tout Homere par des maximes tirées de la Philoſophie (2). Homere.

Nous n'avons aujourd'hui que deux Scholiaſtes Grecs ſur Homere, ſavoir Euſtathius Archevêque de Theſſalonique, & Didyme que le Pere Rapin appelle un des plus éxacts Interprétes d'Homere (3), mais Mr. le Fevre prétend que c'eſt un Auteur ſuppoſé (4). Nous avons parlé de l'un & de l'autre au Recueil des Critiques Grammairiens.

Il court dans le monde une Vie d'Homere, qui paroît n'avoir pas été écrite par un Auteur moderne. On prétend même qu'elle a été compoſée par Herodote l'Hiſtorien. Ambroiſe Camaldule la déterra du fond d'une Bibliothéque à Mantouë il y a deux cens ans. Mais les Critiques les plus intelligens n'ont jamais pu ſe perſuader qu'elle fût d'Hérodote (5).

Enfin ſi on eſt curieux de ſavoir le jugement qu'on doit faire des Ouvrages d'Homere par les honneurs divins que l'Antiquité Païenne lui a rendus, par les Temples & les Autels qu'on lui a dreſſés dans diverſes Villes de la Gréce, l'Aſie & l'Egypte,

3. Comp. d'Hom. & Virg. c. 15.
4. Vie d'Homere pag. 2.
5. Voſſius de Hiſtor. Græcis l. 1. c. 3. p. 17. Le Fevre Vie d'Homere pag. 7.

Homere. gypte, & par les autres monumens de ſon immortalité, on pourra ſe ſatisfaire dans le doćte Ouvrage que Mr. Cuper publia l'an 1683. ſur l'Apothéoſe de ce Poëte. [*in*-4. à Rotterdam.]

Les meilleures éditions d'Homere ſont celle de Rome avec les Commentaires d'Euſtathius en quatre volumes *in-fol.* [1542] celle de Baſle [en 1556], plus rare & moins bonne avec le même Euſtathius. Celle d'Henri Eſtienne [dans ſon Recueil *Poëtæ Græci Principes, Græcè in-fol.* 1566.] & celle qui fut faite à Straſbourg. Emeric Caſaubon rabbaiſſe fort celle d'Hollande donnée en 1656. par *Schrevelius* en deux volumes *in*-4°. & il a fait même un écrit exprès pour en découvrir les défauts. Borrichius dit néanmoins que cette edition de Schrevelius n'eſt pas à rejetter (1). Mais on prétend que celle de Mr. Grevius Profeſſeur d'Utrecht (2), aura le deſſus des autres par ſon excellence (3).

HE-

1. Olaüs Borrichius de Poëtis n. 20. p. 9.

2. ¶. Ce n'eſt pas à Grévius que cet honneur étoit reſervé, c'eſt au célébre Joſué Barnès qui en 1711, donna une magnifique édition d'Homere en deux volumes in 4. à Cambrige avec le Scholiaſte vulgairement nommé Didyme.

3. ¶.

HESIODE,

Natif *de Cumes en Eolide*, ſelon quelques-uns, mais demeurant à *Aſcra en Beotie* (4), où il devint Poëte; vivant vers le commencement des Olympiades.

1094 NOus avons quelques Ouvrages en vers qui portent le nom d'Héſiode, comme ſont celui du travail de l'homme & des jours appellé ἔργα καὶ ἡμέραι, celui de la *Théogonie* ou Généalogie des Dieux, celui du Bouclier d'Hercule, &c.

Il y a des Critiques qui prétendent que tous ces Ouvrages ont été généralement ſuppoſés à Héſiode: on n'a preſque jamais douté que le dernier ne fût de cette nature; les plus clairvoyans ne ſavent encore que dire de la Théogonie. Mais la plûpart conviennent qu'on ne peut pas raiſonnablement ôter à Héſiode le premier de ces Ouvrages qui contient quelques préceptes pour l'Agriculture & pour les mœurs, & qui paroit avoir été entrepris pour exhorter les hommes au travail.

Mr. le Févre dit (5) qu'Héſiode a fait dans ce Livre à peu près comme nos faiſeurs

3. ¶. L'Auteur avertit dans ſon *Errata* qu'au lieu de *par* il faut ici lire *pour*. En quoi il a tort, *par* étant ici meilleur que *pour*.

4. Plutarque après Ephore de Cumes prétend qu'il eſt né à Aſcra en Bœotie.

2. Tan. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs pag. 9.

Heſiode. ſeurs d'Almanachs, qui marquent quelquefois les jours heureux & malheureux, mais que cet Ouvrage dans le fond n'eſt pas fort conſidérable.

Heinſius n'en jugeoit pas ſi mal (1). Il prétend (2) que de tous les Poëtes il ne connoiſſoit preſque qu'Héſiode avec Homere qui euſſent ſu repréſenter la Nature toute pure avec une naïveté qui eſt infiniment préférable à tous les artifices dont on s'eſt ſervi dans la ſuite des tems. Il dit que ce qui fait le ſujet de ſon étonnement, c'eſt de voir que la Nature ait commencé & perfectionné en même tems ſon Ouvrage dans ces deux Hommes, qu'il ne fait point difficulté d'appeller *Divins* pour cet effet; & qu'elle nous ait fait remarquer en eux une idée achevée de la vertu humaine.

Mr. Borrichius veut nous perſuader (3) que cet Ouvrage eſt écrit avec tant de prudence & d'habileté, que ſa lecture peut être encore aujourd'hui d'une grande utilité à tous ceux qui veulent s'appliquer à la Morale, à la Politique, à l'Oeconomie, à la Marine, & à l'Agriculture. Il juge auſſi que la Théogonie peut avoir quelque choſe de plus avantageux pour nous qu'elle ſemble n'en promettre à l'extérieur, parce

1. Ces mots *Heinſius n'en jugeoit pas ſi mal*, c'eſt à-dire *ſi déſavantageuſement*, font voir que Baillet n'eſt pas bien entré dans le ſens de le Févre. Si celui-ci a dit que *dans le fond* l'Ouvrage d'Héſiode n'étoit pas fort conſidérable, ce n'eſt point par rapport au ſtyle, qui eſt bon, mais par rapport aux inſtructions qui ne lui ont pas ſemblé fort exquiſes.

2. Dan. Heinſ. prolegom. ad Heſiod. edition. ann. 1663.

parce que bien qu'elle ne paroiſſe inſinuer autre choſe qu'une multitude inutile de Divinités, ceux qui ſont curieux de chercher en toûtes choſes les merveilles ſecrettes de la Nature, trouvent ſous les écorces de ces fables des vérités naturelles, & des maximes ſalutaires puiſées du fonds de la Philoſophie. C'eſt auſſi ce que Plutarque avoit autrefois remarqué (4). Heſiode.

Néanmoins Platon trouvoit mauvais qu'Héſiode eût eu ſi peu de diſcrétion que de feindre des fables ſcandaleuſes & de mauvais éxemple, telles que ſont celles qu'il a forgées du Ciel, de Saturne & de Jupiter, & de la vengeance que les enfans ont exercée contre leurs peres, & d'autres qui ne peuvent produire que de méchans effets dans l'eſprit de ceux qui liſent ces ſotiſes (5). D'autres ont eſtimé auſſi qu'il n'y a que de la ſuperſtition groſſiére dans tout ce qu'il dit touchant la diſtinction & l'obſervation des jours heureux & malheureux (6).

Mais cela n'a point empêché Voſſius de dire qu'Héſiode s'eſt rendu recommandable à la Poſterité pour avoir ſu joindre l'utilité aux agrémens (7). Il ajoute qu'il n'eſt point Poëte, mais qu'il eſt Théologien

3. Ol. Borrich. Diſſertat. de Poët. Græc. pag. 10.
4. Plutarch. Tract. de legend. Poëtis, inter Opuſcul. Moral.
5. Plato lib. 2. de Legib. ſeu Repub.
Thomaſſin livre 2. nomb. 9. pag. 379 380. de la méthod. d'enſeigner les Poëtes.
6 Borrich. ut ſupra loco laudato.
7. Ger. Jo. Voſſius, de Arte Poëtica pag. 36. 37.

Heſiode. gien dans la Théogonie, comme il eſt Phyſicien dans ſon Ouvrage du Travail & des Jours. C'eſt auſſi ce qui a été remarqué par la plûpart des Critiques qui ſe ſont contentés de donner à Héſiode la qualité de Verſificateur, parce que la matiére qu'il a choiſie, & la maniére dont il l'a traitée, n'a rien qu'on puiſſe rapporter au genre Epique ou Dramatique, ni même au Lyrique (1).

Pour ce qui regarde le ſtyle d'Héſiode, Denys d'Halicarnaſſe témoigne (2) qu'il a de la douceur & de l'uniformité, qu'il eſt coulant & agréable, & qu'il eſt même aſſés châtié, ajoûtant qu'il a mis toute ſon étude à plaire à ceux pour qui il faiſoit des Vers. C'eſt ce qui a fait dire à Mr. le Févre (3) que ſon ſtyle eſt très-ſimple & ſans élévation; & au Pere Rapin (4) que s'étant contenté d'être agréable & de bien parler, il a fait aſſés connoître que quand il auroit choiſi une autre matiére, ſon deſſein n'auroit pas été d'aſpirer au genre de Poëſie Heroïque.

Néanmoins Heinſius prétend (5) que cette ſimplicité n'a rien de bas ni de rampant, mais qu'elle ſe ſoutient par tout avec beau-

1. Lil. Greg. Girald. R. Rap. R. le Boſſu & les autres.

2. Dionyſ. Halicarnaſſ. de Linguæ Græc. Auctoribus ſeu Opuſcul. Critic.

3. Le Fevre au lieu cité, pag. 9.

4. R. Rapin, Reflexion 15. ſur la Poëtique, ſeconde partie.

5. D. Heinſius Præfat. ad Heſiod. in edition. anni 1663.

beaucoup d'égalité, qu'elle eſt accompagnée d'une grande pureté & de beaucoup de netteté, & qu'il a par tout un air naturel ſans affectation, & ſans employer jamais aucune expreſſion étrangere ni aucun ornement ſuperflu. Il étoit ſi perſuadé de la vérité de ce point, qu'il ſe crut obligé d'entreprendre la défenſe d'Héſiode contre tous ces Grammairiens, qui affectant d'être ſi difficiles & ſi dégoutés à ſon occaſion font aſſés connoître qu'ils ont le goût fort mauvais. C'eſt ce qu'il a tâché d'éxecuter dans une longue Préface qui eſt à la tête de l'édition qu'il a donnée de ce Poëte, où il fait voir que cette ſimplicité d'Héſiode eſt infiniment préférable à toutes les figures des autres Ecrivains. Heſiode.

Quintilien a reconnu auſſi que ſon ſtyle s'éleve très-rarement, & que ſa beauté ne conſiſte le plus ſouvent que dans la propriété des mots (6), mais que par le genre médiocre d'écrire, qui eſt celui qu'il a ſuivi, il a remporté le prix ſur ceux qui s'y ſont appliqués comme lui, tant à cauſe de l'utilité de ſes maximes, que pour la douceur de ſes expreſſions, & la probabilité de la maniére (7) avec laquelle il a coutume d'expoſer les choſes. Quoi

6. Quintilian. Inſtitut. Orator. lib. 10. cap. 1.

7. ¶. On ne ſait ce que veut dire *la probabilité de la maniere.* Quintilien dit: *lenitas verborum, & compoſitionis probabilis.* Le mot *compoſitio* en cet endroit ſignifie *ſtyle* & *probabilis* correct, où il n'y a rien à reprendre, dont on a lieu d'être content. Mr. l'Abbé Gédoin a traduit: *ſon ſtyle n'eſt point à mépriſer.* On entend fort bien cela, mais je défie qui que ce ſoit d'entendre *la probabilité de la maniére.*

Heſiode. Quoi qu'Héſiode ſoit fort louable d'avoir ſu l'art de maintenir ſon ſtyle dans une juſte médiocrité entre l'élévation & la baſſeſſe (1), il ſemble que cela n'ait point dû lui meriter le rang parmi les Auteurs du premier ordre, outre qu'il n'y a rien de fort noble dans la matiére qu'il a traitée. Il paroit néanmoins que Patercule (2) n'a point eu beaucoup d'égard à ces conſidérations lors qu'il a dit (3) qu'Héſiode étoit un très-beau Génie, & d'une ſi grande délicateſſe pour les Vers, qu'on lui a donné le ſecond rang après Homere.

Le Bibliographe d'Allemagne a remarqué qu'il n'y a preſque que les Savans qui goûtent Héſiode (4), & que les jeunes gens ſur tout n'aiment guéres à le lire, parce que le ſujet qu'il traite ne revient pas beaucoup à leurs inclinations. Le jeune du Verdier ſemble nous donner une autre raiſon de ce dégoût (5) qui eſt une répétition trop fréquente des mêmes Epithétes qui ennuie le Lecteur.

Entre les bonnes éditions des Oeuvres d'Héſiode, celle de Henri Eſtienne eſt des plus rares & des plus eſtimées. Celle de Daniel Heinſius qui parut en 1603. in-4° ſuit après, enſuite celle de George Paſor avec un Dictionaire des mots d'Héſiode [*in*-8° à Amſterdam 1631. & 1657.] Mais

1. Borrich. de Poët. Græc. p. 10. Diſſert.
2. ¶. Il faut dire *Paterculus*.
3. Vell. Patercul. libro 1. Hiſtor.
4. Biblioth. anonym. Cur. Hiſtor. Philol. pag. 50.
5. Claud. du Verdier cenſio omnium Auctorum &c. pag. 44.

Mais plusieurs croyent que celle de Mr. Grævius qui parut l'an 1667. [in-8o] est la meilleure de celles qui avoient été publiées jusqu'alors (6). Hesiode.

LA SIBYLLE,

Multipliée en dix ou en douze fantômes selon la fantaisie des Auteurs & des Peintres.

1095 QUoique toutes les personnes raisonnables soient persuadées que ce que nous avons sous le nom d'*Oracles Sibyllins*, n'est que le fruit d'une imposture grossiére, nous avons cru pouvoir en dire un mot en cet endroit pour ne nous point écarter du tems auquel on prétend que la Sibylle a paru dans le monde, quoique la Versification qu'on lui a supposée lui soit postérieure de plusieurs siécles. Sibylles.

Il y a une différence très-considérable entre les anciens Vers de la Sibylle que l'on consultoit à Rome du tems de la République, & ceux qu'on a forgés depuis l'établissement de la Monarchie Romaine, ou plutôt depuis la derniére dispersion des Juifs sous les Empereurs Romains. Les premiers dont les restes se conservérent jusqu'au tems de Théodose l'ancien, & qui furent entiérement brûlez par les ordres de Stilichon Général des armées d'Honorius, n'avoient ce semble aucun rap-

[6. La meilleure Edition d'Hesiode est celle que Mrs. Le Clerc & Grævius donnerent à Amsterdam en 1701. in-8. Les Notes de M. Le Clerc n'avoient point encore paru, & celles de Grævius avoient été retouchées & augmentées par cet Auteur. ADD. *de l'Ed. d'Amst.*]

Sibylles. rapport avec la Religion Chrétienne, pour laquelle les ſeconds ont été compoſés.

Les premiers n'inſinuoient autre choſe que l'Idolatrie, & il paroît par l'Hiſtoire Romaine qu'on ne les conſultoit jamais, qu'ils n'ordonnaſſent quelque nouveau point de ſuperſtition, quelques ſacrifices aux fauſſes Divinités, l'établiſſement de quelque nouvelle idole comme d'Eſculape ſous la forme d'un ſerpent, de la mere des Dieux ſous celle d'un caillou, dont Raguſæus. on fit venir l'un d'Epidaure & l'autre de Peſſinunte ſur la conſultation qu'on fit des Livres Sibyllins (1). C'eſt là qu'on avoit appris auſſi à Rome à joindre l'inhumanité avec l'infamie dans le culte des Démons, & à immoler des victimes humaines.

Les ſeconds au contraire n'enſeignent que le culte du véritable Dieu. On y trouve des invectives contre l'Idolatrie & des exhortations perpétuelles à reconnoître la Divinité de JESUS-CHRIST.

Il n'y avoit rien de plus obſcur ni de plus embaraſſé que les premiers, c'eſt ce qui donnoit lieu à ceux qui les conſultoient d'y trouver par leurs explications tout ce qu'ils vouloient, comme on fait aujourd'hui dans les Centuries de Michel de Notre-Dame que nous appellons Noſtradamus.

Mais les ſeconds n'ont rien d'énigmatique, ni de trop difficile à déchifrer. Ils ſont même plus clairs que les Prophéties de l'Ancien Teſtament, & Iſaïe qui paſſe pres-

1. ¶. Ce n'eſt pas un moderne tel que Georg. Raguſæus qu'il faloit citer touchant le culte introduit

preſque pour un Hiſtorien parmi les Pro- Sibylles.
phétes, n'a point parlé du myſtére de notre Redemption avec tant de netteté & d'évidence. Car on ne trouve point le nom de *Jeſus*, & de *Marie* dans Iſaïe comme dans ces Vers de la prétenduë Sibylle, où il eſt parlé auſſi du Batême de Jeſus-Chriſt dans le Jourdain, & de la manifeſtation des trois Perſonnes de la ſainte Trinité. De ſorte que s'il ſe trouvoit encore aujourd'hui quelqu'un qui voulût croire que ces Vers ſont plus anciens que l'Incarnation du Fils de Dieu, il ſeroit obligé de reconnoître que Dieu auroit fait plus de grace en ce point aux Païens qu'aux Juifs, à qui il avoit donné l'ancien Teſtament pour les conduire dans la véritable Religion, puiſque ſes myſtéres paroiſſent découverts ou mieux developpés dans ces Vers qu'on ſuppoſeroit avoir été faits pour l'utilité des Païens.

Mais nous reſervons au Traité des Impoſteurs ce qu'il y aura à dire du tems & de la maniére dont ces Vers ont été ſuppoſés à la vieille Sibylle, & nous nous contenterons d'ajouter ici en peu de mots ce qui regarde le jugement qu'on doit faire de leur compoſition.

Les Critiques jugent que ces Vers ſont écrits en un fort mauvais ſtyle, que leur Auteur ne ſavoit pas bien la Langue Grecque, qu'il y a des barbariſmes, des étymologies puériles & des badineries qui n'ont aucun air de l'ancienne Gréce, & qui ne ſen-

duit à Rome du Serpent d'Epidaure, & du caillou de Peſſinunte, c'eſt Tite-Live, Valére Maxime, &c.

Sibylles. ſentent nullement la gravité de la matiére que l'on y traite (1).

Ceux qui voudront s'inſtruire à fond de la matiére des Sibylles touchant leurs perſonnes & leurs Livres, peuvent conſulter les Traités ſinguliers qui en ont été faits exprès, 1. par Onufre Panvini, Ermite Auguſtin de Verone, en Latin; 2. le Sieur David Blondel, Proteſtant, de Châlons en Champagne, en François; 3. Eraſme Schmid, Allemand de Miſnie, en Latin; 4. le Sieur Tobie Wagner Allemand, demeurant à Tubingue, en Latin; 5. le Sieur Daniel Claſen Juriſconſulte, depuis 13. ans en Latin; 6. le Sieur Jean Chriſt. Salbach, depuis 8. ans en Allemand; 7. le P. Jean Craſſet Jéſuite, depuis 8. ans en François; 8. le Sieur Iſaac Voſſius Hollandois, Chanoine de Windſor en Angleterre, en Latin depuis ſix ans; 9. le Sieur Jean Marckius, Profeſſeur de Groningue en Friſe, depuis quatre ans en Latin; Enfin on nous fait eſperer un ample Traité ſur ce ſujet par Mr. Petit Médecin & Philoſophe à Paris, & l'on dit qu'il eſt déja imprimé à Leipſik en Allemagne.

* *Serv.*

1. Henr. Valeſ. in Obſervationibus ad Hiſt. Eccl. Euſebii.

Ger. Jo. Voſſius lib. 1. de Poët. Græc. pag. 2. & 3. & Iſaac Voſſ. p. 41. cap. 8.

Tan. le Fevre, Vies des Poëtes Grecs. pag. 2. 3.

2. ¶. Il naquit à Sardes Ville de Lydie, & fut élevé à Lacédemone où il demeura, ce qui a fait que les uns l'ont appellé Lydien, les autres Lacédémonien.

3. Suidas in Lexico litt. A.

4. ¶.

Serv. Gallæi Oracula Sibyllina Gr. Lat. in-4. *Amſtelod.* 1689.

ALCMAN,

Poëte Lyrique de *Lacedemone* (2), vivant en la 27. Olympiade, du tems de Manaſſés, Roi de Juda.

1096. IL nous reſte de ce Poëte un petit nombre de fragmens qui ont été ſauvés dans les Ecrits de ceux qui les ont cités anciennement. Mais ils ne ſuffiſent pas pour pouvoir nous donner une idée aſſés juſte du caractére de ce Poëte, qu'on dit avoir été tendre & trop enclin à l'amour. Sa Dialecte eſt Dorique, comme l'a remarqué Suidas (3), & c'étoit celle qu'on parloit à Lacedemone. Patercule prétendoit néanmoins (4) qu'il n'étoit point de cette Ville, mais comme nous ne faiſons point l'Hiſtoire des Auteurs, cet éxamen n'eſt point de notre ſujet. Il faut remarquer ſeulement que comme il y avoit un autre Alcman à Meſſine (5), qui étoit auſſi Poëte Lyrique & qui vivoit preſque Alcman.

4. Vell. Patercul. lib. 1. Hiſtor.
Voſſius lib. 1. de Poët. Gr.
Tan. le Fevre, des Poëtes Grecs.
Lor. Craſſo, de Poët Græc. &c.

5. ¶. Alcman, que Suidas a cru Lacédémonien, étoit ſelon lui du quartier de Lacédémone nommé *Meſſoa* Ἀλκμὰν Λάκων ἀπὸ Μεσσόας. Gyraldus perſuadé qu'au lieu de Μεσσόας il faloit lire Μεσσάτας à la Dorique pour Μεσσήνης qu'il a priſe pour une Ville de Laconie, a uſé de ces termes: *Suidas ex urbe Meſ-*

Alcman. que en même tems, plusieurs ne savent auquel des deux attribuer les fragmens qui portent le nom d'Alcman.

* Voyés Article 1099.

ARCHILOCHUS

Poëte Iambique de *Paros Isle des Cyclades* vivant en la 29. Olympiade, 660. ans avant Jesus-Christ.

Du tems de Manassès Roi de Juda & de Tullus Hostilius Roi de Romains, ou du tems de Romulus, selon Ciceron.

Archilochus. 1097. CE que nous avons de lui n'est pas beaucoup plus considérable que ce qui nous est resté d'Alcman. Il passe pour un des premiers Auteurs du Vers Iambe, selon Clement Alexandrin (1): & Quintilien juge (2) qu'il étoit un de ceux qui avoient porté ce genre de Poësie, le plus près de sa perfection. Il ajoûte que pour cet effet il avoit un talent merveilleux, une force admirable dans ses paroles dont il se faisoit une espéce singuliére d'élo-

sana, in eo perperam licet legatur Messoa fuisse ait. De là Baillet enchérissant sur l'erreur de Gyraldus a fait un Alcman de Messine, quoiqu'il n'y ait eu qu'un seul Alcman, Lacédémonien d'établissement, & Lydien d'origine, touchant lequel il faut voir Saumaise p. 825. de la 1. edit. de Solin, où il debrouille parfaitement toutes ces difficultés.

1. Clem. Alexand. in Stromat.
Item Horat. de Art. Poët.

2. Quin-

loquence; que ſes Sentences étoient puiſſantes, courtes, & tranchantes, & qu'il ſemble qu'elles ne fuſſent compoſées que de nerfs & de ſang. Et comme il étoit trop emporté & trop mordant dans ſon ſtyle, ce Critique dit que pluſieurs attribuoient ce vice à ſa matiére plûtôt qu'à ſon eſprit (3). Archilochus.

De quelque part que lui ſoit venuë cette humeur médiſante, il ne paroît pas qu'elle ait jamais été excuſée, & encore moins approuvée de perſonne. Elle a été notée par Ciceron, qui pour la diſtinguer de la véritable fureur Poëtique, ſemble avoir voulu ſe moquer de ceux qui avoient pris la douleur d'une plaie faite par les traits envenimés d'Archilochus & d'Hipponax pour quelque choſe de divin, c'eſt-à-dire pour un effet de l'Enthouſiaſme (4).

Horace a conſidéré auſſi cet emportement d'Archilochus plûtôt comme une rage que comme un mouvement d'enhaut ou un effet de ce feu Divin (5) dont les Poëtes ſe vantent d'être animés.

Il faut en effet que cette rage ait été bien violente pour avoir pû produire le deſeſpoir

2. Quintilian. lib. 10. Inſtitut. Orat. c. 1.

3. ¶. Le Latin de Quintilien *adeo ut videatur quibuſdam, quod quoquam minor eſt, materia eſſe, non ingenii vitium*, ne dit point du tout cela, mais comme l'a fort bien rendu Mr. l'Abbé Gédoin, *que ſi Archiloque eſt audeſſous de qui que ce ſoit, c'eſt plûtôt la faute de ſa matiére que celle de ſon eſprit.*

4. Cicero de Natura Deorum lib. 2.

5. Horat. de Arte Poët. Vid. & Ol. Borrich. Diſſertat. de Poëtis pag. 27.

Archilochus.

poir dans l'eſprit de Lycambe, & l'avoir obligé de ſe pendre (1).

Archilochus ne ſe contenta pas de vouloir être piquant, il voulut joindre l'obscénité à la médiſance (2), & il mêla toutes ſortes d'ordures & de ſaletés dans le venin dont il avoit coûtume de tremper ſes traits. C'eſt ce qui, au rapport de Valere-Maxime (3), obligea la République de Lacedemone de le condamner au banniſſement, & de ſupprimer ſes Livres dont elle jugeoit la lecture très-pernicieuſe à toutes ſortes de gens, & particuliérement à la jeuneſſe. Et cet Auteur ajoute que les Lacédémoniens aimérent mieux priver leurs Enfans des Ecrits de ce Poëte, quelque polis & quelque élégans qu'ils fuſſent, que d'expoſer l'innocence de leurs mœurs à une corruption viſible.

Ce jugement deſavantageux qu'une ſage République a porté des Poëſies d'Archilochus paroît n'avoir pas moins d'équité que de ſévérité. Néanmoins il n'a pas empêché Patercule de parler de lui avec beaucoup

1. Par des vers qu'il fit contre cet homme qui lui refuſoit ſa fille qu'il lui avoit promiſe.

2. Suidas in Lexico. Item Lil. Greg. Gyrald. Dialog. IX. de Poëtis veteribus.

3. Valer. Maxim. Rer. Memorabil. lib. 6. cap. 3. de Severitate.

Pedro de Guzman, Diſcours 6. §. 8. des Avantages de l'honnête Travail, en Eſpagnol.

Lor. Craſſo des Poëtes Grecs, en Italien, pag. 59. 60. il appelle Archilochus un Auteur très-fleuri & très-fécond.

Joſeph de Voiſin. défenſe du Traité de Mr. le Prince de Conti, contre la Comédie pag. 274.

4. Vell. Patercul. lib. 1. Hiſtor.

coup d'éloges, & de dire (4), qu'après Homere & lui, il n'eſt pas aiſé de trouver quelqu'un capable de donner la perfection à une choſe dont il auroit été lui-même l'Auteur. Ce n'eſt pas que Patercule prétendît par là l'égaler à Homere en toutes choſes, car Demetrius de Phaleres cité par le Pere Rapin (5), dit qu'Archilochus n'avoit pas cette grandeur d'ame propre au Poëme Héroïque (6) qu'avoit Homere. Archilochus.

Mais s'il n'étoit point arrivé au point de l'élevation où l'on voit Homere, on ne peut pas dire auſſi qu'il ait rampé avec les derniers Poëtes, quoique, ſelon le jugement de Longin (7), il ſe brouille quelquefois, & qu'il manque d'ordre & d'œconomie en pluſieurs endroits de ſes Ecrits. Et bien que l'*Erigone* d'Eratoſthene, par éxemple, ſoit un Poëme où il n'y a rien à reprendre, on ne peut pas dire pour cela qu'Eratoſthéne eſt plus grand Poëte qu'Archilochus, parce que celui-ci ne tombe dans ce défaut que nous venons de marquer qu'à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt

5. R. Rapin, Réflexion 14. ſur la Poët. part. 1. pag. 31. edit. in-12.

6. ¶. Nicephore Grégoras pourtant en ſon Commentaire ſur le Livre de Syneſius περὶ ἐνυπνίων, dit qu'Archiloque s'étoit auſſi éxercé dans la Poëſie Héroïque. Et le prétendu Demetrius, au lieu de ce que lui fait dire le P. Rapin, ne dit autre choſe ſinon qu'il ne faudroit pas s'aviſer d'employer dans la compoſition d'une Iliade des vers d'une meſure auſſi courte que ceux auſquels Archiloque a donné le nom, qui ne ſont que des hémiſtiches ou des demi-vers.

7. Longin, Traité du Sublime, chap. 27. pag. 109. de la Traduction Françoiſe.

Archilochus. eſt entraîné, & qu'il ne ſauroit régler comme il veut.

* Voyés dans le Recueil des Poëtes Grecs, imprimé à Geneve *in-folio* 2. vol. 1606. 1614.

STESICHORE,

d'*Himere en Sicile*, vivant (1) en la 37. Olympiade, mort en la 56. ſous le regne de Cyrus Roi des Perſes.

Steſichore. 1098. IL ne nous reſte plus de lui que trente ou quarante vers d'un fort grand nombre, pour leſquels toute l'Antiquité témoignoit avoir beaucoup d'eſtime. Il excelloit en plus d'un genre de Poëſie, & il avoit le ſtyle grand, plein & majeſtueux (2). Il ſemble néanmoins que ſon principal talent conſiſtât dans la Poëſie Lyrique. Denys d'Halicarnaſſe dit (3) que Steſichore avoit toutes les bonnes qualités & les graces de Pindare & de Simonide, mais qu'il les a ſurpaſſés tous deux dans la gran-

1. ¶. Il faloit dire *né*, parce que *vivant* ſe prendroit pour floriſſant d'où il s'enſuivroit qu'en la 37. Olympiade il pourroit avoir eu 30. ans, & qu'étant mort en la 56. il en auroit eu tout au moins 102. quoique ſuivant la ſupputation de Suidas qui le fait naître en la 37. Olympiade & mourir en la 56. il ne ſoit pas mort octogénaire, que Phlégon ne le mette point parmi les Macrobes, & que Lucien, qui l'y met, ne lui donne pas plus de 85. ans.

2. Tan. le Fevre, Vie des Poëtes Gr. p. 21.

3. Dion. Halic. de L. Auct. Græc. judic.

4. Quint. Inſtitut. Oratoriar. lib. 10, c. 1.

&c. &c.

grandeur de ſon ſujet, où il a fort bien gardé les caractéres des mœurs & des perſonnes. Steſichore.

Quintilien témoigne que c'étoit un puiſſant génie, qu'il avoit pris des ſujets grands & élevés, comme des guerres importantes, & les belles actions des plus vaillans Capitaines, pour éxercer dignement ſes talens, & qu'il avoit fort bien ſoutenu la majeſté du Poëme Epique *par ſa lyre*; mais qu'il étoit quelquefois accablé de ſon abondance, & que pour n'avoir pas ſu ſe moderer, il avoit perdu l'avantage qu'il auroit eu d'être le ſecond après Homere & de l'approcher de fort près (4).

Syneſius le mettoit auſſi au rang des Poëtes Heroïques (5), & il ſemble avoir voulu le comparer avec Homere, lors qu'il a dit (6), que l'un & l'autre avoient donné beaucoup d'éclat & de nobleſſe au genre Heroïque par leurs vers. C'eſt ſans doute ce qui a porté Alexandre le grand (7) à mettre Steſichore au rang de ces Poëtes que les Princes doivent lire & étudier, & c'eſt ce qui

5. Syneſius à la fin de ſon Livre des ſonges ne met pas Steſichore au rang des Poëtes Héroïques, mais au rang des Poëtes qui ont chanté les Héros, οἳ τὸ Ἡρωϊκὸν φῦλον διὰ τὰς ποιήσεις αὐτῶν ἐπικυδέστερον ἴθισαν. Gyraldus ayant traduit Ἡρωϊκὸν φῦλον par *Heroïcum genus* a trompé Baillet qui s'eſt imaginé qu'*Heroïcum genus* ſignifioit le genre Héroïque, c'eſt-à-dire, la Poëſie Héroïque.

6. Ap. Lil. Gregor. Gyrald. de Poët. Dialogo IX. pag. 986.

7. Lil. Greg. Gyraldus Hiſt. Poëtarum Dialog. pag. 956. &c, ex Dione Orat. 2. quem allegat. Gr. Gyraldus.

Steſichore. qui a fait dire à Horace (1) que la Muſe de ce Poëte avoit de la gravité.

Hermogéne de Tarſe parlant de la douceur que doit avoir un Orateur, reléve fort haut le mérite de Steſichore (2), & dit qu'il a excellé particuliérement en ce point, qui fait une des principales parties du diſcours, à cauſe du bon uſage qu'il a fait des Epithétes.

Il écrivoit en Langue Dorique (3). Athenée ſemble l'avoir mis au rang des Poëtes laſcifs. Il n'eut pourtant pas beaucoup d'égard à la beauté d'Helene lors qu'il la maltraita dans ſes vers. Les Anciens faiſoient un conte ſur ce ſujet, & ils diſoient que Steſichore fut puni de l'aveuglement pour avoir deshonoré Helene; mais qu'ayant réparé ſa faute par des vers qu'il fit enſuite à ſa louange, il recouvra la vûe (4).

Steſichore n'étoit pas ſon véritable nom, mais il fut ainſi appellé dans la ſuite pour avoir arrêté & fixé la maniére de la danſe aux inſtrumens, ou du chœur ſur le théâtre (5).

* Voyés le Recueil des Poëtes Grecs de Genéve 2. volumes *in-folio* 1606. & 14.

SA-

1. Horat. lib. 4. Ode 9. ad Lollium.

2. Gyraldus au même endroit: Hermogenes Tarſenſis in libris de Rhetor. & Borrich. Diſſertatio de Poëtis.

3. C'eſt

SAPPHO,

Femme de l'Iſle de *Lesbos* dans l'Archipel, vivant en la 44. Olympiade du tems de Nabuchodonoſor & de Tarquin l'ancien.

1099. ON prétend qu'il y en a eu deux de ce même nom qui étoient du même pays, qui vivoient preſque en même tems, & qui toutes deux ont fait le métier de Poëte: de ſorte qu'il eſt difficile de dire, à laquelle des deux il faut attribuer ce que nous avons ſous le nom de Sappho. Sappho.

Mais comme nous ne nous appliquons point tant à la recherche des Auteurs qu'à celle de leurs Ouvrages, il ſuffit de remarquer deux choſes qui ſautent aux yeux de ceux qui liſent les vers qui portent aujourd'hui ce nom, l'une que celle qui en eſt l'Auteur étoit un bel eſprit, & l'autre que c'étoit une grande débauchée.

I. Il n'eſt pourtant pas ſi aiſé de juger du premier point par l'Hymne, l'Ode & quelques petits fragmens que nous avons d'elle, que par les glorieux témoignages que les plus célébres Critiques de l'Antiquité lui ont rendus. Ces Auteurs nous ap-

3. C'eſt Pauſanias qui a publié particuliérement cette Fable; Heſychius Mileſius l'a copié, & pluſieurs l'ont ſuivi.

4. Philoſtrat. l. 6. c. 4.

5. Steſichorus, *id eſt*, Stator Chorea.

Sappho. apprennent (1) qu'il n'y avoit rien de ſi beau que les Poëſies de Sappho, qu'on y remarquoit des graces toutes extraordinaires, un art ſecret & admirable d'entrer dans les cœurs, dit Mr. le Févre, de parler & de vaincre en même tems, & toucher les paſſions les plus tendres; & que c'eſt particuliérement ce qui lui a attiré l'eſtime de tant de ſiécles (2).

Demetrius de Phaleres rapporté par le Giraldi (3) diſoit qu'une des principales beautés que l'on remarquât dans ſes vers étoit celle des répétitions & redoublemens que les Grecs appellent *Anadiploſe*; & Hermogéne ne lui trouvoit jamais tant de douceur que lors qu'elle faiſoit parler ſa lyre, & qu'elle lui faiſoit faire des réponſes aux queſtions qu'elle feignoit de lui propoſer (4).

Denys d'Halicarnaſſe dans ſes jugemens, & Strabon dans ſa Géographie, à l'occaſion de l'Iſle de Lesbos, en parlent fort avantageuſement, & nous font connoître qu'ils n'avoient encore rien remarqué dans tout

1. Suidas in Lexico.
Laur. Craſſ. de Poët. Græc. pag. 449. 450.
2. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 22.
3. Lil. Gregor. Gyraldus de Hiſt. Poëtar. Dialog. IX. pag. 978. edition. in-8.
4. Hermogen. Rhetoric. apud eundem Gyrald.
5. Dionyſ. Halicarnaſſ. in Opuſcul. Crit.
Strabo in Geograph. agens de Lesbo.
6. Dionyſ. Caſſ. Longin. de Sublimi cap. 8. pag. 45. 46. de la Trad. Françoiſe.
Julian. Imper. de Cæſarib. Satir.
7. Ren. Rapin, Réflexion XXX. ſur la Poëtique, ſeconde partie.

tout le ſéxe qui méritât de lui être com- Sappho.
paré (5).

Longin & l'Empereur Julien (6) nous donnent auſſi une grande idée du mérite de ſes vers, & le Pere Rapin nous aſſure (7) que ces Anciens ont eu grande raiſon de nous vanter ſi fort dans leurs Ouvrages le génie admirable de cette fille, parce qu'on y trouve des traits de la délicateſſe la plus fine & la plus paſſionnée. C'eſt auſſi ce qu'on peut voir plus au long dans le jugement que Mademoiſelle le Févre, & depuis elle Monſieur de Longepierre ont porté de ſa Poëſie (8).

Nous nous contenterons de remarquer qu'on a augmenté le nombre des Muſes en ſa faveur; que c'eſt d'elle que vient cette eſpéce de vers Lyriques qui portent encore aujourd'hui ſon nom, & que ſon Dialecte étoit Æolique (9).

Nous ajoûterons que ſi on en veut croire Voſſius (10), elle avoit pris pour le modéle de ſon ſtyle Archilochus, mais qu'elle avoit eu la prudence de tempérer ſon aigreur

8. Anne le Fevre & D. L. préfac. de leur édition, &c.
9. L. Greg. Gyrald. de Hiſt. Poët. Dial. IX. loco citato Ol. Borrich. Diſſert. de Poët.
10. Ger. Joan. Voſſius Inſtitution. Poëtic. lib. 3. p. 78. 79.

¶. Voſſius n'a pas bien pris le ſens de ce vers d'Horace 1. Ep. 19.

Temperat Archilochi Muſam pede maſcula Sappho

ce *temperat* ne doit être entendu que de l'adreſſe qu'avoit euë Sappho de joindre ſucceſſivement dans quelques-unes de ſes Odes à un grand vers, un vers plus court, tel que ceux auſquels Archiloque a donné le nom. *Temperat* ne ſignifie là que *miſcet*, comme Bentlei l'a fort bien expliqué.

Sappho. greur par une douceur admirable. Et Castelvetro a remarqué auſſi après Apulée (1) que c'eſt à cette douceur qu'on étoit redevable des adouciſſemens qui paroiſſent dans l'inſolence & l'effronterie de ſes matiéres.

II. Le ſecond point regarde la galanterie dont nous trouvons encore des veſtiges dans les reſtes de ſes vers. On peut dire qu'ils ſont ſuffiſans pour nous perſuader d'une partie de ce qu'on a dit de ſes infames débauches (2), qui n'ont pû être bornées par les débordemens même qui ont coutume de ſatisfaire la brutalité des plus abandonnées d'entre les Courtiſanes. Et quelque ſoin (3) que Mademoiſelle le Févre ait pris pour tâcher de diminuer en nous l'horreur d'une paſſion ſi monſtrueuſe, nous ne pouvons nous imaginer que le peu d'utilité qui pourroit nous revenir de la lecture de ſes vers pût être comparé avec la moindre des méchantes impreſſions qu'elle pourroit faire ſur nos eſprits, & dans les cœurs même de ceux qui pourroient s'y laiſſer ſeduire, s'ils n'étoient point utilement prévenus contre elle.

* Voyés dans le Recueil de Plantin qui a pour titre, *Carmina novem illuſtrium fœminarum & Lyricorum, ſcilicet Alcmanis, Ibyci,*

1. Ludov. de Caſtelvetro in Art. Poëtic. Ariſtot. & apud Laur. Craſſ. de Poët. Græc.

2. Apulée dans cet endroit de ſon Apologie où il parle de Sappho en ces termes: *Et mulier Lesbia laſcive illa quidem, tantaque gratia, ut nobis inſolentiam linguæ ſuæ, dulcedine carminum commendet*, n'a voulu dire autre choſe ſinon que la douceur & les graces de la Poëſie de cette Lesbienne font qu'on lui pardonne avec plaiſir

Ibyci, *Steſichori*, *Anacreontis*, *Alcæi*, *Simonidis*, *Bacchylidis*, *ex Bibliothecâ Fulvii Urſini*, in-8. *Antuerpiæ* 1568.

ALCE'E,

De Lesbos, Poëte Lyrique, Contemporain & Compatriote de Sappho.

1100. LEs petits débris des Poëſies de cet Auteur qui ſont venus juſqu'à nous, ſemblent nous donner lieu de rapporter ici une partie des Jugemens que les Critiques ont faits de ſes Ecrits. Alcée.

Denys d'Halicarnaſſe juge (4) qu'il y avoit dans ſes compoſitions de la magnificence ou de la grandeur, de la briéveté, de la douceur ou de l'agrément, du ſel, de la gravité, des figures qui n'avoient point d'obſcurité, horſmis dans quelques termes qui regardoient la proprieté de la Langue. Il ajoute qu'il avoit de la force, que ſon ſtyle étoit nombreux, c'eſt-à-dire, meſuré & ſoutenu d'une belle cadence, qu'il ſavoit bien proportionner toutes choſes aux mœurs de ſon tems & aux uſages de ſon Pays; & que ſi on avoit retiré les pieds de ſes vers, on l'auroit pris volontiers

plaiſir le déſagrément de ſon Dialecte. pag. 450.

2. Plutarch. Tract. de Orac. Pyth. &c. Item Suidas in Lexic.

Vid. & Ovidius paſſim, ejuſque Epiſt. ſub nomine Sapphûs.

3. V. M. Bayle Nouv. de la Républiq. des Lettres de Novembre 1684 tom. 2. pag. 396. 397.

4. Dionyſ. Halycarnaſſ. in Judic. de Poët. pag. 10. edit. in-8. in Opuſcul. Critic.

Alcée. tiers pour un Ecrivain du Barreau.

Quintilien lui donne preſque les mêmes qualités, quoiqu'en moins de paroles (1), & il ne fait point difficulté de dire qu'il s'étoit rendu ſemblable à Homere pour le ſtyle.

Mr. le Fevre a témoigné ouvertement n'être nullement du ſentiment de Quintilien en ce point (2): & malgré le reſpect dû à l'Antiquité, il prétend que ce Critique n'a point eu plus de raiſon lors qu'il a comparé Alcée à Homere, que lorſqu'il a comparé Herodote avec Tite-Live, qui ne ſe reſſemblent, dit-il, en aucune maniére, ſinon en ce qu'Herodote a écrit une Hiſtoire en Grec, & que Tite-Live en a écrit une en Latin. Mr. le Fevre nous fait connoître en même tems que s'il avoit à comparer Alcée avec quelqu'un des Poëtes Latins, ce ſeroit avec Horace, quoiqu'il eût dit auparavant que le ſtyle d'Alcée repreſentoit aſſés bien les qualités de ſon ame & de ſon courage, c'eſt-à dire, qu'il étoit martial. C'eſt ce qu'on n'a point dit de celui d'Horace, qui a donné lui-même (3) le nom de Muſe menaçante à la Poëſie d'Alcée, à cauſe qu'il avoit écrit contre les Tyrans de ſon Pays, & ſur tout contre Pittacus. Quin-

1. Quintil. Inſtitution. Oratoriar. lib 1. cap. 1.
2. Tan. le Fevre, Abr. des Vies des Poëtes Grecs pag. 30.
3. Horat. lib. 4. Od. ad Lollium.
4. Fabius Quintil. loco cit. ut ſuprà.
5. Cicero in libris de Natur. Deor. Item in Quæſtion. Tuſculan.

6. Ho-

Quintilien paroît ne l'avoir pas jugé louable de ce qu'étant plus propre pour les grands ſujets, comme pour chanter des guerres & des victoires, il s'étoit amuſé à des bagatelles, & étoit deſcendu de ſon rang, pour le dire ainſi, afin de chanter des Jeux & des Amours (4). Ciceron a dit encore quelque choſe de plus honteux à ſon ſujet (5), & il nous apprend qu'Alcée non content de s'être laiſſé aller à la Pédéraſtie, ce qu'Horace avoit auſſi marqué dans ſes vers (6), il en avoit encore écrit (7), comme s'il en eût voulu corrompre d'autres que lui. Alcée.

Au reſte c'eſt de cet Alcée que nous eſt venuë cette eſpéce de vers que nous appellons Alcaïques, & qui paſſent pour être des plus beaux & des plus agréables dans le genre Lyrique.

Syneſius rapporté par le Gyraldi remarque (8) qu'il n'avoit pas coûtume d'employer des perſonnages feints ni des matiéres chimériques ou inventées à plaiſir, comme les autres Poëtes ont coutume de faire, mais que les perſonnes & les choſes y étoient véritables, de ſorte qu'il ne trompoit perſonne, & qu'expoſant librement ſes inclinations au Public, il étoit aiſé de voir

6. Horat. lib. 1. Od. 32. ad Lyram.

7. ¶. Ces paroles de Ciceron : *Fortis vir in ſua Rep. cognitus quæ de juvenum amore ſcribit Alcæus* : ne ſignifient pas qu'Alcée eut fait un livre exprès de pédéraſtie, mais qu'il avoit fortement marqué dans ſes vers ſon inclination là-deſſus.

8. Apud Lil. Gregor. Gyrald. de Hiſtor. Poëtar. Dialogo IX. pag. 272. editiôn. in-8.

Alcée. voir par ſes vers tout ce qui lui donnoit du plaiſir ou du chagrin.

Son Dialecte étoit Æolique comme celui de Sappho (1). [Voyés dans le Recueil de Plantin *in*-8°. cité Art. 1099.]

IBYCUS.

Poëte Lyrique *de Rhege en Italie, vis-à-vis de l'Iſle de Sicile*, vivant en la 54. Olympiade du tems de Cyrus, de Crœſus & de Servius Tullius 560. ans & plus devant notre Epoque. (2)

Ibycus. 1101 SEs Odes étoient écrites en langage Dorien, & quelques fragmens qui nous en reſtent font aſſés connoître que ſon ſtyle étoit plein, & quelquefois fort élévé, qu'il avoit de la netteté & des agrémens.

Il avoit écrit fort élegamment l'*enlevement de Ganymede & de Tithon*. Mais il avoit tout gâté par ſes obſcénités, qui faiſoient aſſés voir qu'il étoit encore plus corrompu que ces Poëtes laſcifs dont nous avons parlé auparavant. [Voyés dans le Recueil de Plantin *in*-8°. cité Art. 1099.]

PHO-

1. Ibid. Ep Greg. Gyrald.
Item Olaüs Borrich. Diſſertat. de Poëtis pag. 23. Vidend. Laurent. Craſſ. de Poët. Græc.

2. Lil. Greg. Gyrald. de Hiſtor. Poëtar. Dialog. IX. pag. 1010. 1011. Suidas in Lexico. V. & H. Stephanus qui ejus fragmenta edidit cum cæterorum Lyricorum reliquiis.

Tan.

PHOCYLIDE,

De *Milet dans l'Ionie*, vivant en la 60. Olympiade, du tems de Cyrus 540. ans devant l'Epoque Chrétienne.

1102 M. Le Fevre prétend (3) que le ſtyle de Phocylide étoit auſſi pur & auſſi net que ſes mœurs, & que l'on apprenoit par la lecture de ſes Ouvrages à bien vivre & à bien parler tout à la fois. Phocylide.

Nous avons aujourd'hui une piéce de Poëſie morale ſous le nom de Phocylide. Mais c'eſt une piéce aſſés moderne. Du moins eſt-il viſible qu'elle a été ſuppoſée à cet ancien Phocylide qui étoit contemporain à Théognis, à Hipponax, & à Anacreon. L'Auteur de ces vers moraux étoit un Juif d'Alexandrie, ſi l'on veut ſuivre la conjecture de pluſieurs Critiques. Quelques-uns même des plus éclairés, parmi leſquels on peut compter Voſſius & Mr. le Fevre, eſtiment que c'étoit un Chrétien vivant du tems de Trajan ou Adrien, ou même plus tard, s'il eſt vrai, comme a remarqué Suidas, que cet Auteur a volé les vers de la Sibylle, qui n'ont été forgés

Tan. le Fevre, Abr. des Vies des Poëtes Grecs pag. 37.
Laur. Craſſ. de Poët. Græc.
Ol. Borrich. Diſſert. de Poët. p. 23. 24.
3. Suidas in Lexico.
Ger. Joan. Voſſ. de Poët. Græc. pag. 22.
Tan. le Fevre des Poëtes Grecs pag. 46. Voyés encore n. 1106.

Phocylide. forgés que vers le tems de ces Empereurs. Une des meilleures raiſons de Mr. le Fevre eſt que le ſtyle de cette piéce a tout-à-fait l'air & le tour des Grecs modernes.

* *Theognidis, Phocylidis, Pythagoræ, Solonis, & aliorum Poëmata, Gr. Lat. per Frid. Sylburg.* in-8o. *Heidelb.* 1597. Voyés Art. 1106.*

MIMNERMUS,

De *Colophon* ou *de Smyrne en Ionie* vivant en l'Olympiade 60. ſous Cyrus & Cambyſe.

Mimnermus. 1103 SOlin mettoit ce Poëte au rang des plus beaux génies que l'Aſie ait jamais produits (1). Mr. le Fevre dit (2) qu'il ſe trouve encore aſſés de fragmens de cet Auteur pour pouvoir dire avec fondement que Mimnerme fut un très-bel eſprit, & un des plus grands ornemens de l'Antiquité. Il ajoute que ſon ſtyle eſt très-agréable, & rempli de l'abondance de l'ancienne Gréce: qu'il compoſoit fort facilement; & qu'on pourroit pour de certaines choſes le comparer à Ovide, ſi ce n'eſt que

1. Julius Solin. Polyhiſtor. cap. 43. &c. Cl. Salm. in exercit. in eum loc.

2. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 36. 37.

3. Horat. lib. 1. Epiſtol. 6. ad Numicium.

¶. Ménag. chap. 60. de l'Anti-Baillet a fort bien remarqué qu'au lieu de *qu'on pût rien faire d'agréable ſans l'amour*, il faloit pour rendre le ſens d'Horace dire:

que le ſtyle du Poëte Latin n'eſt pas ſi ſerré ni ſi plein qae celui du Poëte Grec. Mimnermus.

C'eſt un des principaux Auteurs du genre Elégiaque parmi les Grecs, mais il ſemble n'avoir appliqué ſes talens qu'à des matiéres de galanterie, & il avoit le ſens ſi corrompu, qu'il ne croyoit pas qu'on pût rien faire d'agréable ſans l'Amour & les Jeux, au rapport d'Horace (3). C'eſt peut-être (4) ce qui a fait dire à Properce (5) que Mimnerme avoit eu l'avantage ſur Homere en ce point.

* Voyés Art. 1099. *

1104 NOus ne dirons rien d'EPIMENIDE de *Crete ou Candie*, d'HIPPONAX *d'Epheſe*, de THESPIS *du pays Attique*, de LASUS d'*Hermione* au Peloponeſe, & de pluſieurs autres dont il ne nous reſte plus rien.

1. Il eſt bon néanmoins de remarquer qu'il nous reſte un des vers hexamétres d'*Epimenide* qui a été, pour le dire ainſi, conſacré par ſaint Paul dans l'Epitre à Tite, chapitre 1. verſet 12. où il s'agit de l'humeur & des inclinations des habitans de Crete;

2. Et

dire: *qu'on pût rien trouver dans la vie d'agréable ſans l'amour.*

4. ¶. Ceci, ſuivant le même Ménage, devoit être autrement tourné, comme par exemple en ces termes: *Et Properce n'a pas héſité à dire qu'en matiére de vers d'amour le ſtyle de Mimnerme vaut mieux que le ſtyle d'Homére.*

5. Proper. lib. 1. Eleg. 9.

2. Et qu'*Hipponax*, fameux par ſes vers mordans, & par ſon humeur médiſante & ſatirique, eſt celui que nous conſidérons comme l'Auteur de cette eſpéce de vers Iambiques, qu'on appelle *Scazons*.

1. Epimenide vivoit du tems des derniers Rois de Juda, & de la captivité de Babylone.

2. Hipponax vivoit du tems de Cyrus, & *Theſpis* étoit un peu plus jeune, auſſi-bien que *Laſus*, qui s'étoit encore rendu recommandable par la connoiſſance de la Muſique.

ANACREON,

De *Teos en Ionie*, vivant en la 61. Olympiade, du tems de Cyrus, Cambyſe & Darius, mort agé de 85. ans, attaché à la perſonne & aux interêts de Polycrate Tyran de Samos.

Anacreon. 1105 TOut ce qui nous reſte des Poëſies d'Anacreon ne conſiſte preſque qu'en chanſons à boire, en billets doux, & quelques autres piéces d'une galanterie outrée. Nous n'avons rien dit des débauches de Sappho qui ne ſe puiſſe dire encore d'Anacréon. Il y a tant de rapport entre le caractére de leurs Poëſies & de leur eſprit, dit Mr. Bayle, qu'il ſeroit aiſé de

1. Nouv. de la Rep. des Lettres de Novembre 1684. pag. 396. tom. 2.

2. De Longepierre, Vie d'Anacr. à la tête de ſon édi-

de les prendre l'un pour l'autre (1). Mais Anacreon passoit Sappho en ivrognerie. Anacreon

Mademoiselle le Fevre & Mr. de Longepierre nous ont donné chacun une nouvelle édition des restes de ces deux Poëtes avec des Remarques savantes & chacun leur version, que la premiére a faite en Prose [*in*-12. 1681.] & le second en Vers [*in*-12. Paris 1692.] & qui sont deux piéces fort bien travaillées.

Mr. de Longepierre (2) nous apprend qu'Anacréon faisoit sa principale étude de la joie; que ce qui nous reste de ses Ouvrages est une preuve assés convainquante qu'il fut sensible aux plaisirs de la vie jusqu'au dernier soupir. On voit dans tous ses vers avec quel emportement il s'y abandonne tout entier, & de tous les témoignages que les Anciens ont rendus de lui, il n'y en a presque pas où l'on n'ait remarqué cette pente étrange qui l'entraînoit dans l'une ou l'autre des deux espéces de débauches dont nous avons parlé.

Un des plus savans Critiques de l'Antiquité nous fait assés connoître (3) que quelque beauté qu'il y eut dans ses vers, il n'avoit pû se faire goûter de tout le monde, parce qu'il ne parloit que de boire dans ses Odes, & que parmi les louanges de l'ivrognerie il mêloit des saletés qui le ren-

édition Grecque & Françoise.

3. Athenæi Dipnosoph. 10. & ex eo Laur. Crass. Poët. Græc. pag. 29. 30.

Anacreon. rendoient insuportable (1), & qui donnoient de l'aversion à tous les gens de bien pour sa Poësie. Il ajoute que ce qui leur paroissoit entiérement ridicule, c'est que s'il arrivoit qu'Anacréon en composant ses vers, n'étoit pas actuellement dans le vin, ce qui étoit assés rare, il feignoit toujours d'être ivre, quoiqu'il n'y eût aucune necessité. Ce qu'ils ont attribué à un grand défaut de jugement.

Horace qui a remarqué aussi qu'il avoit souvent deshonoré les Muses en chantant sur sa lyre les amours infames où il étoit engagé contre les sentimens de la Nature, nous fait remarquer qu'il avoit une facilité merveilleuse à composer des vers, en disant qu'il ne travailloit point ce qu'il faisoit (2).

Les Critiques modernes semblent s'être plus étudiés que les Anciens à nous découvrir les beautés du génie & du style d'Anacréon. Jules Scaliger entre les autres témoigne y avoir été si sensible (3) qu'il assure qu'il trouvoit les vers d'Anacréon infiniment plus doux que le meilleur sucre des Indes. Vossius prétend (4) qu'il passoit

1. ¶. Athénée ne dit point cela, mais seulement qu'Anacréon se donnoit tout entier à une vie molle & voluptueuse, τῇ μαλακίᾳ, καὶ τῇ τρυφῇ ἐπιδὺς ἑαυτόν. Baillet qui a vu dans la traduction *totum luxuriosæ mollique vitæ tradidit*, a cru, se souvenant de *Luxurieux point ne seras*, qu'il s'agissoit là du peché de luxure.

2. Horat. Epodon. lib. 5. Od. 14. ad Mecœnat.

¶. On impose ici à Horace qui a parlé des amours d'A-

ſoit parmi les Grecs pour un des principaux Maîtres en l'art de plaire & de débiter des douceurs. Anacreon.

Le P. Rapin dans la ſeconde partie des Réfléxions ſur la Poëtique, dit que les Odes d'Anacréon ne ſont que des fleurs, des beautés & des graces perpétuelles (5); que la naïveté lui eſt ſi familiére, & qu'il a un air ſi délicat, ſi aiſé & ſi agréable, qu'il n'y a rien de comparable dans toute l'Antiquité à la maniére qu'il a priſe, & au genre d'écrire qu'il a ſuivi. Ce même Auteur écrit néanmoins dans la premiére partie de ces Réflexions (6) que bien qu'Anacréon eût une délicateſſe d'eſprit admirable, il n'avoit pourtant pas d'élévation.

Mademoiſelle le Févre nous apprend (7) que ſa beauté conſiſte principalement en ce qu'il a imité la Nature, & ſuivi la Raiſon; qu'il n'a préſenté à l'eſprit que des images nobles & naïves, & qu'il a eu toujours grand ſoin d'éviter les pointes qui ſe ſont introduites dans les tems poſterieurs, contre la pratique de tous les plus excellens Poëtes de l'Antiquité.

Son

d'Anacréon plûtôt pour les approuver, ou du moins pour les excuſer, que pour les blâmer.

3. Jul. Cæſ. Scalig. Poëtices lib. 1. c. 44.

4. Ger. Joan. Voſſ. Inſtitution. Poëticar. lib. 3. pag. 78.

5. R. Rapin, Réfléxions ſur la Poëtique part. 2. Reflex. xxx. pag. 165. edit. in-4.

6. Le même premiére part. Reflex. 14. p. 30. edition. in-12.

7. Anne le Fevre Préf. ſur ſon édit. d'Anacr. &c.

Anacreon. Son Dialecte étoit Ionien (1), & ce qui contribuoit beaucoup à la grace qu'il avoit dans son style, & à la tendresse de ses manieres, étoit la répétition des mots (2).

* *Anacreontis Carmina Gr. & Lat. interprete Eilh. Lubino* in-4° *Rostoch.* 1597. — *Ejusdem Carmina Gr. Lat. interprete Willielmo Baxter, etiam Barnesii critica* in-8° *Lond.* 1710

PYTHAGORE,

Et ses Disciples.

Pythagore. 1106 IL court sous leur nom un petit ramas de vers qu'on appelle *dorez*, mais nous en parlerons plus à propos au Recueil des Philosophes.

* *Pythagoræ, ac Phocylidis Carmina Gr. & Lat. per Wolfgangum Seberum; & Joach. Camerarii hypomnemata*, in-8° *Lipsiæ* 1604. — *eadem Pythagorea Gr. Lat. collecta per Joachim. Zehnerum* in-8° *ibidem* 1603. — *Hieroclis Philosophi commentarius, Joan. Curterio* in-12. 1583. *Paris.* — *idem Romæ* in-4° 1493. — *idem cum notis Pet. Needham* in-8° *Cantabr.* 1709.

SI-

1. Lil. Greg. Gyrald. de Histor. Poët. Dialog. IX. &c.

Tan. le Fevre, Vie des Poëtes Grecs, page 52. où il dit qu'il y a beaucoup d'Odes qui ne sont pas d'Anacréon.

Olaüs Borrichius Dissert. de Poëtis pag. 24.

SIMONIDE,

De *Ceos Iſle de la Mer Ægée*, vivant en la 65. Olympiade ſous Darius Hyſtaſpe. Et Tarquin le Superbe, 560. ans devant notre Epoque.

1107. CE Poëte étoit en grande réputation parmi les Anciens. Nous avons quelques fragmens de ſes Poëſies accompagnés des Notes de Fulvius Urſinus [*in*-8. voyés Art. 1099.] avec d'autres reſtes de quelques anciens Poëtes comme lui, ſur leſquels Urſinus a travaillé de la même maniére. Simonide.

Simonide avoit fait des *Odes*, des *Tragédies*, des *Epigrammes*, des *Elégies*, & d'autres ſortes de vers.

Denys d'Halicarnaſſe dit (3) que ce Poëte s'appliquoit particuliérement à bien choiſir ces mots, qu'il étoit circonſpect dans ſa compoſition, qu'il avoit un talent particulier pour exciter la compaſſion de ſes lecteurs, & qu'en ce point il étoit préférable à Pindare.

Il paroît néanmoins qu'il y avoit quelque excès dans ſon éxactitude & qu'il étoit trop ſcrupuleux dans l'emploi de ſes termes. Ariſtote cité par le Gyraldi (4) le raille

2. Jul. Cæſ. Scaliger de Poët. loco cit. ut ſupr.

¶. Jule Scaliger dans l'endroit où le chiffre renvoye ne dit rien du tout de cette répétition de mots.

3. Dionyſ Halicarnaſſ. de leg. Græc. Auctor. pag. 9. Opuſcul. Criticor.

4. Apud Lil. Greg. Gyrald. de Hiſtor. Poëtar. Dialog. IX. pag. 995.

Simonide. raille assés agréablement sur cette fausse délicatesse qui lui faisoit éviter de mettre dans ses vers des expressions trop basses comme par exemple le mot de *Mules*, au lieu duquel il mettoit *les filles des chevaux*; comme si, dit Aristote, (1) les Mules n'étoient pas aussi *les filles des Anes*.

Nonobstant cette affectation & ce désir de s'élever, Quintilien n'a point laissé de dire que son style est simple (2), mais que ses termes sont propres, & qu'il s'est rendu recommandable par je ne sai quel agrément qu'on trouve dans ses vers. Ce Critique a fait aussi la même remarque que Denys d'Halicarnasse sur l'adresse particuliére que Simonide avoit pour exciter la compassion, & il ajoute que ce n'étoit pas seulement sur Pindare, mais encore sur tous les autres Poëtes qui s'étoient éxercés dans le même genre d'écrire, qu'il avoit eu l'avantage pour ce sujet.

Ciceron même témoigne aussi que Simonide

1. ¶. Aristote l. 3. de sa Rhétorique c. 2. sur la fin, pour faire voir qu'on peut, suivant qu'on le juge à propos, donner à un même sujet une épithéte honorable ou injurieuse, allégue cet éxemple de Simonide, „ à qui un homme qui à la courſe des mu-
„ les avoit remporté le prix, vint demander là-des-
„ sus des vers. Le Poëte ne trouvant pas qu'on lui
„ offrit de quoi dignement les payer, refusa d'en
„ faire, témoignant qu'il ne pouvoit se resoudre à
„ travailler pour des mules. Mais au moment qu'on
„ lui offrît une somme honnête, il composa l'Ode
„ qui commence.

Χαιρέτ' ἀελλοπόδων θύγατρες ἵππων.

„ *O filles de chevaux plus legers que le vent.*

„ Elles étoient cependant aussi des filles d'anesses.

On

monide n'étoit pas seulement un Poëte agréable (3) mais qu'il étoit encore docte & sage, qualités qu'on trouve assés rarement jointes ensemble dans un même homme. Simonide.

On trouve aussi dans l'Anthologie, des Epigrammes où il est loué pour sa douceur extraordinaire, & ses divers agrémens (4).

Enfin Mr. le Fevre dit (5) qu'il écrivoit dans la derniére pureté de la Langue, & comme il n'a point osé contredire Quintilien, qui avoit témoigné que la diction de ce Poëte étoit simple, il prétend que c'est d'une simplicité délicate & fine, & conforme à celle des Anciens.

Le Dialecte de Simonide étoit Dorique.

THE-

On voit qu'Aristote ne dit pas un mot de la prétenduë fausse délicatesse de Simonide dans le choix de ses termes, & que bien loin de le railler il remarque au contraire l'adresse que pour gratifier le maître des mules il a euë de les appeller *filles de chevaux*, pouvant, s'il avoit été mal payé, les appeller *filles d'anesses*. On ne pouvoit citer plus infidélement Aristote qu'a fait Gyraldus, ni suivre plus fidélement Gyraldus qu'a fait Baillet.

2. Quintilian. lib. 10. Instit. Orator. c. 1.

3. Cicero de Natur. Deorum & Laur. Crass. de Poët. Græc. pag. 463. 464.

Item Olaüs Borrichius Dissertat. de Poët. pag. 24.

4. Crasso iter. loco citato.

5. Tann. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 42.

THEOGNIS,

Natif de *Megare* en *Attique*, mais habitant de *Megare en Sicile*, vivant en la 68. Olympiade, du tems que les Romains changérent leur premiére Monarchie en République.

Theognis. 1108. C'Eſt un des anciens Poëtes Moraux, que nous appellons *Gnomiques* ou ſententieux. Mais ſi on en croit Mr. le Fevre (1) ce n'étoit pas un des plus grands Poëtes de la Gréce. On ne trouve, dit-il, dans ſes compoſitions ni feu ni génie. Tout y eſt fort ſimple & ſans ornement. Il avoue néanmoins qu'il y a du profit à faire dans la lecture de ſa Morale, & que c'étoit un des Auteurs qu'on faiſoit apprendre par cœur aux enfans de la Gréce.

Mais quoiqu'on puiſſe dire qu'il inſpire aux jeunes gens de l'averſion pour la débauche dans les fragmens des Ouvrages moraux qui nous ſont reſtés de lui, & qu'il ait pu mériter le titre du plus ſage des Grecs de ſon tems, que quelques Modernes lui ont donné (2): il faut avouer néanmoins qu'il a beaucoup perdu de ſa ré-

1. Tan. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs, page 44.
2. Hub. Goltzius in ſua Sicilia, &c.
3. Suidas in Lexico, & Laur. Craſſ. de Poët. Gr.
4. ¶. Quelle difference de ſignification y a-t-il entre ces deux mots?

réputation, & qu'il nous a fait beaucoup diminuer de l'opinion que nous aurions pû avoir de l'excellence de ſa Morale par les maximes pernicieuſes de ſes *Parenæſes* ou ſes exhortations. Car au jugement de Suidas, & de quelques autres Auteurs (3) elles étoient remplies de corruption & d'infamies, & on y trouvoit des leçons de Pædéraſtie, de Sodomie (4), & de tout ce qu'il y a de plus honteux dans les déréglemens d'une vie brutale. Theognis.

Au reſte ſon ſtyle eſt naturel, doux & facile, & il eſt proportionné aux maniéres que doivent prendre ceux qui veulent s'inſinuer dans l'eſprit des enfans (5): mais après tout Theognis n'étoit point Poëte, & Plutarque (6) ne le conſidéroit que comme un ſimple verſificateur.

Son Dialecte étoit Dorique (7).

* *Theognidis Sententiæ Elegiacæ cum Interpretatione & Scholiis Eliæ Vineti* in-8. *Lipſiæ* 1576.

PIN-

5. Olaüs Borrichius Diſſert. de Poët. pag. 20.

6. Plutarch. de legendis Poëtis inter Opuſcul. Moral.

7. Lil. Greg. Gyrald. Dialog. de Hiſtor. Poëtar. tom. 1.

Item Laurent. Craſſ. de Poëtis Græcis Italicè pag. 506.

PINDARE,

De Thebes en Béotie, né en la 65. Olympiade au commencement du Regne de Darius, mais paroiſſant particuliérement ſous Xerxès, vers la 75. Olympiade.

Pindare. 1109. PIndare eſt le plus célébre des neuf Poëtes Lyriques que l'ancienne Gréce diſtinguoit des autres : & quoiqu'il n'en fût pas le premier pour l'âge, ſon mérite l'a fait néanmoins conſidérer comme leur Chef. Le P. Rapin prétend même (1) qu'il eſt le ſeul qui ait acquis de la gloire parmi les Grecs dans ce genre d'écrire.

Il avoit compoſé un très-grand nombre d'Ouvrages preſque en toutes ſortes de genres de Poëſie, mais il ne nous reſte que ces belles Odes qu'il a faites pour chanter les louanges de ceux qui avoient de ſon tems remporté le prix aux quatre Jeux ſolemnels de la Gréce (2).

Platon faiſoit un cas extraordinaire des Ouvrages de ce Poëte, qu'il appelloit tantôt un homme très-ſage, & tantôt un homme divin (3), & peut-être qu'il donnoit en cela quelque choſe à la ſympathie qui paroiſ-

1. R. Rapin, Réfléxion xxx. ſur la Poëtique, ſeconde partie, pag. 164. de l'édit. in-4.
V. & Athenæi Dipnoſophiſt. & Suidæ Lexic.
V. & Laur. Craſſ. de Poët. Grec. p. 414.
2. Olympiques, Iſthmiques, Pythiques, Néméens.
3. Plato ap. Ol. Borrich. pag. 25. & Laur. Craſſ

4. Franç.

roiſſoit entre Pindare & lui pour le ſtyle enflé. Pindare.

Mr. Blondel qui a fait la comparaiſon de Pindare & d'Horace, comme le P. Rapin a fait celle d'Homere & de Virgile, & celles de quelques autres grands Perſonnages de l'Antiquité, remarque que Pindare avoit beaucoup de piété envers ſes Dieux, & qu'il en parle avec beaucoup de reſpect (4). C'eſt une qualité que les Critiques Chrétiens ont coutume de louer même aujourd'hui dans ces Anciens dont ils plaignent d'ailleurs l'aveuglement, parce que le culte de la Divinité en général, quoique mal conduit & mal appliqué, paroît toujours moins inſupportable que l'impiété & l'Atheïſme.

Mais il eſt difficile de ne pas ſoupçonner Politien d'impiété, lorſqu'il a eu la hardieſſe de comparer Pindare à David, à cauſe que celui-là avoit entrepris de traiter des vertus & des vices dans ſes Odes, comme a fait David dans ſes Pſeaumes. Toute la difference que cet audacieux Critique y vouloit reconnoître, c'eſt que Pindare, à ſon avis, a exprimé avec beaucoup d'éloquence & une grande Majeſté de ſtyle, ce que David a traité de la maniére la plus ſimple & la plus baſſe à ſon goût (5).

Ce-

4. Franç. Blondel, Compar. de Pindare avec Horace, pag. 19. & ſuiv.

5. Polit. ap. Anonym. Bibliogr. Curioſ. Hiſt. Philolog. pag. 53.

¶. Comme Politien ne paſſoit pas pour bigot, on a pris droit de lui attribuer des impiétés dont je le crois

Pindare. Cependant ſi nous voulons nous en rapporter au jugement des Critiques Païens même, nous ne pourrons pas convenir de cette pretenduë conformité que Politien trouvoit entre ces deux Auteurs. Car Athenée a remarqué que les inclinations & les maximes de Pindare ne roulent preſque que ſur l'amour déréglé & impur (1) : au lieu que les enſeignemens de David n'ont rien que de ſaint & de très-pur, & qui ne ſoit animé de l'eſprit de Dieu.

Mais ſans nous arrêter trop long-tems à la Morale de Pindare, il vaut mieux conſidérer ſa maniére d'écrire & ſon ſtyle ſur ce qu'en ont dit les Critiques anciens & modernes.

Denys d'Halicarnaſſe parlant de la ſévérité de la diction de ce Poëte, après avoir expliqué fort au long ce qu'il appelle *Harmonie auſtére & ancienne*, conclud en diſant (2) que la diction d'Æſchyle parmi les Poëtes Tragiques, & celle de Pindare preſque toute

crois fort innocent. Celle-ci en eſt une. C'eſt un fait très-incertain, dont on ne trouve aucune trace dans toutes les Oeuvres de Politien, & qui n'eſt fondé que ſur un ouï-dire, touchant lequel on peut voir Bayle dans ſon Dictionnaire au mot *Politien*, lettre L. Baillet a débité ce mauvais conte ſur la foi de la Bibliographie qu'il appelle anonyme, revuë depuis par Jean Gottlieb Krauſe, comme je l'ai remarqué ſur l'article 669 & réimprimée à Leipſic in-8. 1715. ſous le nom de Jean-Henri Boëcler. C'eſt-là que pag. 113. eſt rapportée cette irrévérence de Politien envers David, ſans aucune citation d'Auteur qui ſerve de garant, & ſans aucune correction de la part du Réviſeur.

1. Athenæi Dipnoſoph. & Craſſ. ut ſupr.

2. Ceux

toute entiére parmi les Lyriques en fournit des éxemples ſuffiſamment. Le même Auteur cité par Mr. Blondel (3), prétend qu'entre tous les Poëtes généralement, Pindare eſt celui qui s'eſt le plus heureuſement ſervi de cette harmonie ou conſtruction auſtére dans le diſcours. Pindare.

Le même Critique reconnoît encore dans ſa Poëſie (4) un air de grandeur, du nerf, de la fécondité, de l'art, de la force mêlée de douceur, de la liaiſon, de l'étenduë, de l'adreſſe pour les figures, du talent pour repréſenter les caractéres & les mœurs, & des graces toutes ſinguliéres.

Horace ne s'eſt point contenté d'avoir de grands ſentimens ſur les excellentes qualités de Pindare, il a voulu auſſi nous en faire concevoir une idée ſemblable à la ſienne. Dans l'Ode qu'il a faite pour nous perſuader qu'il eſt dangereux d'imiter les anciens Poëtes, il dit que de vouloir ſe propoſer de ſuivre Pindare, c'eſt entreprendre

¶. Ceux qui ne connoiſſent Pindare que de nom, croiront, en liſant cet endroit, que les Oeuvres de ce Poëte ne roulent preſque en général que ſur la pratique de l'amour déréglé. Il eſt vrai qu'Athenée l. 13. pag. 601. après avoir dit que Pindare étoit de complexion très-amoureuſe, rapporte quelques-uns de ſes Vers pour un Théoxene qu'il aimoit paſſionnément, mais ce morceau étant unique, & les Poëſies qui nous reſtent de Pindare étant les plus chaſtes du monde, Baillet a-t-il dû s'expliquer d'une maniére à en donner une toute autre idée?

2. Dionyſ. Halicarnaſſ. de eloquent. Demoſth. in Opuſcul. Critic.

3. Idem de Conſtruct. Verb. & Blondel Compar. de Pindare & d'Horace, pag. 203. 204.

4. Dion. Halicarn. Opuſcul. Critic. p. 9.

Pindare. dre de voler avec des aîles de cire comme l'Icare de la fable (1). Il ajoute que Pindare lui paroît courir & se précipiter dans la profondeur immense de ses expressions, comme un torrent impétueux qui descend des montagnes, & que les pluies ont fait enfler, monter au-dessus de ses rivages, & franchir ses bords, & qu'on ne peut arrêter la rapidité de Pindare non plus que celle d'un torrent de cette nature. Enfin il juge que quelque chose que fasse ce Poëte, il mérite de nouvelles couronnes, soit qu'il rempliſſe de mots nouveaux ses *hardis Dithyrambes*, & que marchant d'un pas libre il affecte des cadences qui ne reconnoissent point de Loix; soit qu'il chante les louanges des Dieux, ou des Rois, ou des Héros.

Mais il faut avouer que ce jugement que fait Horace des Poësies de Pindare, ne regarde presque que son Ouvrage des Dithyrambes que nous avons perdu avec plusieurs autres (2). Vossius dit aussi (3) que c'est sans fondement que quelques-uns ont voulu appliquer aux Odes de Pindare qui nous sont restées ce qu'Horace a dit de la liberté que ce Poëte a prise de ne point s'assujettir aux loix de l'art, parce que cette va-

1. Horat. libro 4. Od. 2. ad Anton. Jul.
Item Andr. Dacier pag. 49. Commentaire sur Horace.

2. ¶. Cela n'est point vrai, Horace dit en général que Pindare est toujours élevé, soit dans ses Odes régulieres. soit dans les irrégulières, telles qu'étoient les Dithyrambes.

3. Ger. Joan. Vossius Institution. Poëtic. lib. 3. pag. 77.

4. Quin-

variété de Vers qu'ils remarquent dans quelques-unes de ſes ſtrophes n'eſt point pratiquée au hazard, & nous voyons bien que le Poëte a eu ſes raiſons, quoique nous ne les connoiſſions pas toujours. Pindare.

Quintilien dit (4), que Pindare avoit fait paroître tant de force d'eſprit, tant d'élévation & de grandeur dans ſes maniéres, tant de beautés dans ſes ſentences & ſes figures, tant d'éloquence & une ſi heureuſe abondance autant dans les choſes que dans les mots, qu'Horace avoit eu raiſon de ſe le repréſenter comme un modéle inimitable.

Mais au jugement de Longin, il ſemble avoir porté trop loin le bel uſage qu'il auroit pû faire de tant de bonnes qualités. Vous vous imaginerés, dit-il (5), qu'il va quelquefois tout emporter par ſa véhémence comme par un embraſement auquel rien ne réſiſte: mais cette ardeur s'éteint auſſi quelquefois mal à propos, & alors il tombe malheureuſement.

En effet, dit Mr. Blondel (6), Pindare a des façons de parler ſi hardies & ſi éloignées de notre uſage, qu'elles paſſeroient aujourd'hui pour ridicules: & il a ſouvent des hyperboles exceſſives, & d'énormes digreſſions ou des *parechaſes* qui n'ont aucun

4. Quintilian. Inſtitut. Oratoriar. lib. 10. cap. 1. Item Anton. Poſſevin. Biblioth. Select. cap. 18. pag. 128. Lil. Greg. Gyrald. de hiſtor. Poët. Dialog. 11. Olaüs Borrichius diſſertat. Poëtar. pag. 25.

5. Dion Caſſ. Longin. de ſublimi. Item Blond. pag. 206. 207. 208.

6. François Blondel, Comparaiſon de Pindare & d'Horace, pag. 209. & ſuivantes.

Pindare. cun rapport au ſujet principal de l'Ode.

Scaliger le fils avoit remarqué (1) qu'il y a dans Pindare beaucoup de mots qu'on ne trouve point ailleurs, mais qu'il ne les recherchoit pas, & qu'il les employoit naturellement comme ils ſe préſentoient à lui, au lieu que Nicandre & Callimachus (2) les recherchoient & mettoient les plus obſcurs & les plus ineptes.

Voſſius reconnoît néanmoins (3) qu'il a des expreſſions trop enflées, mais que cela eſt pardonnable à ces grands Génies, qui croyent qu'il leur eſt plus glorieux de tomber quelquefois de bien haut & avec éclat, que de ramper toujours contre terre. C'eſt ce défaut qui a fait dire à Mr. le Fevre de Saumur (4) que les figures que Pindare employe ſont nobles, & grandes à la vérité, mais qu'elles ont quelquefois l'air du Dithyrambique, c'eſt-à-dire de la hardieſſe & de la témérité qui fait peine à ceux qui n'aiment que le ſtyle châtié. Il ajoute qu'il a de la gravité d'ailleurs, mais qu'il aime un peu trop ce qu'on appelle *Sentences*; qu'il perd aſſés ſouvent ſon ſujet de vuë à cauſe de la longueur de ſes digreſſions; qu'après avoir pris ſon eſſor, il revient tout d'un coup lorſqu'on s'y attend le moins; qu'il rentre ſans cérémonie, c'eſt-

1. Poſterior. Scaligeran. pag. 187.
2. ¶. Tout le monde dit Callimaque.
3. G. J. Voſſ. Inſtitut. Poët. lib. 2. p. 75.
4. Tan. le Fevre, Abr. des Vies des Poëtes Grecs, pag. 65.

5. A-

c'eſt-à-dire, qu'il n'apporte pas beaucoup de ſoin pour faire la liaiſon de ſes premiéres penſées avec ce qui ſuit. Pindare.

C'eſt peut-être dans des vuës ſemblables qu'un Critique Anonyme de nos jours accuſe Pindare (5) d'être tout découſu, & tout dés-uni: Mais Mr. le Févre, & cet Anonyme ne paroiſſent pas entiérement être d'accord avec Denys d'Halicarnaſſe, qui, comme nous l'avons vû plus haut, donne à Pindare de la liaiſon & une *harmonie auſtére.*

Le P. Rapin avouë que ce Poëte eſt grand dans ſes deſſeins, vaſte dans ſes penſées, hardi dans ſes imaginations, heureux dans ſes expreſſions, éloquent dans ſes diſcours: mais il dit que ſa grande vivacité lui ôte quelquefois le jugement, & qu'il s'abandonne trop. Il prétend que ſes Panégyriques ne ſont que des égaremens perpétuels, où ſortant ſouvent de ſon ſujet il proméne ſes Lecteurs de fables en fables, d'illuſions en illuſions: mais pour l'excuſer il ajoûte que c'eſt le caractére de l'Ode qui doit avoir de l'emportement (6).

Mr. Borrichius dit que Pindare eſt ſouvent obſcur, & que cette obſcurité eſt l'effet de tous ces défauts que nous avons marqués (7). D'autres Auteurs portant leur

5. Anonym. Bibliograph. Cur. Philolog. Hiſt. pag. 53.

6. Ren. Rap. Réfléxion xxx. aliàs xxxix. edit. in-12. ſur la Poëtique.

7. Ol. Borrich. de Poëtic. Diſſertat. ut ſuprà, pag. 25.

Pindare. leur Critique au-delà des bornes de l'Art Poëtique, ont trouvé dans les Ouvrages de Pindare des fautes contre la Chronologie & l'Hiſtoire (1), comme Mr. Blondel; d'autres ont crû en trouver contre la Phyſique (2), comme Peletier du Mans, qui a remarqué que notre Poëte donne des cornes aux biches (3) dans ſes Olympiaques.

Mais avec tous ces défauts, Pindare ne laiſſe point d'avoir quelque choſe de plus ſurprenant qu'Horace, & qui tend plus au divin, ſelon le ſentiment de Mr. Blondel (4). Ses Ouvrages ont une liberté naturelle. Il ſemble que c'eſt la ſeule force de ſon génie qui les a produits, & qu'il n'a eu beſoin d'aucun ſecours étranger. C'eſt ce qui a donné un ſi graud éclat à ſon caractére, & qui l'a ſi fort relevé au deſſus des autres Lyriques de la Gréce, parce que, comme dit Longin, le ſublime doit naître avec nous, & ne s'apprend point.

Voſſius avoit remarqué la même choſe que Mr. Blondel, & il dit (5), que Pindare ſe vantoit lui-même de n'avoir pour Maître & pour guide que la nature dans

1. François Blondel au lieu cité, pag. 220. &c.

2. Jacques Peletier dans ſon Art Poëtique livre 1. chap. 5.

3. ¶. On ne peut répondre à la critique de Peletier qu'en diſant que les Poëtes, ſuivant la remarque du Scholiaſte de Pindare, ſont en poſſeſſion de donner des cornes aux biches. Pollux avoit remarqué dans Anacréon la même faute que Peletier dans Pindare. Sur quoi je ne puis aſſés m'étonner de voir que Saumaiſe, pag. 222. de ſes Exercitations ſur Solin prétende d'un côté contre Pollux qu'Anacréon parlant d'un fan de biche a fort bien pu en appeller la

dans la compoſition de ſes vers, au lieu que les autres y emploioient l'Art, aux régles duquel il n'avoit pas crû devoir s'aſſujettir, en quoi il ſe comparoit lui-même à un Aigle, & les autres Poëtes à des Corbeaux. Pindare.

Au reſte les Odes de Pindare ſont très-correctes, dit Mr. le Fevre (6) : du moins ne ſe trouve t-il guéres d'Ouvrages anciens qui ayent été moins corrompus par la négligence des ſiécles paſſés. Cela vient de ce que les Copiſtes & les Critiques n'ont pû y faire de fautes qu'elles ne fuſſent reconnuës ſur le champ. Car la régularité des méſures y eſt ſi grande, qu'il n'eſt pas poſſible d'y changer la moindre ſyllabe qu'on ne s'en apperçoive auſſi-tôt.

La Dialecte en laquelle Pindare écrivoit eſt la Dorique, mais elle étoit mêlée de l'Æolique, & on a remarqué même qu'il appelloit quelquefois ſa Lyre Æolienne.

Une des meilleures éditions de ſes Poëſies eſt celle d'Eraſme Schmidt qui parut l'an 1616. (7) avec ſes Commentaires. [*in*-4o. à Witenberg.] * *Pin-*

la mére Κερόεσσαν, & de l'autre reprenne Sophocle d'avoir donné cette épithéte à la biche nourrice de Telephus.

4. François Blondel, Comparaiſon de Pindare & d'Horace, pag. 281. 282. 283.

5. Ger. Joan. Voſſius de arte Poëtica lib. ſingul. pag. 24.

6. Tan. le Fevre, Vies des Poëtes Grecs, pag. 70. &c. Suidas, Girald. Borrich. &c.

7. ¶. Renouvelée à Oxford, & embellie de pluſieurs bonnes additions par Nicolas le Sueur l'an 1697. *in-fol.*

* *Pindari Poëmata, ex Interpret. & cum notis Joh. Benedicti*, 4°. *Salmur.* 1620. *

ÆSCHYLE,

d'*Athenes* Poëte Tragique du temps de Miltiade & de Themiſtocle, tué en Sicile, ſelon l'opinion vulgaire, de la chûte d'une tortuë qui lui caſſa la tête, en la 76. Olympiade, environ 475. ans devant notre Epoque (1).

Æſchyle. 1110 CE Poëte outre ſes Elégies avoit compoſé quatre-vingt-dix Tragédies, mais il ne nous en eſt reſté que ſept d'un ſi grand nombre, encore ne ſont-elles pas toutes entiéres.

Il a été conſidéré par les Anciens, comme le Pere & l'Auteur, ou plutôt comme le Réformateur de la Tragédie des Grecs, & il a fait aux repréſentations de Théatre divers retranchemens & quelques additions.

Ariſtote dit (2) qu'après pluſieurs changemens qu'avoit reçus la Tragédie, il la fixa,

1. ¶. Il vaut mieux dire avec Stanley & Bayle, d'après les marbres d'Arondel, qu'Æſchyle naquit l'an quatriéme de la ſoixante & troiſiéme Olympiade, & mourut âgé de 69. ans, lorſque Callias étoit Archonte, l'an 1. de la 80. Olympiade.

2. Ariſtotel. de Arte Poëtic. cap. 4.

3. Hedelin d'Aubignac Pratiq. du Théâtr. livre 3. chap. 3. pag. 260.

4. Le même au même livre chap. 4. Item L. Gyr. de

fixa, & la mit en état de ſe ſoutenir ſur ſes principes. Il ajoute qu'il augmenta le nombre des Acteurs, car avant lui il n'y en avoit qu'un qui paroiſſoit à la fois ſur le Théatre, il y en ajouta un autre, & cela fit les Entreparleurs (3). Æſchyle.

Le même Philoſophe nous apprend qu'Æſchyle diminua le Chœur, & qu'il en ôta la confuſion que la multitude avoit coutume d'y apporter. Car, ſi on en croit Mr. d'Aubignac (4), le Chœur dans ces tems-là étoit de plus de cinquante perſonnes.

Horace témoigne auſſi (5), que c'eſt Æſchyle qui le premier introduiſit l'uſage du maſque ſur le Théatre, & de cet habillement dont on s'eſt ſervi depuis dans la repréſentation des Piéces Tragiques. Il ajoûte que c'eſt lui qui fit mettre ſur l'échaffaut du Théatre une eſpéce de *Pulpitre*, ou plûtôt un dégré compoſé d'ais (6) pour la commodité de l'Acteur qui devoit parler ſeul, & que c'eſt lui encore qui fit mettre aux Acteurs cette eſpéce de chauſſure que les Anciens appelloient *cothurne* & nous *brodequins*, pour donner plus de gravité & de poids à leur Action. Mr. Deſpreaux nous

de Hiſt. Poët.

5. Horatius de Arte Poët. Verſ. 279. & ſeqq.

6. ¶. Il ne pouvoit employer un mot moins propre que *Pupitre* pour exprimer ce qu'Horace a entendu par *Pulpitum*. Le correctif qu'il ajoute en diſant: *ou plûtôt un degré compoſé d'ais*, n'éclaircit nullement l'idée. Il faloit dire qu'Æſchyle à l'aide de quelques planches poſées ſur des treteaux fit batir un échaſaud pour ſervir de Théatre aux Acteurs; on a eu raiſon de ſe moquer du *Pulpitre mis ſur un echafaud*.

Æſchyle. nous a dit preſque la même choſe en notre langue (1). En voici les termes.

Æſchyle dans le Chœur jetta des Perſonnages,
D'un maſque plus honnête habilla les viſages,
Sur les ais d'un Théatre en public exhauſſé
Fit paroître l'Acteur d'un brodequin chauſſé (2).

Æſchyle fit encore un réglement fort important dans le genre Dramatique. Ce fut de retrancher du Théatre & d'ôter à la vûë des Spectateurs les éxécutions tragiques (3), les aſſaſſinats & les objets atroces qui ſeroient capables de produire quelques effets funeſtes.

En effet il n'avoit pas beſoin de ces expédiens pour ſe donner un air Tragique & pour ſe rendre terrible à ſes Auditeurs, comme nous le verrons dans la ſuite. Philoſtrate de qui nous apprenons ces circonſtances, avec quelques autres qui ſervoient à régler les repréſentations & à orner le Théatre (4), ajoûte que c'eſt pour tant de beaux établiſſemens que les Athéniens l'ont con-

1. Oeuvres du Sieur Deſpréaux Art Poëtique chant 3.
2. *Perſonæ Pallæque repertor honeſtæ.*
Æſchylus, & modicis inſtravit pulpita tignis.
Et docuit, magnumque loqui, nitique cothurno.
Hor. de Art. Poët. verſ. 278. & ſeqq.
3. Ger. Joan. Voſſ. Inſtitution. Poëticar. lib. 2. cap. 12. pag. 50. 51.
Idem ibid. cap. 13. pag. 67.
Item ibid. de iis quæ ab Horat. allata ſunt lib. 2. cap. 10. pag. 39. 40.
Idem cap. 11. pag. 46. & cap. 16. p. 86.

consideré comme celui qui avoit donné la naissance à la Tragédie. Æschyle.

On n'a pourtant pas approuvé généralement toutes les pratiques qu'il avoit entrepris d'introduire sur le Théatre, & Athenée entre les autres l'a jugé blâmable d'avoir mêlé des ivrognes parmi ses Acteurs (5). Ce qui a fait croire qu'il avoit suivi ses inclinations en ce point, & qu'il falloit qu'il fût lui-même adonné au vin. Callisthene au rapport de Lucien (6), dit qu'Æschyle ne composoit ses Tragédies que lorsqu'il étoit dans le vin. Et c'est apparemment ce qui a porté quelques-uns des anciens Auteurs à faire courir le bruit que c'étoit par les ordres & sous les auspices de Bacchus qu'il avoit commencé & continué de faire ses Tragédies.

Mais d'autres Critiques ont voulu faire les spirituels sur cette méchante réputation qu'Æschyle s'étoit acquise, & sur le mauvais air que l'odeur de son vin attiroit autrefois sur ses vers. Plutarque écrit (7) en plus d'un endroit de ses Morales (8) qu'il avoit donné lieu de croire qu'il ne pouvoit faire de Vers qu'après avoir bien bû, parce qu'on

4. Philostrat. in Vit. Apollonii Tyanei l. 6. c. 6. & ex eo Lil. Gregor. Girald. de Histor. Poëtar. Dial. 6. p. 735. edit. *in*-8.

5. Athenæi Dipnosophist. l. 10. c. 7. & ex eo Laur. Crass. de Poët. Græc. in Æschylo.

6. L. Gregor. Gyrald. loco laudato ut supr. ex Luciano in Demosth. encomio.

7. Plutarch. de modo legend. Poëtar. inter Opuscul. Moral. ¶. *Cette citation est fausse.*

8. Idem Plut. in Symposiac. l. 7. q. 10. Item ex eo L. G. Gyrald. pag. 736. Dial. 6. de Poët. Hist.

Æſchyle. qu'on s'imaginoit qu'il faloit avoir eu la tête fortement échauffée pour compoſer des piéces auſſi véhémentes que les ſiennes, & qu'on eſt perſuadé que rien n'eſt plus capable d'échauffer la tête que le vin. Quelques Critiques Modernes ont expliqué la choſe d'une autre maniére que Plutarque (1), & ils prétendent que c'eſt ſon ſtyle Dithyrambique & enflé qui l'a fait paſſer pour un ivrogne, comme ſi ſes diſcours ſembloient partir d'un eſprit troublé de vin plûtôt que d'un eſprit raiſonnable.

On a encore trouvé dans les Vers d'Æſchyle des marques de quelques autres vices que de celui de la débauche. On n'y voyoit point des preuves fort évidentes du reſpect dû à ſes Dieux. Et Ælien nous apprend qu'ayant été accuſé d'impiété dans une piéce Dramatique & condamné à être lapidé, il fut garanti de ce ſupplice par le mérite de ſon frere puîné Amynias, (2) qui avoit perdu un bras au ſervice de la République à la bataille de Salamine (3).

Quoique ce que nous venons de dire ſoit capable de rendre la Morale d'Æſchyle ſuſpecte, néanmoins le P. Thomaſſin n'a point laiſſé de nous montrer qu'on peut faire

1. Jul. Cæſ. Scaliger Poëtices lib. 1. c. 16. ¶. *ubi nihil de Dithyrambis.*
Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poët. Gr. pag. 57. 58. 62.
Ol. Borrich. &c.
2. Son autre frere étoit le fameux Cynegire, &c.
3. Ælian. lib. 5. var. hiſtor. c. 19.
4. L. Thomaſſ. Method. d'étud. & d'enſeign. Chré-

faire un grand uſage des piéces de ce Poëte & des autres Tragiques, pour apprendre à fuir les vices & à pratiquer les vertus (4). Et le P. Rapin même a eu ſi bonne opinion de la modeſtie qui paroît dans les Ouvrages de ces Anciens, qu'il témoigne être perſuadé que l'innocence du Théatre ſe conſerveroit bien mieux ſelon l'idée de l'ancienne Tragédie, parce que la nouvelle eſt devenuë trop efféminée par la molleſſe des derniers ſiécles. Et il croit que Mr. le Prince de Conti qui a fait éclatter ſon zèle contre la Tragédie Moderne par le Traité qu'il en a fait, auroit peut-être ſouffert l'ancienne, parce qu'elle n'eſt pas ſi dangereuſe (5). Æſchyle.

Ce n'eſt pas ſeulement dans la Morale qu'Æſchyle a paru irrégulier, mais c'eſt encore dans la Pratique des régles même de l'Art dont il ſembloit être le Maître dans ſon tems. Mr. d'Aubignac lui trouve encore un peu de ce déréglement des tems qui l'avoient précédé, auquel il avoit prétendu remédier (6), & dans un autre endroit, il ajoute (7), qu'après la réforme même qu'il avoit faite du Théatre & de la Poëſie Dramatique, il n'étoit pas encore dans

Chrétienn. les Poëtes livr. 1. 2. chap. 12. nombr. 7. 8. 9. &c.

5. Ren. Rapin Reflex. xx. Poëtiq. 2. part. pag. 148. edit. in-4.

6. Hedel. d'Aubignac Pratique du Th. livre 1. chap. 8. pag. 68.

7. Le même au 3. livre du même Traité chap. 4. pag. 280.

Æschyle. dans la dernière justesse des régles, & que l'on ne trouve pas qu'il ait éxactement pratiqué la division du Poëme en cinq Actes.

Vossius a remarqué aussi (1) qu'il n'a point observé assés scrupuleusement l'unité du tems, & qu'il a étendu quelquefois l'Action qu'il représentoit au delà de deux jours ; quoiqu'elle doive se borner à un jour ou à deux au plus, selon son sentiment. Il ajoute ailleurs qu'il n'a pas même gardé les caractéres de ses Personnages (2), & qu'il n'est presque pas possible de les reconnoître, lorsqu'on les entend parler une seconde fois.

Le P. Rapin semble être allé encore plus loin dans la censure qu'il en a faite. Il dit (3) qu'Æschyle n'a presque aucun principe pour les mœurs qu'il donne à ses Personnages, & pour les bien-séances ; que les Fables sont trop simples ; que l'ordonnance en est triste ; que l'expression en est obscure & embarassée, & qu'on n'entend presque pas la Tragédie d'Agamemnon entre les autres : Mais qu'ayant crû que le secret du Théatre étoit d'y parler pompeusement, il a mis tout son art dans les paroles, sans se soucier des sentimens. Il ajoute que ce Poëte a pourtant beaucoup de naturel, & de bon sens ; qu'il est grand dans ses desseins, qu'il est passionné dans ses expres-

1. Ger. Joan. Vost. lib. 2. Institution. Poëticar. cap. 8. pag. 13.
Item lib. 1. ejusd. Operis cap. 3. pag. 22.
2. Vost. lib. 1. Institut. Poët. c. 5. pag. 54.
Idem lib. 2. cap. 19. pag. 100.

preſſions; en un mot qu'il eſt le modéle de la Tragédie avec Sophocle & Euripide. Æſchyle.

Ces deux derniers étant venus après lui & l'ayant pû obſerver avant que de monter eux-mêmes ſur le Théatre, devoient ſe rendre plus réguliers. C'eſt pourtant ce que pluſieurs n'ont pas voulu reconnoître. Il eſt bon de ſavoir même qu'Ariſtophane préféroit Æſchyle à Euripide & à Sophocle, auquel il donnoit encore la préférence ſur Euripide, comme nous le verrons lorſque nous aurons lieu de parler de ce dernier. Mais voyons les jugemens que les principaux Critiques ont portés du ſtyle & de la diction d'Æſchyle.

Denys d'Halicarnaſſe dit (4) qu'il s'eſt appliqué particuliérement à faire paroître de la grandeur & de la magnificence dans ſon diſcours, qu'il eſt toujours merveilleuſement fleuri, ſoit lorſque ſa diction eſt figurée, ſoit lorſqu'elle eſt propre, qu'il eſt plein de mots nouveaux, & qu'il invente ſouvent des termes propres auſſi bien que des choſes. Il prétend même qu'il a gardé les bien-ſéances non ſeulement en repréſentant les emportemens & la violence des paſſions, mais encore lorſqu'il a exprimé des mouvemens tranquiles & modérés, & qu'il eſt plus diverſifié qu'Euripide & Sophocle dans l'emploi qu'il donne à ſes Acteurs.

Quin-

3. R. Rap. Réfléx. XXII. ſur la Poëtiq. ſeconde partie.

4. Dionyſ. Halicarnaſſ. Opuſc. Critic. pag. 10. edit. in-8.

Æschyle. Quintilien reconnoît (1), qu'il a du ſublime, & de la gravité qui paroît même dans la grandeur de ſon ſtyle, mais que cette élévation de ſtyle eſt ſouvent outrée & vicieuſe, & que ce ſtyle même n'eſt pas aſſés formé ni aſſés travaillé.

Voſſius dit que ſa diction eſt toujours pompeuſe & illuſtre (2), mais qu'elle n'eſt pas néanmoins dans ſa perfection, & qu'elle eſt remplie de termes enflés.

Mr. le Fevre écrit (3) que le ſtyle d'Æſchyle marque aſſés la fierté naturelle de ce Poëte, & cette nobleſſe de courage dont il fit profeſſion toute ſa vie, s'étant trouvé même avec la réputation d'un guerrier aux fameuſes batailles de Marathon, de Salamine, & de Platées contre les Perſes: mais d'un autre côté il dit que ce ſtyle eſt *effroyablement dur*, & qu'il eſt impoſſible de repréſenter en notre Langue, ſans lui faire violence, la hardieſſe de ſes Epithétes. Ce Poëte, dit-il, avoit l'imagination grande & vaſte; mais déréglée & furieuſe: elle étoit féconde en prodiges, & elle dédaignoit d'ordinaire le vrai-ſemblable comme une choſe trop commune. Il a des métaphores aſſés belles & même aſſés éclatantes; mais il ne les ſuit pas, & il ne finit jamais par où il a commencé. Il en confond même quelquefois deux ou trois enſemble dans une même expreſſion, ce que

1. Quintilian. lib. 10. Inſtitut. Orator. cap. 1.
2. G. J. Voſſ. Inſtit. Poëticar. lib. 2. cap. 14. pag. 71. 75.
3. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poët. Gr. pag.

que notre Critique prétend être non-seulement contre l'Art, mais encore contre la nature qui ne sauroit approuver un mélange si déréglé. Il ajoute qu'Æschyle n'a point entendu les régles du Théatre, ou qu'il les a négligées; que les Personnages de la Scene sont étranges, c'est-à-dire, que ce ne sont pas toujours des hommes, mais des Divinités, & quelquefois des Furies & des Spectres. C'est ce qui rendoit ses représentations si terribles qu'étant soutenues par cette fougue & cette impétuosité qu'on voit encore dans ses Vers, elles jettoient l'épouvante parmi leurs Auditeurs jusqu'à faire mourir des enfans de frayeur sur l'heure même, & faire accoucher les femmes dans les loges. C'est du moins ce que les Scholiastes Grecs nous assurent de la Tragédie des *Eumenides* lors qu'il la fit jouer pour la premiére fois. C'est ce qui a fait dire à Aristophane que ce Poëte étoit furieux comme un Taureau (4); & c'est peut-être au sentiment du même Mr. le Fevre, ce qui a donné lieu de croire qu'il puisoit moins à la fontaine des Muses & d'Apollon qu'à la cuve de Bacchus. Æschyle.

En effet, dit le P. Rapin (5), Æschyle ne dit rien de sang froid, il parle des choses les plus indifférentes d'un air tragique: il a même dans les images qu'il fait, des couleurs trop fortes & de trop grands traits. Mr.

pag. 58.

4. ¶. Le Grec dit Πολεμιον ὡς ταυρικόν. Aristoph. in Ran. Act. 3. Sc. 1.

5. Ren. Rap. au lieu cité 2. part. des Réf.

Æſchyle. Mr. Borrichius eſtime que ſes Epithétes tiennent beaucoup de l'humeur de ſoldat, dont il ne s'étoit pas défait en quittant l'épée (1): & il dit que ſes Métaphores auroient été mieux reçuës s'il avoit ſu les ſoutenir également par tout, & qu'il n'a point obſervé ce juſte milieu que l'on cherche entre l'excès & le défaut.

Ceux qui croyent tout ce que nous venons de rapporter ſur la foi des Critiques, n'ont pas lieu de s'étonner qu'Æſchyle ſoit ſi difficile à entendre. L'Auteur du Journal de l'an 1665. dit que Mr. de Saumaiſe qui étoit excellent Critique, & qui ſe plaiſoit à éclaircir les difficultés qui ſe rencontrent dans les Auteurs les plus embaraſſés, étoit rebuté de celles qu'il trouvoit dans Æſchyle, & qu'il s'eſt aviſé de dire dans quelques-uns de ſes Livres que ce Poëte eſt plus obſcur que l'Ecriture Sainte (2).

Entre les Editions différentes qu'on a faites des Poëſies d'Æſchyle, on a toujours eſtimé celle de Turnebe & d'Henri Etienne, [*in*-4°. 1557.] mais quelques-uns prétendent que la meilleure eſt celle de *Stanley* qui parut à Londres *in-fol.* l'an 1664.

1. Olaüs Borrich. Diſſertat. de Poët. pag. 28.

2. J. Gallois, Journal des Savans du 2. de Mars 1665.

¶. *Quis Æſchylum*, dit-il dans l'Epitre dédicatoire de ſon *de Helleniſtica* à Jean de Laët, *poſſit adfirmare Grace nunc ſcienti magis patere explicabilem, quam Evangelia, aut Epiſtolas Apoſtolicas? Unus ejus Agamemnon obſcuritate ſuperat quantum eſt librorum ſacrorum cum ſuis Hebraïſmis & Syriaſmis, & tota Helleniſtica ſu-*

1664. avec les Scholies Grecques, une Version Latine & des Commentaires de sa façon (3). Æschyle.

Les Tragédies qui nous restent d'Æschyle sont (4), *Promethée à l'attache*, *les sept Preux devant Thebes*, *les Perses*, *Agamemnon*, *les Eumenides*, *les Suppliantes*, *les Choëphores*.

PANYASIS,

D'*Halicarnasse dans la Carie*, oncle d'Herodote l'Historien selon quelques-uns, vivant principalement depuis la 72. Olympiade jusqu'à la 77. du tems de Darius Hystasp. & Xerxès.

IIII LE peu de fragmens qui nous restent de cet Auteur n'est pas suffisant pour donner aux Critiques d'aujourd'hui le moyen de faire le jugement du caractére de son esprit & de ses Poësies. Mais si l'on veut s'en tenir à ce qu'en ont dit les Anciens, ce Poëte, selon la remarque de Mr. le Fevre (5), fut un des plus excellens Auteurs de la Gréce, & sans Homere, il auroit été le premier de tous. Panyasis.

supellectile, *vel farragine*.

3. Le même Auteur & Borrichius aux mêmes endroits.

4. ¶. Prométhée *à l'attache*, donne l'idée d'un chien à l'attache. *Prométhée* seul suffisoit. Il suffisoit aussi de dire *les sept devant Thebes*, tant parce que c'est le vrai titre de la piéce, que parce que les *sept Preux* font souvenir des *neuf Preux*, & qu'aujourd'hui *Preux* est un mot burlesque.

5. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs, pag. 80.

Panyasis. tous. Denys d'Halicarnasse, qui étoit de son Pays, dit (1). qu'il avoit renfermé en lui seul toutes les bonnes qualités d'Hésiode & d'Antimaque; qu'il avoit pris du dernier cette véhemence de style & ce grand air qui est propre à l'éloquence du Barreau, & qu'il y avoit joint la douceur, la facilité & les agrémens du premier. Mais il ajoute qu'il les avoit passés tous deux soit dans le choix de sa matiére soit dans la disposition & l'ordonnance de ses piéces, [dans le Recueil des Poëtes d'Henri Etienne *in-folio*, 1566. & dans celui de Genéve Gr. Lat. *in-fol.* 1606.]

EMPEDOCLE.

De Gergenti ou Agrigente en Sicile, vivant sous Xerxès & Artaxerxès. Depuis la 77. Olympiade jusqu'en la 84.

Empedocle. 1112 CE Philosophe avoit écrit des *Hymnes* sur les principes de la Physique & sur les divers effets qui viennent du mélange des Elemens.

Outre ces Hymnes il avoit encore fait un grand Poëme sur le même sujet. Mr. le Fevre dit (2) qu'il étoit excellent, & il

1. Dionys. Halicarnass. pag. 9. Opuscul. Critic. edit. in 8.
Suidas in Lexic. *ubi de Epico carmine præcipuè de Herculis expeditionibus & Ionicis transmigrationibus.*
V. & Laur. Crass. de Poët. Græc. p. 400.
2. Tan. le Fevre, Vies des Poët. Grecs. p. 77.
Ludov. Castelvetro de Art. Poët. in Arist.
3. Aristotel. de Art. Poët. & in eam comment. Ma-

il croit que c'eſt ce Poëme que Lucrece avoit devant les yeux, lorſqu'il loua ſi magnifiquement cet Auteur.

Empedocle.

Cependant les Critiques n'ont jamais conſidéré Empédocle comme un véritable Poëte, mais comme un ſimple Verſificateur.

Ariſtote ſemble dire (3) qu'Homere & Empédocle n'ont rien de commun que la meſure des Vers; & que le premier eſt un Poëte legitime & l'autre un Phyſicien plutôt qu'un Poëte. C'eſt ce qui a fait dire auſſi à Plutarque (4) qu'Empedocle avoit fait des Vers, mais non pas un Poëme, & qu'il n'avoit emprunté des Poëtes de la meſure & des pieds que pour ne point ramper en expliquant la Philoſophie.

Cependant Voſſius veut qu'il puiſſe mériter le nom & le rang de Poëte, à cauſe qu'il s'eſt rendu l'imitateur d'Homere (5): il prétend même que c'étoit la penſée d'Ariſtote, quoique ſa verification ſoit toute Philoſophique, qu'il n'ait fait qu'exprimer en vers les choſes naturelles ſans y mêler aucune fable ni aucun agrément des fictions & qu'il ait ſongé moins à plaire qu'à inſtruire dans tout ce qu'il a fait (6).

* *Poëſis Philoſophica, Continens Empedo-*

Majoragius, Benius, Robortell.

Riccobonus & ex iis Laur. Craſſus pag. 182. de Poëtis Græcis.

4. Plutarch. de aud. & leg. Poët. in Opuſcul. Moral. Item Voſſ. de Arte Poët. pag. 7.

5. G. Joan. Voſſius de art. Poët. pag. 5. 12. 19. 28.

6. Ren. Rap. Reflex. 8. ſur la Poëtique 1. part. pag. 37, edit. in-8.

Empedocle. *doclis, Parmenidis, &c. Græcè in-8o. apud Henr. Steph. 1573. — Empedoclis Sphæra, Græcè in-4o. Lutetiæ 1587.* *

SOPHOCLE,

D'*Athenes*, Poëte Tragique, plus jeune qu'Æschyle, plus âgé qu'Euripide, né en l'Olympiade 71. la seconde année, mort âgé de 95. ans six ans après Euripide.

D'autres mettent leur mort en même tems la troisiéme année de la 92. Olympiade, mais sans fondement.

Sophocle. 1113 SOphocle avoit fait six-vingts Tragédies, d'autres disent cent-vingt-trois, mais il ne nous en reste que sept, qui font encore aujourd'hui beaucoup d'honneur à leur Auteur.

Il a encheri sur les établissemens qu'avoit faits Æschyle, & il est allé si fort au delà de tout ce qu'il avoit mis en usage, qu'au sentiment de plusieurs il a élevé le Théâtre des Grecs au plus haut point de perfection où on l'ait jamais vû, même en présence d'Euripide.

Il ajouta aux deux entre-parleurs un troisiéme Acteur; il composa le Chœur de quinze personnes, au lieu qu'il n'étoit que de

1. Oeuvres du Sieur Despreaux Art. Poëtiq. Chant III. 75. & suiv.

2. Cicero lib. 2. de divination. & ex eo Critici recentiores passim.

de douze de l'inſtitution d'Æſchyle qui l'avoit trouvé de cinquante. Il fit encore quelques autres reglemens qui donnerent une nouvelle face au Théâtre, c'eſt ce qui a fait dire à Mr. Deſpreaux qu'Æſchyle avoit jetté les fondemens néceſſaires à la vérité pour élever le Théâtre, & qu'il avoit commencé même à le polir (1); mais que Sophocle;

Sophocle enfin donnant l'eſſor à ſon génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intereſſa le Chœur dans toute l'action.
Des vers trop raboteux polit l'expreſſion,
Lui donna chés les Grecs cette hauteur divine,
Où jamais n'atteignit la foibleſſe Latine.

Ciceron avoit une ſi haute idée du mérite de Sophocle (2), qu'il ne faiſoit point difficulté de l'appeller un Poëte divin, & il paroît que Virgile (3) en faiſoit plus de cas que de tous les autres Poëtes Tragiques par la diſtinction qu'il en a faite dans ſes Eglogues, à moins qu'on ne diſe que Sophocle a obligation de cet honneur à la commodité que ſon nom a donnée à ce Poëte pour le faire entrer dans ſes vers.

Denys d'Halicarnaſſe dit (4) que Sophocle

3. Virgil. Eclog. 8. verſ. 10.
4. Dionyſ. Halic. in Opuſcul. Critic. pag. 10, & 11. edit. in-8.

Sophocle. cle a excellé dans l'art d'exciter les paſſions, & de les repréſenter dans leurs plus grands mouvemens ſans faire perdre à aucun d'entre ſes Perſonnages le rang qu'il leur avoit une fois donné, ni la dignité du caractére qu'il leur avoit imprimé. Il ajoute qu'il a fort bien gardé les mœurs & les bien-ſéances; qu'il n'a point de ſuperfluités ni de cette abondance incommode qui rend un diſcours ennuyeux; qu'il ne dit que le néceſſaire: mais qu'il aimoit à forger des mots nouveaux, qu'il faiſoit paroître quelquefois trop d'oſtentation & de fanfare, & que c'eſt ce qui l'obligeoit ſouvent à deſcendre dans des maniéres trop populaires & trop triviales.

Quintilien eſt preſque entré dans les mêmes ſentimens que Denys touchant l'artifice de Sophocle pour le mouvement des paſſions, & il ajoute qu'il avoit un talent tout particulier pour exciter la compaſſion (1). On peut juger même par le témoignage que Pline lui a rendu dans ces tems-là, que Sophocle étoit toujours en réputation du premier d'entre tous les Poëtes Tragiques (2). Plutarque lui trouvoit néanmoins de l'inégalité (3), & l'on voit dans Athenée & dans Philoſtrate quelques traits de ſon Hiſtoire qui ſemblent avoir con-

1. Quintilian. lib. 10. cap. 1. Inſtitution. Orator.
2. Plin. Hiſt. Nar. l. 7. c. 29. & apud Borrich. de Poët. pag. 30.
3. Plutarch. de Auditione apud Laur. Craſſ. de Poët. Græc. in Sophocle p. 471.
4. Athenæi Dipnoſoph. lib. 13. Philoſtrat. Vit. Apollon. Lil. Greg. Gyrald. Dial. 7. de Hiſt. Poëtar.

contribué à faire diminuer quelque chose du prix de ses Ouvrages (4). Mais on ne peut pas lui ôter la gloire que lui donne Longin (5) d'exceller dans la peinture des choses. Sophocle

Parmi les Critiques Modernes, Joseph Scaliger dit que (6) c'est un Auteur admirable, que c'est le premier des Poëtes Grecs pour le mérite, & que peu s'en faut qu'il n'ait surpassé Virgile même.

Vossius écrit que son style n'est pas seulement élevé & magnifique, mais qu'il est encore pur & châtié (7). Il dit ailleurs qu'il passe Euripide pour la grandeur de l'expression & la sublimité du style, mais qu'il a moins de netteté que lui. Il ajoute que Sophocle dépeint les hommes comme ils doivent être, au lieu qu'Euripide les represente comme ils sont. C'est ce qui avoit été remarqué plusieurs siécles auparavant par Aristote (8), qui pour ce sujet avoit jugé Sophocle préférable à Euripide, parce que c'est le propre d'un véritable Poëte de mettre les hommes sur le pied de vertu & de perfection qu'ils peuvent & qu'ils doivent être, comme a fait Sophocle: au lieu que ceux qui les font voir tels qu'ils sont ou qu'ils ont été, font plûtôt l'office d'un Historien, comme on pourroit,

5. Longin du Sublime chap. 13. pag. 62. de la Trad. Fr.

6. Posterior. Scaligeran. pag. 229.

7. Voss. Institution. Poëtic. lib. 2. p. 75.

8. Aristotel. Poëtic. c. 25.

Item. R. Rap. Reflex. sur la Poëtique pag. 57. de la premiére part. edit. in-8.

Sophocle. roit, ce ſemble, le penſer d'Euripide.

Voſſius prétend auſſi (1) que ſes Chœurs ſont mieux diſpoſés & mieux réglés que ceux d'Euripide, mais il ne laiſſe pas de reprendre diverſes choſes dans l'œconomie & l'ordonnance de ſes piéces, qu'il a priſes pour des fautes contre les régles de l'art.

Mr. le Fevre qui avoit le même goût que Voſſius pour le ſtyle de Sophocle, ajoute que ce ſtyle repreſente bien l'humeur & le courage d'un homme de guerre tel qu'étoit Sophocle (qui avoit été Lieutenant général de l'armée de la République d'Athénes avec Périclès). Il dit que ce ſtyle a tout-à-fait l'air du beau monde, au lieu que celui d'Euripide n'a que l'air de l'Ecole (2); qu'il eſt incomparablement plus éxact dans ſes compoſitions qu'Æſchyle, à cauſe que les fictions de ce dernier ſont fort monſtrueuſes & incroyables, au lieu que Sophocle ſe tient toujours dans une régularité très-judicieuſe. Il eſtime néanmoins qu'on pourroit encore ajouter quelque choſe à ce qui eſt de ſon invention, & qu'on pourroit étendre un peu davantage ſes penſées.

Mr. d'Aubignac prétend auſſi (3) que Sophocle eſt beaucoup plus régulier & plus net dans ſon ordre que ni Æſchyle ni Euripide même, quoique ce dernier fût venu après lui:

1. Ger. Jo. Voſſ. Inſtitut. Poët. ut ſupra lib. 1. & 2. paſſim.

2. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs. pag. 93. 94.

3. Hedelin d'Aubignac, Pratiq. du Théâtre, livre 3. chap.

lui: & l'on remarque qu'il a pratiqué distinctement le Poëme Dramatique en cinq Actes. Le même Critique écrit encore ailleurs que Sophocle eſt plus éloquent & plus judicieux qu'Euripide (4). Sophocle.

Mais au ſentiment du Pere Rapin (5) ce n'eſt que par les diſcours que Sophocle a mieux réuſſi qu'Euripide ſur le Théâtre d'Athénes, quoique, ſelon Mr. le Fevre (6), ce dernier ſe ſoutienne moins par la grandeur & la force de ſes penſées que par le choix & l'arrangement de ſes paroles.

Ce Pere reconnoît auſſi que Sophocle a beaucoup de naturel & de bon ſens, qu'il eſt judicieux dans ſes fables, qu'il eſt paſſionné dans ſes expreſſions; & que c'eſt par cet endroit qu'il touche les cœurs beaucoup mieux qu'Euripide, quoique les Tragédies de celui-ci ayent plus d'action, plus de morale, & des incidens plus merveilleux que celles de Sophocle.

Néanmoins quelque grand que ſoit l'éclat & le brillant qui paroît dans toutes ſes piéces, cet Auteur n'a point laiſſé d'y découvrir des taches. Il prétend ſur toutes choſes que Sophocle eſt trop compaſſé dans ſes diſcours, que ſon art n'eſt pas aſſés caché en quelques-unes de ſes piéces, qu'il y paroît trop à découvert, & que ſon élévation

3. chap. 4. pag. 280. ¶. où il n'eſt rien dit touchant cette préférence de Sophocle à Euripide.

4. Le même au livre 4. du même Traité chap. 2. pag. 372.

5. R. Rapin. Reflex. 21. ſur la Poëtiq. ſeconde part.

6. T. le Fevre au lieu cité pag. 93.

Sophocle. vation le rend obſcur (1). Mais il ne lui refuſe rien de ce qui ſe peut dire à l'avantage d'un beau ſtyle: & dans un autre Ouvrage il en reléve le mérite en inſinuant qu'il étoit formé ſur celui d'Homere (2), dont il dit que Sophocle étoit l'admirateur perpetuel & l'imitateur le plus éxact de ceux qui étoient venus après lui. Un autre Critique de nos jours n'a point cru être venu trop tard (3) pour nous vanter ſa douceur, la beauté & le grand nombre de ſes ſentences & de ſes figures, la netteté & la clarté de ſon diſcours, quoique d'autres y ayent trouvé de l'obſcurité avant lui.

Mais pour ajouter un mot des jugemens qu'on a faits de quelques-unes de ſes Piéces en particulier, nous dirons que ſon *Philoctete*, ſes deux *Oedipes*, & ſon *Ajax* ſont des plus eſtimées.

Scaliger le fils ne fait point difficulté d'appeller le *Philoctete* une Tragédie divine (4), & il témoigne de l'étonnement de voir qu'un ſujet ſi ſtérile par lui-même ait été ſi bien amplifié par le Poëte.

Ci-

1. R. Rap. Reflex. 22. pag. 150. édition in-4. 2. part.

2. Compar. d'Homere & Virgile par le même Auteur chap. 9. pag. 35.

3. Olaüs Borrichius. Differt. de Poët. pag. 29. 30. poſt Gr. Gyrald.

4. Joſeph. Scalig. in Poſt. Scal. pag. 229.

5. Cicero in Catone maj. ſeu lib de Senectute num. 22. Item apud Lil. G. Gyr.

Mr. le Fevre y a changé quelques legeres circonſtances.

6. Ou Hippocolone, lieu près d'Athénes.

7. Oedipe à Colone, Tragédie de Sophocle, a été

Sophocle.

Ciceron nous a conſervé un trait d'Hiſtoire (5) qui doit nous donner bonne opinion de ſon *Oedipe de Colone* (6). Il dit que Sophocle étant devenu fort âgé, ſes enfans qui s'ennuyoient de le voir vivre ſi long-tems, & qui ne pouvoient ſouffrir qu'il abandonnât le ſoin de ſes affaires domeſtiques pour ne vaquer qu'à ſa Poëſie, le voulurent faire paſſer pour un fou, ou pour un homme que l'âge avoit fait tomber dans cette eſpéce de démence que nous appellons l'enfance des vieillards. Sur ce pied ils le déférérent au Magiſtrat pour le faire déclarer incapable de gouverner ſon bien. Sophocle qui avoit contre lui ſon grand âge pour témoin, & ſes propres enfans pour accuſateurs, crût ne pouvoir mieux faire pour ſe défendre que de faire voir aux Juges la Tragédie de l'*Oedipe de Colone* qu'il venoit d'achever, afin de leur prouver par cette Piéce qu'il n'avoit pas encore perdu l'eſprit. Les Juges en furent très-convaincus après la lecture de la Tragédie, & le renvoyérent abſous avec de grands

été ainſi intitulée d'un lieu de l'Attique nommé ἱππιος κολονὸς, c'eſt-à-dire la colline Equeſtre où étoit un Temple dédié à Neptune dit l'Equeſtre. Il y en avoit auſſi un dédié aux Furies, & c'eſt là qu'un oracle avoit ordonné à Oedipe aveugle & chaſſé de Thébes de ſe faire conduire pour y terminer ſa déplorable vie. J'ai fait voir quel lieu c'étoit que *Colone*. Baillet ſur une mauvaiſe conjecture de Gyraldus a dit Hippo-colone. C'eſt une corruption d'ἱππιος κολονὸς, qui ne doit pas être admiſe. Je ne voudrois pas au reſte citant l'Oedipe de Sophocle ἐπὶ κολονῷ dire avec un ſavant homme l'*Oedipe Colonéen*, pour l'Oedipe à Colone, je dirois plûtôt encore avec Mr. Patrix l'*Oedipe Colonien*.

Sophocle. grands éloges pour un ſi bel Ouvrage, au rapport d'Apulée, qui dit que la peine penſa retomber ſur la tête de ſes enfans (1).

L'*Oedipe Tyran* eſt auſſi une très-belle Piéce au jugement de Scaliger (2), qui louë Sophocle de n'y avoir employé qu'un petit nombre de perſonnages. Le Pere Rapin dit qu'Ariſtote parle toujours de l'Oedipe de Sophocle comme du modéle le plus achevé de la Tragédie (3). Ce qui n'a point empêché ce Pere d'y remarquer des défauts en divers endroits de ſes Réfléxions ſur la Poëtique. Il écrit en un de ces endroits (4) que Sophocle fait Oedipe trop foible dans ſon éxil après le caractére de fermeté qu'il lui avoit donné avant ſa diſgrace. En un autre il dit, après avoir reconnu que le dénoument de cette piéce eſt très-heureux, qu'Oedipe ne devoit pas tout-à-fait ignorer l'aſſaſſinat du Roi de Thebes; & que l'ignorance où il eſt de ce meurtre, n'eſt pas aſſés vrai-ſemblable (5), quoiqu'elle faſſe toute la beauté de l'intrigue.

Pour ce qui eſt de l'*Ajax* de Sophocle, Mr. d'Aubignac, qui en a fait une Diſſertation à part pour l'examiner ſelon les regles de l'Art les plus ſeveres, prétend (6) que c'eſt une des plus belles piéces non ſeulement de toutes celles que ce Poëte a faites,

1. Apulcius in Apologia ſua.
Item apud Gyrald. Hiſt. Poët.
2. Poſter. Scalig. loc. ſupr. cit.
3. Ariſt. Poëtic. cap. 15. de la citat. du P. Rap. Refl. XIX. part. 2. p. 144. edit. in 4.
4. Ren. Rap. Reflex. XXV. ſur la Poëtique pag. 61. edit.

tes, mais encore de tout le Théâtre des Anciens. L'artifice dont le Poëte ſe ſert pour faire toutes choſes, eſt ſi délicat, que l'on ne peut pas dire qu'il y affecte une ſeule parole: & ce qui s'y paſſe eſt ſi bien ajusté que tout y paroît néceſſaire, & c'eſt en quoi conſiſte le grand Art. Tout y eſt proportionné & meſuré, il a pourvu à toutes choſes, & il ne laiſſe rien à déſirer. Sophocle.

Il ajoute que ſes Actes pouvoient être plus judicieuſement diviſés, mais que la liaiſon des Scenes y eſt fort ſenſible, les Intervalles des Actes y ſont, à ſon ſens, ſi néceſſaires & ſi bien remplis par les choſes qui ſe doivent faire hors du Théâtre, que la continuité de l'Action y eſt très-manifeſte. A prendre cet Ouvrage par la vérité de l'Action, il ne ſemble pas, dit ce Critique, que Sophocle ait rien fait pour les Spectateurs, tant les choſes y ſont vraiſemblablement dépendantes les unes des autres. L'artifice des narrations eſt admirable.

Néanmoins le Pere Rapin ſoutient (7) que le denoument de l'*Ajax* ne répond pas à l'intrigue. L'Auteur, dit-il, ne devoit pas finir un ſpectacle ſi terrible, ſi funeſte, & ſi pitoyable par une conteſtation froide & languiſſante ſur la ſepulture de ce grand hom-

edit. in-8. part. 1.

5. Le même 2. partie Reſl. XXII. p. 150. 151. edit. in 4.

6. Hed. d'Aubign. Examen de l'Ajax de Soph. à la fin de ſon Traité de la Prat. du Théâtre.

7. Le Pere Rap. XXII. Réflex. ſur la Poët. pag. 350. comme ci-deſſus.

Sophocle. homme qui venoit de se tuer. Il prend aussi pour une machine trop violente dans la même Piéce, celle de Minerve, qui fascine les yeux d'*Ajax*, pour sauver Ulysse qu'Ajax eût tué s'il l'eût reconnu.

Nous n'avons point parlé de la Morale de Sophocle, parce qu'elle est à peu près la même que celle d'Æschyle, & que l'on doit juger de celle de Sophocle, par ce que nous avons rapporté de celle d'Æschyle. Le Pere Thomassin qui en a fait un long & curieux éxamen (1) recherchant l'esprit de ces fables, trouve que Sophocle y inspire presque par tout de l'horreur pour le vice, & de l'amour pour la vertu; qu'il y inculque par tout la soumission que nous devons avoir pour la volonté de Dieu; les sentimens où nous devons être pour la Divinité, les réfléxions perpetuelles que nous devons faire sur nos miséres, nos foiblesses, notre mortalité, & sur les besoins continuels que nous avons du secours d'enhaut. C'est ce qu'on peut voir dans ce qu'il dit des deux *Oedipes*, de l'*Hercule de Trachine*, de l'*Ajax Mastigophore*, de l'*Electre* & de *Philoctete*, où il a prétendu remarquer les plus importantes vérités de la Réligion Chrétienne & de belles régles de Morale.

C'est au moins l'usage que nous devons faire aujourd'hui de la lecture de ces Poëtes,

1. L. Thomass. Méthod. d'étud. & d'enseign. Chrétienn. les Poëtes tom. 1. livre 1. chap. 12. nombr. 1. 2. 3. 4. 5. 6. pag. 163. & suiv.

2. Lil. Greg. Gyral. de Poëtar. histor. Dialog. VII. pag.

tes, & il nous importe peu de ſavoir ſi So- Sophocle.
phocle a ſongé à toutes ces moralités en voulant divertir les Athéniens. Il n'eſt pas même néceſſaire qu'il ait eu les mœurs réglées pour contribuer à réformer les nôtres. Car d'ailleurs il n'étoit pas plus honnête homme qu'Æſchyle & la plûpart des autres Poëtes. Il avoit été plongé toute ſa vie dans les débauches les plus honteuſes, & il faiſoit même ſes délices de tout ce qu'il y a de plus abominable dans la Pæderaſtie. Ce qui n'a point empêché les Ecrivains de ſa Vie, & quelques autres Auteurs de vouloir nous perſuader qu'il étoit le bien aimé des Dieux, qu'il les recevoit familiérement chés lui, qu'ils lui avoient accordé le don des miracles (2).

Mais pour rentrer dans notre ſujet, il ne faut pas oublier de dire auſſi que quelques Anciens ont eu mauvaiſe opinion de ſa bonne foi, comme s'il avoit pris à d'autres les plus belles choſes que nous avons ſous ſon nom, ſans leur en avoir témoigné ſa reconnoiſſance. On dit que ces vols ont été découverts par Philoſtrate dans un Livre qu'il fit exprès contre Sophocle, & qui eſt cité par Euſebe (3).

Une des meilleures Editions que nous ayons des Tragédies de Sophocle, eſt celle que Paul Etienne publia avec les Scholies Grecques, les notes de Joach. Camera-

pag. 771. ex Athenæo, Hegeſandro, Hieronymo Rhodio, Ione & aliis, licet reſipuiſſe ſuadeant Plato, Cicero, Valer. Maxim. Marcellin. &c.

2. Apud eumd. Girald. pag. 774. ejuſd. Dialogi.

3. Euſeb. 10. Præp. Evangel. 3.

Sophocle. rarius & d'Henri Etienne ſon Pere, [*in*-4. 1568.] Pluſieurs eſtiment auſſi celle qui parut à Cambridge l'an 1673. *in*-8. ſans porter le nom de celui qui la procura avec la verſion Latine & toutes les Scholies Grecques à la fin. Mais le Public n'en eſt pas encore pleinement ſatisfait, & il attend que quelque habile Critique lui donne quelque choſe de meilleur. Les ſept Tragédies qui nous reſtent de Sophocle ſont *Ajax qui porte le fouet*, *Electre*, *Oedipe le Tyran*, *Antigoné*, *Oedipe de Colone*, *les Trachinies*, & *Philoctete*.

EUPOLIS,

D'*Athenes*, Poëte Comique vivant en la 85. Olympiade; Noyé dans l'Helleſpont à la guerre contre les Lacédémoniens. *Accident qui fit faire aux Athéniens une Ordonnance pour défendre à tout Poëte de porter les armes.*

Eupolis. 1114. EUpolis avoit fait XXII. Comédies au rapport de Suidas (1), mais elles ſe ſont perdues entiérement, hors quelques Sentences que quelques Anciens avoient détachées de leur corps. On dit

1. Suidas in Lexic.
2. Gerard. Joan. Voſſius Inſtitution. Poëticar. lib. 2. pag. 136. 137.
3. Apud Laurent. Craſſ. de Poët. Græc. pag. 216.
4. *Chacun*, au lieu de *chaque choſe*, auroit fait une expreſſion & plus juſte, & plus honnête. Plus bas cependant, au commencement du chap. d'Ariſtophane, il uſe de la même expreſſion, mais c'eſt après l'avoir préparée.

dit que ſes vers avoient beaucoup de grace (2), mais il étoit un peu mordant; & Lucien ſemble dire (3) qu'il avoit de la véhémence & de l'aigreur. Eupolis.

Horace le met au rang de ceux de l'ancienne Comédie qui reprenoient le vice avec beaucoup de liberté, & qui appelloient chaque (4) choſe par ſon nom (5).

* *Eupolis Sententiæ Gr. Lat. per Hertelium in*-8. *Baſil.* 1560.

CRATINUS,

d'*Athenes*, Poëte de la vieille Comédie, qui parut principalement depuis le tems de Pindare & d'Æſchyle juſqu'à la guerre du Peloponneſe, au commencement de laquelle il mourut agé de plus de cent ans, environ 430. ans devant l'Epoque Chrétienne (6).

1115. DE XXI. Comédies qu'il avoit faites, il ne nous reſte qu'un petit nombre de vers qui ne ſont pas ſuffiſans pour nous faire reconnoître ſon caractére. Cratinus.

Mr. le Fevre dit (7) néanmoins qu'il étoit ferme & hardi en ſes compoſitions; mais

5. Horat. Satyr. 4. lib. 1. Initio his verbis:
Eupolis, atque Cratinus, Ariſtophaneſque Poëtæ
Atque alii, quorum comœdia priſca virorum eſt,
Si quis erat dignus deſcribi, quod malus, aut fur,
Aut mœchus foret, aut ſicarius, aut alioquî
Famoſus, multa cum libertate notabant.

6. ¶. Il n'en a vécu que 97. ſelon d'autres.

7. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 97. 98.

Cratinus. mais il n'étoit pas plus conſidérant qu'Eupolis, & il n'épargnoit perſonne non plus que lui, comme nous l'avons vu d'Horace (1). D'ailleurs il ne ſavoit pas ſe tenir au dedans des bornes de la modération, quand il faiſoit agir ſon imagination pour trouver quelque choſe (2). Néanmoins Quintilien faiſoit tant de cas de ſes Comédies, qu'il en recommandoit particuliérement la lecture à ceux qu'il vouloit former pour l'éloquence (3).

Au reſte Cratin n'étoit pas plus honnête-homme que les autres, & on a lieu de s'étonner qu'il ait tant vécu après avoir paſſé preſque toute ſa vie dans la débauche du vin, des femmes, & des garçons.

C'eſt de lui qu'Horace cite ces deux vers qui diſent que les beuveurs d'eau ne peuvent pas réuſſir à faire des vers (4).

* Il ſe trouve dans le Livre de Valentin Hertelius. *Quinquaginta veterum Comicorum Græcorum Sententiæ Gr. Lat. in-8. Baſil.* 1560.

EU-

1. Satyr. 4. lib. 1.

2. Gerard Joan. Voſſius, Inſtitution. Poëticar. lib. 2. pag. 136. 137.

3. Inſtitution. Oratoriar. lib. 10. c. 1. & ap. Tan. le Fevre ut ſupr.

Laurent. Craſſ. de Poët. Græcis voce Cratinus.

Lil. Gregor. Gyrald. de Hiſtor. Poëtar. Dialog. VI. pag. 756. 757. &c.

4. *Nulla placere diu nec vivere carmina poſſunt*
Quæ ſcribuntur aquæ potoribus. 1. Epiſt. 19.

EURIPIDE,

D'Athenes, Poëte Tragique. Né à Phlye (5) bourgade de l'Attique l'année que les Perſes furent défaits à Salamine, la premiére année de la 75. Olympiade, 480. ans avant notre Epoque, mort en Macédoine agé de 75. ans, la même année que Sophocle ſelon les uns & ſelon d'autres ſix ans devant lui, quoique 20. ans plus jeune. Etranglé & déchiré par des chiens.

1116. NOus avons déja rapporté beaucoup de choſes qui regardent le jugement qu'on doit faire des Tragédies d'Euripide en parlant de celles de Sophocle, avec lequel les Critiques Anciens & Modernes ſemblent avoir pris plaiſir de le comparer. C'eſt pourquoi il faut ſe contenter d'y renvoyer le Lecteur, & ajouter ici ce qui a été réſervé pour cet endroit. Euripide.

Ariſtote conſidéroit Euripide comme le plus tragique d'entre les Poëtes (6), c'eſt-à-dire, comme celui qui avoit le mieux entendu l'art de la Tragédie d'entre les Anciens, quoiqu'il reconnût qu'il n'étoit pas tou-

5. ¶. Barnès, Jean-Albert Fabrice, &c. le font naitre à Φυλὴ autre Bourgade de l'Attique, j'ignore pourquoi : Harpocration, & Suidas au mot Φλυεῖς ayant marqué ſi expreſſément qu'Euripide en étoit natif. A le bien prendre cependant, on peut dire avec Thomas Magiſter que ce fut à Salamine qu'il naquit, ſa mére y ayant accouché de lui lorſqu'elle s'y étoit réfugiée pendant la guerre de Xerxès.

6. Ariſtotel. Poëtiq. c. 13., Item ex eo recentiores non pauci,

Euripide. toujours heureux dans la diſpoſition & l'ordonnance de ſes Fables.

Ariſtophane qui vivoit preſque en même tems que notre Poëte, a voulu repréſenter dans une Comédie toute entiére le jugement qu'il faiſoit, & qu'il vouloit que l'on fit de ſes Tragédies. C'eſt dans celle qu'on appelle *les Grenouilles*. Euripide ſembloit l'avoir emporté ſur Sophocle, & Sophocle ſur Æſchyle pour le ſuccès de la repréſentation, & ſouvent même de la compoſition. Ariſtophane par cette Comédie fait revoir le procès dans les Enfers, & il a fait donner à Æſchyle le premier rang, le ſecond à Sophocle, & le troiſiéme ſeulement à Euripide (1), qui eſt auſſi l'ordre que la nature leur avoit donné dans le monde.

Il eſt vrai que Ciceron témoigne à Tiron (2) qu'il faiſoit une eſtime particuliére d'Euripide; mais ce n'eſt que pour l'air ſententieux qu'il a tâché de prendre dans toutes ſes piéces, & lorſqu'il dit qu'il conſidére chaque vers de cet Auteur comme une Sentence ou une maxime de grand poids, il paroît nous l'avoir voulu repréſenter autant comme un Philoſophe que comme un Poëte, ſelon la penſée d'un Critique moderne (3).

ef-

1. Ariſtophan. Comœd. *Ranæ*. Item L. Thomaſſin livre 1. de la Méthod. d'étud. & enſeigner Chrétiennement les Poëtes chap. 12. nomb. 15.

2. Cicero Epiſtolar. ad Familiar. Epiſt. VIII. ad Tironem libro XVI.

¶. La lettre à Tiron ici déſignée n'eſt pas de Ciceron, mais de ſon frére Quintus.

Effectivement il ſemble qu'Euripide ait affecté de paroître plus intelligent dans la Morale que dans l'Art Poëtique même dont il faiſoit profeſſion, & nous avons remarqué que quelques-uns lui ont donné le deſſus de Sophocle pour ce point (4). Euripide.

C'eſt ce qui a donné lieu au P. Thomaſſin de faire de judicieuſes réfléxions ſur les principales Tragédies d'Euripide, & de nous montrer que ce ſont des leçons preſque perpétuelles de vertu (5), & d'y faire voir même un grand nombre de ſentimens conformes à ceux que nous apprenons dans les Ecritures Saintes.

Il a remarqué dans la Tragédie de l'*Iphigenie en Aulide* que ſans faire violence au Poëte, l'on trouve les traces & les apparences du ſacrifice d'Iſaac, & de celui de la fille de Jephté dans celui d'Iphigenie fille d'Agamemnon, qui, pour obéir aux ordres du Ciel, témoigna de vouloir bien être immolée pour le ſalut de la Gréce, & qui ſur le point d'être ſacrifiée, fut enlevée par Diane qui ſubſtitua une biche à ſa place. Que l'on y voit l'obligation que les hommes ont de préférer l'interêt public à leur bien particulier. Qu'on y découvre les préjugés dont tous les eſprits étoient prévenus, qu'après avoir immolé cette vie mor-

3. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poët. Grecs pag. 94.

4. V. ci-deſſus au jugement de Sophocle, du P. Rapin & des autres Critiques.

5. L. Thomaſſ. Meth. d'étud. & d'enſeign. Chrét. les Poët. tom. 1. liv. 1. chap. XI. nomb. 2. 3. 4. & ſuivans, depuis la pag. 148. juſqu'à la 162.

Euripide. mortelle au ſalut de la Patrie, il reſtoit une vie immortelle où l'on étoit recompenſé d'une action ſi héroïque. Que bien que Dieu ne veuille pas que les hommes lui ſoient ſacrifiés, il veut que les hommes ſoient diſpoſés à ſe ſacrifier eux-mêmes, & tout ce qu'ils ont de plus cher à ſa gloire. Que ſi l'on a pris la coutume d'immoler des animaux, c'étoit pour les ſubſtituer en la place des hommes. Que Dieu demande toujours la pureté & ſouvent même la virginité dans ſes Prêtres & dans ſes Victimes, &c.

Dans les réfléxions ſur celle de *l'Iphigenie en* (1) *Cherſoneſe Taurique*, il dit que ſi l'on y trouve des ſonges fréquens & des Prophéties, ſi l'on y entend la voix des Dieux ſans les voir, ſi on y lave ſes crimes en ſe baignant, & que ſi Agamemnon avant le commencement de la guerre voüe à Dieu ce qui pourroit naître de plus beau en la même année, ce ſont autant de déguiſemens de l'hiſtoire véritable de nos ſaintes Ecritures.

Il ſeroit inutile de ſuivre ce Pere dans tout cet ample détail qu'il fait des moralités qu'il a rencontrées, en faiſant l'éxamen de chaque Tragédie d'Euripide en particulier. Mais on ne doit point diſſimuler qu'il eſt beaucoup plus aiſé de les trouver dans ſon Ouvrage que dans les piéces d'Euripide & des autres Poëtes qui ont eu la ma-

1. ¶. *En la*, auroit été mieux.
2. Ger. J. Voſſ. Rapin, Hed. d'Aubig. &c.

3. ¶

malice de les couvrir de mille obſcurités, d'en cacher ſouvent les avenuës, & d'en empoiſonner même les déhors. De ſorte qu'à moins que d'être auſſi ſage & auſſi expérimenté dans les belles Lettres, la Philoſophie Morale, & les ſaintes Ecritures que le P. Thomaſſin, & quelques-uns des autres Critiques de nos jours qui ont entrepris d'expliquer les myſtéres des Fables, & de découvrir l'utilité qu'on peut retirer des anciens Poëtes, il eſt rare & difficile même qu'on puiſſe toujours pénétrer ſi avant. Du moins peut-on aſſurer que la plûpart de ceux qui ne liſent les Poëtes que pour ſe donner du plaiſir, ſe ſoucient peu d'aller juſqu'au fond; & que ne s'occupant que de ce qui les divertit, & qui repaît leur imagination, pour ne rien dire de plus facheux, ils donnent ſujet de croire que généralement parlant la lecture des Poëtes profanes eſt plus dangéreuſe qu'elle n'eſt utile, ſur tout aux jeunes gens, à moins qu'ils n'ayent à leurs côtés un Maître de Morale pour préſider à cette lecture. Euripide.

Il faut donc avouer avec tous les Critiques qu'Euripide s'eſt rendu plus ſententieux & plus moral que Sophocle (2); que c'eſt peut-être ce qu'a voulu dire Ariſtote en l'appellant le plus tragique, c'eſt-à-dire, le plus inſtructif des Poëtes Tragiques (3); & que c'eſt ſans doute ce qu'a voulu louer en

3. ¶. Non, Ariſtote par le plus tragique a entendu le plus pathétique, le plus touchant, ce ſont les termes de Mr. Dacier.

Euripide. en lui l'Oracle d'Apollon lorſqu'il a fait ſes éloges au rapport d'Euſebe (1). Mais il faut reconnoître auſſi que par cette affectation il eſt devenu moins bon Poëte que quelques-uns d'entre eux.

Ariſtote ſuivi de quelques modernes (2) condamne Euripide de faire parler quelquefois ſes Perſonnages d'un air trop Philoſophe ſelon les principes de l'opinion d'Anaxagoras qui étoit alors nouvelle (3): & Voſſius témoigne (4) que c'eſt ſur ce dangereux modele que Seneque s'eſt gâté, en s'efforçant d'enchérir encore ſur lui.

Denys d'Halicarnaſſe l'accuſe (5) de n'avoir pas toujours éxactement ſuivi la vérité, c'eſt-à-dire les maximes qu'éxigent les régles du Théatre, & de n'avoir pas bien obſervé les mœurs & les uſages reçus dans la vie humaine, ce qui l'a fait ſouvent

1. Euſeb. Cæſarienſ. lib. 5. de præparat. Evangel. cap. 33.

2. G. Joan. Voſſius Inſtit. Poët. l. 1. c. 5. pag. 54. ex Ariſtot. Poët. c. 15.

Item le P. Rapin pag. 60. de la premiére patt. des Réfléxions ſur la Poëtiq. de l'édit. in-12. Réfléx. 25.

3. ¶. C'eſt principalement la Rhétorique de Denys d'Halicarnaſſe qu'il faloit citer dans les deux chapitres où cet Auteur traitant des diſcours figurés, dévelope par occaſion ce qu'Ariſtote n'a fait que déſigner en trois mots touchant la Melanippe d'Euripide, Tragédie intitulée ἡ Μελανίππη σοφή. Sur quoi je renvoie les curieux aux Remarques de Mr. Dacier ſur la Poëtique d'Ariſtote chap. 16. qui eſt le 15. des éditions ordinaires. Une choſe que je ne puis m'empêcher d'ajouter par maniére d'avis pour ceux qui conſulteront les Réfléxions du P. Rapin ſur la Poëtique, dans l'endroit qu'indique ici le chiffre (2) c'eſt qu'ils y trouveront que ce Pere en copiant un paſſa-

vent écarter des loix de la bien-séance, en quoi il a fait connoître combien il étoit éloigné de Sophocle. Ce Critique ajoute qu'Euripide n'a pas assés bien exprimé les caractéres ni les passions, ni les mouvemens de l'ame qu'il a rendus trop malhonnêtes, trop efféminés, & trop bas, au lieu que Sophocle, dit-il, a eu un soin particulier d'éviter ce défaut. Enfin il prétend qu'Euripide a voulu faire souvent l'Orateur mal à propos, & qu'il est trop rempli de figures & de ces inductions qui ne sont propres qu'à des Rhéteurs ; qu'il a préféré la médiocrité à la grandeur & à l'élévation dans ses expressions, & qu'il imite presque toutes les maniéres des Poëtes Comiques, sans se souvenir du rang & du caractére qu'il devoit garder. Euripide.

Mais Quintilien ne parle pas si mal d'Eu-

passage du l. 1. des Institutions Poëtiques de Vossius c. 5. pag. 54. s'est extraordinairement mépris. Vossius après avoir repris Euripide de ne pas faire garder à ses Héros cette modération qui convient aux Sages, & de laquelle parle Aulu-Gelle chap. dernier du l. 1. de ses Nuits Attiques, ajoute ces mots, *Etiam culpat Theo Sophista in eodem Poëta, ὅτι παρὰ καιρὸν αὐτῷ Ἑκάβη φιλοσοφεῖ.* Il est visible que ce qu'a dit Vossius touchant cette modération des Sages louée par Aulu-Gelle, est entiérement séparé de ce qu'ensuite il cite de Théon. Cependant le P. Rapin mêlant le tout ensemble & sans faire attention que Théon n'est cité nulle part dans Aulu-Gelle, n'a pas laissé de dire: *Le Sophiste Théon ne peut souffrir, dans Aulu-Gelle, les raisonnemens que fait à contre-tems Hécube sur ses malheurs dans le même Euripide.*

4. Vossius lib. 1. Institution. Poëticar. pag. 58.

5. Dionys. Halicarnass. in Opuscul. Crit. pag. 10, 11, edit. in 8.

Euripide. d'Euripide que fait Denys d'Halicarnaſſe. Il dit (1) qu'il a ſurpaſſé Æſchyle, & que c'étoit encore de ſon tems une queſtion indéciſe de ſavoir à qui de lui ou de Sophocle on devoit adjuger le prix du mérite. Il avouë qu'ils ont pris chacun une route aſſés différente pour parvenir à une même fin ; mais il prétend qu'Euripide eſt incomparablement plus utile à ceux qui ont beſoin de paroître & de parler, en public ; que nonobſtant la cenſure des partiſans de Sophocle & des admirateurs de ſa gravité, de ſa véhémence, & de ſes grandes expreſſions, Euripide eſt plus conforme aux maximes des Orateurs, & qu'il s'accommode mieux aux régles de leur Art ; que l'emploi fréquent qu'il fait des Sentences & des bons mots des Anciens Sages l'a rendu preſque égal à eux ; qu'il n'y a perſonne parmi ceux qui ont le plus éclaté dans le Barreau auquel il ne ſoit comparable ; mais qu'il s'eſt rendu admirable dans le mouvement des paſſions, & particuliérement dans celui de la compaſſion & de la tendreſſe. Quintilien dit auſſi que Menandre faiſoit ſes délices d'Euripide, quoique ce fût un génie fort différent du ſien : & c'eſt peut-être ce qui a fait dire à Denys d'Halicarnaſſe qu'Euripide avoit quelque choſe de l'air Comique.

Néanmoins il paroît que Quintilien n'a voulu juger d'Euripide que par rapport aux In-

1. Quintilian. lib. 10. Inſtitut. Orator. cap. 1. & ex eo Gyrald. & Borrich. &c.

2. Jul.

Instructions qu'il donnoit de l'Art Oratoire, car les autres Critiques, & particuliérement les Modernes, qui pour bien juger d'un Poëte croient qu'il suffit d'appliquer les régles de l'Art Poëtique à ce que l'on veut éxaminer, n'ont pas cru que les louanges qu'auroit pu lui mériter une qualité étrangére comme celle-là, dussent l'emporter sur les reproches qu'ils ont jugé à propos de lui faire pour diverses irregularités qu'ils ont prétendu trouver dans ses piéces. Euripide.

Jules Scaliger témoigne (2), que les uns l'accusent de n'avoir pas bien su distinguer les parties de la Tragédie, & d'avoir souvent brouillé le Prologue avec ce qu'on appelle *Protase*. Il dit que les autres l'ont blâmé (3), même de son tems, de ce qu'il avoit eu l'indiscretion de représenter sur son Théâtre des femmes impudiques & perduës de réputation, dont le mauvais éxemple mis en spectacle gâtoit le peuple, & le jettoit dans des impuretés semblables. Euripide qui n'ignoroit pas ces reproches prétendoit se justifier en disant que ces personnes infames n'étoient pas des personnages feints qu'il eut inventés dans sa tête; mais que c'étoient des gens qui avoient vécu véritablement dans ces désordres: qu'ainsi il representoit ces personnes telles qu'elles avoient été sur la terre; & que pour abolir la mémoire de toutes les ac-

2. Jul. Cæs. Scaliger Poëtices lib. 1. qui est Historic. c. xi.

3. Idem ibid. lib. 3. qui est de Idea c. 96.

Euripide. actions odieuſes qui peuvent ſcandaliſer le monde & le porter au mal, il faudroit anéantir toutes les Hiſtoires. Mais cette réponſe d'Euripide qui ſeroit bonne pour un Hiſtorien, ne paroît point recevable en un Poëte, qui, comme nous l'avons remarqué en parlant de Sophocle, doit repreſenter les perſonnes non pas tant comme elles ont été, que comme elles ont dû être (1).

Voſſius a remarqué un autre défaut aſſés conſidérable dans les Tragédies d'Euripide (2). C'eſt de n'avoir pas toujours gardé la vrai-ſemblance, comme lors qu'il feint des Rois réduits à la beſace qui vont mandier leur pain de porte en porte. Il prétend auſſi que ce Poëte n'eſt pas toujours heureux dans l'ordonnance & la diſpoſition de ſes Piéces, ce qui a été remarqué par d'autres Critiques long-tems avant lui. Il dit ailleurs (3) qu'Euripide ne compoſe pas bien une Fable, & qu'il écrit quelquefois des choſes qui ſont contre le bon ſens, qui repugnent, & qui renferment des contradictions. Il convient néanmoins en d'autres endroits qu'il a le deſſus de Sophocle en quelque choſe, comme celui-ci le ſurpaſſe en d'autres; que Sophocle, par éxemple, aime les hyperboles & la tranſpoſition

1. Ger. Jo. Voſſ. Inſtitution. Poët. lib. 1. cap. 2. pag. 20.
Item R. Rapin Reflex. 24. ſur la Poët. 1. part.
2. Idem Voſſius lib. 2. Inſtit. Poët. cap. 14. pag. 73. Ariſtotel. de Poët. cap. 13.
3. Voſſ. lib. 1. Inſtit. Poëtic. pag. 22. 23. ce qu'il repete encore en divers autres endroits du même Ouvrage, &c.

ſition des mots ; au lieu qu'Euripide s'attache pour l'ordinaire à bien arranger les ſiens ; que ſi Sophocle l'emporte pour la ſublimité de la diction & pour l'œconomie, Euripide eſt au-deſſus de lui pour le mouvement des Paſſions, & la gravité des Sentences (4). Euripide.

Mais quoi qu'Euripide ait été mieux reçu & mieux goûté qu'Æſchyle lors qu'il a employé le ſtyle ſimple & uni dans les choſes qui ont un air ſatirique, où Æſchyle s'étoit ſervi du grand ſtyle (5) : la même choſe n'a pourtant point réuſſi ailleurs à Euripide, on a jugé que ſon ſtyle étoit quelquefois trop bas & trop rampant (6) ; & c'eſt encore une des conſidérations qui ont fait dire aux Critiques qu'Euripide tient un peu du Comique.

Mr. le Fevre de Saumur dit (7) que ſon ſtyle eſt clair auſſi-bien que celui de Sophocle, mais qu'il ſe ſoutient plus par le ſoin & l'arrangement des mots, que par la force & par la nobleſſe des penſées.

C'eſt un jugement que Mr. le Fevre a pris à Longin ſans le dire (8). Il en uſe de même à l'égard des autres. Cela lui eſt commun avec beaucoup d'autres Critiques qui ſont pourtant bien aiſes de paſſer pour des

4. Idem Voſſ. Inſtit. Poët. lib. 2. pag. 53.
5. Id. eod. lib. pag. 100.
6. Ibid. pag. 75. Inſtit. Poëtic.
7. Tan. le Fevre, Vies des Poëtes Gr. p. 93. Item Olaüs Borrich. Diſſertat. de Poët. pag. 30. num. 71.
8. ¶. Chap. 39. de l'édit. de Tollius, & 32. de celle de Deſpréaux.

Euripide. des *Critiques en chef.* Mais ce qui eſt moins commun, c'eſt de voir d'honnêtes gens comme étoit Mr. le Fevre, qui après avoir profité du travail d'un Auteur ne le citent que pour lui reprocher ſes fautes, comme il lui eſt arrivé à l'égard de Lilio Gregorio Giraldi (1), & l'on peut aſſurer que ſon éxemple n'a point été ſans ſuite.

Mr. le Fevre ajoute que les plus fins d'entre les Critiques de l'Antiquité ont eſtimé qu'Euripide n'eſt pas aſſés ſerré; que ſes Tragédies ſentent le Dialogue & les Entretiens Socratiques, & que ſes fictions ne ſont pas ſouvent fort réguliéres.

Mr. d'Aubignac blâme Euripide (2) de ce que dans ſes Prologues le principal Acteur & quelquefois Dieu ſur la machine fait ſouvent la narration des choſes arrivées devant l'ouverture du Théâtre aux Spectateurs, comme pour lui faire plaiſir. Ce qu'il ne peut approuver, dit-il, parce que bien ſouvent toutes ces choſes ſont aſſés clairement expliquées dans la ſuite de la piéce. Ainſi ce qui doit faire un bel effet en ſon lieu, n'eſt plus qu'une redite importune. Il ajoute que Sophocle n'en a jamais uſé de la ſorte, & qu'il doit ſervir d'éxemple pour ce point ; mais il ne laiſſe pas de reconnoître dans la ſuite qu'Eu-

1. ¶. Tannegui le Fevre a repris Gyraldus avec raiſon, & n'a tiré de lui du ſecours que comme on en tire d'un Dictionnaire, dont on ne laiſſe pas de reconnoître & de corriger les fautes.

2. Hedelin d'Aubignac de la Pratiq. du Théâtre liv. 1. ch. 7. page 61.

3. Au même Livre chap. 8. pag. 68.

qu'Euripide étoit un peu mieux reglé qu'Æſchyle (3). Euripide.

Ce même Critique dit ailleurs (4) qu'Euripide s'eſt toujours embaraſſé de Prologues, de ſorte que ſes piéces ſemblent avoir toujours ſix Actes, & quelquefois ſept. Et il nous fait remarquer en un autre endroit (5), qu'on eſt encore aujourd'hui dans le même goût que les Anciens, lors qu'on veut faire le Parallele des Tragédies d'Euripide avec celles de Sophocle, que celles-là ont pour ceux qui les liſent moins d'agrémens que celles-ci, & qu'il n'en faut pas chercher d'autre raiſon que parce que les diſcours d'Euripide ſont moins éloquens & moins judicieux que ceux de Sophocle.

Le Pere Rapin qui a reconnu le même avantage de Sophocle ſur Euripide pour la même raiſon (6) prétend néanmoins que les Tragédies d'Euripide ont plus d'Action, plus de morale, & des incidens plus merveilleux que celles de Sophocle. Mais ces bonnes qualités ne l'ont point empêché de découvrir divers défauts aſſés importans dans les piéces de ce Poëte. Il dit (7) qu'il n'eſt pas éxact dans l'ordonnance de ſes Fables; que ſes caractéres ne ſont pas diverſifiés; qu'il retombe dans les mê-

4. Au troiſiéme livre du même Traité chap. 5. pag. 280. 281.

5. Le même d'Aubign. au 4. livre de la Prat. chap. 2. pag. 372.

6. Ren. Rapin. Reflex. xxi. ſur la Poët. part. ſeconde.

7. Au même Traité Reflex. xxii. pag. 151. in-4.

Euripide. mêmes ſentimens par les mêmes avantures; que ſes diſcours ne ſont pas aſſés ardens ni aſſés paſſionnés, ce qui le rend moins touchant qu'il ne devroit être, qu'il y a des précipitations dans la préparation de ſes incidens; & que ſes dénoumens ne ſont point naturels, parce que ce ſont des machines perpétuelles, c'eſt-à-dire, des Dieux qui les font. Cependant le même Auteur ne laiſſe pas de dire enſuite de lui comme d'Æſchyle & de Sophocle, qu'il eſt grand dans ſes deſſeins, judicieux dans ſes fables, paſſionné dans ſes expreſſions: qu'il regne dans les Ouvrages de ces trois Poëtes, du génie, du naturel, du bon ſens: & que bien qu'ils ayent fait des fautes, on peut dire néanmoins que tout ce qui eſt d'eux eſt original.

Voila peut-être ce qu'on pourroit remarquer de plus conſidérable dans les jugemens que les Critiques ont portés ſur les Tragédies d'Euripide. Car nous n'avons pas crû devoir nous arrêter à l'imagination de quelques perſonnes, qui croyent trouver dans ſes écrits des marques de cette haine qu'on dit qu'il avoit pour les femmes, & qui ont publié qu'il avoit été mis en piéces par les mains de celles qui ont voulu venger le ſéxe, plûtôt que par les dents des chiens que ſes envieux avoient lâchés contre lui (1).

De

1. Suidas in Lexico. Item L. Gr. Gyrald. ut ſupr. Laurent. Craſſ. de Poët. Græc. Ital. in-folio. Tan. le Fevre ut ſupr.

2. Bibliograph. curioſ. Hiſtor. Philolog. Anonym. pag.

De quatre-vingt & douze Tragédies qu'Euripide avoit compoſées, il ne nous en eſt reſté que dix-neuf dont les mieux faites au jugement d'un Critique Allemand (2) ſont l'*Hecube* & l'*Hippolyte*, à qui il donne le prix ſur toutes les autres. Les Anciens faiſoient une eſtime très-particuliére de celle de l'*Andromede* qui eſt du nombre de celles que nous avons perduës. On peut juger de la force de l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur les eſprits de ſes Auditeurs par un trait d'Hiſtoire que Lucien en a rapporté. Comme le fait eſt curieux & ſingulier, il mérite ici ſon rang, d'autant plus qu'il peut contribuer à nous donner quelque idée propre à nous faire juger de ce que nous avons perdu (3). Euripide.

On dit que du tems de Lyſimachus Roi de Macedoine, les habitans d'Abdere furent tourmentés d'une fiévre chaude très-violente qui finiſſoit le ſeptiéme jour par une perte de ſang ou une ſueur. Mais ce qu'il y avoit de plus étrange, c'eſt que tous ceux qui en étoient atteints, recitoient des Tragédies & particuliérement l'*Andromede* d'Euripide, d'un air grave & d'un ton lugubre, & toute la Ville étoit pleine de ces Comédiens faits à la hâte, qui tout défigurés & tout décharnés, crioient en vers d'Euripide, & jouoient le rôle des perſonnages d'un air fort mélancholique; ce qui dura

pag. 51. 52.

3. Lucien de la maniére d'écrire l'Hiſtoire au commencement du Traité de la Trad. d'Ablancourt au premier Tome.

Le P. Rapin Réfex. 19. de la 2. part.

Euripide. dura juſqu'à la venuë de l'Hyver dont le grand froid emporta toute cette phrénéſie. Ce mal venoit de ce que le Comédien Archelaüs qui étoit en grande vogue dans ce tems-là, avoit joué cette Tragédie avec applaudiſſement durant les chaleurs les plus ardentes de l'Eté. De ſorte que pluſieurs au retour du Théâtre ſe mirent au lit, & le contrefaiſoient le lendemain, ayant l'eſprit encore tout plein de ſes termes tragiques & ampoulés.

Voila le fait, mais, à dire le vrai, il ſemble que tout cela étoit plûtôt un effet de la répréſentation que de la compoſition de la Piéce, & que la gloire en eſt duë au Comédien qui en a été l'Acteur, plûtôt qu'au Poëte qui en a été l'Auteur. Ce n'eſt point tant par le ſpectacle qui n'eſt plus, que par la lecture qui peut toujours durer que nous devons, pour notre uſage preſent, juger des piéces des Anciens, & de toutes celles qui ne ſont pas propres au Théâtre d'aujourd'hui.

La meilleure édition des Tragédies d'Euripide eſt celle de Paul Eſtienne avec les Scholies Grecques, [*in*-4. 1611.] mais elle n'eſt pas encore au point de perfection que l'on éxige de celui ou de celle de qui on en attend une nouvelle. [Celle d'*Æmilius Portus* & de *Canterus* imprimée en 2. vol. à Heid. *in*-8. 1597. n'eſt pas à negliger.]

Les Tragédies qui nous reſtent d'Euripide, ou l'Hécube & l'Hippolyte dont nous avons parlé, ſont *Oreſte*, *les Phœniſſes* ou Phé-

1. ¶. *Alceſte* eſt le mot d'uſage.

Phéniciennes, *Médée*, *Alceſtis* (1), *Andromaque*, *les Suppliantes*, *Iphigenie en Aulide*, *Iphigenie dans la Taurique*, *Rheſus*, *les Troades*, *les Bacchantes*, *le Cyclope*, *les Héraclides*, *Hélene*, *Ion*, *Hercule en fureur*, *Electre*. [Comme on peut voir dans la derniére édition que *Joſ. Barnes* nous a donné *in-fol.* à Cambridge en 1694.] Euripide.

ARISTOPHANE,

Athénien, né au Bourg Cydathénien, Poëte de la vieille Comédie, vivant du tems de Socrate vers la fin de la guerre du Peloponeſe, mort à Athénes environ 400. ans devant Jeſus-Chriſt.

1117. DE plus de cinquante Comédies (2) qu'Ariſtophane avoit compoſées, il ne nous en eſt reſté qu'onze; mais qui ſont entiéres, & qui ſe ſont aſſés bien défenduës contre les mauvais traitemens des Copiſtes & des méchans Critiques, malgré la révolution de plus de vingt ſiécles. Ariſtophane.

Ces Comédies font encore conſidérer aujourd'hui Ariſtophane comme le Chef de tous les anciens Comiques. Il paſſoit même de ſon tems pour le principal des Poëtes de la vieille Comédie, quoiqu'il n'en fût pas le premier pour l'âge.

Il faut ſe ſouvenir ici des trois faces différentes de la Comédie des Grecs, que l'on

2. Ou 54. ſelon Suidas.

Ariſtophane. l'on diſtingue en vieille, moyenne, & nouvelle.

Les Poëtes de la vieille Comédie ſont ceux qui reprenoient les vices & qui attaquoient les perſonnes ſans fineſſe, ſans artifice, & ſans aucun déguiſement, qui nommoient les gens ſans façon, & qui par la même naïveté appelloient chaque choſe par ſon nom. C'eſt ce qu'Horace nous fait connoître en parlant d'Eupolis, de Cratinus, & de notre Ariſtophane, lors qu'il dit que ces trois Auteurs & tous les Poëtes de la vieille Comédie *reprenoient avec beaucoup de liberté tous ceux qui méritoient d'être notés pour leurs malices, pour leurs rapines, pour leurs débauches & pour leurs autres crimes. Ils n'épargnoient ni le voleur, ni l'adultere, ni l'homicide* (1).

Cette liberté rendit ces ſortes de Poëtes formidables à tout le monde, & plus encore aux Grands qu'aux Petits. C'eſt ce qu'on a remarqué particuliérement d'Ariſtophane qui ne fit point difficulté d'attaquer les Principaux de la Ville, les Chefs de la République, & ceux qui gouvernoient l'Etat. Mais quoique cette maniére de dire les vérités fût reçuë du Peuple avec de grands applaudiſſemens, & qu'elle fût même aſſés agréable à la plus grande partie des perſonnes de qualité, on ne laiſſa

1. Horat. 1. Sat. 4. initio.
2. Lil. Greg. Gyraldus Dialog. 6. in fine, G. J. Voſſ. Inſtit. Poët. l. 2. c. 27. p. 138. 139. &c. Sam. Petit. ad leges Atticas 79. 80. 81.
3. Anne le Fevre, Préface ſur le Plutus, & les Nuées

laiſſa point de s'en laſſer, & Alcibiade publia un Edit pour défendre à tout Poëte Comique de plus nommer perſonne par ſon nom dans la Comédie (2). Ariſtophane.

Cet Edit produiſit une nouvelle eſpéce de repréſentation qu'on appella la *moyenne Comédie*, & ce fut Ariſtophane qui la trouva le premier, & les Critiques remarquent que les derniéres piéces de ce Poëte peuvent ſervir d'éxemple de cette nouvelle eſpéce (3). Il fut ſuivi dans cette méthode par Philemon, par Platon le Comique, & par pluſieurs autres qui prirent à ſon imitation un honnête milieu entre la dureté de la vieille Comédie & la molleſſe de la nouvelle.

Mais comme on s'aviſa encore de ſe choquer des ſujets réels de la Comédie, quoiqu'on n'y nommât plus perſonne, on inventa enfin une troiſiéme eſpéce qu'on appella la *Nouvelle Comédie*, dans laquelle on tâcha de s'accommoder à la délicateſſe ſcrupuleuſe de ces tems-là; & à la place des ſujets véritables & réels on en ſubſtitua qui étoient feints auſſi-bien que les noms, & l'on a conſidéré Ménandre comme l'Auteur de cette nouvelle eſpéce, ou du moins comme celui qui y avoit le mieux réuſſi. C'eſt ce qu'on trouve plus agréablement expliqué dans l'Art Poë-

Nuées d'Ariſtophane, pag. 22. Cette Demoiſelle s'appelle aujourd'hui Madame Dacier depuis ſon mariage. Mais j'ai cru qu'il étoit plus à propos de lui conſerver le nom que portent ſes livres; c'eſt à-dire celui ſous lequel elle eſt connuë des Gens de Lettres.

Ariſtophane. Poëtique de Mr. Deſpréaux, & que nous rapporterons ici pour la ſatisfaction de ceux qui aiment qu'on les inſtruiſe en vers (1).

Des ſuccès fortunés du ſpectacle tragique,
Dans Athénes naquit la Comédie Antique.
Là, le Grec né mocqueur, par mille jeux plaiſans
Diſtilla le venin de ſes traits médiſans.
Aux accès inſolens d'une bouffonne joie
La Sageſſe, l'eſprit, l'honneur furent en proie.
On vit par le Public un Poëte avoué (2)
S'enrichir aux dépens du mérite joué,
Et Socrate par lui dans un Chœur de NUE'ES (3)
D'un vil amas de Peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours:
Le Magiſtrat, des Loix emprunta le ſecours,
Et rendant par Edit les Poëtes plus ſages,
Défendit de marquer les noms ni les viſages.
Le Théâtre perdit ſon antique fureur,
La Comédie apprit à rire ſans aigreur.
Sans fiel & ſans venin ſut inſtruire & reprendre
Et plût innocemment dans les vers de MENANDRE.
Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,

S'y

1. Oeuvres du Sieur Deſpréaux Art. Poëtique, Chant. 3. vers 345. & ſuiv.

S'y vit avec plaiſir, ou crût ne s'y point voir. Ariſtophane.
L'Avare des premiers rit du tableau fidéle
D'un Avare ſouvent tracé ſur ſon modéle:
Et mille fois un fat finement exprimé
Méconnut le Portrait ſur lui-même formé.

Il y avoit cette différence entre les Poëtes de ces trois eſpéces de la Comédie Grecque que ceux de la Vieille ne feignoient rien, c'eſt-à-dire que tout y étoit véritable & réel, tant les ſujets que les perſonnes qui y étoient repreſentées par les noms & les qualités qui ſervoient à les faire connoître dans le monde. Ceux de la Moyenne prenoient des ſujets réels, c'eſt-à-dire, quelques faits véritablement arrivés & connus ſouvent du Public, mais les perſonnes étoient feintes, c'eſt-à-dire que les Auteurs véritables de ces faits étoient joués ſous des perſonnages inventés. Et ceux de la Nouvelle feignoient toutes choſes, c'eſt-à-dire, qu'ils reprenoient le vice & les déſordres en général ſans ſpécifier ni les faits ni les perſonnes.

Mais cette diſtinction qui eſt aſſés juſte pour la vieille & la nouvelle Comédie, ne paroît pas avoir été toujours fort réguliérement pratiquée dans la Moyenne, c'eſt ce qui a donné occaſion à quelques Critiques de la confondre tantôt avec la Vieille & tantôt avec la Nouvelle: & il ſemble qu'il n'y ait eu qu'Ariſtophane qui ait donné lieu à cette diſtinction, parce que quoiqu'il

2. Ariſtophane.
3. Comédie d'Ariſtophane contre Socrate.

Ariſtophane. qu'il ait changé de méthode dans ſes derniéres piéces, il auroit été trop violent de ne lui faire faire qu'un ſaut de la vieille Comédie à la Nouvelle.

Un ancien Grammairien (1), allegué par Voſſius, ſemble n'en avoir pas voulu reconnoître de Moyenne; & rapportant la différence qu'il trouvoit entre la Vieille & la Nouvelle, il dit que la Vieille admettoit toutes ſortes de Vers, mais que la Nouvelle n'employoit que des Iambiques & des Trochaïques: que la Vieille avoit le ſtyle plus élevé, plus aigre & plus fort, parce qu'elle approchoit aſſés de l'air Tragique, mais que la Nouvelle avoit plus de netteté, d'uniformité, d'agrémens, & de beautés Attiques.

Mais il n'y a perſonne parmi les anciens Poëtes Comiques qui ait fait valoir le Privilége de la Vieille Comédie tant qu'Ariſtophane, qui ſous prétexte de ne vouloir épargner perſonne, s'eſt mis à mordre & à déchirer avec une effronterie incroyable les perſonnes du premier mérite, & ceux qui faiſoient profeſſion particuliére d'aimer la ſageſſe & de pratiquer la vertu. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt qu'il n'a point cru devoir ménager la pudeur de ceux qui l'é-

1. Vetus Grammaticus Græcus apud Voſſium Inſtit. Poët. l. 2. pag. 141.

¶. Son nom eſt *Platonius*. Les remarques extraites de ce Grammairien ſe liſent parmi les Prolégoménes Grecs au devant des Comédies d'Ariſtophane.

2. Plutarch. in Epitome comparat. Ariſtophan. cum Menandro, & ex eo Gyraldus de Poëtis Dialog. 7. Item Laur. Craſſus de Poët. Græcis voce Menand.

Item

l'écoutoient non plus que celle de ceux qui pourroient lire ſes Comédies dans la ſuite des tems ; c'eſt ce qui a attiré ſur lui le zèle & le chagrin de divers Critiques, & particuliérement de Plutarque (2), qui dans la comparaiſon qu'il a faite d'Ariſtophane avec Menandre, prétend qu'Ariſtophane n'a point pû venir à bout de plaire au Peuple, & qu'il s'eſt rendu inſuportable à toutes les perſonnes raiſonnables. En quoi Plutarque ne s'eſt point trouvé d'accord même avec tous ceux qui d'ailleurs conviennent avec lui que la Muſe d'Ariſtophane auprès de celle de Menandre, ſemble avoir l'air d'une femme débauchée, qui après s'être abandonnée à toutes ſortes de déſordres, & y avoir perdu tout ſon embonpoint, n'a point honte de vouloir contrefaire la Dame de conſéquence (3). Au lieu que celle de Menandre reſſemble à une fille vertueuſe, que les graces & la beauté, jointes à la pudeur & à l'honnêteté rendent aimable à tout le monde. Plutarque ajoute que toute l'*Urbanité* que l'on donne à Ariſtophane, n'a rien que d'amer & de très-déſagréable : que ſon ſel n'a rien que de piquant, d'acre, de mordant, & qu'il ne ſert qu'à aigrir les plaies qu'il a faites

Ariſtophane.

Item Ren. Rapin. Reflex. 26. ſur la Poët. 2. part.

3. ¶. Voila bien des mots pour en exprimer deux Grecs, dont encore il n'attrape pas le ſens. Plutarque dit ἑταίρας παρακμαζούσας Amyot *une putain paſſée.* Baillet ſupprimant une partie de ſon verbiage pouvoit dire que *la Muſe d'Ariſtophane auprès de celle de Ménandre, reſſemble à une courtiſane ſur le retour qui veut faire l'honnête femme.*

Ariſtophanes. tes lui-même. Il dit auſſi qu'il a la malice d'envenimer toutes choſes, & de donner toujours le mauvais tour à ce qu'il devroit naturellement tourner du bon côté : que s'il veut dépeindre un homme adroit & prudent, il en fait un fourbe: que s'il repreſente un Payſan qui ſera ſimple, mais homme de bon ſens, il en fait un niais & une bête : que s'il veut prendre le parti de la raillerie, il tombe auſſi-tôt dans la boufonnerie: que s'il entreprend de parler de quelque Amour, il va toujours chercher ce qu'il y a de plus honteux & de plus criminel dans cette paſſion : enfin qu'il paroît n'avoir point eu intention de ſe faire lire d'aucun homme ſage & modéré, mais qu'il n'a voulu ſe rendre agréable qu'à ceux qui font un métier infame de la médiſance & de toutes ſortes de debauches, pour leſquelles ſeules il ſemble avoir écrit.

Voila le jugement de Plutarque, c'eſt-à-dire, d'un des plus judicieux Ecrivains de l'Antiquité ſur les Comédies d'Ariſtophane; & s'il eſt irrévocable, il faut avouer que ceux qui depuis lui ont tant travaillé à relever le mérite de ces Comédies, ont pris cette peine inutilement & mal-à-propos. Mais Voſſius prétend que Plutarque a paſſé en ce point les bornes de ſa modération ordinaire, & que l'amour intereſſé de la Philoſophie lui a fait commettre cet excès en faveur de Socrate qu'Ariſtophane avoit

1. Voſſius Inſt. Poët. 2. pag. 141.
2. Nicod. Friſchlinus, de quo Jo. And. Quenſtedt de

avoit rendu ridicule dans la Comédie des *Nuées* (1); & il s'eſt trouvé un Grammairien Allemand nommé Friſchlin, qui a entrepris en particulier la défenſe de ce Poëte contre la cenſure de Plutarque (2). Ariſtophane.

En effet toute médiſante & toute malhonnête qu'eſt la Poëſie d'Ariſtophane, on ne l'a point jugée entiérement inutile, à ceux même pour le divertiſſement deſquels elle paroiſſoit faite. Si nous en croyons Mademoiſelle le Fevre (3), on y trouve des leçons pour la pratique des vertus Politiques & Militaires, pour retenir les plus puiſſans de la République dans le devoir, & pour faire prendre des meſures honnêtes & des réſolutions généreuſes contre les ennemis de l'Etat. Il ſemble même que ſes Comédies ſoient comme une repréſentation de toutes les affaires des Athéniens de ſon tems. C'eſt ce qui a fait dire à Platon, écrivant à Denys le Tyran, qu'il n'avoit qu'à lire ſoigneuſement les Ouvrages d'Ariſtophane, pour connoître parfaitement l'état de la République des Athéniens.

Il aſſembloit, dit Mademoiſelle le Fevre, les Spectateurs, non pas pour les flater par des louanges fades & trompeuſes, ou pour les divertir par des boufonneries & par des groſſiéretés: mais pour leur donner des inſtructions ſolides qu'il ſavoit rendre agréables, en les aſſaiſonnant de mille

de Patriis viror. illuſt. p. 424.

3. Préface ſur les deux Comédies d'Ariſtophane, pag. 45. &c.

Ariſtophane. mille inventions plaiſantes que d'autres que lui ne pouvoient trouver. Il ne ſe contentoit pas de les avertir de leur devoir, il leur reprochoit leurs fautes, il leur diſoit ſans façon (1) qu'ils raiſonnoient comme des enfans; & que quand leurs reſolutions étoient ſuivies de quelque heureux ſuccès, il paroiſſoit alors que les Dieux prenoient plaiſir à faire des miracles; mais que ces mêmes Dieux ſe laſſeroient enfin de garder des foux.

Cette liberté qui choqueroit ſans doute la délicateſſe de notre ſiécle, fut ſi bien reçuë des Athéniens, c'eſt-à-dire de ceux même qu'il cenſuroit, & qu'il condamnoit dans ſes Vers, qu'ils le comblérent de louanges & de preſens, & qu'ils lui rendirent tous les honneurs imaginables.

Ariſtophane ne s'eſt point borné à inſtruire des Soldats & des perſonnes d'Etat, mais il ſemble qu'il ſe ſoit étudié à former un homme dans les vertus morales. Et comme, ſelon l'Auteur (2) que nous avons déja cité, ce Poëte avoit l'eſprit d'une grande étenduë, il ne s'attachoit pas à donner le caractére d'un ou de deux Citoyens il attaquoit la République en corps, & lui montroit toute la déformité de ſes vices. Ces idées générales ne l'empêchoient pas de deſcendre quelquefois dans le particulier, d'aller chercher

1. Tannegui le Févre pere d'Anne, Vie d'Ariſtophane, pag. 125.

2. ¶. Il entend Mademoiſelle le Févre dans ſa Préface

cher dans toutes les Tribus de la Ville pour y trouver quelque Athénien dont il pût découvrir les déſordres. Ariſtophane.

Le Pere Thomaſſin a jugé auſſi qu'il n'étoit pas impoſſible de tirer des Comédies d'Ariſtophane, quelques inſtructions utiles pour regler même nos mœurs dans le ſiécle où nous vivons. Mais il dit (3) que, ſi on en excepte la Comédie du *Plutus*, & une bonne partie de celles des *Nuées*, & des *Grenouilles*, les autres ſont pleines de ſaletés & de mille écueils pour la pudeur & l'honnêteté de la jeuneſſe. Il ajoute qu'on ne ſauroit aſſés regretter que tant de politeſſe & tant d'élégance ait été employé en des Comédies ſi peu proportionnées à la fin que l'Auteur devoit ſe propoſer.

Pour ce qui eſt du caractére de l'eſprit d'Ariſtophane, on ne peut pas dire qu'il ſoit difficile à remarquer, parce qu'il ſe fait ſentir par tout. Il avoit, ſelon Mademoiſelle le Fevre, le naturel bilieux & ardent; le génie preſque toujours tourné à la raillerie; l'eſprit toujours libre, élevé, & plein de courage (4). Jamais homme, dit-elle ailleurs, n'a eu plus de fineſſe que lui pour trouver le ridicule, ni un tour plus ingénieux pour le faire paroître. Sa Critique eſt naturelle & aiſée, & ce qui eſt aſſés rare, il conſerve beaucoup de déli-

face ſur le *Plutus & les Nuées* de ſa traduction.

3. Thomaſſ. Méthod. d'étudier les Poëtes Chrétiennement l. 1. c. 12. n. 11. 12. 13. &c.

4. Préface ſur Ariſtoph. pag. 3. & 10.

Ariſtopha-
ne.

délicateſſe dans une grande fécondité. Elle ajoute que l'eſprit Attique que les Anciens ont tant vanté, paroît plus dans Ariſtophane que dans aucun autre Auteur qu'elle connoiſſe de l'Antiquité. Mais ce que l'on doit le plus admirer en lui, c'eſt qu'il eſt toujours ſi bien le Maître des matiéres qu'il traite, que ſans ſe gêner, il trouve le moyen de faire venir naturellement des choſes qui auroient paru d'abord les plus éloignées de ſon ſujet, & que ſes caprices même les plus vifs & les moins attendus paroiſſent comme les ſuites néceſſaires des incidens qu'il a préparés.

Un ancien Auteur, nommé Platonius, rapporté par Voſſius (1), prétendoit qu'Ariſtophane n'a point la véhémence & la force de Cratinus, ni la grace & les beautés d'Eupolis: mais néanmoins qu'il approchoit aſſés du premier lorſqu'il s'emportoit contre le vice, & qu'il n'étoit pas éloigné du ſecond dans les endroits unis & coulans (2).

Ceux qui ont éxaminé la conſtitution de ſes Piéces, ne les ont pas toujours trouvées également conduites. Mr. d'Aubignac dit (3) que ſes Comédies ont toutes le Prologue à la façon de la Tragédie Grecque, mais qu'elles ne ſont pas toutes pareilles. Il y en a, dit-il, qui ſont bien réguliéres, & d'autres ſi pleines de confuſion qu'il

1. Inſtit. Poët. pag. 137.

2. ¶. Ces mots *dans les endroits unis & coulans* ne ſignifient rien. Le τὸ τῆς ἐπιτρεχούσης χάριτος marque *ces graces legéres* d'Eupolis, qu'Ariſtophane avoit aſſés

qu'il eſt très-difficile d'en cotter les Actes diſtinctement. Il prétend que la plûpart des Interprétes n'ont oſé marquer les Actes dans les éditions qu'on a données de cet Auteur, parce qu'ils paroiſſent trop brouillés. Et que dans celles mêmes où on les voit diſtingués, il ſe trouve des manquemens aſſés conſidérables pour embaraſſer ceux qui les voudroient remettre en ordre. Ariſtophane.

Il croit néanmoins que la grande difficulté qui s'y rencontre, eſt arrivée ou par la licence de la vieille & moyenne Comédie (4), ou par la corruption des éxemplaires que le tems avoit diſſipés en partie, & que l'ignorance des Compilateurs & des Imprimeurs a mal rétablis. C'eſt un ſentiment qu'il a fait connoître encore en d'autres endroits de ſon Traité (5) où il attribuë les irrégularités qui ſe trouvent dans ces Piéces aux déſordres qu'on toleroit dans les deux premiers états de la Comédie Grecque, & aux diverſes imperfections où ſe trouvent aujourd'hui les Ouvrages d'Ariſtophane, qu'il prétend être fort défectueux en l'état que nous les avons. En quoi il n'eſt point d'accord avec ceux qui, comme nous l'avons rapporté dès le commencement, eſtiment que ces Comédies ſont fort entiéres.

Le Pere Rapin juge qu'Ariſtophane n'eſt point

aſſés quand il quittoit les maniéres aigres de Cratinus, pour en prendre d'enjouées.

3. Pratique du Théâtre liv. 2. c. 5.
4. Le même l. 1. c 8. & l. 2. c. 9.
5. Le même aux mêmes lieux.

Ariſtophane. point éxact dans l'ordonnance de ſes fables (1); que ſes fictions ne ſont pas aſſés vrai-ſemblables; qu'il joüe les gens groſſiérement & trop à découvert. Il prétend qu'il ne faiſoit ſouvent le plaiſant que par des goinfreries & qu'il y a de certains ragouts dans quelques-unes de ſes piéces qui ne ſeroient pas fort au goût de notre ſiécle.

D'autres Critiques ont remarqué (2) qu'il eſt ſouvent ſorti de ſon caractére, qu'il ne garde point les bien-ſéances, & qu'il eſt preſque toujours exceſſif dans ſes Comédies, ſurtout dans celles qu'il a faites les premiéres.

Mademoiſelle le Fevre qui, par rapport au jugement qu'on doit faire des Comédies d'Ariſtophane, a diviſé tous les Critiques en trois claſſes, ne fait pas beaucoup d'honneur à ceux qui n'en jugent pas aſſés favorablement. D'autres que nous pourront éxaminer la juſtice avec laquelle elle a cru devoir leur refuſer le premier rang, qu'elle n'a reſervé que pour ceux qu'elle appelle Critiques de bon goût. Il n'y a, dit elle, que ceux de cette premiére eſpéce qui ſont charmés de la beauté & de la fineſſe des idées d'Ariſtophane, de la grandeur & de la hardieſſe de ſes deſſeins, de la vivacité de ſon imagination, & de la ſoupleſſe de ſon eſprit, qui lui rendoit ſi aiſé l'Art de tourner en ridicule les choſes mêmes les plus parfaites (3). Ceux d'entre

1. Réflex. 26. ſur la Poëtique part. 2.
2. Claud. Verderius cenſionis in Auctores pag. 45.
3. An-

tre les autres Critiques qui n'ont pas tout-à-fait le même goût, pourront ſe pourvoir contre Mademoiſelle le Fevre de la maniére qu'ils le jugeront à propos, & je ne me crois nullement obligé de m'intereſſer dans cette querelle. Ariſtophane.

Ils n'auront rien à demêler avec elle pour le ſtyle & les expreſſions d'Ariſtophane, parce qu'ils conviennent avec elle, au moins pour la plûpart, que c'eſt le côté le plus beau par lequel on puiſſe enviſager ce Poëte. Il faut voir premiérement ce qu'en a jugé cette ſavante Critique (4).

Le ſtyle d'Ariſtophane, dit-elle, eſt auſſi agréable que ſon eſprit. Outre la pureté, la netteté, la force, & la douceur, il a une certaine harmonie qui flate ſi agréablement l'oreille, qu'il n'y a rien de comparable au plaiſir qu'on prend à le lire. Quand il s'attache au ſtyle médiocre & commun, il le fait ſans baſſeſſe: quand il prend le ſtyle ſublime, il s'éleve ſans obſcurité, & jamais perſonne n'a ſu faire un mélange ſi agréable de tous les différens genres d'écrire. Que l'on ait étudié tout ce qui nous reſte de l'ancienne Gréce, ſi on n'a point lu Ariſtophane, on ne connoît pas encore tous les charmes & toutes les beautés du Grec.

Mr. le Fevre étoit dans les mêmes ſentimens que Mademoiſelle ſa fille, touchant le ſtyle de notre Auteur, auſſi bien que dans

3. Anne le Févre pag. 14. &c. de ſa Préface ci-deſſus alleguée.

4. Là même.

Ariſtophane. dans quelques autres points de Critique qui le regardent, & que la ſympathie leur a fait exprimer de la même maniére, & en des termes qui ſe reſſemblent encore mieux que les enfans ne reſſemblent à leurs Peres (1), & qui fait voir que les filles peuvent hériter des penſées comme des autres biens. Mr. le Fevre dit donc que ceux qui ont quelque ſentiment de l'eſprit Attique, & qui ſavent ce que c'eſt que le beau Grec, reconnoiſſent tous qu'Ariſtophane eſt le ſeul de qui il faille apprendre ces deux choſes: que pour ce point il eſt conſidéré comme le grand Docteur de la plus délicate & de la plus ingénieuſe des Nations du monde, & que quand on ſait aſſés de Grec pour pouvoir lire cet Auteur ſans peine, on ne le ſauroit quitter, tant il a de charmes pour captiver ſon Lecteur.

Après le témoignage que ces deux perſonnes ont rendu au ſtyle d'Ariſtophane, il paroit aſſés inutile d'employer ceux des autres Modernes, parce qu'ils ne peuvent preſque nous rien apprendre de nouveau ſur ce point que nous n'ayons déja rapporté (2). Ils conviennent qu'il n'y a jamais eu perſonne parmi les Grecs & les Romains qui l'ait ſurpaſſé dans la délicateſſe & dans toutes les beautés de la Langue Grecque, dont il a été conſidéré comme le modéle le plus accompli (3); du moins eſt-

1. Vie d'Ariſtop. pag. 129.
2. Jo. And. Quenſtedt de Patriis viror. illuſtr. pag. 424.
3. Olaüs Borrich. Diſſert. de Poët. p. 35.

4. Pré-

eſt-ce le ſentiment de Borrichius, Quenſtedt, &c. Ariſtophane.

Dom Lancelot dit qu'il eſt plein de rencontres agréables & de cette *Urbanité* Attique, c'eſt-à-dire, de ces ſubtilités ingénieuſes qui ſont tout autres parmi les Grecs que parmi les Auteurs Latins (4), ſelon l'aveu même de Quintilien.

Scaliger prétend que c'eſt le premier des bons Auteurs de la Langue Attique qu'il faille lire (5), & que perſonne ne doit ſe vanter de ſavoir les beautés & les fineſſes de cette Langue, s'il ne ſait parfaitement ſon Ariſtophane. Mais il ſemble que ce hardi Critique ait voulu propoſer un Paradoxe, lorſqu'il a dit qu'il n'y a point d'Auteurs qui puiſſent ſervir davantage à entendre l'Ecriture Sainte, qu'Ariſtophane, Catulle, Tibulle, Properce; & comme il paroît, ceux qui ſont les plus éloignés de la pureté & de la ſainteté qui regne partoute la Bible.

Voſſius n'eſt point différent des autres dans le ſentiment qu'il témoigne avoir pour la beauté du ſtyle de ce Poëte, mais il dit (6) que ſa diction paroît être plus ſublime dans les Chœurs que dans les autres parties de ſes Comédies; & que ce qui lui a fait quelque tort, c'eſt que les Chœurs dans la Comédie ont ceſſé d'être en uſage dès le tems de Menandre.

Le

4. Préface ſur la Méthode nouvelle de la Langue Grecque.

5. In Primis Scaligeranis, voce *Ariſtophanes*, & voce *Auctores*.

6. Inſt. Poët. 2. pag. 127.

Ariſtophane.

Le Gyraldi témoigne qu'Ariſtophane paſſoit pour le plus éloquent des Athéniens, & pour le plus bel eſprit de la République (1), qu'il eſt plein de belles Sentences, qu'il y a dans ſon invention une varieté ſurprenante, mais agréable; & que l'artifice avec lequel il tourne toutes choſes, a fait dire qu'il avoit paſſé de fort loin tous les autres Poëtes Comiques. Quelques-uns ont publié qu'il avoit voulu imiter le ſtyle d'Euripide, & qu'il avoit tâché de prendre ſon tour & ſes maniéres. Mais comme ils n'étoient pas fort bons amis, il y a ſujet de douter qu'Ariſtophane eut aſſés bonne opinion d'Euripide pour le propoſer comme un modéle à ſuivre. En effet il eſt plus ſimple & moins élevé qu'Euripide. D'ailleurs comme il aimoit beaucoup les diminutifs, au jugement même d'Ariſtote dans ſa Rhétorique, il ne faut pas douter que cela n'ait rendu ſon diſcours plus bas & plus mou, en le rendant plus tendre & plus paſſionné. Mais qu'après tout, ce n'eſt rien faire de trop de l'apprendre tout entier, parce qu'il renferme en lui ſeul tous les ornemens & toute l'élégance Attique.

Il ſemble que les Critiques Modernes n'ayent fait autre choſe que ſuivre les Anciens, dans les éloges qu'ils ont donné au ſtyle & à la diction d'Ariſtophane. Et quoi-

1. De Poëtis Dialog. 7.
2. Ælian. l. 2. hiſt. c. 13. & ex eo Thomaſſ. & alii.
3. Quint. 10. Inſt. Orat. 1.

quoiqu'au ſentiment de quelques-uns le ſilence de Longin ne ſoit pas moins déſavantageux à ce Poëte que la Cenſure de Plutarque & d'Elien (2), ils ont cru pouvoir leur oppoſer le goût preſqu'univerſel de l'ancienne Grece, & celui de quelques Romains même. Car on peut dire que perſonne n'a mieux expliqué l'excellence de ce ſtyle que Quintilien (3), qui paroît l'avoir reconnu comme la ſource de la pureté Attique; & comme il rapportoit toutes choſes à l'Art Oratoire, il préteud qu'Ariſtophane eſt très-propre pour faire des Orateurs; & en lui attribuant une *liberté très-éloquente*, il a fait croire à quelques-uns qu'il étoit dans le ſentiment de ceux qui veulent qu'il ne puiſſe ſe trouver de véritable éloquence hors d'une République, ou d'un Etat où l'on a la liberté de tout dire. Ariſtophane.

Mais perſonne n'en a parlé avec plus d'éloges & de magnificence que Platon, qui feignant que les Graces après avoir parcouru tout le monde pour trouver un lieu propre à ſe bâtir un Temple qui durât éternellement, dit qu'elles choiſirent l'eſprit ou le cœur d'Ariſtophane, d'où elles ne bougérent point depuis ce tems-là (4). C'eſt le ſens d'une Epigramme qu'on attribue à ce Philoſophe, mais quand il n'en ſeroit pas l'Auteur, comme il n'eſt pas fort vrai-

4. Anne le Fevre pag. 12. de ſa Préface, Gyraldus ubi ſupra.
Item Ol. Borrich.

Ariſtophane. vrai-ſemblable qu'il le ſoit (1), on ne peut pas dire que Platon n'en ait eu qu'une eſtime médiocre, s'il eſt vrai qu'il ſe ſoit étudié à former ſon ſtyle ſur celui de ce Poëte qu'il liſoit avec beaucoup de ſoin, & qu'il lui ait donné la meilleure place dans ſon Banquet, qui eſt un de ſes plus beaux Dialogues (2).

Après tant de témoignages rendus à la netteté, à l'élégance & aux autres excellentes qualités du ſtyle d'Ariſtophane, il ſemble que ce ſeroit venir trop tard, & s'expoſer à être mal reçu que de prétendre y découvrir des fautes. Mais ces conſidérations n'ont pas empêché le Pere Rapin de nous dire (3), que ſon langage eſt ſouvent obſcur, embaraſſé, trivial; que ſes alluſions fréquentes de mots, ſes contradictions de termes oppoſés les uns aux autres, ſes mélanges du ſtyle Tragique avec le Comique, du ſérieux avec le bouffon, du grave avec le familier ſont fades; & que ſes plaiſanteries, à les éxaminer de près, ſont ſouvent fauſſes.

De toutes les Comédies d'Ariſtophane qui nous ſont reſtées, il n'y en a preſque que trois qui méritent d'être lues par ceux qui ont quelque reſte de pudeur à conſerver. Ce ſont celles qu'on appelle *le Plutus*, *les Nuées* & *les Grenouilles*. Pluſieurs ne croyent pas même que la derniére merite

1. ¶. Ménage chap. 113. de l'Anti-Baillet prouve le contraire par le temoignage d'Olympiodore, & de Thomas Magiſter.

2. Anne le Févre là même.

3. Reflex. 26. ſur la Poëtique, part. 2.

rite cet honneur, non pas tant à cauſe qu'Euripide y eſt mal traité, que parce que l'Auteur y paroît exceſſivement licencieux. Je ne doute preſque pas que Mademoiſelle le Fevre n'ait été dans la même penſée, lorſqu'elle a choiſi les deux premiéres au préjudice de toutes les autres pour les traduire en notre Langue. Ariſtophane.

Le Pere Thomaſſin a porté l'éxactitude encore plus loin, & ayant condamné généralement toutes ces Comédies pour les ordures dont il dit qu'elles ſont toutes remplies, il n'a excepté de ce nombre que le ſeul *Plutus* dont le ſujet eſt bon de lui-même, & fournit des régles de Morale qui ſont très-pures & très-chrétiennes (4). La modération qui paroît dans cette Piéce, plus que dans celles qu'il avoit faites auparavant, a fait dire aux Savans que c'étoit une Piéce de la moyenne Comédie, quoique les noms n'y ſoient pas ſuppoſés, ſelon la régle qui lui étoit preſcrite. Car Ariſtophane y nomme hardiment ceux qu'il attaque, mais le ſujet en eſt feint, ce qui l'a diſtingué de celles de la vieille Comédie. La Satire eſt un peu plus déguiſée dans cette Piéce, que dans les autres que nous avons de ce Poëte. Mais, comme dit Mademoiſelle le Fevre, pour être plus fine, elle n'en eſt pas moins piquante. Tout ſon deſſein eſt de reprocher aux Athé-

4. Thomaſſin, Préface de ſa Méthode d'étudier Chrétiennement les Poëtes n. 22. Le même tom. 1. de cet Ouvrage l. 1. c. 12. pag 171. 172.

Cette Piéce parut en la quatriéme année de la 97. Olympiade ſous l'Archonte Antipater.

Ariſtophane. théniens leur avarice. Et pour cet effet il feint que par le ſecours d'Eſculape on fait recouvrer la vûë à Plutus, & qu'on détrône Jupiter pour mettre à ſa place ce Dieu des richeſſes. Il eſt difficile de rien trouver de plus ingénieuſement concerté. Ariſtophane en tire mille railleries contre toutes ſortes de perſonnes & contre ſa Religion même. L'unité de lieu y eſt aſſés réguliérement gardée, mais il n'eſt pas aiſé d'y bien développer celle du tems. C'eſt ce qui a fait dire à l'Auteur que nous venons de citer (1), que cette Comédie fut jouée à deux repriſes, que les deux premiers Actes furent joués le ſoir un peu avant le coucher du Soleil, & que les trois derniers furent joués le matin; ce qui pouvoit paſſer pour une nouveauté, dont on n'avoit peut-être pas encore vu d'éxemple juſqu'alors.

Le ſujet de la Comédie des *Nuées* n'eſt pas ſi louable, & l'hiſtoire qu'Elien nous en a conſervée dans ſes Récueils (2), ne fait pas beaucoup d'honneur à Ariſtophane (3), qui ſuivant ce recit ne paſſera jamais que pour un lâche Miniſtre de la malice des calomniateurs tels qu'Anytus & Melitus. Le Pere Thomaſſin prétend (4), que ce Poëte a violé les loix de la Comédie en tournant Socrate en ridicule. Car la railleri-

1. Anne le Févre pag. 22. 23. 25. de ſa Préf. ſur le Plutus, & ſur les Nuées.

2. Ælianus 2. var. hiſtor. 13. Laurent. Craſſ. de Poëtis Græcis, Italice pag. 69.

3. Cette Piéce fut jouée la premiére fois en la Pre-

Aristophane.

lerie sur le Théâtre peut être un assaisonnement propre pour les corrections qui seroient quelquefois dures en même tems qu'elles deviendroient sérieuses, ou qu'elles passeroient pour des corrections. Mais Aristophane porta la raillerie à des excès qui d'un côté mirent la vertu de ce Philosophe dans son plus beau jour, mais qui de l'autre disposerent enfin les Athéniens à consentir à sa mort dans la suite du tems : ce qui est un abus visible de l'institution de la Comédie. La Piéce est d'ailleurs une des plus réguliéres; l'unité du tems & du lieu y est éxactement pratiquée. Le dessein du Poëte est de persuader aux Athéniens que Socrate corrompoit la jeunesse, & qu'il reconnoissoit d'autres Dieux que ceux des Athéniens. Le succès en fut si grand que les Athéniens surpris & charmés de sa beauté, sans attendre que sa representation fût achevée, ordonnerent que le nom d'Aristophane seroit écrit au-dessus de ceux de tous ses rivaux (5). En effet Mademoiselle le Fevre dit qu'il n'y a rien de plus ingénieux que tout le tissu du sujet de cette Piéce, & que ce qu'elle y admire le plus, c'est qu'Aristophane a si bien attrapé l'air & les maniéres de Socrate dans le ridicule qu'il lui donne, qu'on croit véritablement l'entendre parler (6). Elle dit encore ailleurs

premiére année de la 89. Olympiade sous l'Archonte Isarque.

4. Thomassin, Méthode, &c. l. 1. c. 14. n. 1. pag. 187.

5. Anne le Fevre pag. 37. de sa Préface.

6. Là même pag. 42.

Ariſtophane. leurs qu'elle eſt ſi charmée de cette Piéce, qu'après l'avoir traduite & l'avoir lûë deux cens fois, elle ne s'en laſſe point encore: ce qu'elle avoue ne lui être jamais arrivé d'aucun autre Ouvrage. Elle ajoute que le plaiſir que lui donne cette Comédie eſt ſi grand, qu'il lui fait oublier l'averſion & l'horreur qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour Ariſtophane, de ce qu'il a ſi honteuſement abuſé de ſon eſprit pour détruire ou effacer la Vérité avec les couleurs les plus noires du Menſonge, & pour perdre un homme qui étoit la ſageſſe même, & le plus grand ornement de la République des Athéniens (1). Mais ce qui me paroît aſſés extraordinaire, c'eſt de voir que Platon tout paſſionné qu'il étoit pour la doctrine & la réputation de Socrate, ait témoigné publiquement l'eſtime qu'il faiſoit de cette Piéce. Car on dit que Denys le Tyran lui ayant demandé un plan & un état

1. Là même pag. 56.

2. ¶. On peut répondre à cela que le fait n'eſt pas certain, ne ſe trouvant que dans une Vie d'Ariſtophane écrite par un Grec anonyme, du nombre de ces Scholiaſtes poſtérieurs à Platon de pluſieurs ſiécles. Auſſi la Lettre qu'on cite de lui à Denys n'éxiſte pas, & la choſe n'eſt rapportée que ſur un *on dit*, φασί. Outre que quand elle ſeroit vraie, bien loin d'en conclurre que Platon envoyant la Comédie des *Nuées*, en approuvât le ſujet, il faudroit juger au contraire qu'il ne l'avoit envoyée qu'afin que Denys reconnât par la lecture de cette Piéce combien étoit condamnable la police des Athéniens de laquelle il ſouhaitoit être informé.

3. Gyraldus Dialog. 7. p. 814. 815.

¶. Ce n'eſt pas Gyraldus qu'il faloit citer, mais le

tat de la République d'Athénes, il ne lui en envoya point d'autre que la Comédie des *Nuées* d'Ariſtophane (2). C'eſt ce qu'on peut voir dans le Gyraldi (3). Ariſtophane.

Pour ce qui regarde les éditions des Comédies d'Ariſtophane, pluſieurs témoignent faire cas de celle de Leyde (4), qui parut chés Jean Maire avec les Commentaires de Scaliger & des autres. Mais Mr. Colomiez prétend (5) qu'on n'a point encore donné d'édition de ce Poëte qui ſoit parfaitement bonne. Il eſtime que la moins mauvaiſe eſt celle qui parut Grecque & Latine *in-folio* à Geneve l'an 1608. avec les Scholies Grecques de Marc Muſure (6), & les notes de Florent Chreſtien & des autres. Cependant nous avons vû ailleurs cette édition fort décriée par Claude Chreſtien, fils de Florent, à cauſe de l'infidélité que ceux de Geneve y ont commiſe (7).

Les

le Grec anonyme que Gyraldus ne cite pas, & que j'ai marqué dans la note précédente.

4. ¶. Elle parut en 1624. in-12. avec de légéres petites notes de Scaliger qui écrites de ſuite ne rempliroient pas une demie-feuille & qui, comme dit Ménage, ne conſiſtent qu'en diverſes leçons. Du reſte nulles Scholies, nul Commentaire.

5. Paul Colomiés Biblioth. Choiſie p. 201.

6. ¶. Muſure n'eſt point l'Auteur de ces Scholies, il n'en a été que le Collecteur ſur la fin du 15. ſiécle. C'eſt le même que Philippe Cluvier l. 2. c. 16. de ſa deſcription de la Sicile, & André Schot dans ſa Préface ſur la collection des Proverbes Grecs ont qualifié Auteur du grand Etymologique, dont il n'a que corrigé la premiére édition.

7. Voyés la ſeconde partie des Critiques Gramm. où

Ariſtophane. Les Comédies qui nous reſtent d'Ariſtophane, outre les trois que nous avons nommées, ſont, *les Cavaliers*, *les Acharnaniens*, *les Guèpes*, *les Oiſeaux*, *la Paix*, *les Haranguеuſes*, *les Prêtreſſes de Cerès*, *Lyſiſtrate*.

Ariſtophane paſſe pour l'Auteur des Vers Tetrametres & Octometres.

PLATON LE COMIQUE,

D'*Athénes*, Poëte de la moyenne Comédie, contemporain d'Euripide & d'Ariſtophane.

Platon le Comique. 1118. CE Platon qui étoit plus ancien que le célébre Philoſophe d'une génération entiére, c'eſt-à-dire, d'environ trente ans, paſſe parmi pluſieurs Critiques pour le Chef de la moyenne Comédie (1). Néanmoins Diogéne Laërce dit net-

où il eſt parlé de Flor. Chreſtien.

¶. Colomiés chap. 209. de ſa Bibliothéque Choiſie in-4. Hambourg 1709. a fait voir que Claude Chrétien s'étoit un peu trop prévenu contre cette édition. Baillet a reçu ici d'amples ſupplémens de la part de Ménage, qui n'auroit pas manqué s'il avoit pu vivre juſqu'à 1710. de parler avec éloge de l'Ariſtophane que donna cette année-là le ſavant & le laborieux Kuſter.

1. Ger. Joan. Voſſ. Inſtitut. Poëticar. l. 2. pag. 140. Item de Poët. Græc. pag. 30. & 40. Item Borrich.

¶. C'eſt l'opinion de G. Voſſius qui n'a pas fait réflexion qu'il y avoit eu deux Platons tous deux Poëtes Comiques, l'un de la vieille Comédie plus âgé qu'Ariſtophane, l'autre de la moyenne, poſtérieur au

nettement que c'étoit un Poëte de la vieille Comédie (2). Lil. Gregorio Gyraldi écrit la même choſe (3), & il le joint à Cratinus dont nous avons parlé en ſon lieu, autant pour le tems auquel il a vécu que pour la conformité de leurs écrits (4). Platon le Comique.

Il ne ſeroit pas difficile de juger de la vérité de ce point, ſi nous avions quelqu'une de ces vingt-huit Comédies que Platon avoit faites; mais il ne nous en eſt reſté que quelques petits fragmens, qui font encore aſſés connoître en cet état que c'étoit un des bons Auteurs de la Langue Grecque. Athénée témoigne (5) que ſon ſtyle étoit noble & éclatant. On dit qu'il avoit auſſi beaucoup de pureté & de netteté, & qu'il avoit ſurmonté cette dureté qui ſe faiſoit encore ſentir dans les Ouvrages de ceux qui avoient écrit avant lui, comme l'a rapporté Mr. le Fevre (6). Mais il avoit la maladie ordinaire des Poëtes laſcifs.

BAC-

au premier d'un ſiécle. Athénée chap. 5. du 7. livre cite deux Comédies de ce dernier Platon où Epicure, qu'on ſait être mort en la 127. Olympiade, eſt raillé.

2. Diogene Laërt. in Vit. Platonis Philoſoph. ad calcem.

3. Lil. Gregor. Gyrald. de hiſtor. Poëtar. Dialog. 6. pag. 756.

4. Vers l'Olympiade 81. ſelon Euſébe.

5. Suidas in Lexico enumerat omnes Platonis Comœdias, & ex eo Lil. Gregor. Gyrald. pag. 754. Dial. 6. pag. 755. 756. Vid. & Ol. Borrich. Diſſertat. de Poët. num. 82. pag. 35. Athœnei Dipnoſophiſt. & ex eo Gyral. Dial. de Poët. & Laur. Craſſ. de Poët. Græc. &c.

6. Tan. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs pag. 99.

BACCHYLIDE,

Neveu de Simonide, né comme ſon oncle à Iulis, Ville de Cée dans l'Archipel, non pas en Béotie (1). Il parut depuis la 81. Olympiade juſqu'en la 94.

Bacchylide.

1119. C'Etoit le dernier des neuf Poëtes Lyriques ſi célébres dans l'ancienne Gréce, mais il n'étoit pas le dernier pour la ſageſſe & la retenue avec laquelle il traitoit ſes matiéres. C'eſt un de ceux qu'Horace ſe propoſa comme des modéles qu'il pouvoit ſuivre.

Il avoit compoſé des *Odes*, des *Hymnes* & des *Epigrammes*, dans leſquelles on ne laiſſoit point de trouver de la galanterie, quoi qu'on ait pu dire de ſa modeſtie. Ammien Marcellin témoigne (2) que l'Empereur Julien avoit une eſtime toute particuliére des écrits de ce Poëte, & que comme il affectoit de faire paroître un extérieur compoſé & une conduite réglée dans ſes

1. ¶. Perſonne, que je ſache, n'a dit qu'il y eût une Iulis Ville de Béotie. A la vérité Gyraldus dans l'endroit de ſon Dialogue 9. des Poëtes cité par Baillet rapporte avec beaucoup de défiance ces paroles du vieux Commentateur de Stace ſur le 300. vers du 7. livre de la Thébaïde : *Alcmena civitas eſt Bœotiæ, in qua regnavit Herculis filius. Hinc Bacchylides Græcus Poëta fuit.* Fulvius Urſinus ſur les fragmens de Bacchylide lit autrement ce paſſage, en ces termes: *Alalcomenium civitas eſt Bœotiæ in qua regnavit Herculis filius, & in qua Alcmena nata eſt Herculis mater, & in qua etiam colitur Minerva. Hinc Bacchylides Græcus Poëta fuit.* On voit que l'exemplaire de Gyraldus étoit tron-

ſes actions, il en avoit tiré beaucoup d'excellens préceptes, entre leſquels il étoit particuliérement touché de celui où ce Poëte diſoit que *la Chaſteté eſt le plus grand ornement d'une belle vie.* Les Commentateurs de Pindare rapportent auſſi qu'Hieron Roi de Sicile préféroit les Poëſies de Bacchylide à celles même de Pindare, quoique celui-ci paſſât pour le Chef des Lyriques (3). Bacchylide.

Mais il eſt inutile de nous étendre davantage ſur des Ouvrages dont nous n'avons plus que quelques fragmens.

* Voyés Article 1099.

ME-

eronqué & corrompu. Celui de Fulvius Urſinus, quoiqu'en apparence plus ſain, l'étoit cependant moins que celui qui a été ſuivi dans l'édition du Stace de Leyde in 8. 1671. où on lit *Ithone, in qua Ithonus regnavit Herculis filius. Hæc civitas Bœotiæ eſt. Hinc Bacchylides Minervam Ithoniam dixit.* Il n'eſt parlé dans aucune de ces trois leçons dont la derniére eſt l'unique bonne, d'une Iulis Ville de Bœotie.

2. Amm. Marcellin. Hiſtor. l. 25. & ex eo Lil. Gregor. Gyrald. Dialog. 9. Laur. Craſſ. de Poët. Græc.

Tann. le Fevre, Vies des Poët. Gr. p. 100. 101.

3. Gregor. Gyrald. ibid. ut ſupra.

MENANDRE,

Athénien, Poëte Comique, Chef de la nouvelle Comédie, vivant en la 114. Olympiade, ſous Alexandre le Grand & ſes ſucceſſeurs, mort âgé de 50. ou de 55. ans, noyé près du Port de Pyrée. *D'autres mettent ſa naiſſance en la troiſiéme année de la* 109. *Olympiade, & ſa mort la quatriéme année de la* 121. *en la* 32. *année de Ptolomée fils de Lagus, ſelon Euſebe; ou la premiére année de la* 122. *Olympiade, ſelon une vieille inſcription*, 292. *ans avant notre Epoque vulgaire.*

Menandre. 1120. NOus avons déja vû une partie des Jugemens que les anciens Critiques faiſoient des Poëſies de Menandre, lors que nous en avons fait le paralléle avec celles d'Ariſtophane.

Il avoit compoſé cent-huit ou cent-neuf Comédies, quoique quelques-uns n'en ayent compté que cent-cinq dont la perte a été très-ſenſible à la République des Lettres. Les fragmens qui nous en ſont restés nous font encore aſſés connoître qu'il n'étoit pas indigne de tant de glorieux témoignages que toute l'Antiquité a rendus à ſon mérite. [On les trouve dans le Recueil

1. Quintilian. Inſtitution. Oratoriar. c. 1. libri 10. & ex eo Lilius Greg. Gyrald. Hiſtor. de Poët. Item Bor-

cueil des cinquante Poëtes de Jacques Hertelius *in*-8. à Basle 1561.] Menandre.

Quintilien semble dire que ce que ce Poëte avoit composé pouvoit tenir lieu de presque tous les Ouvrages que les autres Poëtes avoient fait en ce genre (1), que la lecture seule de ses Comédies suffisoit pour former un esprit; qu'on y voyoit une peinture fidéle de tout ce qui peut arriver à l'homme durant sa vie; qu'il avoit l'imagination très-féconde, une facilité admirable de s'exprimer avec grace, avec force, & avec beaucoup d'éloquence; & qu'il savoit parfaitement l'art de s'accommoder à toutes sortes de personnes, & d'imiter les mouvemens de toutes sortes de passions. Il ajoute que si Menandre étoit utile à tout le monde, il étoit particuliérement néceſſaire à ceux qui vouloient s'éxercer dans la déclamation & dans les harangues, à cause de l'adresse & du succès merveilleux avec lequel il savoit representer toutes sortes de personnages & dans toutes sortes de postures; & qu'il savoit parfaitement observer la bien-séance par tout; & qu'ainsi on ne devoit point s'étonner qu'il eût effacé tous les autres Poëtes qui avoient couru la même carriére.

Le Jugement que Plutarque faisoit des Comédies de Menandre n'étoit pas moins avantageux pour sa réputation que celui de Quintilien. C'est ce qui paroît dans l'abrégé

Borrichius Dissertat. de Poët. num. 84. pag. 36. Dissert. ultim. de Poët. Græc.

Menandre. bregé de la comparaiſon qu'il a faite de ce Poëte avec Ariſtophane (1). Il dit que ceux qui voudront prendre la peine de confronter les premiéres Comédies de Menandre avec celles qu'il a faites dans la ſuite & ſes derniéres pourront aiſément juger de ce qu'il auroit fait de plus, s'il eût vécu plus long-tems. Entre les Poëtes Comiques, les uns tâchent de ſe rendre agréables à la multitude, les autres ne veulent plaire qu'à un petit nombre de perſonnes de bon goût ; mais il n'eſt pas aiſé d'en trouver qui aient eu ces deux avantages tout à la fois. C'eſt du moins ce qu'on ne peut pas dire d'Ariſtophane qui n'a pu plaire ni à la multitude, ni au petit nombre d'eſprits choiſis. Mais, dit-il, Menandre s'eſt rendu très-agréable à tout le monde & dans toutes ſortes de rencontres. Il a écrit avec tant de charmes & d'agrémens, qu'entre toutes les belles productions de la Gréce, il n'y en a peut-être pas qui méritent mieux d'être luës, appriſes & miſes en pratique que ſes Ouvrages. Il a fait voir juſqu'à quel point de perfection l'homme eſt capable de pouſſer les choſes par ſon induſtrie & par ſon eſprit. Et il n'y a perſonne qui puiſſe ſe défendre de lui & qui puiſſe reſiſter au plaiſir qu'il y a de le lire ou d'entendre réciter ſes Piéces pourvu qu'il ſache le Grec.

Plutarque ajoute que Menandre faiſoit en-

1. Plutarch. in compend. Compar. Ariſt. & Menandr. & ex eo Laur. Craſſ. de Poët. Græc. pag. 337, 338.

encore de ſon tems les délices de tout le monde après tant d'années, ſur les Théâtres, dans les bonnes compagnies, & dans les feſtins: qu'on s'en faiſoit toujours un plaiſir nouveau : que les Philoſophes les plus abſtraits & les Magiſtrats les plus graves ne trouvoient rien de plus propre pour ſe délaſſer de leurs ſérieuſes méditations ou des éxercices pénibles de leurs Charges, que les Comédies de Menandre, dans leſquelles ils trouvoient ſouvent l'utile joint à l'agréable; étant rempli de ce ſel Attique qui ne s'étoit jamais trouvé plus heureuſement employé que dans ces Comédies. Menandre.

Les Critiques Modernes qui n'ont point eu le plaiſir de voir ces Comédies n'ont pas laiſſé d'en juger auſſi favorablement que les Anciens qui témoignent avoir eu cette ſatisfaction. C'eſt du moins ce qui a paru dans la conduite du Pere Rapin (2) qui dit que Menandre eſt plaiſant d'une maniére plus honnête qu'Ariſtophane; que ſon ſtyle eſt pur, net, élevé, naturel; qu'il perſuade en Orateur, & qu'il inſtruit en Philoſophe. Et ſi l'on peut, dit-il, former un jugement juſte ſur les fragmens qui nous reſtent de cet Auteur, on trouvera qu'il fait des Portraits fort agréables de la vie civile; qu'il fait parler les gens dans leur caractére; qu'on le reconnoît dans les peintures qu'il fait des mœurs; parce qu'il s'attache à la nature; & qu'il entre dans les

2. Ren. Rapin. Reflex. particul. ſur la Poëtiq. ſeconde part. Refl. XXVI. pag. 157. edit. in-4.

Menandre. les ſentimens des perſonnes qu'il fait parler.

Mais quelques éloges que Menandre ait mérités, il n'a point laiſſé de s'attirer des Cenſeurs qui ne l'ont pas cru excuſable d'avoir fait un mauvais uſage des talens qu'il avoit reçus de la nature & des belles connoiſſances qu'il avoit acquiſes.

Les uns ont trouvé à redire à ſa Morale ou plûtôt à ſes mœurs, & ils ont jugé qu'il s'étoit fait beaucoup de tort auſſi-bien qu'à ſes Auditeurs & à ſes Lecteurs d'avoir ſi ſouvent donné dans ſes Piéces des marques du déreglement de ſa vie & de la corruption de ſon cœur (1).

Les autres ſemblent avoir voulu attaquer ſa bonne foi. Euſébe & Porphyre rapportés par le Gyraldi (2) l'ont accuſé d'avoir pillé les anciens Poëtes qui avoient paru avant lui. On dit qu'un de ſes amis nommé Ariſtophane qui étoit un célébre Gram-

1. Plinius, & Plutarch. apud Greg. Gyrald. Dialog. 7. pag. 857.

2. Baillet ſur la foi de Gyraldus qui a mal entendu Pline l. 36. de l'Hiſtoire naturelle c. 6. accuſe Menandre d'obſcénité. Voici le paſſage: *Verſicolores quidem maculas, & in totum marmorum apparatum Menander, etiam diligentiſſimus luxuriæ interpres, primus, & raro attigit.* Cela ne ſignifie autre choſe ſinon que Menandre, ſi diligent d'ailleurs à peindre le luxe, eſt néanmoins le premier qui ait parlé, quoique rarement, de l'uſage du marbre jaſpé, & en général de toutes ſortes de Marbres. Le bon Gyraldus a pris le luxe pour la luxure, perſuadé que Pline, par *diligentiſſimus luxuriæ interpres*, donnoit de Menandre l'idée qu'il lui a paru que Plutarque en a donnée dans cet endroit de ſon Traité *comment on doit lire les Poëtes*, où il rapporte ces deux vers du même Menandre, Ἀπαγὲ

Grammairien de ce tems-là, l'avertiſſoit ſouvent du tort qu'il faiſoit à ſa propre réputation par des voies ſi peu honnêtes. Mais Cratinus (3) paſſa encore plus avant, & il écrivit un gros Traité compoſé de ſix livres pour découvrir les vols de Menandre. Clement Alexandrin qui s'eſt étudié particulierement à faire voir que les Grecs n'ont été ſouvent que les Plagiaires des Hébreux & des Ecrivains des autres Nations Orientales & Méridionales qu'ils traitoient de Barbares, dit (4) que Menandre avoit pris beaucoup de choſes des Prophétes & des autres Auteurs ſacrés. Il met dans ce nombre cette belle penſée de Menandre qui nous apprend que ce n'eſt point *le ſacrifice des Taureaux, ni l'effuſion du ſang des Animaux* que Dieu demande dans le culte qu'on doit lui rendre, mais la pureté du cœur, avec l'innocence & la juſtice dans nos actions (5). Menandre.

PHI-

Ἅπαντ' ἔσα ζῇ καὶ τὸν ἥλιον βλέπει
Τὸν κοινὸν ἡμῖν, δῦλα ταυτ' ἔθ' ἡδονῆς.

Livrons nous au plaiſir: ſur tout ce qui reſpire
Le plaiſir en ce monde exerce ſon empire.

Gyraldus fait le procès à Menandre ſur ces paroles, ne voyant pas que Plutarque en les rapportant, inſinuë qu'il ne faut pas les prendre à la lettre, mais les rectifier en leur oppoſant d'autres paroles du même Poëte, qui contiennent ſon véritable ſentiment.

2. Euſeb. Cæſar. & Porphyrius apud eumdem loc. cit.

3. ¶. C'eſt *Latinus* qu'il faloit dire avec Porphyre dans Euſébe l. 10. de la Préparation Evangelique, c. 3. pag. 465. & non pas *Cratinus* avec Gyraldus.

4. Clem. Alexandr. lib. 5. Stromat. Item Euſeb. & ex iis Gyrald.

5. Voyés le reſte au nombre 1117. où nous avons parlé d'Ariſtophane.

PHILEMON,

Poëte Comique de *Syracuſe*, ſelon Suidas de *Soloë ou* (1) *Pompeiopolis en Cilicie*, ſelon Strabon, mort âgé de 97. ou 99. ans. Crevé de rire d'avoir vû ſon Ane manger des figues avec appetit. Sous le Regne d'Antigone.

Philemon. 1121 IL avoit compoſé quatre-vingt-dix Comédies (2), dont il nous reſte fort peu de Vers. C'étoit un Poëte de la nouvelle Comédie, quoique quelques-uns l'ayent mis parmi ceux de la moyenne. Il avoit ſouvent remporté le prix ſur Menandre, mais c'étoit par un jugement qui paroiſſoit plutôt l'effet du mauvais goût de ſes Juges, & de la jalouſie des envieux de Menandre, à qui notre Philemon n'étoit nullement comparable (3).

Néanmoins Quintilien ne laiſſe pas de dire, qu'il n'étoit pas indigne d'être lû, & qu'il méritoit le ſecond rang d'après Menandre au jugement de pluſieurs. [Voyés dans le Recueil de Hertelius *in*-8°.]

D I-

1. ¶. Cette Ville qu'il appelle ici *Soloë* & qu'il auroit mieux fait d'écrire, avec Pomponius Mela, & Pline, *Solæ* du Grec Σόλοι, eſt la même qu'à l'Article 1126. il appelle *Soli*, comme s'il y avoit deux Villes de Cilicie, l'une nommée *Solæ*, l'autre *Soli*. Le meilleur auroit donc été, ou de ne point varier, ou d'avertir que *Solæ* & *Soli* étoient ſynonymes. Une autre faute au même Article 1126. c'eſt d'avoir écrit *Soli* & *Solei* tous deux en Italique, quoique *Solei* étant la traduction Françoiſe du Latin *Soli*, eût du

DIPHILE de *Sinope au Pont.*

APOLLODORE *de Gela* en Sicile.

POSIDIPPE de *Caſſandre*, & divers autres Comiques dont nous avons quelques reſtes dans des Recueils différens qu'on en a faits.

1122 IL eſt inutile de nous arrêter davantage à voir les Jugemens qu'on a faits des Ouvrages de tant d'Auteurs dont il ne s'eſt preſque conſervé que la mémoire & le nom juſqu'à nous.

1 DIPHILE qui étoit un des plus eſtimés, avoit fait cent Comédies. Il a été loué par la plûpart des anciens Grammairiens, & par Clement Alexandrin. On dit que Plaute ſe l'étoit propoſé comme le modéle qu'il vouloit ſuivre, & c'eſt de ſon Grec qu'il a traduit la Comédie *des Mourans enſemble*, comme Terence nous l'apprend (4). Diphile avoit le caractére très-Comique & il étoit fort ſententieux au rapport de Clement Alexandrin & d'Euſebe de Ceſarée (5). Diphile.

2 A-

du être écrit en Romain.

2. ¶. 90. ſelon Suidas, mais 97. ſelon un Grec anonyme dans les Prolégoménes d'Ariſtophane.

3. De eo Vid. Apulejus, Suidas, Plutarch. de ira cohibenda. Lucian. Gregor. Gyrald. Dial. 7. Laur. Craſſ. de Poët. Græc. Voſſ. lib. 1. de Poët. Græc. pag. 58. & alii.

4. Terent. in Prolog. Adelphor.

5. Apud Lil. Greg. Gyrald. Dialog. 7. pag. 860. & Ol. Borrich. Diſſert. de Poët. Græc. num. 85. pag. 37.

Apollodore. 2 APOLLODORE avoit composé un grand nombre de Comédies. Il étoit des plus considérés parmi les Poëtes de la nouvelle Comédie après Menandre : & quand on se souvient que Terence a pris de lui ses Comédies du Phormion & de l'Hecyre, on ne peut pas, sans quelque mauvais goût, mettre Apollodore au nombre des médiocres Poëtes (1). Il y avoit un autre Apollodore *d'Athénes* qui étoit aussi Poëte Comique, & qui avoit composé quarante-sept Comédies au rapport de Suidas. Je ne parle pas des autres Poëtes de ce nom, parce que je ne suis pas Historien, mais on peut voir le Gyraldi, Vossius, & particuliérement Scipion Tetti dans son petit Traité des Apollodores.

Posidippe. 3 POSIDIPPE avoit fait au moins trente Comédies, & il semble qu'Aulu-Gelle lui ait voulu donner le second rang d'après Menandre parmi les Poëtes de la nouvelle Comédie (2).

Les anciens Critiques nous ont appris peu de choses du caractére des Ouvrages des autres Comiques dont nous avons encore quelques restes, comme d'*Alexis*, d'*Epicharme*, de *Crates*, de *Phrynichus*, de *Pherecrate*, d'*Amphis*, d'*Hermippe*, d'*Antiphane*, d'*Anaxandride*, d'*Eubutus*, de *Mnesimachus*, de *Sotades*, d'*Epicrate*, d'*Euphron*, de *Timocle*, de *Damoxene*, de *Ma-*

1. Donat. nom. Vit. Terent. & recentiores Criticos passim.

2. Aul. Gellius lib. 2. Noct. Atticar. & ex eo Lil. Gr. Gyrald. aliique. Vid. & Laur. Crass. de Poët. Græc.

Machon & de pluſieurs autres dont Jacques Hertelius a recueilli les Sentences ſous le titre de Bibliothéque de cinquante vieux Poëtes Comiques, imprimées à Verone in-8°. en 1616.

THEOCRITE,

De Syracuſe, Poëte Bucolique, vivant du tems de Ptolomée Philadelphe qui ſucceda à ſon Pere, vers la fin de la quatriéme année de la 123. Olympiade 285. ans devant notre Epoque. Il vivoit à la Cour d'Egypte.

1123 NOus avons encore les Eglogues de ce Poëte, avec quelques autres Vers. Il n'eſt point l'inventeur de ce genre de Poëſie, mais il n'a point laiſſé d'être conſidéré comme le Chef ou le Principal de ceux qui s'y ſont exercés: de ſorte que ſon nom ou celui de ſon Pays ſe donnoit quelquefois à cette eſpéce de Vers, comme il paroît par l'éxemple de Virgile (3). Théocrite.

Quintilien dit (4) que Theocrite eſt admirable en ſon genre, mais que ſa Muſe ſera toujours une Muſe Ruſtique, c'eſt-à-dire, propre pour des Bergers: qu'ainſi elle eſt trop timide pour vouloir mettre le pied dans les villes, loin d'oſer paroître dans

Græc. &c.

3. Virg. Eclog. *Sicelides Muſæ*, item, *Prima Syracuſio dignata &c.*

4. Quintilian. Inſtitution. Orator. lib. 10. cap. 1. & Le Clerc, Graff. de Poët. Gr.

Théocrite. dans le Barreau. Il veut dire franchement que Théocrite n'eſt point propre pour ceux qui veulent ſe former dans l'Art Oratoire, ni peut-être pour ceux qui ne goûtent pas les beautés ſimples & naturelles.

Auſſi ne ſauroit-on s'imaginer que Théocrite ait voulu écrire pour des Orateurs, & qu'il ait eu deſſein de former des gens de robe & de ſac (1), ou des gens qui vivent dans la politeſſe du grand monde & de la Cour.

Longin prétend (2) qu'il n'y a rien dans toutes les Eglogues de ce Poëte qui ne ſoit heureuſement imaginé, hors quelques endroits où il ſort un peu du caractére de ce genre de Poëſie.

Suidas a remarqué (3) que ſes Eglogues ſont écrites en langage Dorien. Et on prétend que c'eſt le Dialecte le plus conforme à ce genre d'écrire, & que c'eſt en Dorien que les Bergers chantérent les louanges de Diane en vers pour la premiére fois dans la Sicile.

Mr. le Fevre de Saumur écrit (4) que ce Dorien dont Theocrite s'eſt ſervi eſt bien plus doux que le langage des premiers Doriens. Il dit que quand l'on veut éxaminer le caractére de ce Poëte, on y trouvé une grande facilité: & que dans le ruſtique ou Bucolique, cet Auteur a autant d'a-

1. ¶. Il pouvoit ſupprimer *& de ſac.*

2 Longin, Tr. du Sublime chap. 27. pag. 100. de la Trad. Françoiſe

3. Suidas in Lexic. Item Laſcaris apud Laur. Craſſ. de Poët. Græc. pag. 500.

4 Tan-

d'avantage ſur Virgile, que la Langue Grecque en a ſur la Latine. Théocrite.

Le Pere Poſſevin juge que cette grande ſimplicité qui paroît dans les maniéres de Théocrite donne à ſon Lecteur un plaiſir aſſés naturel, mais qui finit bien-tôt, parce qu'il n'eſt ſoutenu de rien. Il ajoute que c'eſt la Dialecte Dorique qui lui a donné cet avantage au-deſſus de ceux qui auroient voulu faire la même choſe en Latin; parce qu'il ſemble qu'elle ſoit faite tout exprès pour des Bergers & les autres perſonnes de la campagne: & que ce plaiſir qu'il appelle groteſque ou d'une naïveté ruſtique ne ſe trouve point dans la lecture des Eglogues de Virgile, parce que la Langue ne lui donnoit point la même commodité (5). Ce raiſonnement de Poſſevin n'eſt bon que pour des Grecs, à qui la différence des Dialectes étoit plus ſenſible.

Enfin le P. Rapin témoigne (6) que Théocrite eſt plus doux, plus naïf, & plus délicat que Virgile par le caractére de la Langue Grecque; qu'il a plus de toutes ces graces qui font la beauté ordinaire de la Poëſie; en un mot qu'il eſt original au lieu que Virgile n'eſt que copiſte.

* *Theocritus, Moſchus, Bion, Simmias Gr. Lat. cum notis Scaligeri, Iſaac. Caſauboni, & Danielis Heinſii* in-4°. *apud Commelinum.* 1603. 1604.

CAL-

4. Tan. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs, pag. 145.

5. Ant. Poſſevin. lib. 17. Biblioth. Select cap. 16. pag. 421.

6. Ren. Rapin. Reflex. Particul. ſur la Poëtique, Reſl. 27. edit. in 4. pag. 160.

CALLIMACHUS,

De Cyrenne ou Cayroan en Afrique, du tems de Ptolomée Philadelphe & de Ptolomée Evergete.

Callimachus. 1124. CE Poëte fut un des plus ſavans hommes de ſon ſiécle, au ſentiment de Mr. le Fevre & des autres Critiques : & peut-être qu'il ſeroit difficile de trouver un Auteur qui ait fait un plus grand nombre de Poëmes. Mais il ne faiſoit ordinairement que de petites Piéces, & l'averſion qu'il avoit pour les longs Ouvrages lui faiſoit dire ſouvent qu'*un grand Livre eſt un grand mal.* Ce qui ne ſatisfaiſoit pourtant pas la plûpart des Critiques de ſon tems, qui prétendoient avec aſſés peu de raiſon que les faiſeurs de Vers ne devoient non plus ſécher que la Mer, & que l'abondance étoit la plus belle qualité d'un Ecrivain (1).

Il ne nous eſt reſté d'un ſi grand nombre des Poëſies de Callimachus que quelques Epigrammes & quelques Hymnes que Mademoiſelle le Fevre a publiées avec de ſavantes remarques depuis quelques années. Elle dit (2) que dans tout ce que la Grece ancienne nous a produit, il ne s'eſt rien trouvé de plus élegant, ni rien de plus po-

li

1. Tanneg. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 155. 156.
Gerard. Joan. Voſſius lib. de Poët. Græcis pag. 62.
2. Anne le Fevre ou *Madame Dacier*, Præfat. in Callimach. Græc. & Lat.

li. C'avoit été auſſi la penſée de Mr. ſon Pere qui jugeoit (3) que la maniére de compoſer que Callimachus avoit embraſſée eſt nette & forte; que Catulle & Properce l'ont imité fort ſouvent, & l'ont même quelquefois traduit. Callimachus.

Il s'eſt trouvé néanmoins des Critiques, & particuliérement dans ces derniers ſiécles, qui ont prétendu que Callimachus n'avoit pas grand génie (4) pour la Poëſie. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils ont pris pour le fondement de ce jugement un diſtique d'Ovide qui dit,

Battiades toto ſemper cantabitur orbe,
Quamvis ingenio non valet, arte valet.

C'eſt notre Callimaque.

De ſorte que ſur la foi d'Ovide ils ont jugé que ce Poëte avoit plus d'art & d'étude que d'eſprit. Daniel Heinſius voulant expliquer la penſée d'Ovide, dit que lorſque cet Auteur ſemble accuſer Callimachus de peu de génie, ce n'eſt pas qu'il ait prétendu que celui-ci manquât d'invention, de ſubtilité, d'adreſſe ou d'eſprit; mais que c'eſt parce qu'il n'eſt point aſſés naturel, qu'il eſt trop étudié, & qu'il a trop d'affectation, comme s'il avoit recherché la gloire d'un bon Grammairien plutôt que celle d'un vrai Poëte (5).

C'eſt ſans doute ce qui a fait dire à Candidus

3. Tann. le Fevre ut ſupra.
4. Voſſius libr. ſingul. de Arte Poëtica pag. 27. Item ibid. pag. 67.
5. Daniel Heinſius Præfat. in Heſiod. edition. ann. 1663.

Callimachus. didus Hesychius, Auteur moderne de nos jours, que Callimachus voyant qu'il n'avoit pas le vent favorable, n'a jamais osé s'exposer en pleine mer, mais qu'il a eu la prudence de ne jamais s'éloigner des bords pour mieux s'assurer du port, c'est-à-dire, que n'ayant pas ce génie Poëtique & cet enthousiasme qui emporte les Poëtes, il n'a point voulu entreprendre de Piéces de longue haleine (1)

Au reste Callimachus passoit pour le Prince des Poëtes Elégiaques parmi les Grecs au jugement de Quintilien, & de quelques Modernes (2). Mais outre cela il étoit encore excellent Critique, & l'on ne sauroit assés regretter les Ouvrages qu'il avoit composés en cette qualité (3). Il étoit aussi fort bon Grammairien, & je ne sai si Scaliger a eu beaucoup de raison de dire (4) qu'il a choisi les mots les plus obscurs, les plus anciens, & les plus ineptes, pour faire ses Vers.

C'est ce Callimachus, qui fut Bibliothécaire du Roi Ptolomée dans Alexandrie (5), & qui avoit composé pour sa part huit cens Livres, comme nous l'avons remarqué ailleurs (6).

* *Callimachi Hymni & Epigrammata Gr.*

1. Candid. Hesych. Pseudonym. in libell. cui titul. *Godellus utrum Poëta* cap. 2. p. 75.

2. Quintilian. Institution. Orator. lib. 10. cap. 1. Item Philipp. Beroald. in Propertium, & ex eo Laur. Crass. de Poët. Gr.

Item Ger. Jo. Voss. de Institution. Poët. lib. 3. pag. 51.

3. Joan. Jonsius Holsat. de Histor. Philosoph. &c.

Item

Gr. Lat. ex recenſ. Grævii, cum notis variorum: Ezech. Spanhemii fragmenta Callimachi, &c. in 8°. 2 *vol. Ultrajecti* 1697.

LYCOPHRON,

De *Chalcide Ville d'Eubée ou Negrepont*, Poëte Tragique, vivant ſous Ptolomée Philadelphe, mort percé d'un coup de fléche, & ſur le Théâtre même ſelon quelques-uns.

1125 IL étoit inconteſtablement un de la célébre *Pléiade* de Poëtes qui parurent avec éclat ſous (7) Ptolomée Philadelphe, & qui furent honorés de ce nom celeſte, à cauſe de leur nombre de ſept. Lycophron.

Les ſix autres étoient *Théocrite*, & *Callimachus* dont nous avons déja parlé, *Nicandre*, *Apollonius* de Rhode, *Aratus*, & *Homere* le jeune. C'eſt le compte de Tzetzes dans ſon Commentaire ſur la Caſſandre de notre Lycophron. Mais le Scholiaſte de Théocrite y met *Æantide* & *Philicus* à la place de Nicandre & de Callimachus. Le Scholiaſte d'Hephæſtion en a fait une autre liſte, diſant que cette Pléïade étoit compoſée d'*Homere* le jeune, *Soſithée*, *Lycophron*,

Item Joann. Lomejer. de Bibl. libr. ſingul.

4. Joſeph. Scalig. in Poſteriorib. Scaliger. pag. 187.

5. ¶. J'ai remarqué ſur le chap. 10. de la 2. part. du tom. 1. que cela n'étoit point vrai.

6. Au 1. tom. des Jugemens des Savans, chap. 10. de la 2. part. pag. 420. Préjugé de la multitude des Livres. Du Lexic. de Suidas, &c.

7. Cela n'eſt pas vrai ſi Nicandre en eſt.

Lycophron. *cophron*, *Alexandre*, *Philicus*, *Dionyſiade*, *Æantide*. D'autres mettent *Soſiphane* au lieu de Dionyſiade (1).

Cette diverſité fait aſſés voir le peu de fonds qu'il y a à faire ſur un nombre que quelques-uns ont voulu rendre myſtérieux. Mais dans toute cette diverſité, on ne voit pas que perſonne ait douté que Lycophron y ait tenu ſon rang. Et Mr. le Fevre eſt aſſez agréable de dire (2), que comme entre les étoiles de la Pléïade céleſte, il y en a une qui paroît plus obſcure que les autres, Lycophron tient le rang de cette étoile dans la Pléïade Poëtique.

Nous avons de ce Poëte un aſſés grand Poëme qui eſt une eſpéce de Tragédie, & qui porte le nom d'*Alexandre* ou *Caſſandre*.

Quant à l'ordonnance de cette Piéce, le P. Rapin dit nettement (3) qu'il n'y a point réuſſi.

Pour ce qui eſt du ſtyle & de l'expreſſion, il n'y a point de Critiques qui n'y reconnoiſſent une obſcurité dont on n'a pas encore bien pu percer les ténebres (4). Ce ſont des difficultés continuelles, & ce qui eſt moins tolérable, c'eſt qu'elles pa-

1. Lil. Greg. Gyrald. de Hiſt. Poëtar. tom. 1. Ger. Jo Voſſ. de Poëtis Græcis. Tan. le Fevre, Laur. Craſſi. Ol. Borric. & alii paſſim.

2. Tann. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs pag. 135. 143. &c. Item pag. 138. 139. &c.

3. Cette penſée de la Comparaiſon de l'étoile obſcure de la Pleiade avec Lycophron eſt originairement d'Arnoldus Arlenius Peraxylus dans ſa Préface ſur l'édition qu'il donna de Lycophron *in fol.* tou-

te

paroiſſent affectées. Quelques-uns ſe ſont imaginés qu'il avoit voulu repreſenter par tout le génie & le caractére de Caſſandre; & qu'en ſe rendant obſcur, il n'a rien fait que ce que l'Art a voulu qu'il fit, puiſque les Devins & les Prophétes ne parlent jamais ſans quelque ſorte d'obſcurité. C'eſt le ſentiment de Mr. le Fevre, qui ajoute que c'eſt dans cette vuë qu'on peut excuſer cette rhapſodie de tant de fables & de tant d'hiſtoires qu'il a enfilées les unes après les autres, & dont il a rendu ſon Poëme tout heriſſé. Il ſemble auſſi que ç'ait été pour mieux conſerver cette obſcurité & pour la rendre plus impénétrable que Lycophron a mêlé parmi ſon Grec un grand nombre de mots barbares, ſelon la remarque de Claude du Verdier (5). Lycophron.

On ne peut pourtant pas diſconvenir qu'Iſaac Tzetzes n'ait un peu contribué à nous le faire entendre par un Commentaire aſſés ſavant qu'il compila des remarques des anciens Scholiaſtes de Lycophron, & entre autres de Dection, d'Orus, & de Théon. Mais Voſſius ajoute (6), qu'il y a mêlé ſes propres viſions & ſes badineries. C'eſt ce que je ne rapporte en cet endroit, que parce

te Grecque avec les Commentaires de Tzetzes à Bâle 1546.

3. Ren. Rapin. Reflex. particul. ſur la Poët. ſeconde part. Reſl. XXII.

4. Critici omnes paſſim, Gerbel. Scalig. Voſſ. Verder. Tan. Fab. &c.

5. Cenſion. omn. Auctor. per Claud. Verderium &c. pag. 45.

6. Ger. Joan. Voſſ. lib. ſingul. de Poët. Græc. pag. 64.

Lycophron. parce que je ne l'ai pas remarqué au Recueil des Critiques Grammairiens, au rang desquels j'ai mis ce Tzetzes & son frere (1).

Mais il faut avouer aussi en même tems que si Tzetzes, ou plûtôt ces autres Commentateurs ont un peu éclairci le texte de Lycophron, ç'a été contre l'intention de ce Poëte, à qui on avoit ouï dire de son vivant, qu'il se pendroit, s'il croyoit qu'il dût jamais se trouver quelqu'un qui eût assés d'esprit & de lecture pour entendre son Poëme (2).

Il semble que Joseph Scaliger soit mieux entré que les autres dans les desseins de Lycophron, lorsqu'il en a fait une version Latine en vers Iambes, & soit qu'il ait entendu son Auteur, soit qu'il ne l'ait pas entendu, il semble qu'il ne se soit étudié qu'à faire voir qu'on peut être aussi obscur en Latin que Lycophron l'a été en Grec (3). C'est ce qui a été remarqué ailleurs (4).

Outre le Poëme de la Cassandre, Lycophron avoit encore composé douze ou treize

1. Voyés Article 294.

2. ¶. C'est une plaisanterie de la façon de Tannegui le Févre.

V. le Rec. des Critiq. Grammair. Le Fevre pag. 252. Voss. ut supr.

3. V. le Rec. des Trad. Lat. Item Borrich. num. 75. pag. 32. &c.

4 Voyés Article 899.

5. ¶. Bayle dans son Dictionaire au mot *Lycophron* reprend avec raison Tannegui le Févre d'avoir dit que Suidas nous a conservé les noms des douze ou treize Tragédies de Lycophron. Suidas a rapporté les titres de vingt Tragédies de ce Poëte, qui mê-

treize Tragédies, dont on peut voir les noms dans le Lexicon de Suidas (5). Lycophron.

* L'édition que Jean Potier a publiée & corrigée en 1697. imprimée à Oxfort, eſt celle qui paſſe pour la plus eſtimée, de même que la ſeconde édition *in folio* à Oxfort 1702.

ARATUS,

De Soli ou Soles en Cilicie, vivant du tems de Ptolomée Philadelphe Roi d'Egypte, & d'Antigone Gonatas Roi de Macedoine, au Mariage duquel il ſe trouva, & près de qui il demeura le reſte de ſes jours.

1126. CE qui nous reſte de cet ancien Auteur, peut nous le faire conſidérer comme un Aſtronome & comme un Poëte. Ce ſont des Phœnomenes qu'il a mis en vers Grecs (6), & que Ciceron a traduits en vers Latins, étant encore jeune. Aratus.

Ce Traducteur dit dans ſes Livres de l'Orateur (7), que les vers d'Aratus ſont fort beaux

même, s'il étoit ſûr de s'en fier à Iſaac Tzetzes, en avoit compoſé 64. ou 66. car il y a bien plus d'apparence de lire avec Jean Albert Fabrice fondé ſur un manuſcrit, ξδ, ἢ ξϛ, qu'avec les éditions ordinaires ξδ, ἢ μϛ. Baillet a copié la faute de Tannegui le Fevre ſans en avoir été repris par Bayle qui avoit coutume de l'épargner.

6. ¶. Phænomenes de Φαινόμενα quoi qu'en Franciſant le mot il eût mieux valu écrire *Phénoménes*, comme du Grec Φαῖδρα nous écrivons *Phédre*.

7. Cicero lib. 1. de Oratore. Les défauts que les Critiques trouvent dans la verſion que Ciceron a faite d'Aratus, s'excuſent ſur le peu d'âge qu'il avoit quand il y travailla.

Aratus. beaux & fort bons, mais que cet Auteur ne ſavoit pas l'Aſtrologie. Cependant Quintilien écrit (1), que la diction d'Aratus n'a ni fleurs ni ornemens, ni épiſodes, ni variété Poëtique, ni aucune de ces qualités qui touchent le cœur de ceux qui liſent des vers: mais il ajoute qu'il étoit fort capable d'éxécuter le deſſein qu'il avoit entrepris. En quoi Quintilien ne paroît pas beaucoup conforme à Ciceron ni pour la matiére ou le fonds du ſujet, ni pour la forme ou la ſtructure des vers (2).

La matiére d'elle-même ne pouvoit devenir entre ſes mains le ſujet d'une véritable Poëſie, & je crois que c'eſt ce qui a porté Caſtelvetro à le faire paſſer pour un Verſificateur, plûtôt que pour un véritable Poëte (3).

Aratus a eu encore d'autres Traducteurs Latins que Ciceron, & il y en a une verſion qui court par le Monde ſous le nom de

1. Quintilian. Inſtitution. Orator. lib. 10. cap. 1.

2. ¶. Voici les termes de Quintilien: *Arati materia motu caret, ut in qua nulla varietas, nullus affectus, nulla perſona cui uſquam ſit oratio. Sufficit operi cui ſe parem credidit.* Les mots par où finit Quintilien donnent à entendre qu'Aratus n'ayant pas voulu faire le Poëte dans la matiére qu'il traitoit, s'étoit reſtraint à la verſification; ce qui, bien loin d'attaquer la ſtructure des vers d'Aratus, confirme au contraire ce qu'en a dit Ciceron qui les appelle *ornatiſſimos atque optimos.*

3. Ludov. Caſtelvetr. Commentar. in Poëtic. Ariſtotel.

4. Olaüs Borrichius Diſſertat. de Poët. Græc. pag. 14.

5. ¶. Le Catalogue s'en trouve à la fin du Traité Iſa-

de Germanicus Ceſar, & une autre de Feſtus Avienus. Aratus.

La meilleure édition eſt celle que Grotius a donnée avec ſon Commentaire (4). Et l'on ne peut pas s'imaginer que l'Ouvrage d'Aratus ait été en petite conſidération dans l'Antiquité, lorſqu'on voit un ſi grand nombre de Scholiaſtes & de Commentateurs (5) qui ont travaillé ſur lui, tels que ſont entre les autres, Ariſtarque de Samos, les deux Ariſtylles tous deux Géométres, les deux Evænetes, les deux Cratès (6), Numenius Grammairien, Pyrrhus de Magneſie, un nommé Thalès, un nommé Zenon, &c. dont les Ouvrages ſe ſont perdus (7).

* *Arateorum Syntagma, Gr. & Lat. per Hugonem Grotium, cujus accedunt notæ in-4. apud Raphelengium* 1600.

A-

Iſagogique imprimé ſous le faux nom d'Eratoſthéne ou d'Hipparque ſur les Phénoménes d'Aratus. Mais il ne faut pas croire que les Auteurs rapportés au nombre de 37. dans ce Catalogue aient tous été des Commentateurs de ce Poëte, pluſieurs d'entre eux n'ayant fait que de légéres remarques par occaſion ſur quelques endroits de ſon Poëme, & Callimaque nommé parmi ceux qui ont illuſtré Aratus n'ayant parlé de lui que comme d'un imitateur des Aſtronomiques d'Héſiode.

6. ¶. Le Catalogue ne cite qu'un ſeul Cratès.

7. Ger. Joa. Voſſ. lib. de Poët. Græc. pag. 63.

V. auſſi Tann. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs pag. 163.

Et Lorenzo Craſſo dans ſon Recueil des Poëtes Grecs.

APOLLONIUS,

De Rhode, né dans Alexandrie, Bibliothécaire des Rois d'Egypte après Eratosthene, disciple de Callimachus, dont nous avons parlé, entre la 130. & la 133. Olympiade, & assés avant même dans le Regne de Ptolomée Evergete, appellé Rhodien pour avoir enseigné la Rhétorique à Rhodes.

Apollonius.

1127. NOus avons de cet Auteur un Poëme sur l'expédition des Argonautes en Colchide, ou Mingrelie comme on l'appelle presentement.

Quintilien dit (1), que cet Ouvrage est composé dans un genre qui tient le milieu entre les extremités de l'élevation & de la bassesse, & qu'il a gardé cette médiocrité dans un temperament juste & uniforme.

Il semble que ç'ait été la pensée de Longin, qui reconnoît qu'Apollonius ne tombe jamais dans son Poëme, & qu'à la verité il se soutient assés également; mais qu'avec cette bonne qualité, il est encore infiniment au-dessous d'Homere, même accompagné de toutes ses fautes, parce que le sublime, quoique sujet à des inegalités, l'emporte toujours sur les autres genres (2). Les

1. Quintilian. Institut. Orator. lib. 10. cap. 1. Item Bor. L. Crass.

2. Longin, Tr. du Sublime chap. 27. pag. 100. de la Trad. Fr.

Les Modernes ont été plus loin dans les Jugemens qu'ils ont faits de cet Ouvrage d'Apollonius, & ils ne ſont pas toujours d'accord entre eux dans la maniére de le faire. Le Giraldi témoigne (3), que c'eſt un Ouvrage fort diverſifié, qui a couté beaucoup de veilles à ſon Auteur; il dit néanmoins qu'il eſt dur dans le ſtyle & dans les maniéres, & qu'il eſt même aſſés peu agréable à lire, ſi ce n'eſt dans cette partie où il décrit la paſſion de Medée, qui eſt un endroit qu'il prétend avoir plû ſi fort à Virgile, qu'il n'a point fait difficulté de le prendre preſque tout entier, pour en compoſer la meilleure partie du quatriéme Livre de l'Enéide. Apollonius.

Mr. le Fevre a cru la même choſe que le Giraldi au ſujet de Virgile, mais il ne veut pas ſouſcrire au jugement de Longin, en ce qu'il a prétendu que chacun reconnoiſſoit qu'on n'avoit jamais rien trouvé à reprendre dans l'œconomie de cet Ouvrage (4). Il ſe moque auſſi de ces Critiques, qui ont jugé que la compoſition en eſt égale, douce & aiſée, diſant qu'il ſe feroit violence pour ſouſcrire à ce qu'ils ont dit; que néanmoins il entendoit un peu le Grec, & qu'il croyoit avoir quelque ſentiment de la différence des caractéres.

Le jeune du Verdier dit (5) que dans la penſée de pluſieurs, le ſtyle d'Apollonius a-

3. Lil. Gregor. Giraldus de Hiſt. Poët. Dialog. 3. pag. 338. 380. 341.
4. Tanaq. le Fevre, Abreg. des Poët. Grecs pag. 159.
5. Claud. Verd. Cenſion. omn. auctor. pag. 46.

Apollonius. avoit toujours passé pour grossier, rude & mal poli, & que tous ceux de son tems l'avoient tourné en ridicule pour ce sujet. Il est vrai, dit le Sieur Borrichius (1), qu'il fut d'abord moqué & sifflé pour la rudesse de ses vers, parce qu'il les avoit faits dans sa premiére jeunesse; mais il les refit depuis, continuë cet Auteur, il les lima, & il les polit si bien, qu'il en reçut un applaudissement général (2). Ce même Critique est du nombre de ceux qui jugent que la diction d'Apollonius est pure, châtiée, unie, douce & agréable; il prétend aussi qu'il a bien gardé ses proportions, & qu'il a répandu par tout son Ouvrage des maximes de Politique qui sont salutaires. Mais le P. Rapin qui reconnoit que son style n'a point d'élévation, prétend aussi (3) que la Fable de ce Poëme est mal conçuë, que la liste des Argonautes n'a aucun trait de cette variété dont le sujet étoit si capable, & qu'elle languit dès le premier Livre. D'ailleurs Apollonius ne fait cette expédition que de quatre mois, en quoi il se trompe.

On a d'anciennes Scholies sur ce Poëme qui sont fort courtes, mais savantes & utiles qu'on croit être de Tarrhæus, de Théon, & de quelques autres.

L'édition nouvelle que Jeremie Holtzlin

1. Olaüs Borrichius Dissert. de Poët. Græc. n. 46.
2. Ren. Rap. Reflex. particul. sur la Poët. 2. part. Reflex. xv.
3. ¶ Il écrivoit son nom Hoezlin. Sa diction est dure, mais il étoit savant. A la suite de son Commentaire sur Apollonius il y a trois feuillets de petites

lin (3) en a donnée eſt fort eſtimée de quelques-uns, mais d'autres n'en font guéres plus de cas que de pluſieurs de celles qu'on appelle *de Variorum*. Apollonius.

* *Apollonii Rhodii Argonautica Gr. Lat. per Jeremiam Hoelzlinum* in-8. *Lug-Bat.* 1641. — *Cum Scholiis & Annotation. H. Stephan. Græcè* in-4. *Typ. H. Steph.* 1574.

MOSCHUS,

De Syracuſe en Sicile, Poëte Bucolique, que quelques-uns font Diſciple du célébre Ariſtarque avec aſſés peu de vraiſemblance, vivant du tems de Ptolomée Philometor, depuis la 149. Olympiade juſqu'à la 159. ſelon l'opinion vulgaire. Mais Mr. de Longepierre le fait contemporain à Theocrite ſous Philadelphe.

2. BION *de Smyrne*, auſſi Poëte Bucolique né à *Phloſſe village du territoire de Smyrne*, que quelques-uns confondent avec un autre Bion de Syracuſe. Il mourut avant Moſchus & Theocrite ſelon Mr. de Longepierre (4).

1128. IL nous eſt reſté quelques unes des Poëſies de ces deux Auteurs Moſchus & Bion.

tites notes de Luc Holſtein, deſquelles Menage reproche l'omiſſion à Baillet, comme ſi celui-ci s'étoit chargé de donner un Catalogue de tous les Ouvrages faits pour illuſtrer les Auteurs dont il parle.

4. ¶. Ces mots, *ſelon Mr. de Longepierre*, ſont là par rapport à Théocrite que contre l'opinion de bien des

Moſchus & Bion.

Auteurs, qui ont été imprimées enſemble, à cauſe du rapport de leur matiére & de leur caractére.

Mais il ſemble qu'il y ait peu de choſes à dire ſur le jugement qu'on peut faire de ces vers, parce que l'utilité qu'on en peut tirer ne paroît pas fort grande. Car on n'y trouve preſque que de la galanterie champêtre, & des amourettes à la Grecque miſes en vers épiques.

Si néanmoins on a égard à leur ſtyle & à leurs maniéres, on peut reconnoître avec le Sieur Borrichius (1) que ce ſont deux Poëtes fort agréables; & le P. Rapin témoigne que l'un & l'autre ont auſſi de grandes beautés, & même de grandes délicateſſes dans leurs Idyles (2).

En effet les Critiques qui ſavent eſtimer ce

des gens de Lettres. Mr. de Longepierre croit avoir ſurvécu à Bion. S'il étoit ſûr que les ſix vers qui dans l'Idyle de Moſchus ſur la mort de Bion précédent le vers qui commence Ἐν δὲ Συρακοσίοισι Θεόκριτος, fuſſent véritablement de Moſchus, il n'y auroit pas lieu de douter que Bion ne fût mort avant Théocrite, mais comme Mr. de Longepierre qui auroit interêt que ces ſix vers fuſſent légitimes, incline à croire, malgré Joſeph Scaliger, qu'ils ont été ajoutés par Muſure, il faut prouver que ſuivant l'ordre des tems rien n'empêche que Théocrite, Bion & Moſchus n'aient été contemporains. Moſchus étoit conſtamment le plus jeune, puiſque ſelon Suidas il fut ami particulier d'Ariſtarque le Grammairien, ce qui n'eſt pas ſi peu vrai-ſemblable qu'on ſe l'eſt imaginé. Théocrite en effet âgé de 20. ans ſous le régne de Ptolomée Philadelphe, a pu parvenir juſqu'aux dix premiéres années du régne de Ptolomée Philopator ſans avoir plus de 66. ans. Philopator en régna 17. Ptolomée Epiphane ſon ſucceſſeur 23.

&

ce que valoit ce genre de Poëſie parmi les Grecs, témoignent que ces Idyles ſont délicates, ingénieuſes & en même tems naturelles. Ils jugent même qu'elles doivent être plus du goût de notre ſiécle que toutes celles de Théocrite, dont la ſimplicité eſt beaucoup plus champêtre & plus farouche, & par conſéquent moins élegante que celle de Bion & de Moſchus. Bion au ſentiment de ces Meſſieurs a plus de douceur plus de fineſſe & plus de grace, que ni Théocrite ni Moſchus même, & Moſchus tient le milieu entre les deux autres. Moſchus & Bion.

Mais pour peu de patience que le Public veuille ſe donner encore quelques jours, il ſe trouvera ſuffiſamment inſtruit & ſatisfait ſur ce ſujet dans le nouveau Livre qu'il doit bientôt recevoir de la part de Mr. de Lon-

& Ptolomée Philométor ſucceſſeur d'Epiphane 35. Ces trois régnes font une durée de 75. ans. Suppoſé là-deſſus que Bion ſoit mort environ la huitiéme année du régne de Philopator, un ou deux ans avant Théocrite, & que Moſchus en eût alors 30. il n'en reſtera plus que 67. juſqu'à la fin du régne de Philometor. De ces 67. Moſchus qui en avoit déja 30. peut fort-bien en avoir encore vécu 37. & par conſéquent avoir été en état de connoître Ariſtarque, qui étant mort à l'âge de 72. ans, pouvoit en avoir 40. quand Moſchus en avoit 55. Ce qui ne fait pas une diſproportion capable d'empêcher deux perſonnes de contracter amitié: car Μόσχος Ἀριστάρχῳ γνώριμος, ſignifie dans Suidas, Moſchus ami d'Ariſtarque, & non pas *Moſchus* diſciple d'Ariſtarque, comme Baillet, ou quelque autre pour lui, l'a interprété.

1. Olaüs Borrich. Diſſert. de Poët. Græc. num. 35. pag. 15.

2. René Rap. Reflex. 27. particul. ſur la Poët. part. 2.

Moſchus & Bion. Longepierre à la converſation duquel je ſuis redevable de ce que je viens de rapporter touchant le tems de ce deux Poëtes & leur parallele avec Théocrite. [Voyés l'Article 1023.]

NICANDRE,

De Colophon, ou plûtôt *de Claros* (1), d'autres ont dit *d'Etolie* : vivant en la 160. Olympiade du tems d'Attalus Roi de Pergame, qui laiſſa ſes Etats par teſtament au Peuple Romain la 4. année de la 161. Olympiade.

Nicandre. 1129. SI Nicandre étoit un des ſept Poëtes de la Pléïade Poëtique dont nous avons parlé au ſujet de Lycophron, on ne peut pas dire que cette Pléïade n'ait paru que du tems de Ptolomée Philadelphe, puiſque Nicandre lui étoit poſtérieur de plus de ſix vingts ans.

De divers Ouvrages ſur la Médecine qu'il avoit compoſé en vers, il ne nous en reſte que deux, dont le premier eſt celui des *Thériaques*, ou des bêtes venimeuſes; & le ſecond eſt celui des *Alexipharmaques*, ou

1. ¶. On concilie les différentes opinions touchant la patrie de Nicandre en diſant qu'il nâquit à Claros petite Ville d'Ionie dans le Domaine des Colophoniens & dans le voiſinage de Colophon, ce qui a donné lieu de l'appeller Colophonien. Ayant paſſé en Etolie où il demeura long-tems, l'hiſtoire qu'il en écrivit, la deſcription qu'il fit de la ſituation du payis & ſes autres recherches touchant l'Etolie

ou des remedes contre les venins. Mr. Borrichius témoigne (2) que ces deux Ouvrages font aſſés connoître combien Nicandre avoit de cette érudition qu'on pouvoit acquerir dans l'Antiquité. Mais quelque ſavant que fût Nicandre, on ne peut pas dire que ſes Ouvrages doivent nous faire croire qu'il fût Poëte. Nicandre.

Plutarque ne l'a conſidéré que comme un ſimple verſificateur (3). Car prétendant avec raiſon qu'il n'y a point de véritable Poëſie ſans imitation, ſans fiction, & ſans fable, il ajoute que les Ouvrages d'Empedocle & de Parmenide ſur la Phyſique, les Thériaques de *Nicandre*, & les Sentences morales de *Théognis* ne ſont pas véritablement de la Poëſie, mais que ce ſont des compoſitions meſurées & liées par des pieds de vers, pour éviter ſeulement la baſſeſſe de la proſe.

Mais au reſte Nicandre eſt un Auteur exact, ſoit pour le choix de ſes mots, ſoit pour la meſure de ſes vers, au jugement de Jules Scaliger (4) qui dit qu'il ſeroit difficile de trouver un Poëte plus poli parmi les Grecs. Il remarque qu'il a eu grand ſoin de ne rien dire qui fût mal-à-propos, autant

tolie furent cauſe qu'on le crut Etolien.

2. Olaüs Borrichius Diſſertat. Græc. num. 36. pag. 15.

3. Plutarch. de rat. legend. & audiend. Poëtar.

Item ex eo Ger. Joan. Voſſ. lib. ſing. de Arte Poëtic. pag. 6.

Item Laur. Craſſ. de Poët. Græc. p. 507. ex eod. &c.

4. Jul. Cæſ. Scalig. Poëtices lib. 5. c. 15. pag. 717.

Nicandre. tant pour les choſes que pour les maniéres, qu'il a beaucoup de netteté & d'élégance dans la deſcription qu'il fait des ſerpens, & qu'il a acquis autant de gloire, que Virgile en a eu pour ſes Géorgiques.

Ciceron même lui trouvoit de la délicateſſe (1) & un air Poëtique, quoique ce qu'il dit de lui regarde ce qu'il avoit compoſé ſur la vie & les éxercices de la campagne, plûtôt que les Ouvrages qui ſe ſont conſervés juſqu'à nous.

Cependant le P. Rapin n'a point laiſſé de dire que Nicandre eſt rude (2) & Joſeph Scaliger l'accuſe (3) d'avoir choiſi les mots les plus obſcurs, les plus vieux & les plus ineptes; en quoi il n'eſt point d'accord avec ſon pere, qui avoit dit de Nicandre en Latin: *Magna ei cura eſt ne quid ineptum aut ineptè dicat.* Auſſi diſoit-il que ſon pere n'entendoit pas beaucoup les Poëtes Grecs, & qu'il en jugeoit mal, comme nous l'avons remarqué ailleurs (4).

Mr. le Fevre de Saumur (5) accuſe Suidas de n'avoir pas lû Nicandre, pour avoir dit qu'il étoit de Colophone; parce, dit-il, que ce Poëte témoigne lui-même dans les deux derniers vers des *Thériaques* qu'il étoit de *Claros*. Ce Critique pouvoit auſſi par la même raiſon accuſer Ciceron de n'avoir pas lû Nicandre, parce que cet Au-

1. Cicero lib. 1. de Oratore, & ex eo Laur. Craſſ. loc. cit.

2. Ren. Rapin Reflex. 15. particul. ſur la Poët. 2. part.

3. Poſterior. Scaligeran. pag. 187.

4 Ar-

Auteur dit qu'il étoit de Colophone. Cependant nous aurions quelque peine de croire qu'un Auteur auſſi grave que Ciceron eût voulu faire les éloges d'un Ecrivain qu'il eſtimoit, ſur la foi d'autrui (6). Nicandre.

* *Nicandri Theriaca, Gr. & Lat. Interprete Joan. Gorræo* in-4. *Pariſ.* 1557 — *Ejuſdem Alexipharmaca Gr. & Lat. ab eodem ibidem* 1557.

Fin des Poëtes Grecs qui ont paru avec réputation juſqu'à l'établiſſement entier de l'Empire Romain ſur toute la Grece.

4. Article 168.

5. ¶. Tannegui le Févre, Vie de Nicandre parmi celles des Poëtes Grecs, pag. 148.

6. ¶. Il faloit dire pour éviter l'équivoque: *eût voulu ſur la foi d'autrui faire l'éloge d'un Ecrivain qu'il eſtimoit.*

AVIS SUR LES LISTES SUIVANTES.

Nous avons crû faire plaiſir au Public en plaçant ici ces Liſtes de Poëtes tant Grecs que Latins, parceque Baillet dans ce Volume fait mention de pluſieurs Poëtes Grecs qui ne ſe trouvent que dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*; & que dans le Volume ſuivant il parle de pluſieurs Poëtes Latins qui ne ſont imprimés que dans les deux *Corpus Poëtarum Latinorum* de Genève ou de Londres.

Poëtæ Græci veteres Carminis Heroïci Scriptores qui extant omnes, appoſitâ è regione interpretatione Latinâ. Curâ & recenſione Jac. Lectii, V. CL. in-folio Genevæ 1606. Scilicet:

Homerus.
Heſiodus.
Orpheus.
Callimachus.

A-

Aratus.
Nicander.
Theocritus.
Moſchus.
Bion.
Dionyſius.
Coluthus.
Thryphiodorus.
Muſæus.
Theognis.
Phocylides.
Pythagoræ Aurea Carmina, cum Fragmentis aliorum.
Apollonius Rhodius.
Oppianus.
Cointus Smyrnæus.
Nonni Dionyſiaca.

On trouve ces mêmes Auteurs à l'exception des quatre derniers dans l'édition Grecque d'Henri Eſtienne in-fol. *Pariſ.* 1561.

Poëtæ Græci Veteres Tragici, Comici, Lyrici, Epigrammatarii Græcè & Latinè in unum redacti Corpus in-folio Genevæ 1614. Scilicet.

Tomo I.

Sophocles.
Euripides.
Æſchylus.
Ariſtophanes.
Ezekielis Eductio Hebræorum.

Tomo II.

Pindari Olympia.
— Pythia.
— Nemea.
— Isthmia.
Alcæus.
Sappho.
Stesichorus.
Ibycus.
Anacreon.
Bacchylides.
Simonides.
Alcman.
Archilochus.
Melanippides.
Telestes.
Pratinus.
Timocreontis Scholium adversus Plutum.
Hybriæ Cretensis Scholium.
Aristotelis Scholium.
Erinnæ Lesbiæ Odæ.
Alpheus Mitylenæus.
Julianus Ægyptius.
Theocriti Idyllium de mortuo Adonide.
Lycophron.
Synesii Hymni.
Gregorii Nazianzeni Odæ.
Jo. Damasceni Hymnus in Theogoniam.
Ejusdem Hymni varii.
Maximi Margunii Hymni.
Phile de Animalium proprietate.
Georgius Pisidas de Mundi opificio.

Jo.

Jo. Tzetzæ variarum Hiſtoriarum Liber verſibus politicis conſtans.
Florilegium Epigrammatum.
Jo. Geometræ Hymni.
Clementis Alexandrini in Chriſtum Servatorem Hymnus.
Incerti in Pædagogum.
Simeonis Metaphraſtæ Iambici trimetri.

POETÆ LATINI.

Corpus omnium veterum Poëtarum Latinorum ſecundùm ſeriem Temporum & V. Libris diſtinctum. à P. B. P. G. ſecunda editio in-4°. Genevæ 1611.

Lib. I.

Livius Andronicus.
Q. Ennius.
M. Accius Plautus.
Cn. Nævius.
M. Pacuvius.
St. Cæcilius.
L. Accius.
P. Terentius.
Caius Lucilius.
Sex. Turpilius.
Cn. Matius.
Lu. Afranius.
Q. Trabeas.
Cn Licinius Imbrex.
Q. Novius.

Lib. II.

T. Lucretius.
L. Pomponius.
Decius Laberius.
Q. Catulus.
Q. Atta.
Pub. Syrus.
Porcius Licinius.
Valer. Ædituus.
C. Valerius Catullus.
Car. Licinius Calvus.
C. Helvius Cinna.
M. Furius Bibaculus.
Pub. Terentius Varro Atacinus.
C. Ticida.
Furius Antias.
Laurea Tullius.

Lib. III.

Virgilius Maro.
Q. Horatius Flaccus.
Tit. Valgius.
Alb. Tibullus.
Cn. Cornelius Gallus.
Sex. Propertius.
Q. Varius.
P. Ovidius Naſo.
Domitius Marſus.
C. Germanicus Auguſtus.
An. Caſſius Baſſus.
Æmilius Macer.
L. Annæus Seneca.
Caius Aſinius Gallus.

Aulus Perſius.
Cornelius Severus.
Annæus Lucanus.
Cn. Getulicus.
C. Pedo.

Lib. IV.

Publius Statius Papinius.
Silvius Italicus.
Caius Valerius Flaccus.
Junius Juvenalis.
M. Valerius Martialis.
Aulus Serenus.
Rufus Feſtus Avienus.
Septimius Afer.
Titus Calphurnius.
Aurelius Olympius Nemeſianus.
Cl. Claudianus.
Decius Auſonius.

Lib. V.

Damaſus Hiſpanus.
Juvencus Hiſpanus.
Aurelius Prudentius Clemens.
Pontius Paulinus.
Venantius Honorius Fortunatus.
C. Sollius Sidonius Apollinaris.
Maurus Terentianus.

Præfixa eſt unius-cujuſque Poëtæ Vita.

Opera & Fragmenta veterum Poëtarum Latinorum Profanorum & Ecclesiasticorum duobus voluminibus comprehensa infolio, Londini 1713.

Volum. I.

M. Accius Plautus.
Pub. Terentius.
Tit. Lucretius.
Q. Val. Catullus.
Pub. Virgilius Maro.
Q. Horatius Flaccus.
Alb. Tibullus.
Sext. Aul. Propertius.
P. Ovidius Naso.
Gratius Faliscus.
M. Manilius.
Phædrus.
Jun. Moder. Columella.

Volum. II.

L. Ann. Seneca Trag.
Aul. Persius Flaccus.
M. Ann. Lucanus.
Silius Italicus.
P. Papinius Statius.
C. Valerius Flaccus.
D. Jun. Juvenalis.
Sulpitia.
M. Val. Martialis.
Maurus Terentianus.
Palladius Rutil. Taurus.
M. Aur. Olymp. Nemesianus.

Tit.

Tit. Calphurnius.
Dec. Auſonius.
Ruf. Feſt. Avienus.
Cl. Claudianus.
Rutilius Claud. Numatianus.
C. Soll. Sidonius. Apollinaris.
Mart. Min. Fel. Capella.
A. Manl. Torq. Sev. Boëtius.

Auctores, quorum Fragmenta & variæ quædam Opuſcula ex Rob. Stephani, Petr. Scriverii, Joſ. Scaligeri, & P. Pithœi Collectaneis potiſſimùm decerpta ſunt.

Liv. Andronicus.
Quint. Ennius.
M. Acc. Plautus.
Cn. Nævius.
M. Pacuvius.
St. Cæcilius.
Lu. Accius.
Cai. Lucilius.
Sex. Turpilius.
Cn. Matius.
Lu. Afranius.
Quint. Trabeas.
C. Licinius Imbrex.
Quint. Novius.
Lu. Pomponius.
Dec. Laberius.
Quint. Catulus.
Quint. Atta.
Pub. Syrus.
Por. Licinius.

Val. Ædituus.
C. Licinius Calvus.
C. Helvius Cinna.
M. Furius Bibaculus.
P. Ter. Varro Atacinus.
C. Ticida.
Furius Antias.
Laur. Tullius.
T. Valgius.
Lu. Varius.
Dom. Marsus.
Cæs. Bassus.
Æm. Macer.
C. Rabirius.
C. Asin. Gallus.
Corn. Severus.
Pomponius Secundus.
Cn. Getulicus.
Sex. Hæna.
C. Pedo Albinovanus.
Volc. Sedigitus.
Sentius Augur.
Aul. Serenus.
Septimius Afer.
M. Ter. Varro.
Titinnius.
Suevius.
Albinus.
Alphius Avitus.
Ilius.
C. Granius.
Memor, *al.* Memmius.
[C.] Julius [Cæsar Strabo.]
Sempronius Gracchus.
Varius.

Cil. Mæcenas.
P. Pomponius Secundus.
Rutilius Geminus.
Incerti Tragici.
M. Tull. Cicero.
Germanicus Cæsar.
Seneca Philosophus.
Petronius Arbiter.
— Venusianus.
— Antigenides.
— Hilarus.
— Levita.
Alcimus.
Eugenius.
Evantius.
Q. Cicero.
Pentadius.
P. Virgilii Juvenilia, &c.
P. Ovidius.
Incerti Auctoris, Moretum.
Val. Cato.
Incerti Auctoris Copa.
M. Ann. Lucanus.
Q. Serenus Samonicus.
Incerti Auctoris Phœnix.
Marcellus.
Ruffinus.
Priscianus.
Cœl. Symposius.

Poëtæ Ecclesiastici.

Q. Sept. Flor. Tertullianus.
Cæc. Cyprianus.
Juvencus.

Hi-

Hilarius.
Marius Victorinus.
Ambroſius.
Cl. Marius Victor.
Damaſus.
Aur. Prudentius Clemens.
Pontius Paulinus.
Proba Falconia.
Sedulius.
Liberius.
Beliſarius.
Honorius.
Alcimus Avitus.
Venantius Honorius Fortunatus.

Poëtæ omiſſi.

Cornel. Gallus.
Maximianus.
L. Apuleius.

Eorumdem Poëtarum Latinorum Index Alphabeticus.

A

L. Accius.
V. Ædituus.
L. Afranius.
Albinus.
Alcimus.
Ambroſius.
L. Andronicus.
Apuleius.

Q. Atta.
R. F. Avienus.
Alp. Avitus.
Alc. Avitus.
D. Auſonius.

B

C. Baſſus.
Beliſarius.
A. M. Boëtius.

C

S. Cæcilius.
T. Calphurnius.
M. F. Capella.
V. Cato.
C. V. Catullus.
Q. Catulus.
M. T. Cicero. *omiſ.*
Q. Cicero.
C. H. Cinna.
C. Claudianus.
J. M. Columella.
C. Cyprianus.

D

Damaſus.

E

Q. Ennius.
Evantius.
Eugenius.

F.

F

P. Falconia.
V. H. Fortunatus.
M. Furius Bibaculus.
Furius Antias.

G

C. Corn. Gallus. *omiſſ.*
C. Aſin. Gallus.
C. Getulicus.
Germanicus Cæſar.
S. Gracchus.
C. Granius.
Gratius Faliſcus.

H

S. Hæna.
Hilarius.
Honorius.
Q. Horatius.

I.

Ilius,
D. J. Jvvenalis.
Juvencus.

L.

D. Laberius.
Liberius.

P.

P. Licinius.
C. Licinius Calvus.
C. Licinius Imbrex.
M. A. Lucanus.
C. Lucilius.
T. Lucretius.

M.

Æ. Macer.
C. Mæcenas.
M. Manilius.
Marcellus.
D. Marſus.
M. V. Martialis.
C. Matius.
Maximianus. *omiſſ.*
Memor, *al.* Memmius.

N.

C. Nævius.
A. O. Nemeſianus.
Q. Novius.

O.

P. Ovidius.

P.

M. Pacuvius.
Palladius Rutilius Taurus.
P. Paulinus.
C. Pedo Albinovanus.

Pe-

Petronius Arbiter.
Petronius Venuſianus.
Petronius Antigenides.
Petronius Hilarus.
Petronius Levita.
Pentadius.
A. Perſius.
Phædrus.
M. A. Plautus.
L. Pomponius.
Pomponius Secundus.
Priſcianus.
S. A. Propertius.
A. Prudentius Clemens.

R.

C. Rabirius.
Ruffinus.
Rutilius Claudius Numatianus.
Rutilius Geminus.

S.

L. A. Seneca Philoſ.
L. A. Seneca Trágœd.
V. Sedigitus.
C. Sedulius.
Sentius Augur.
Septimius Afer.
A. Serenus.
Q. Serenus Samonicus.
C. Severus.
C. Sidonius Apollinaris.
Silius Italicus.

P.

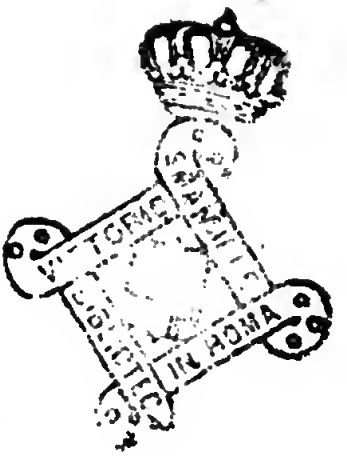
P. Statius.
C. Jul. Cæſ. Strabo.
Suevius.
Sulpitia.
C. Sympoſius.
P. Syrus.

T.

P. Terentius.
M. Terentianus.
Q. S. F. Tertullianus.
A. Tibullus.
C. Ticida.
Titinnius.
Q. Trabeas.
L. Tullius.
S. Turpilius.

V.

C. Valerius Flaccus.
T. Valgius.
Q. Varius.
L. Varius.
M. T. Varro.
P. T. Varro Atacinus.
C. M. Victor.
M. Victorinus.
P. Virgilius.
Incerti Auctoris Copa.
Incerti Auctoris Moretum.
Incerti Auctoris Phœnix.
Incerti Tragici Fragmenta.



FIN DE LA I. PARTIE DU TOME III.

MAG 2007800

CESARE DE NARDIS
LEGATORIA TIPOGRAFICA CARTOTECNICA
Via Crescenzio n. [illegible] ROMA
Telef. 56.46.34